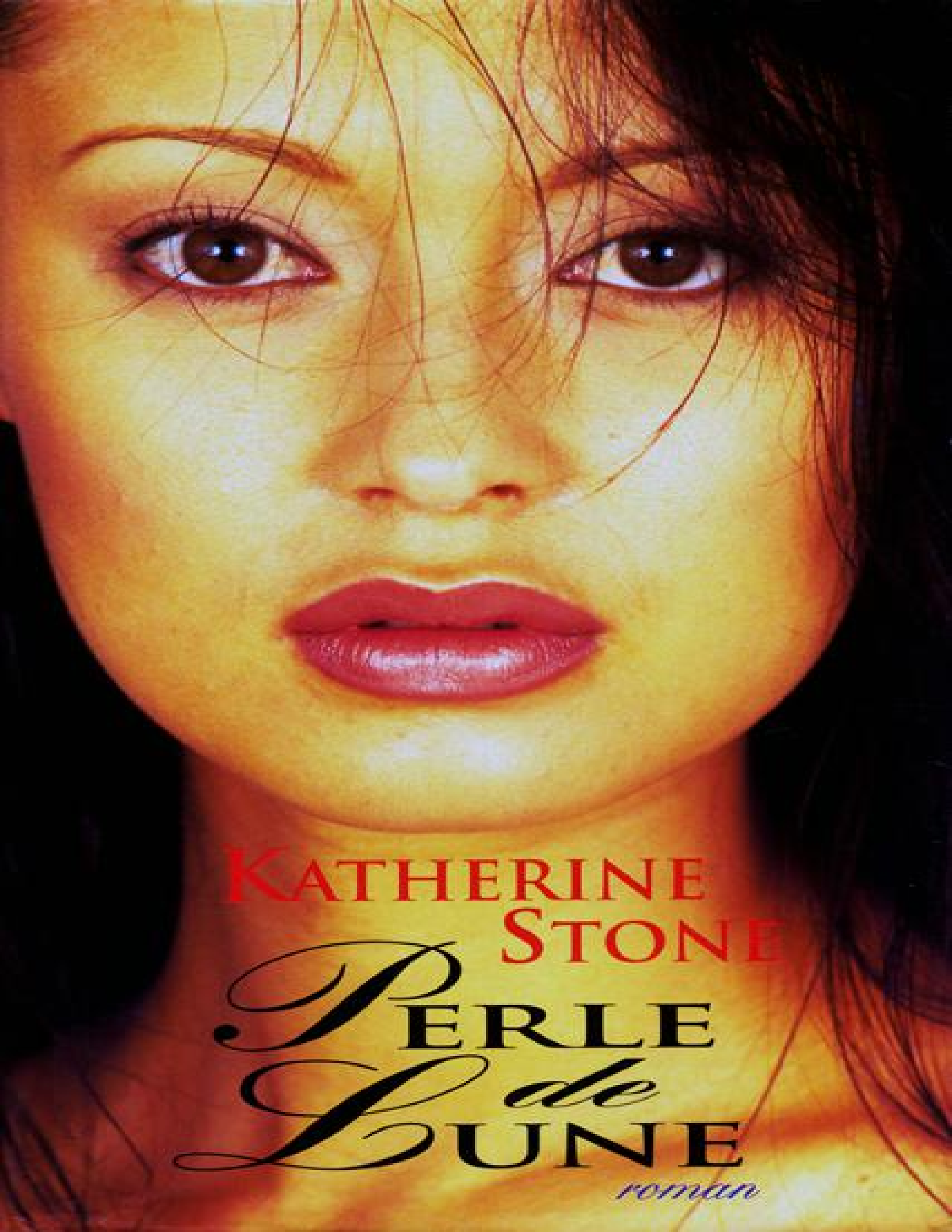




KATHERINE
STONE

PERLE
de
LUNE

roman

Katherine Stone

Perle de Lune

Traduit de l'américain par Valéry Dayre

OceanofPDF.com

Prologue

Highland Park – Dallas, Texas

Samedi 5 juin 1993

– Finalement, nous n’allons pas nous marier, Stephen et moi.

D’une voix douce qui semblait s’excuser, Allison Parish Whitaker venait d’annoncer la stupéfiante nouvelle à sa famille bien-aimée réunie autour d’elle dans la vaste salle de séjour de la résidence des Whitaker. Son père et ses quatre grands-parents étaient présents car, avait-elle précisé, elle avait quelque chose d’important à leur dire.

Le moindre événement dans la vie d’Allison revêtait pour eux la plus grande importance. Dès sa venue au monde, elle avait été le centre de leur existence, l’unique objet d’un amour ardent et protecteur. Ils ne voulaient pour elle que ce qu’il y avait de mieux – amour parfait, bonheur sans limites, joie sans tache –, ne demandant en retour que fort peu de chose, simplement qu’Allison ne leur fût pas enlevée, comme l’avait été sa mère. Pourtant, en dépit de son affectueuse détermination à combler leur modeste vœu, la jeune femme avait plus d’une fois frôlé la mort en vingt-sept ans et demi.

Sans doute l’annulation de ses projets de mariage ne constituait-elle pas une question de vie ou de mort ; elle l’était cependant, d’une certaine façon. Ils pensaient que Stephen saurait l’aimer et la protéger quand ils ne seraient plus là et, plus important encore, qu’il n’exigerait d’elle rien qui pût causer sa mort dans les mêmes conditions que sa défunte mère. Les trois frères du fiancé sauraient fournir de nouveaux surgeons à l’arbre généalogique de la famille Gentry ; Stephen, pour sa part, n’éprouvant pas le besoin d’assurer son immortalité à travers une descendance, ne demanderait jamais à son épouse d’avoir un enfant.

La rupture des fiançailles entre Allison Parish Whitaker et Stephen Worth Gentry signifiait également qu’il n’y aurait pas d’alliance entre les

quatre plus grosses fortunes de l'État du Texas. Mais cela ne portait pas à conséquence aux yeux des parents d'Allison ; les Parish comme les Whitaker savaient que les plus grandes richesses ne pouvaient garantir le bonheur.

– Que s'est-il passé, ma chérie ? s'enquit enfin Pauline Whitaker, brisant le silence d'un ton inquiet et affectueux. Est-ce Stephen qui a... ?

– Non, mamie. C'est moi qui ai rompu. Hier soir.

– Mais pourquoi, petite ?

La question venait de Douglas Whitaker, grand-père paternel d'Allison. Sur son visage bienveillant, l'expression de stupeur disait assez que Stephen Gentry représentait pour eux l'époux idéal.

Que faites-vous de l'amour ? faillit demander Allison. *De l'amour, de la passion, des rêves partagés ?*

Mais elle ne pouvait se résoudre à faire part à son grand-père de son aspiration romantique à être aimée pour elle-même, pas plus qu'elle n'était prête à admettre que Stephen avait paru autrement plus bouleversé de devoir renoncer à l'union de leurs fortunes que par la perte d'un amour.

– Je me suis rendu compte que je n'étais pas vraiment prête pour le mariage, se contenta-t-elle de répondre. Je suis désolée. Je sais que c'est embarrassant, surtout à une date aussi tardive, mais je ne pouvais pas.

– Etre saisi de crainte à l'approche du mariage est assez normal, suggéra Iris Parish. Es-tu certaine de vouloir annuler définitivement ?

– Absolument. Il ne s'agit pas d'un coup de tête. J'y songeais depuis quelque temps ; bien avant le coup de fil de mon éditeur.

– Un coup de fil ? questionna Robert Parish.

Puis, souriant tendrement à la petite-fille qui lui rappelait tant la fille qu'il avait perdue, il hasarda :

– Ils veulent que tu fasses un autre album de photos sur le Texas ?

– Un album, oui, mais pas sur le Texas.

En prononçant ces paroles, Allison baissa les yeux sur ses mains qu'elle avait croisées devant elle. Posture de jeune fille bien élevée, consciente de la tension qu'elle provoquait. Le bracelet d'argent à son poignet gauche

n'était pas un simple bijou porté occasionnellement, mais bien une nécessité, et elle ne le quittait jamais.

Il s'agissait d'un bracelet d'alerte médicale, comme en témoignait le message gravé sur le métal précieux. Pour l'heure, les mots familiers inscrits en lettres rouge sang lui rappelaient une autre urgence : annoncer aux siens qu'elle annulait le mariage du siècle à Dallas, deux semaines avant le jour où elle aurait dû marcher vers l'autel, et c'était peu de chose comparé à ce qu'elle devait leur déclarer ensuite. Ce qu'elle envisageait en lieu et place d'une union terne mais sécurisante avec Stephen allait affoler sa famille...

Elle prit une profonde inspiration, releva la tête et se lança :

– On me demande un livre sur Hong Kong.

Ainsi qu'elle s'y attendait, *Hong Kong* provoqua un nouveau silence atterré. En revanche, elle n'avait pas prévu que les regards anxieux de ses grands-parents convergeraient avec un tel ensemble vers son père.

Aussi loin qu'elle s'en souvienne, ce genre de concertation familiale à son sujet avait toujours obéi à un rituel précis. Elle exposait son cas, après quoi ses grands-parents, gentiment mais fermement, lui faisaient part de leurs réserves et inquiétudes ; ensuite seulement, son père intervenait dans la discussion. De mémoire d'Allison, ni les parents ni les beaux-parents de Garrett Whitaker n'avaient jamais sollicité l'opinion de ce dernier avant d'avoir épuisé leurs propres arguments – et cela pour la bonne raison qu'il prenait presque toujours le parti de sa fille.

Or, voilà qu'à cet instant, tous quatre paraissaient l'implorer de faire chorus avec leur fervente prière qu'Allison ne devinait que trop : surtout, qu'elle ne parte pas à Hong Kong.

Pourquoi ? se demanda la jeune femme. Hong Kong avait-il pour lui une signification particulière ? Ou bien, comme pour ses grands-parents, était-ce trop proche du Vietnam ?

Incapable de lire les pensées de son père, elle comprit que, selon son habitude, Garrett Whitaker se garderait de tout commentaire jusqu'à ce que tous aient achevé de s'exprimer.

Néanmoins, le silence de ses grands-parents s'éternisant, elle reprit :

– En fait, il se trouve qu’un certain James Drake a téléphoné à mon éditeur. C’est un promoteur qui vit à Hong Kong, où il compte bâtir un nouvel hôtel, le Palais de jade. Il y a un mois, il est tombé par hasard sur *Sérénade pour une étoile solitaire*. Il aimerait que je fasse des photos de Hong Kong qui seraient exposées en permanence dans son hôtel.

Elle ne put poursuivre. Elle suffoquait soudain, non parce qu’elle manquait d’air, mais à cause de cet amour inouï qui l’entourait, l’entravait si bien dans son cocon protecteur qu’elle ne pourrait ouvrir les ailes qu’à la seule condition de le déchirer pour s’en libérer. C’était précisément ce qu’elle était en train de faire, un acte de rébellion quasi désespéré, presque coupable et traversé d’un espoir fou. Sa famille l’aimait si profondément... C’était merveilleux, mais... elle étouffait.

– James Drake, répéta enfin Robert Parish. Il y a un Anglais qui porte ce nom, un promoteur immobilier, en effet, qui a de gros intérêts dans le monde entier.

– C’est lui.

Comme sa confirmation provoquait sur les traits de son grand-père une surprise manifeste – surprise qu’un homme comme James Drake eût choisi Allison pour faire les photographies qui orneraient son nouvel hôtel –, la jeune femme eut un mouvement d’irritation inhabituel. Bien que les ventes de son album, *Sérénade pour une étoile solitaire*, eussent dépassé toutes les prévisions, ses proches continuaient à tenir son travail de photographe pour un hobby charmant, sans plus, et certainement pas pour un métier sérieux.

Elle réprima bien vite son agacement. Après tout, l’étonnement de son grand-père ne dépassait pas le sien lorsque son éditeur lui avait annoncé que le géant de l’immobilier l’avait choisie, *elle*. Et, comme son grand-père, sa surprise s’était rapidement muée en stupéfaction lorsque, avec sa permission, James Drake l’avait lui-même appelée, sur sa ligne personnelle, dans la luxueuse résidence où elle avait toujours vécu.

La voix grave à l’élégant accent britannique lui avait déclaré non seulement la *vouloir* pour son Palais de jade, mais avoir *besoin* d’elle. Il y avait bien autre chose dans son travail qu’une interaction originale entre couleurs et formes, avait-il expliqué ; elle savait immortaliser « l’essence », et c’était ce qu’il désirait pour son hôtel, des vues de Hong Kong qui sauraient en célébrer le cœur, l’esprit, l’âme même.

James Drake croyait en son talent ; il considérait ses photographies comme des œuvres d'art et envisageait de les exposer parmi les trésors inestimables qu'abriterait son Palais de jade. Si elle eut un instant la tentation de déclarer à son grand-père que James Drake faisait confiance à ses compétences, contrairement à lui, elle ravala une réplique aussi blessante. Elle l'aimait trop et savait qu'à défaut d'être pour lui une artiste très douée, elle n'en était pas moins un inestimable trésor.

Inestimable trésor qui part pour Hong Kong, pensait-elle tout en attendant l'imminent bombardement d'objections qu'elle était bien déterminée à contrer une à une, en toute affection. Voilà deux semaines qu'elle se préparait dans ce but. La chambre lavande et ivoire, encore récemment encombrée de revues pour future mariée, n'abritait plus maintenant qu'une abondante documentation sur Hong Kong.

James Drake avait su lui faire partager sa passion ; Allison était déjà fascinée par cette colonie britannique de la mer de Chine et, à mesure qu'elle visionnait des vidéos ou vagabondait au fil de quelque livre, son enchantement ne faisait que croître. Elle avait l'impression que ses ailes bataillaient pour s'ouvrir... et promettaient, une fois libres, de l'emmener jusqu'au bout du monde.

– Tu ne peux pas aller à Hong Kong, Allison.

Rompant le silence qui s'éternisait, Iris Parish ne lançait pas l'assaut attendu contre Hong Kong ; elle situait son objection sur un plan plus intime :

– Tes médecins sont ici. S'il t'arrive quelque chose ? Si tu as besoin d'une transfusion ?

La jeune femme eut mal de sentir cette peur dans la voix de sa grand-mère ; elle n'avait pas prévu que l'on soulèverait la question de sa santé. Elle était effectivement suivie à Dallas, mais, s'il lui arrivait quelque chose, qu'elle se trouve à Dallas ou à Hong Kong ne changerait rien. La médecine moderne n'avait rien à lui offrir. Du point de vue médical, sa famille non plus. Tous avaient subi des tests, et c'était avec une infinie tristesse, un terrible sentiment d'impuissance que son père, comme ses grands-parents, avait appris que son sang serait aussi nocif pour Allison que celui du premier étranger venu.

– Il ne m’arrivera rien, grand-mère, assura-t-elle gentiment. Je serai très prudente. Promis.

– Quand même, renchérit Pauline Whitaker, Hong Kong est une ville dangereuse.

– Dangereuse ?

– Il y a des ouragans là-bas, non ? Des ouragans *épouvantables*...

– C’est vrai, répondit Allison, soulagée de voir la conversation glisser vers un terrain moins douloureux. Là-bas, on les appelle des typhons. Mais Hong Kong sait y parer. Des satellites repèrent les tempêtes quand elles sont encore au large des côtes ; le temps qu’elles arrivent, les bateaux sont à l’abri. Quant aux immeubles, ils sont prévus pour résister aux ouragans les plus déchaînés.

– On ne peut jamais anticiper ou contrôler complètement une catastrophe naturelle, fit platement Douglas Whitaker. Et as-tu songé aux bouleversements politiques ? Rappelle-toi la place Tien’anmen.

– Je le sais aussi bien que ceux qui vivent à Hong Kong. Le territoire ne doit pas revenir à la Chine avant juillet 1997. En attendant, le gouverneur Patten s’efforce d’engager des réformes démocratiques, afin que la liberté dont a joui Hong Kong subsiste après la restitution.

Douglas ne put réprimer un fier et tendre sourire. La petite avait bûché !

– Rien ne garantit qu’il réussira, souligna-t-il.

– Tu as raison, admit Allison.

James Drake lui avait parlé de la même façon. Malgré la Déclaration conjointe, l’avenir de Hong Kong demeurerait incertain. Des ravages inimaginables pouvaient se produire.

C’est pourquoi, avait ajouté la voix grave, le Palais de jade et les photos d’Allison étaient si importants. L’hôtel serait un symbole de l’harmonie unique que représentait Hong Kong, cette invraisemblable et spectaculaire alliance entre l’Orient et l’Occident, entre le dragon mythique et le lion majestueux. Le Palais de jade serait construit pour survivre, quel que soit le destin du « Port des parfums », en hommage éternel à la splendeur éteinte. Les photos d’Allison seraient à la fois des symboles durables et des témoignages authentiques.

– En attendant, Hong Kong est un endroit sûr et, pour bien des gens, c’est l’endroit le plus captivant et le plus cosmopolite du monde.

– C’est beaucoup trop loin, trancha Pauline.

Treize mille trois cent cinquante kilomètres par air ; quatorze heures et un jour de décalage horaire ; et, plus remarquable encore, quelques secondes seulement par téléphone ; la communication était d’une telle clarté que l’on avait l’impression de parler avec son voisin.

Mais Pauline ne calculait pas les distances de façon aussi conventionnelle ; elle mesurait avec son cœur et, dans ses yeux d’un vert si franc malgré les années, Allison devina toute l’anxiété de sa grand-mère.

Oh, mamie ! eut-elle envie de s’écrier, Hong Kong n’est pas le Vietnam. D’accord, six cent cinquante kilomètres seulement séparent leurs frontières respectives, c’est moins que de Dallas à La Nouvelle-Orléans, mais *Hong Kong n’est pas le Vietnam*, et pense à aujourd’hui, ne remonte pas vingt-huit ans en arrière, et puis...

– J’espère que vous viendrez tous me voir là-bas.

– Non, Allison. Si tu y vas, tu n’auras qu’à revenir le plus vite possible. Hong Kong est tout petit, n’est-ce pas ? Tu n’auras pas besoin d’y passer plus de quelques semaines.

– J’y resterai au moins jusqu’à l’ouverture de l’hôtel, la détrompa doucement la jeune femme.

Et puis, ajouta-t-elle en son for intérieur, si je n’ai pas tous les clichés nécessaires, je resterai plus longtemps encore.

– Jusqu’à l’ouverture de l’hôtel, répéta Iris, horrifiée. Quand aura-t-elle lieu ?

– A Hong Kong, tout va beaucoup plus vite qu’ici.

Allison ne faisait que répéter les paroles de James Drake, quand elle s’était étonnée qu’un hôtel aussi grandiose que le Palais de jade ne fût pas encore en chantier, alors que son achèvement était prévu moins de sept mois plus tard. Tout allait plus vite à Hong Kong parce que l’horloge invisible acheminait irrémédiablement la colonie vers sa destinée.

– Bien que le premier coup de pioche ne soit pas prévu avant deux semaines, l’hôtel sera inauguré au soir du Nouvel An... le jour de mon

anniversaire.

– Tu ne seras quand même pas à Hong Kong pour Noël !

– Si.

James s'était légèrement excusé en lui expliquant que les finitions, y compris l'exposition de ses photographies, seraient faites pendant les fêtes de Noël. Bien sûr, sa présence n'était pas indispensable mais, si elle restait, elle pourrait superviser la disposition de ses œuvres, ainsi que les éclairages.

– Je serai à Hong Kong pour Noël, reprit-elle. Mais je pensais, j'espérais que nous y passerions les vacances ensemble. Je me suis renseignée, il existe des croisières merveilleuses dans le Pacifique Sud et en Extrême-Orient. Un paquebot part de Tahiti le 5 décembre pour atteindre Hong Kong le 24. J'ai le dépliant dans ma chambre, et je sais combien vous aimez ce genre de voyage.

C'était vrai. Ces dernières années, les couples Whitaker et Parish, qui s'étaient liés d'amitié avant la naissance du père d'Allison, s'étaient pris de passion pour les croisières. Ils étaient allés à peu près partout – sauf, évidemment, en Orient.

Hong Kong n'est *pas* le Vietnam, eut à nouveau envie de plaider Allison. S'il vous plaît, venez fêter Noël avec moi, et aussi l'inauguration du Palais de jade et mon anniversaire ! Je vous en prie, pour vous comme pour moi, oubliez votre douleur, votre colère, vos préjugés.

Allison savait qu'ils ne feraient aucune concession aujourd'hui. Jusqu'à son départ, ils s'entêteraient à croire qu'elle renoncerait, s'efforceraient inlassablement de la faire changer d'avis.

Par le passé, ne voulant pas leur causer de souci et comprenant que leurs inquiétudes tenaient à leur amour pour elle, elle avait toujours accédé à leurs requêtes.

Cette fois, c'était différent.

Cette fois, Allison Parish Whitaker allait agir à sa guise.

Il le fallait.

Comme un silence tendu s'installait, la crainte envahit la jeune femme. En dépit de son terrible besoin d'être libre, n'allait-elle pas leur céder, comme à chaque fois ? Car elle aussi les aimait profondément.

Une pensée audacieuse vint à son secours. James lui avait donné son numéro personnel à Hong Kong en lui assurant qu'elle pouvait l'appeler à n'importe quel moment, pour n'importe quelle raison. Elle lui confirmerait une nouvelle fois sa venue et, en réponse, la voix grave, paisible, élégante lui redirait sa satisfaction qu'elle eût accepté de participer à son projet le plus ambitieux.

Bien qu'elle brûlât de courir dans sa chambre pour passer ce coup de téléphone, elle n'en fit rien. Elle était trop bien élevée pour se livrer à ce genre de sortie précipitée, et elle les aimait trop pour accroître leur inquiétude par un acte si peu conforme à son caractère.

Le silence aurait pu s'éterniser, elle aurait pu étouffer, mais elle fut secourue par l'homme qui déjà l'avait maintes fois secourue, ce père qui était allé au Vietnam et qui avait peut-être souffert plus que les autres de ses deuils.

D'un seul mot, Garrett Whitaker pouvait dissuader sa fille d'aller à Hong Kong. Qu'il s'y oppose et, sans protester, elle resterait à Dallas. C'était sa réaction qu'Allison redoutait – et espérait – le plus. Bien qu'elle eût plusieurs fois frôlé la mort, il avait, par amour pour elle, réprimé ses propres peurs afin de la laisser mener sa vie le plus normalement possible.

C'était ce père qui lui avait appris à monter à cheval, à conduire une voiture, et même à piloter un avion.

– Allison et moi allons faire un petit vol, annonça-t-il.

– Quand comptes-tu partir ? lui demanda-t-il, après qu'ils eurent quitté le sol.

Il était aux commandes, comme du temps où il lui apprenait à piloter ; habitude qu'il avait gardée quand tous deux avaient à se parler seul à seul.

– Dans une semaine.

– Où descendras-tu ?

– Aux Alizés, un hôtel qui appartient à Drake. En plus des chambres ordinaires, il comporte plusieurs appartements. L'un d'eux m'est réservé. C'est au cœur du quartier des affaires, avec une clientèle internationale. Ce sera très agréable... et très sûr.

– Je n’en doute pas. Seulement je me dis que... tu risques de te sentir seule.

Peut-être, songea Allison. Mais elle qui n’avait jamais vraiment goûté à l’indépendance avait besoin de solitude pour déployer ses ailes... si tant est qu’elle eût des ailes.

– Je pourrai te téléphoner ?

– Bien sûr, répondit Garrett avec un sourire. Quand tu voudras, à n’importe quel moment.

– J’imagine que je ferai connaissance avec des gens.

Je vais rencontrer James. Cette pensée lui vint sans crier gare, s’attarda même : James, forcément aussi raffiné, élégant et passionné que le ton de sa voix... certainement marié et heureux... et qui, même s’il était célibataire, n’aurait aucune envie de gaspiller son temps avec un papillon encore engoncé dans sa chrysalide, une fille trop simple, ignorante du monde et limitée à son luxueux cocon. Elle s’efforça de chasser cette pensée troublante.

– Oh, j’oubliais de te dire que c’est Sam Coulter qui va construire le Palais de jade. Il a travaillé pour toi, non ?

– En effet. Je suis content qu’il aille à Hong Kong, ajouta Garrett après un silence. Il te plaira.

Bien que rien dans le ton de son père ne suggérât une pensée secrète, Allison le connaissait suffisamment pour deviner ce qu’il taisait.

– Je n’ai pas besoin d’un garde du corps, papa ! D’autant que Sam sera très pris. Il n’a que six mois pour construire le Palais de jade.

– Si quelqu’un peut y arriver dans un laps de temps si court, c’est bien Sam.

Durant un long moment, le père et la fille gardèrent le silence, contemplant droit devant eux le soleil qui déclinait en pluie d’or sur le Texas et qui déjà annonçait un nouveau jour à Hong Kong.

– Alors, tu es d’accord ? souffla Allison.

Garrett se tourna vers elle.

– J’ai l’impression que tu as besoin d’aller là-bas.

– Oui, avoua-t-elle, le cœur plein de l’amour qu’elle portait à son père.

Amour et inquiétude. Garrett Whitaker avait voué sa vie à sa fille et à la mémoire de son épouse. Aucun nouvel amour ne s'était présenté et, autant qu'Allison pût en juger, il ne l'avait pas cherché. Aux yeux du monde il semblait satisfait, comblé ; mais Allison savait que quelque chose le poussait à voler durant des heures, comme elle-même bien souvent – échappées solitaires dans les nuages, à la poursuite de rêves et d'arcs-en-ciel.

Il manquait quelque chose dans la vie de son père.

Allison craignait que ce ne fût le bonheur.

Peut-être que si je pars à Hong Kong, se dit-elle, si je prouve que je peux m'assumer, être heureuse, cela lui donnera l'occasion de trouver ce qui lui manque.

Mais soudain, elle s'aperçut qu'il n'avait pas encore donné son aval, et tandis qu'il fixait l'horizon, en direction de Hong Kong, des ombres soucieuses traversaient son visage.

– Il y a quelque chose à propos de Hong Kong ? questionna-t-elle. Quelque chose que j'ignore ?

Oh oui, il y avait quelque chose que personne ne savait, et bien différent de ce que s'imaginaient les parents et les beaux-parents de Garrett Whitaker. Pour eux, Hong Kong était le lieu où il se trouvait quand leurs cœurs s'étaient brisés. Ils blâmaient cet Orient lointain de l'avoir tenu loin d'eux, de le leur avoir ravi, caché, alors qu'ils avaient désespérément besoin de lui. Et naturellement, ils prêtaient à Garrett les mêmes sentiments.

Pour Garrett Whitaker, Hong Kong signifiait paradis.

– Es-tu allé à Hong Kong, papa ?

– Une fois, brièvement, il y a longtemps.

– Et ?

– C'était merveilleux, Allison. Magique.

– Alors tu es d'accord pour que je parte ?

Elle lui manquerait, il se ferait du souci pour elle, mais comment dire non ? C'était à Hong Kong qu'il avait vécu la semaine la plus heureuse de sa vie.

– Oui, bien sûr que je suis d'accord.

– Tu viendras me voir ?

– Nous verrons, répondit-il.

Avant de reporter son regard vert sombre sur l’horizon, il sourit pour ajouter doucement :

– Je l’espère.

Garrett ne pouvait promettre à sa fille qu’il viendrait la voir à Hong Kong... Il était tenu par une autre promesse, faite autrefois, et pour toujours, à Juliana.

Juliana... la femme qu’il avait aimée comme aucune autre.

Juliana... la mère de son autre fille, la demi-sœur d’Allison, l’enfant de l’amour qu’il avait laissée derrière lui.

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

1

Port d'Aberdeen – Ile de Hong Kong

Juin 1960

A l'époque, elle ne s'appelait pas Juliana Kwan, pas plus qu'elle ne connaissait l'anglais, pas plus qu'elle n'était chez elle sur la terre ferme. A l'époque, quand elle avait treize ans, son nom chinois signifiait Mer paisible, elle ne parlait que le cantonais, et pas une fois son pied n'avait foulé le sol.

Elle vivait à bord de la *Perle de lune* > la jonque de son père, dans la cité flottante du port d'Aberdeen. Seuls les hommes allaient à terre ; parfois, ils ne faisaient qu'approcher du rivage, assez près pour vendre les poissons qui représentaient leur gagne-pain. On vendait également les objets fabriqués par les femmes et les filles, pendant que les hommes partaient en mer. Quelques familles amélioraient l'ordinaire de la pêche en assemblant des batteries, des boîtes à pilules émaillées, des fleurs en papier ou des poupées en plastique.

Chez Mer paisible, les femmes – sa mère, sa grand-mère, les cousines et les tantes qui vivaient sur des bateaux voisins – passaient des heures à orner des pièces de satin ou de soie de perles, de paillettes et de nacre. Les étoffes brodées, qui un jour deviendraient des robes élégantes et de romantiques robes de mariée, étaient vendues à une boutique de Queen's Road West, de l'autre côté de l'île de Hong Kong, dans un monde qu'aucune des petites mains d'Aberdeen ne verrait jamais.

Mer paisible ne connaissait de la terre que ce qu'elle en voyait depuis le port. De là, l'île semblait immense, formidable. Les pics déchiquetés et verdoyants étaient, bien plus que des montagnes, les silhouettes de dragons assoupis. La fillette n'avait pas la moindre idée de la distance à laquelle se trouvait la boutique de vêtements, encore moins de la cité cosmopolite qui

s'étagait sous les dragons, cité dans laquelle elle ne s'attendait pas à pénétrer un jour.

Néanmoins, elle avait une idée de la vie sur le proche rivage. Depuis le pont de la *Perle de lune*, elle apercevait le village de pêcheurs d'Aberdeen, les maisons roses et vertes nichées à flanc de colline, le flux permanent des voitures et des camionnettes qui cheminaient le long du rivage. Parfois, les autos amenaient des gens venus de l'autre côté de l'île, des riches qui abandonnaient momentanément leur Rolls Royce pour s'aventurer sur l'eau, acheminés en sampan vers les luxueux restaurants flottants ou vers les bateaux de plaisance amarrés dans la partie la plus abritée du port.

Mer paisible savait qu'elle ne connaîtrait jamais la vie du rivage. Dans quelques années, on la marierait au fils d'un autre pêcheur, et elle quitterait alors la *Perle de lune* pour habiter avec la famille de son époux. Elle aurait des enfants, des garçons pour pêcher, des filles pour nettoyer le poisson, cuisiner, coudre, qui un jour épouseraient des fils de pêcheur, et qui, comme elle, ne poseraient jamais le pied sur la terre ferme. Il en allait ainsi depuis des générations. Ceux qui vivaient dans cette communauté d'esquifs et de clapotements salins dédaignaient tout autre style de vie. Si l'un rêvait de vivre à terre, il avait soin de taire son rêve, car c'eût été trahir la famille, la tradition, la destinée.

Mer paisible, pourtant, s'interrogeait sur la vie à terre, allait parfois jusqu'à imaginer le monde qui scintillait sous les dragons d'émeraude. Le remords de nourrir ces pensées interdites avait beau la tirailler, elle aspirait à voir le lieu où les belles étoffes qu'elle confectionnait devenaient des toilettes ravissantes, peut-être même à entrevoir l'une des radieuses futures mariées, et aussi...

Elle n'accordait que quelques instants à ses rêveries impardonnables avant de les bannir, sachant pourtant que celles-ci reviendraient la tenter, la provoquer.

Mon chez-moi est ici, se rappelait-elle. Je suis une enfant de la mer.

L'existence de Mer paisible était à la fois certitude et incertitude. Certitude qu'elle vivrait toujours sur l'eau, qu'elle épouserait un garçon choisi par ses parents ; et cependant, cette destinée toute tracée reposait sur l'imprévisible : la cité flottante courait le danger permanent d'être détruite. Une lampe à huile renversée ou un feu de cuisine négligé pouvait faire

disparaître la flotte tout entière – ainsi que les familles qui y demeuraient. Mais si le danger du feu venait de l’homme, la mer représentait un péril plus grand encore.

Mer paisible avait entendu des histoires horribles sur les terribles *tai-funs*, les grands vents qui tuaient des milliers de personnes ; mais, depuis treize ans, Aberdeen avait été épargné. Oh, il y avait eu des tempêtes, oui, féroces à ses yeux d’enfant, mais qui n’étaient rien, lui assuraient les adultes, en comparaison d’un véritable typhon.

Sa famille croyait d’ailleurs que c’était grâce à elle, Mer paisible, qu’Aberdeen avait été si tranquille. La naissance de la fillette, un 1^{er} mai, avait coïncidé avec la célébration annuelle de Tin Hau, maîtresse des cieux et déesse de la Mer. En l’honneur de leur divinité protectrice, les pêcheurs décoraient leurs jonques de fleurs et de lanternes, puis, en flottilles colorées, voguaient jusqu’aux multiples temples de leur patronne dressés sur le rivage, afin de lui rendre hommage. Là, au milieu des bruyants coups de gong et des ruades des dragons de papier, ils allumaient des feux d’artifice, des bâtons d’encens et présentaient des offrandes à la déesse.

Mer paisible était née pendant que son père, son grand-père et ses oncles honoraient Tin Hau au temple de la baie Joss House. Selon la famille, cette naissance tenait sous un charme le vent et les vagues d’Aberdeen.

Mais, six semaines après le treizième anniversaire de Mer paisible, le sortilège se rompit brutalement. Les charmes sont-ils toujours destinés à se dissiper ? se demanderait-elle inlassablement. Avait-elle irrité Tin Hau avec ses rêveries de vie sur la terre ferme ?

Mer paisible vit sa famille entière périr sous ses yeux. Les bateaux, qui, l’instant d’avant, paraissaient si sûrs, se désintégrèrent. Elle ne doutait pas que la mort allait venir pour elle aussi. Bien qu’ayant toujours vécu sur l’eau, elle ne savait pas nager ; de toute fa ; on, c’eût été peine perdue dans cette mer déchaînée. Elle s’accrocha à une planche, tout ce qui restait de la *Perle de lune*, un morceau de teck aussi follement rebelle qu’elle-même ; et alors même que son cœur se déchirait face à tant de violence, et aussi de désespoir d’avoir perdu tout ce qu’elle connaissait, tout ce qu’elle aimait, elle ne lâcha pas prise.

La mort viendrait bien assez tôt. Il lui restait quelques instants avant de rejoindre ceux qu’elle aimait dans l’abîme sans fond, elle honorerait leur

mémoire, les pleurerait, les conserverait vivants à travers elle aussi longtemps qu'elle le pourrait.

Elle s'éveilla sur la plage à l'aube. Le ciel était doré, l'air immobile, la mer pareille à du verre couleur d'émeraude. L'atroce scène de la nuit passée semblait un mirage, un cauchemar né de son imagination, un avertissement implacable et terrible à un esprit qui s'était trop laissé aller à rêver aux mondes interdits.

Mais, comme son regard glissait vers le port où elle avait vécu, elle comprit. Ni mirage, ni cauchemar, ni avertissement, c'était la réalité. Tout son univers avait disparu, englouti dans la mer d'émeraude. Plus une jonque au balancement languide, plus un sampan. Rien.

Quand, enfin, elle porta les yeux un peu plus loin, il lui sembla assister à un miracle. Là-bas, de l'autre côté du port, il y avait des bateaux, des flottes entières. Ceux-là avaient tenu, ainsi que les restaurants et la plupart des yachts luxueux. Des sampans allaient et venaient et, à distance, leur agitation paraissait presque normale. En vérité, au lendemain d'une catastrophe qui avait causé tant de morts, cette activité de ruche n'était destinée qu'à rechercher les disparus.

Mer paisible ne connaissait personne dans cette partie du port. Mais son père devait avoir des amis là-bas. Peut-être que le garçon auquel elle était destinée y vivait. Quand bien même elle ne connaissait pas encore son nom, il était possible que le mariage eût déjà été décidé par leurs pères respectifs.

Elle était vivante, peut-être l'était-il aussi. La vie pourrait continuer. Et même si aucun fiancé ne l'attendait, les habitants de ces embarcations lointaines accueilleraient l'orpheline, la rescapée. Il lui suffisait de se mettre en marche le long du rivage ; elle serait secourue, rendue aux odeurs de poisson, de mer, de teck, de fumée... aux certitudes de la tradition... et à la menace constante d'un autre typhon.

Non. La protestation jaillit de toutes les fibres de son être, des mille éclats meurtris de son cœur. Elle ne pouvait pas retourner là-bas. Elle n'irait pas. La mort l'avait épargnée ; plus encore : elle avait été rejetée sur la terre, ce lieu interdit vers lequel elle avait toujours été attirée.

Le destin en avait décidé. C'était sur la terre ferme qu'elle devait recommencer à vivre.

Ses jambes maigres connaissaient tous les rythmes de la mer, ses doux soupirs et ses bâillements paresseux, ses embardées traîtresses et ses houles hasardeuses. En treize ans, son pas n'avait jamais failli. Avec une grâce de danseuse, elle sautait de la proue de la *Perle de lune* à la jonque voisine, puis à l'autre encore, anticipant le moindre sursaut, bondissant et virevoltant au-dessus des vagues.

Mais ce fut avec une grande difficulté que Mer paisible se mit en marche sur la terre. Le sable était tellement dur, si différent du perpétuel mouvement fluide de l'eau. Son équilibre félin perdu, comme saisie de vertige, elle titubait. C'était du mal de terre dont se plaignaient son père et ses oncles, une autre raison pour eux de mépriser la vie sur le rivage.

Cela passera, se dit-elle, quittant en trébuchant la rudesse de la plage pour celle, pire encore, de Fu Lam Road. Il faut que ça passe. Je ne peux pas retourner à la mer. Je dois marcher jusqu'à l'autre côté de l'île, même si c'est très loin, et trouver la boutique. Voilà ma destinée désormais.

Sur Fu Lam Road, jonchée de feuilles de palmiers et des débris de bois des bidonvilles d'Aberdeen, la circulation était incroyable. Des gens étaient venus du nord de l'île pour voir de leurs yeux le sinistre, et il y avait les camions, les mêmes que chaque jour, qui emportaient à présent ce qui restait de la pêche de la veille. Oui, malgré les caprices terribles de la nature, on n'avait déjà plus le temps de pleurer, car aujourd'hui était là, et il fallait survivre.

En traversant Aberdeen, Mer paisible passa inaperçue. Malgré sa tunique et son pantalon noirs trempés, ses longs cheveux souillés et emmêlés, son joli visage décomposé par l'épreuve et le chagrin, elle était pareille à tous les autres rescapés, en deuil eux aussi.

Ce ne fut qu'après Aberdeen, sur la route venteuse qui sinuait à travers les montagnes des dragons, que la misérable enfant aux pieds nus, qui venait si évidemment de la mer, commença d'attirer les regards intrigués des passants. Certains ralentirent pour la dévisager, d'autres crièrent à la menue silhouette boitillante qu'elle allait dans la mauvaise direction.

Pour finir, le chauffeur d'un camion qui freina à sa hauteur voulut la mettre en garde, et comme il avait un bon visage qui rappela à Mer paisible son grand-père disparu, elle osa lui répondre :

– Non, je ne me suis pas trompée de sens ! Je vais à Queen’s Road West.
– Tu sais que c’est loin ?
– Tant pis !
– Où est ta famille ?
– Disparue... sauf ma tante. Elle tient une boutique de vêtements sur Queen’s Road West. Voilà pourquoi je vais là-bas, pour la retrouver.

Une expression sceptique passa sur le visage du camionneur, qui reprit pourtant :

– Monte, je vais te conduire. Je passe justement par Queen’s Road West.
Jamais elle n’aurait pensé grimper dans un quelconque véhicule avant d’avoir dompté son mal de terre.

– Merci, dit-elle à l’homme qui ressemblait à son grand-père.

Levant ses jambes flageolantes, elle grimpa dans la cabine.

Sa sensation de vertige qui avait persisté empira, la vitesse d’un véhicule à moteur lui étant aussi étrangère que la terre ferme. Aussi, ce fut dans un flou tourbillonnant, dans un kaléidoscope étourdissant qu’elle eut sa première vision de la splendeur du monde par-delà les montagnes émeraude : les gigantesques tours de verre au scintillement d’ébène et d’or ; les cargos sur les eaux vert argenté du port Victoria ; la stupéfiante cohue des voitures, des autobus, de la foule.

Le typhon, qui, d’un seul souffle, avait privé Mer paisible de tout son univers, ne semblait pas avoir même effleuré le nord de l’île. Ici, c’était un mercredi ordinaire. On allait et venait, on commerçait, on bâtissait d’énormes fortunes.

Quand le camion atteignit Central, le quartier des affaires, le kaléidoscope s’immobilisa un instant et le regard de Mer paisible se fixa sur des filles qui marchaient au pied des gratte-ciel. A peine plus âgées qu’elle, elles allaient en petits groupes rieurs et bruyants. Vêtues d’élégants ensembles de soie noire, leurs cheveux chatoyants coupés à hauteur des épaules, elles avançaient à pas élastiques, sûrs, confiants.

Je serai comme elles, se promit Mer paisible. Un jour, moi aussi, je saurai danser sur la terre avec la tête haute.

– Voilà Queen’s Road West, lui annonça le camionneur, brisant pour la première fois le silence depuis qu’ils avaient quitté Aberdeen. Tu sais où se trouve le magasin de ta tante ?

– Pas exactement, mais je le reconnaîtrai en le voyant.

Sur ces mots, parce que le camion était momentanément à l’arrêt – et aussi parce qu’une nouvelle ombre de doute était passée sur le bon visage –, Mer paisible s’empressa de remercier, d’ouvrir la portière et de sauter à terre. Sa réception sur le pavé lui procura un choc désagréable.

Elle savait parfaitement comment reconnaître la boutique, grâce aux motifs ornementaux des étoffes inventés par sa mère et sa grand-mère. La tristesse la submergea au souvenir des doigts agiles de celles qui lui avaient si patiemment appris leur travail, avec lesquelles elle avait passé de si heureux moments à coudre. Elles s’en étaient allées, les bien-aimées, et Mer paisible se trouvait dans le lieu interdit dont elle avait rêvé, et si seulement... Si seulement elle pouvait défaire tout ce qui venait d’arriver en effaçant les rêves déshonorants...

Fermant les yeux, elle sentit tout son corps osciller comme au balancement de l’eau, et elle fit le vœu désespéré de se réveiller du cauchemar quand elle rouvrirait les yeux. Elle serait sur le pont de la *Perle de lune*, sa mère l’appellerait car il serait temps de se mettre au travail, et elle en aurait une telle joie qu’elle bondirait à l’intérieur de la jonque sans un regard pour le rivage, en se jurant de ne plus jamais rêver au monde au-delà des dragons.

Mais, quand elle rouvrit les yeux, elle était toujours dans le nouveau monde, et celui-ci, en dépit de son étrangeté absolue, paraissait bien vouloir l’accueillir. Elle se mit à marcher de boutique en boutique, parmi les soies et les satins chatoyants ; elle avançait et tremblait sous la brillance qui lui rappelait le lever de soleil sur la mer, l’éclat presque aveuglant des rayons d’or sur l’émeraude liquide.

Les ateliers de confection qui se succédaient sur Queen’s Road West n’étant pas grands, leurs articles débordaient jusque dans la rue, pareils à des arcs-en-ciel. Chaque boutique disposait ses plus belles pièces sur le devant de l’étalage. Ce fut à cette place d’honneur qu’elle découvrit ses propres travaux ; ceux des chères disparues étaient exposés également, mais un peu en retrait, et cela lui procura une nouvelle tristesse. Passant outre ses

propres étoffes, Mer paisible tendit la main pour caresser les leurs. Elle avait les yeux pleins de larmes.

En expliquant au chauffeur du camion qu'elle allait rejoindre sa tante, la seule autre survivante de la famille, Mer paisible avait proféré le premier mensonge de sa vie.

Pourtant, ses paroles devaient s'avérer plus prophétiques que mensongères. Vivian Jong, la propriétaire de la boutique de vêtements, devint sa famille.

Ce fut grâce à Vivian que Mer paisible survécut vraiment, qu'elle put pleurer les siens, dépasser sa douleur. A soixante-cinq ans, l'alerte Vivian était veuve depuis près de quarante ans, sans enfant, riche, indépendante et émancipée. Sa fabrique était l'une de celles qui marchaient le mieux à Hong Kong, et ses couturières bénéficiaient non seulement d'un environnement agréable – dans une ville célèbre pour la surexploitation des ouvriers dans les ateliers – mais aussi de bons salaires.

L'exigence de justice dans le travail qu'avait Vivian Jong ne représentait que les prémices de ses idées révolutionnaires. Elle soutenait qu'une femme pouvait réussir aussi bien qu'un homme. Même une Chinoise, et même dans un Hong Kong gouverné par l'Angleterre. En dépit des contraintes que des siècles de tradition faisaient peser sur les femmes chinoises, une liberté extraordinaire régnait à Hong Kong. Le florissant capitalisme ne se préoccupait ni du sexe ni de la race.

Une femme chinoise pouvait créer une maison de couture au rayonnement international, expliquait Vivian à la fillette qui était devenue l'enfant qu'elle avait toujours désiré ; mais elle devait être particulièrement dégourdie, diligente et passionnément dévouée à son rêve. Et Hong Kong était une colonie britannique ; elle avait besoin d'un vrai nom anglais et il lui fallait maîtriser parfaitement la langue de la classe dominante.

Mer paisible devint Juliana Kwan, et la reconnaissante orpheline de la mer devint l'héritière du rêve audacieux de Vivian Jong. Elle aspirait à réaliser leur rêve le plus vite possible, du vivant de Vivian, afin que celle-ci pût le savourer.

– Non, Juliana, disait doucement Vivian, s'adressant encore en cantonais à l'enfant qui commençait tout juste à apprendre l'indispensable anglais. Il

faudra des années avant que tu ne sois vraiment prête. Tu dois être patiente. Mais cela arrivera, tu y arriveras. Tu as un don indéniable. Un jour, « Perle de lune » sera la griffe la plus recherchée au monde.

– Perle de lune ? répéta douloureusement Juliana.

Elle se sentait déchirée entre la femme qu'elle s'était mise à aimer sur terre et ceux qu'elle avait aimés puis perdus sur la mer.

– Je croyais que la marque serait Vivian Jong.

– Merci, ma chérie, souffla Vivian, le regard brillant d'amour et de sagesse. Mais il faut que ce soit Perle de lune, nous le savons toutes les deux.

Elles se trouvaient sous la véranda de la maison de Vivian, une demeure victorienne située sur Mount Cameron Road, dans les hauteurs verdoyantes qui dominaient Happy Valley, la Vallée heureuse. L'air embaumait le jasmin et le ciel était d'une clarté lumineuse, libéré du voile brumeux qui, parfois, obstruait l'horizon vers le Nord. Par temps clair, quand elles évoquaient leurs rêves lointains, il leur semblait pouvoir toucher les hautes montagnes noires de la République populaire de Chine.

– Un jour, Juliana, il te faudra un passeport britannique.

– Britannique ? s'étonna l'adolescente.

Depuis son plus jeune âge, elle avait entendu qualifier les Britanniques de barbares diaboliques, de pirates sans morale qui avaient empoisonné ses ancêtres avec l'opium – la « boue étrangère » – puis les avaient entraînés dans une guerre injuste et sanglante. Les Chinois s'étaient vaillamment battus pour leur terre, mais ils avaient été vaincus par la puissance militaire de l'Empire britannique ; et à la fin de la guerre meurtrière, l'ennemi s'était approprié Hong Kong en guise de butin. De ses parents, Mer paisible avait hérité la haine ancestrale des *quai lohs*, les « fantômes pâles » qui avaient volé à l'Empire céleste le meilleur port, celui qui jouissait de la rade la plus profonde entre Shanghai et Singapour. De Vivian, Juliana avait appris une vérité plus contemporaine, et plus concrète : pour réussir dans le Hong Kong moderne, il fallait se conformer aux règles britanniques. Cela se concevait mais... de là à devenir anglaise ?

– Non... Je ne pourrai pas.

– Il le faut, assura Vivian avec un tendre sourire. En 1997, tu n’auras que cinquante ans. Et même si cela te paraît vieux aujourd’hui, mon petit amour, tu seras encore assez jeune pour installer Perle de lune en Angleterre et recommencer là-bas, si nécessaire.

Les leçons que l’Histoire avait enseignées à la cité flottante du port d’Aberdeen s’étaient amèrement focalisées sur la première guerre de l’opium. Conséquence de cette guerre, le traité de Nankin en 1842 cédait au Royaume-Uni l’île de Hong Kong et les villages de pêcheurs des criques avoisinantes. Mer paisible n’avait jamais entendu parler de la deuxième guerre de l’opium, dix-huit ans après, à la suite de laquelle la péninsule de Kowloon était également devenue possession britannique ; pas plus qu’elle ne savait que le 1^{er} juillet 1898, l’Angleterre avait obtenu la concession des terres connues sous le nom de Nouveaux Territoires pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans.

– Quatre-vingt-dix-neuf ans ? fit Juliana. Et que se passera-t-il ensuite ?

– Le bail des Anglais expirera et la souveraineté de Hong Kong reviendra à la Chine.

– Mais... n’est-ce pas ce que nous voulons ?

– Je ne sais pas, ma chérie. Peut-être pas. Il est impossible de savoir ce que sera demain.

Mais si Vivian ne pouvait prédire l’avenir, elle gardait des souvenirs précis du passé. En 1949, quand les communistes étaient arrivés au pouvoir en Chine, une marée humaine avait déferlé sur Hong Kong. Et à présent que nombre d’intellectuels et d’artistes commençaient à subir l’étroite surveillance du régime, les réfugiés affluaient de nouveau. Vivian regarda la talentueuse jeune artiste assise auprès d’elle et répéta doucement :

– Un jour, Juliana, pour être en sécurité, tu auras besoin d’un passeport britannique.

2

Pic Victoria – Ile de Hong Kong

Avril 1965

Un mois avant les dix-huit ans de Juliana et près de cinq ans après le typhon qui avait bouleversé sa vie à jamais, un événement se produisit qui, une fois encore, allait définitivement changer sa vie.

Ce ne fut pas une catastrophe naturelle, le violent caprice d'une divinité furieuse, mais cela arriva sans crier gare, sans présage, et, à l'instar du typhon qui, de fille de la mer, l'avait transformée en jeune femme de la terre, ce fut pour Juliana l'un de ces moments où le destin montre son visage.

Cela se passa un 2 avril, presque au crépuscule. Elle venait de livrer une robe du soir à l'épouse d'un magistrat sur Old Peak Road. A l'aller, le chauffeur de Vivian l'avait conduite, mais pour le retour elle avait renvoyé la voiture, désirant flâner sur le sommet à l'heure où les éclats dorés de la fin du jour s'abîmaient dans l'obscurité baignée de lune.

Les routes étroites qui encerclaient le pic Victoria offraient une promenade délicieuse au travers d'une luxuriante forêt de palmiers, de banians et de camphriers. Les oiseaux donnaient une sérénade, les cigales chantaient, et les libellules striaient de leur vol rapide le premier plan de l'une des plus stupéfiantes vues de Hong Kong. Depuis cette hauteur, on jouissait d'un point de vue sur l'île entière, y compris sur le port d'Aberdeen et sa cité flottante. Juliana montait souvent au pic, mais jamais elle ne poussait jusqu'au flanc sud pour contempler ce qui avait été autrefois son univers. Désormais, sa vie à Aberdeen était un souvenir lointain qui confinait au rêve. Jamais elle n'y était retournée et elle ne pensait pas le faire un jour.

Ce soir-là, comme chaque fois, elle longea Lugard Road sur le flanc nord et s'arrêta une fois parvenue à son lieu de prédilection. La vue plongeante y

était vertigineuse, spectaculaire. On était bien au-dessus du plus haut gratte-ciel de Hong Kong, comme suspendu dans les airs, si bien que lorsqu'elle scrutait le miroitement des lumières, Juliana se cramponnait fermement au solide garde-fou de fer forgé qui délimitait la lisière du chemin.

Ce fut à cet endroit que Garrett Whitaker la découvrit. Le soleil printanier était depuis longtemps parti, effacées aussi les traînées roses et lavande du coucher. Le sentier était vaguement éclairé par les lumières de la ville en contrebas mais, sans le croissant argenté de la nouvelle lune, il ne l'aurait pas vue avant d'être tout près d'elle.

Il s'arrêta à quelque distance, surpris de s'apercevoir qu'il n'était pas seul et plus encore de découvrir que, malgré son désir de solitude, cette présence ne le dérangeait nullement. Au contraire, c'était à croire que cette femme exquise auréolée de lune devait être là... à l'attendre.

La folie de cette pensée faillit le pousser à faire demi-tour, par dégoût, par inquiétude aussi. Si, ces derniers mois, il avait vu de près les effets de la démence, celle de la guerre qui contaminait les cerveaux de ses compagnons, jusqu'alors il avait cru la tenir à distance.

Défaut ou qualité, Garrett avait toujours eu cette capacité de détachement, qui s'était accrue à l'école navale. D'autres qualités faisaient de lui un officier remarquable : intégrité, autodiscipline, sang-froid. A des nerfs et un cœur d'acier, il savait cependant allier la tendresse pour sa famille.

Grâce au rude labeur de leur père, Garrett et Blake Whitaker étaient nés dans une famille très fortunée. Aucun des deux frères n'avait été obligé de s'enrôler dans l'armée ; ils auraient pu faire Harvard ou Yale et éviter à coup sûr la guerre en Asie du Sud-Est. Leur patriotisme en avait décidé autrement.

Pilotes tous deux, les deux frères étaient stationnés dans le golfe du Tonkin, sur deux porte-avions distincts, pour livrer des combats aériens sur le Nord-Vietnam. Quotidiennement, ils côtoyaient la folie de la guerre et, quotidiennement, ils voyaient les appareils de leurs camarades se faire descendre.

Les deux frères ne se parlaient que rarement, mais Garrett savait avec certitude que son aîné tenait le coup moralement. Comme lui.

L'idée aberrante qu'il était destiné à se trouver là, à cet instant, avec cette Chinoise adorable, n'avait cependant rien à voir avec la guerre, mais bien plutôt avec Hong Kong, ce lieu enchanteur qui le poussait soudain à croire que les événements de l'existence étaient dictés par la chance, les vents, les divinités et les dragons.

Il devait être là.

Et elle devait être là.

Et parce que c'était Hong Kong, l'homme qui avait toujours exercé le plus étroit contrôle sur sa destinée comme sur son cœur s'abandonna à la douce injonction de la lune argentée. A cet instant, Juliana se tourna vers lui, mue par quelque chose qu'elle n'aurait pu nommer, mais à quoi elle répondait.

– Je m'appelle Garrett, fit-il sourdement en s'avançant vers elle.

A chaque pas, il la distinguait mieux : la brise caressait ses longs cheveux ; ses yeux sombres étincelaient ; ses lèvres pleines s'entrouvraient légèrement, dans une expression d'émerveillement et de bienvenue.

Au cours des cinq années passées, Juliana s'était maintes fois demandé pourquoi elle travaillait si dur à parler parfaitement l'anglais, au point de laisser croire qu'elle avait été élevée dans un manoir anglais et non dans une cité de pêcheurs surpeuplée.

A présent, elle savait pourquoi.

Il était la réponse.

– Je m'appelle Juliana.

Et maintenant ? s'interrogea Garrett, avec son cerveau discipliné et toujours en action. Est-ce que je lui demande si elle éprouve la même chose que moi ? Dois-je lui dire que le Garrett Whitaker que je connais depuis vingt-quatre ans n'a jamais cru en l'amour, encore moins au coup de foudre, et pourtant que l'homme qu'elle a devant elle est en train de tomber amoureux... l'est déjà ?

A dévorer des yeux l'adorable visage, il vit sa joie sereine et comprit qu'il n'était pas besoin de le dire. Elle savait déjà. Et pour la suite ? Eh bien, advienne que pourra. S'il croyait à la magie de Hong Kong, aux messages de la lune, du vent, des étoiles...

Comme une réponse, le vent se leva soudain ; les cheveux de soie noire chatoyants sous la lune se mirent à danser ; et la silhouette menue frissonna.

– Vous avez froid, dit-il doucement.

Tandis que je m’attardais de l’autre côté à contempler Aberdeen, vous étiez ici, à m’attendre malgré la fraîcheur et l’obscurité, patiente.

– Dînez avec moi, Juliana. Je suis descendu à l’hôtel Peninsula. Nous irons chez Gaddi. J’avais déjà réservé, pour moi tout seul...

Il s’interrompit, parce qu’elle frissonnait à nouveau et qu’une crainte fugitive avait traversé son ravissant visage. Était-il fou finalement ? Avait-il inventé l’enchantement ? Tremblait-elle de peur pour avoir entendu parler des violents appétits des soldats en permission dans ce paradis ?

– Juliana ?

– Le Peninsula ? répéta-t-elle, surprise et inquiète.

Il portait l’uniforme des officiers de marine américains. D’après ce qu’elle savait, les militaires qui visitaient Hong Kong logeaient sur l’île, surtout à Wanchai, dans un quartier qui leur offrait des bars, des boîtes de nuit, et l’amour à prix modique. Or, cet officier habitait le plus grand hôtel de la péninsule de Kowloon, à huit minutes en ferry du port Victoria.

Juliana n’était pas allée sur l’eau depuis cinq ans et elle s’était juré de ne jamais y retourner. Elle vivrait toute sa vie sur l’île et elle concrétiserait le rêve de Perle de lune. Elle créerait des vêtements pour les femmes riches qui habitaient Hong Kong, mais voyageaient au loin. Si ses créations valaient quelque chose, son nom s’exporterait grâce à ses clientes, et d’autres viendraient à Hong Kong pour lui commander leur garde-robe. Elle réaliserait le rêve sans quitter l’île, sans jamais connaître à nouveau la terreur d’une mort atroce.

– Nous pouvons aller ailleurs, Juliana. Où vous voudrez.

La tendre suggestion de Garrett la poussa à le regarder de nouveau, et ce fut alors, en levant les yeux sur l’homme qui voulait lui faire traverser l’eau avec lui, qu’elle comprit la vérité : ce grand étranger brun dont les yeux verts brûlaient d’un feu intérieur était le rêve le plus important de tous.

– D’accord pour le Peninsula, Garrett. C’est là-bas que j’ai envie d’aller.

Le temps qu'ils descendent avec le tram et cheminent jusqu'à l'embarcadère du Star Ferry, la brise s'était muée en un vent mordant et froid. Garrett mit sa veste sur les épaules délicates de Juliana et la tint serrée contre lui. Cela n'empêcha pas la jeune femme de se mettre à trembler lorsqu'elle aperçut le moutonnement des vagues.

– J'ai peur de l'eau, confessa-t-elle. Je ne sais pas nager et...

Elle se tut, décidée tout à coup à ne pas lui dire la vérité sur son passé.

– Et ?

– Une peur ridicule, n'est-ce pas, pour quelqu'un qui vit sur une île ?

– Nous ne sommes pas obligés de traverser, Juliana, suggéra Garrett avec toute la tendresse nouvelle qui lui était venue pour elle. Mais si nous passons, je vous promets que vous ne risquez rien. Je suis très bon nageur, et avec moi il ne vous arrivera rien, jamais.

– Oui, je veux aller à Kowloon, répondit Juliana d'une voix douce et forte à la fois. Ce soir... avec vous.

La passe venteuse du port Victoria n'était pas dangereuse. Le cas échéant, les ferries n'assuraient pas la navette. Autrefois, songea Juliana en avançant sur la passerelle, elle avait contemplé des vagues pareilles à celles-là avec une joie profonde, et elle avait sauté, dansé de pont en pont, dans un gracieux pas de deux avec la mer.

Au cours des cinq années écoulées, elle s'était accoutumée à l'immobilité de la terre. La dureté du sol, qui l'avait par le passé rebutée, la rassurait maintenant. Comme elle posait le pied sur le ferry mouvant, elle se demanda si elle allait redevenir une agile fille des flots.

Ce fut le contraire. Son pas chancela et il lui sembla que le balancement du bateau lui était hostile. La déesse Tin Hau lui gardait-elle rancune de sa trahison ?

Sans Garrett, elle serait tombée. Même quand ils furent assis, il ne la lâcha pas. Et de la même façon que son pas sûr garantissait leur équilibre à tous deux, sa confiance l'emportait sur la peur de la jeune femme.

– Tellement belle, murmura-t-il quand le ferry quitta le quai pour sa brève traversée du port vers Kowloon.

Qu'il parlât de la ville ou de Juliana qu'il regardait à ce moment-là, la tendresse de sa voix intimida soudain la jeune femme. Si bien que,

lorsqu'elle releva les yeux, ce fut vers l'île, vers le spectacle de la ville illuminée dans la nuit. Cette vision unique depuis le port, Juliana ne l'avait vue qu'en photo.

– Oui, c'est beau, convint-elle.

Garrett sourit à son timide et adorable profil, puis attendit qu'elle tourne la tête vers lui.

– Tellement belle, répéta-t-il quand elle répondit enfin à l'appel silencieux de son cœur.

Dès qu'ils furent dans le hall pêche et or de l'hôtel Peninsula, le premier souci de Juliana fut d'appeler Vivian. Ses paroles furent simples et sans détour – elle était avec un pilote rencontré au pic – mais tellement embellies par sa joie manifeste que l'inquiétude de Vivian fut promptement balayée. Si depuis ses quinze ans Juliana suscitait le désir, elle avait toujours tenu les hommes à distance, résolument absorbée par ses créations et ses rêves.

Et voilà que, grâce à un pilote américain, elle avait non seulement oublié sa timidité, mais surtout vaincu une peur que Vivian avait presque fini par croire insurmontable.

– Tu es vraiment au Peninsula ? demanda-t-elle, doutant encore.

– Oui, et c'est absolument magnifique, comme tu me l'avais décrit.

Juliana se rappelait quand l'eau du port était lisse comme un miroir, et que Vivian lui proposait vainement d'aller prendre le thé au célèbre « Pen ».

– Garrett et moi allons dîner ici et puis...

Elle ignorait ce qui se passerait ensuite ; elle savait seulement qu'elle ne le quitterait pas de son plein gré.

– Tu es en sûreté avec lui, dit Vivian.

Elle ne posait pas la question, elle affirmait, car le bonheur manifeste de Juliana lui avait donné la réponse.

– Oui.

– Dans ce cas, je ne m'inquiète pas.

Gaddi était l'un des restaurants les plus célèbres de Hong Kong. Des princes y dînaient, des présidents, des vedettes de cinéma, et aussi les riches armateurs et les puissants tai-pans accompagnés de leurs élégantes tai-tais.

Dans le luxueux décor des lustres de cristal venus de Paris, de l'épais tapis Tai Ping, et de l'incalculable paravent XVII^e qui avait orné le Palais d'été à Pékin, on servait, dans la plus fine porcelaine, des spécialités françaises magnifiquement présentées.

Mais ni Juliana ni Garrett ne prêtèrent réellement attention aux splendeurs qui les entouraient. Eperdus d'amour, ils ne se quittaient pas des yeux, sachant tous deux combien chaque instant était précieux, fugace, rare.

Ils étaient entrés dans le monde magique du désir et des rêves, des paroles murmurées et des doux sourires, des vérités et des mensonges.

Garrett ne mentit pas à Juliana, ni en paroles ni dans les messages d'amour muets qu'envoyaient ses yeux vert sombre. Si le regard de la jeune femme reflétait hardiment cet amour, il y eut peu de vérité dans ce qu'elle lui raconta.

Elle ne sut pas ce qui la poussait à mentir. Ce n'était pas la honte de ce qu'elle était, ni la peur de cesser de lui plaire s'il apprenait ses origines modestes. Non, quelque chose qu'elle ne savait nommer, impérieux pourtant, lui ordonnait de s'inventer un passé.

Garrett crut tout ce qu'elle disait. Jamais il n'eût soupçonné que ce soir, entre tous les soirs, alors que leurs cœurs s'unissaient, la femme qu'il aimait pût mentir.

– Mes parents sont morts peu après ma naissance. Ils étaient partis faire du bateau. Il y a eu une tempête, ils se sont noyés.

– Je ne m'étonne pas que tu aies peur de l'eau.

– Je n'ai plus peur, plus avec toi.

L'intensité du regard de Garrett la fit trembler d'un désir inconnu et puissant. Après un moment de trouble, elle poursuivit l'histoire de la petite orpheline de parents très riches qui avait été élevée par une tante plus riche encore et avait fréquenté les écoles fondées par les Anglais à Hong Kong dans le but d'assurer à leur progéniture une parfaite éducation.

Lorsqu'elle parla de Vivian, qu'elle aborda enfin la vérité, sa voix se teinta d'une affectueuse fierté :

– C’est une femme très moderne, en avance sur son temps. Sa boutique a beaucoup de succès, et elle a fait de bons investissements dans une importante compagnie d’import-export.

– As-tu l’intention de suivre ses traces ?

– Je l’espère. Pas sur les marchés financiers, mais dans la couture. Un jour, tante Vivian et moi aurons notre propre griffe. Nous avons déjà trouvé son nom.

– Qui est ? demanda doucement Garrett à la jeune fille aux yeux brillants de rêves.

– Perle de lune. Elle s’appellera Perle de lune.

– Peux-tu rester avec moi ce soir, Juliana ? interrogea Garrett à l’issue du dîner fin auquel ils avaient à peine touché.

– Oui.

Ce soir, demain, aussi longtemps que tu voudras de moi.

Mer paisible, la fille d’un pauvre pêcheur, était devenue Juliana Kwan, la nièce de substitution de l’une des femmes les plus indépendantes et les plus dynamiques de Hong Kong. Elle portait des vêtements élégants, une coiffure à la mode, s’exprimait dans une langue raffinée. Mais elle avait beau paraître moderne, sophistiquée, sûre d’elle, en réalité elle ignorait quasiment tout de ce qui faisait l’intimité entre les hommes et les femmes.

Elle avait entendu parler de Chinoises beaucoup plus jeunes qu’elle qui vendaient leur corps aux GI’s américains en goguette à Hong Kong. Dans la communauté, ces filles-là étaient considérées avec mépris – et l’on méprisait plus encore celles qui se donnaient sans même demander d’argent pour prix de leur honte.

Mais les soldats qui fréquentaient les bars tels que le Den à Wanchai s’adonnaient tout à la fois à la drogue, à la boisson et au sexe. Les filles qui travaillaient là-bas n’éprouvaient quand même pas pour leur marin ce qu’elle ressentait pour Garrett...

Tremblaient-elles de désir ?

Avaient-elles un besoin désespéré de respirer le même air que lui, de rester aussi près de lui que possible, le plus longtemps possible ?

Savaient-elles avec certitude que leur cœur se briserait au moment des adieux ?

Laissaient-elles filer à contrecœur les instants les plus fugitifs, malgré l'enchantement, parce que les souvenirs seraient, bien trop tôt, tout ce qui leur resterait ?

Non, trancha Juliana. Il n'était pas possible que ces filles éprouvent le même sentiment qu'elle. Pas jour après jour, nuit après nuit, homme après homme.

– Juliana ? Qu'y a-t-il ? Tu as l'air triste.

– Tu me manquais.

– Toi tu m'as manqué toute ma vie. Maintenant que je t'ai trouvée, je ne te lâcherai plus.

Son premier mensonge, se dit Juliana. Même s'il ne sait pas qu'il ment. Il croit que nous avons l'éternité.

Elle voulut croire à ses paroles, et elle crut de toute son âme que, s'il leur était possible de rester ensemble pour toujours, Garrett forcerait le destin. Cependant, elle ne put étouffer le battement lancinant, inéluctable, du temps qui cognait sourdement en elle. Tic-tac... chaque pulsion était pareille à une petite mort, chaque instant écoulé un minuscule éclat de rêve qui lançait brièvement ses feux, puis s'éteignait.

Et elle avait beau sentir la force disciplinée, la volonté résolue de l'homme qui avait d'ores et déjà bouleversé sa vie, elle pensait : même toi, Garrett, tu ne peux changer le destin.

Quand ils furent seuls dans la chambre, Garrett lui prit doucement le visage entre ses mains.

– Tu n'as jamais fait l'amour ?

– Il n'y a jamais eu personne... Je n'ai jamais eu envie avant.

– Nous ne sommes pas obligés, Juliana. Nous pouvons attendre que tu sois prête.

– Tu dois retourner au Vietnam.

– Oui, répondit-il gravement. Mais je reviendrai te voir, mon amour, chaque fois que je le pourrai. Et dès que mon temps sera fini...

– Fais-moi l’amour maintenant, pria Juliana avec une douce urgence.

Nous n’avons pas le temps, nous n’avons pas « toujours ». Je ne sais pas pourquoi. Je sais seulement que cette vérité-là est plus forte même que notre amour.

Garrett Whitaker avait déjà fait l’amour, sans passion, mais il connaissait les arcanes du plaisir. Aimer Juliana, pourtant, ne ressemblait en rien à ce qu’il avait connu. Elle était délicate, fragile, quand bien même son ardeur était aussi vive que la sienne, son désir aussi dépourvu de peur ou de honte. Elle éveilla en lui une douceur qu’il ne se soupçonnait pas, une tendresse exquise née pour elle seule et pour leur amour enchanté.

Au matin, une valise arriva pour Juliana, emplie de beaux vêtements de satin et de soie, pliés avec soin par Vivian, afin que la jeune femme les porte pour l’homme qu’elle aimait.

– De la part de ma tante.

– En effet, elle est moderne. J’aimerais la rencontrer.

– Cela ne saurait tarder.

Mais Garrett ne devait pas rencontrer Vivian. Quand Juliana appela pour la remercier de son envoi et proposer qu’ils se retrouvent au Peninsula à l’heure du thé, Vivian déclina tendrement l’invitation – à croire qu’elle aussi pensait que les six jours à venir seraient les seuls jamais concédés aux jeunes amants, six jours à se faire des souvenirs d’amour pour une vie entière.

– Je t’écirai, promit-il avant son départ. Et je reviens dès que possible. Ne pleure pas, Juliana, je t’en prie, murmura-t-il, alors que lui-même luttait contre les larmes. Je reviendrai.

Non, songea-t-elle avec une certitude qui la terrifia.

Son terrible pressentiment de ne jamais revoir Garrett était cependant atténué par la conviction que, même s’il repartait à la guerre, il n’allait pas mourir.

– Je t’aime, Juliana.

– Moi aussi, je t’aime, Garrett... pour toujours.

3

Lorsque Garrett et Juliana quittèrent le monde enchanté de l'amour, un *drame* les attendait *tous deux*. Pour Juliana, la grave crise cardiaque dont Vivian avait été victime durant son absence fut la preuve sinistre que son amour pour Garrett était aussi interdit – et aussi dangereux – que ses rêves de fillette de vie sur la terre ferme. Quant à Garrett, la mort de son frère aîné, pulvérisé en plein vol au-dessus de la jungle vietnamienne, le précipita dans une rage aveugle et un désir de vengeance qui confina à la folie.

Si cela ne signifia pas pour lui que son amour pour Juliana était malfaisant, le décès de Blake, néanmoins, l'éloigna de la *jeune* femme.

En route pour Dallas, lors d'une escale technique à Tokyo, il téléphona à la maison qui dominait la Vallée heureuse. Dès qu'il se fut présenté, une gouvernante au ton hostile lui apprit ce qui était arrivé à Vivian. Elle était en convalescence, concéda la domestique, et se sentait beaucoup mieux maintenant que Juliana se trouvait à son chevet, là où elle aurait dû être dès le départ – au lieu de passer son temps avec lui.

Aucun message n'avait été déposé pour Juliana à l'hôtel Peninsula. Bien que sachant où était Juliana, Vivian avait choisi de ne pas la faire prévenir. Mais si Garrett fut un instant tenté d'apaiser les foudres de la gouvernante en le lui expliquant, il renonça. Comme il renonça à joindre Juliana à l'hôpital. L'heure n'était pas venue de partager sa peine avec elle, car si la jeune femme entendait sa voix elle saurait que quelque événement terrible l'avait lui aussi frappé.

Il l'appellerait depuis Dallas.

Dallas... si loin de Hong Kong. Le soleil du Texas, si chaud, si éblouissant, menaça de brûler dans sa mémoire les images délicates de Juliana et de leur amour. Et la douleur de ses parents était si profonde, leur haine de toute l'Asie si intense, que cette semaine au paradis parut bientôt plus illusoire que réelle.

Cinq jours seulement avaient passé depuis qu'il avait embrassé ses larmes d'adieu, mais, quand il l'appela depuis Dallas, Juliana lui semblait presque un fantôme, éthéré, évanescent, un rêve impossible et ténu. Puis il entendit sa voix et, bien que sourde, lointaine, du fait de l'immense distance qu'elle avait à parcourir, Juliana était bien réelle, réels aussi leurs souvenirs, et par son amour elle fut un baume pour le cœur blessé de Garrett.

Le tendre amour de Juliana avait également soigné Vivian. Celle-ci était déjà rentrée chez elle, reprenait chaque jour des forces, mais – Garrett le savait – il était trop tôt pour que Juliana envisageât de la quitter. Trop tôt aussi pour qu'il demande à ses parents d'accueillir Juliana sous leur toit. Ils la haïraient au premier regard, d'une haine irrationnelle née de leur douleur. Déjà, ils détestaient Hong Kong. Durant les quatre jours terribles qui avaient suivi la mort de Blake, parce qu'ils ignoraient où se trouvait Garrett, parce qu'ils ne parvenaient pas à le joindre, leurs cœurs déchirés avaient eu l'impression d'avoir perdu deux fils.

Selon Douglas et Pauline Whitaker, Garrett aurait dû « sentir » la mort de Blake ; c'était également le sentiment de Garrett : il lui paraissait impossible que le cœur de son frère ait pu cesser de battre sans que le sien bondisse en réponse. Mais il n'avait rien éprouvé, pas un tressaillement, pas un serrement, pas la moindre morsure de désespoir. Perdu dans l'enchantement de Juliana, consumé par les joies de l'amour, il n'avait pas entendu le cri silencieux de son frère mourant ; et de cela, il ressentait une grande culpabilité.

En tant qu'aîné, Blake Whitaker avait prévu, à son retour du Vietnam, de travailler avec son père afin d'apprendre à diriger le vaste empire de compagnies qui, s'il avait commencé avec le pétrole texan, s'était depuis largement diversifié. C'était là son devoir, son désir, son rôle d'aîné, d'héritier en titre ; qu'en était-il du cadet ?

Garrett avait toujours été plus remuant, plus téméraire ; des deux frères, il était aussi le plus patriote. Il s'illustrerait dans l'aéronavale, après quoi, parce qu'il brûlait de se dévouer à la chose publique, mais qu'il était bien trop impatient pour devenir politicien, il irait au Pentagone comme conseiller militaire.

Des deux fils Whitaker, Garrett avait toujours paru destiné à la gloire – ou au désastre. Mais c'était Blake, le plus prudent, que la fatalité avait frappé. Désormais, la seule gloire à laquelle pouvait prétendre Garrett était

d'ordre privé : sa grandeur tiendrait dans sa dévotion et sa loyauté de fils envers ses parents. Le remuant, le téméraire devenait le responsable.

– Je reviendrai à Hong Kong dès que possible, Juliana, promit-il doucement. Pour le moment, je dois rester ici, soutenir mes parents dans leur deuil et me familiariser avec les affaires de mon père.

Il ne mentionna pas son espoir de convaincre son père d'étendre certaines de ses sociétés à Hong Kong. Après une semaine dans la colonie, il ne doutait pas que le potentiel de croissance fût là-bas quasiment illimité. Mais il savait aussi que les meilleures raisons commerciales ne sauraient persuader Douglas Whitaker d'investir en Asie, pas maintenant, peut-être jamais, de la même façon que ses parents risquaient de ne jamais accepter son amour pour Juliana.

Il le faudrait pourtant, car si Garrett Whitaker était prêt à renoncer à la plupart de ses rêves, à son désir insatiable de s'élancer dans les nuages, il ne renoncerait pas à Juliana.

– Tu ne peux pas revenir à Hong Kong, Garrett.

– Quoi ? Juliana...

Il se tut net, car la seconde moitié de l'affirmation stupéfiante venait juste de lui parvenir :

– Je n'en partirai jamais.

– Nous allons vivre ensemble, assura-t-il avec force, avec le désir que ses mots volent vers elle, sans s'attarder dans l'espace immense et noir qui les séparait. Je vais revenir à Hong Kong dès que possible.

– Non, Garrett, tu ne peux pas. Tu ne dois pas. Tu ne comprends donc pas ?

– Tout ce que je comprends, Juliana, tout ce que je sais, c'est que je t'aime.

– Je t'aime aussi ! Mais notre amour a déjà causé tant de mal à ceux que nous aimons. Ton frère, ma tante.

– Tu ne crois quand même pas que notre amour est cause de ce qui leur est arrivé ?

– Si, répondit sourdement Juliana.

Dans cette seule syllabe, Garrett sentit le poids de siècles de tradition chinoise : la croyance absolue dans la prédestination, l'acceptation paisible, soumise, d'une destinée inscrite dans les cieux et les étoiles.

– Même quand nous étions ensemble, reprit-elle, j'ai su que nous n'aurions rien de plus que ce peu de temps.

– Tu te sens coupable de n'avoir pas été auprès de ta tante quand elle avait besoin de toi. J'éprouve le même remords pour Blake. Je n'ai rien senti à l'instant de sa mort, tant j'étais pris par notre amour. Mais c'est justement parce que notre amour est si fort, Juliana, si puissant, si juste. Je viendrai.

– Non, Garrett ! Je t'en prie, promets-moi de ne pas venir... jamais.

– Je t'aime, Juliana.

– Je t'aime aussi ! Je n'aimerai personne d'autre. Mais, s'il te plaît, promets-moi de ne pas revenir.

– Comment puis-je te promettre une chose pareille ?

– Parce que tu dis m'aimer, souffla-t-elle. Si c'est vrai, tu peux me faire cette promesse.

Par le passé, des femmes avaient tenté d'éprouver l'attachement de Garrett, lui posant des ultimatums stupides, l'obligeant à avouer sa profonde indifférence, puis s'emportant contre lui, avant de s'adoucir, de le supplier de leur accorder une seconde chance. Mais Juliana, la seule qu'il aimerait jamais, ne cherchait pas à l'éprouver. Elle connaissait son amour. Elle savait qu'il ne lui imposerait jamais sa volonté, qu'il ne l'obligerait jamais à vivre dans la crainte.

– Je te le promets, Juliana. Je ne viendrai pas à Hong Kong, et je n'essaierai pas de te faire changer d'avis. Mais je t'aimerai toujours, toute ma vie, toi seule.

– Et je t'aimerai toujours, Garrett, toi seul.

– Je t'attendrai. Et quand tu auras le sentiment d'avoir le droit de vivre notre amour, je serai là.

– Jamais je n'aurai ce sentiment. Je t'en prie, ne m'attends pas, Garrett. Fais-moi aussi la promesse de ne pas m'attendre.

Garrett connaissait Elizabeth Parish depuis toujours. Amis de longue date, leurs parents avaient encore resserré leurs liens à la naissance de leurs enfants respectifs. Les Parish aimaient Blake et Garrett comme leurs propres fils ; de la même façon, Beth Parish était chérie par le couple Whitaker comme la fille qu'ils n'auraient jamais.

Dès l'instant où Beth promena son jeune regard au-delà de ses géniteurs, elle le fixa sur Garrett. Fillette, elle le suivait comme son ombre, avec une admiration non dissimulée, et le garçon s'amusait affectueusement, comme un frère, de cette idolâtrie.

Ce fut Blake qui découvrit qu'en l'espace d'une nuit apparemment, Beth était devenue une svelte beauté. Elle aurait dû s'attacher à Blake, songeait Garrett. Leurs parents à tous deux eussent accueilli avec une joie sans mélange l'union entre le prince héritier et la ravissante princesse.

Mais Beth ne s'intéressait toujours qu'au cadet ; il était à ses yeux la véritable incarnation du prince charmant. Garrett avait beau se savoir très éloigné de la perfection, il avait suffisamment d'affection pour la jeune fille pour lui cacher ses côtés les moins attachants. Il était son ami, surtout pas son petit ami. Beth avait cependant la certitude qu'ils se marieraient un jour. En attendant, elle sortait avec d'autres, riait, grandissait, savourait leur amitié.

Elle conserva précieusement toutes les lettres que Garrett lui adressa depuis l'école militaire, puis de l'école de pilotage, ensuite du Vietnam. Garrett gardait chacune des missives de Beth jusqu'à l'arrivée de la suivante, les relisant plus d'une fois dans l'intervalle, et bien qu'il en reçût de nombreuses femmes durant son service au Vietnam, celles de Beth étaient les seules auxquelles il répondît. Si une once d'émotion transperçait dans ses phrases, un peu de colère, de déception ou de tristesse, il pouvait bien révéler cette vulnérabilité à sa correspondante.

Il n'avait pas compris, pas vraiment, pas avant Juliana, que Beth était amoureuse de lui. Et durant les semaines qui suivirent son retour à Dallas, après que Juliana eut prononcé un adieu définitif à leur amour, il s'aperçut qu'il aimait Beth, qu'il l'aimait aussi. Oh, certes, pas de l'amour brûlant qu'il portait à Juliana, cette passion unique qui gomme le monde, mais c'était néanmoins de l'amour, pour un être avec qui il partageait une histoire, des affinités, un profond respect.

De la même façon qu'il avait solennellement promis à Juliana de ne jamais exiger du destin plus que la semaine paradisiaque qui leur avait été accordée, il se jura que Beth, qui venait d'accepter avec bonheur d'être son épouse, ne soupçonnerait jamais l'existence d'une femme appelée Juliana.

Deux mois après son retour à Dallas, il épousait Beth. Pour un regard extérieur, le mariage pouvait paraître précipité, mais pour des cœurs qui luttèrent afin de renaître à l'espoir après la mort d'un fils, cette union vint en son temps, signifiant renaissance, stabilité, perpétuation de la famille et de la tradition.

Il a besoin de moi. La certitude jaillit avec tant de force qu'elle ne put la nier.

Garrett avait besoin d'elle. Son cœur la réclamait. Ce n'était pas seulement son cœur à elle, submergé par l'émotion au moment où elle berçait dans ses bras sa fille de deux jours.

Juliana avait senti poindre en elle cette vie nouvelle avant même que Garrett ne quitte Hong Kong. Il lui avait ainsi laissé le plus précieux de tous les cadeaux et, à présent qu'elle étreignait leur enfant, elle mesurait à quel point ce don l'avait soutenue. Durant tout ce temps, elle avait porté vivante en elle une part de Garrett, lui qui n'avait que des souvenirs.

Voilà que pour quelque raison inconnue d'elle, les souvenirs de leur amour ne suffisaient plus à Garrett. Il avait besoin d'elle.

Quel sera le prix à payer si je lui téléphone ? demanda Juliana aux forces occultes qui présidaient aux destinées humaines. Sur qui tombera le mal ? Quelle nouvelle tragédie en résultera-t-il ?

Aucune, pria-t-elle. C'est un simple appel téléphonique ; il en a tellement besoin. Accordez-moi cela, s'il vous plaît.

Il était bientôt minuit quand Garrett s'engagea dans l'allée de son domicile pour la première fois depuis près de quarante-huit heures. Les médecins lui avaient ordonné d'aller dormir, et de ne pas revenir avant le lendemain matin dans l'unité de soins intensifs.

Cette nuit, il serait seul à Highland Park. Ses parents restaient auprès des Parish ; Robert et Iris avaient plus besoin d'eux que de lui.

Le téléphone se mit à sonner à l'instant où il ouvrait la porte d'entrée. Le cœur soudain affolé, il se précipita vers l'appareil, endiguant une panique naissante.

Il s'est passé quelque chose, se dit-il. Ils prétendaient que son état était stationnaire, mais elle a senti que je l'abandonnais. Elle connaît ma voix, elle sait que je ne suis plus là et...

– Allô ?

– Garrett ?

– Juliana, murmura-t-il d'une voix bouleversée. Juliana.

Quand il put parler, Garrett fit part à Juliana de son mariage sept mois auparavant. Il avait aimé Beth, expliqua-t-il doucement. D'un amour différent de celui qu'il lui portait, mais d'un amour tendre, attentionné.

Beth avait été enceinte dès leur nuit de noces et les sept mois suivants s'étaient écoulés dans le bonheur que leur procurait cette promesse de vie à venir. Il semblait que le drame de la mort de Blake fût derrière eux. Mais au matin du 31 décembre, Beth s'était mise à perdre du sang, torrent rouge qui lui avait promptement ravi la conscience... puis la vie.

Le bébé, une fille, avait été délivré juste avant la mort de Beth. Prématurée de deux mois, elle était minuscule, fragile, et il était peu probable qu'elle survive. Mais elle se cramponnait, et à chaque seconde écoulée, ses chances de vie grandissaient. Ce soir, face aux paroles rassurantes des médecins, il avait accepté de rentrer se reposer.

A entendre l'angoisse et la peine de Garrett, Juliana sentit son cœur saigner ; pourtant, ce fut avec confiance qu'elle répondit :

– Elle vivra, Garrett. Ta fille va vivre. Elle aura ton courage, ta bonté et ta force. S'il te plaît, dis-moi tout d'elle... son nom, l'heure exacte à laquelle elle est née. Et comment est-elle ?

– Elle s'appelle Allison, commença Garrett d'une voix où perçait une aimante fierté de père malgré son infinie tristesse. Elle est née à neuf heures du matin le 31 décembre. Elle est si petite... mais c'est une battante. Et puis, je suis certain qu'en grandissant elle ressemblera à Beth.

– Qui était ravissante...

– Oui, ravissante, Juliana. Et jeune, et heureuse et...

L'émotion lui coupa la parole. Mais sous les doux encouragements de Juliana, il poursuivit, et ils parlèrent longtemps, de Beth, d'Allison, et de la bonne nouvelle que Vivian fût à nouveau en parfaite santé.

Juliana avoua que c'était parce qu'elle avait pressenti sa détresse qu'elle s'était résolue au coup de téléphone interdit. Sans qu'elle le dise, Garrett comprit que rien n'était changé ; et maintenant, enfin, il croyait aussi fermement que Juliana que leurs six jours d'amour étaient tout ce qu'ils auraient jamais. Il ne retournerait pas vers Juliana, plus à présent, plus jamais. Il devait bien plus que cela à l'adorable jeune femme qui avait perdu la vie en donnant le jour à leur fille, ainsi qu'aux parents de Beth, et à la fillette qui luttait si vaillamment pour survivre. Il se devait d'entretenir chez elle l'inébranlable certitude qu'elle était le fruit d'un grand amour éternel.

Garrett ne retournerait jamais à Hong Kong, Juliana n'en partirait jamais. Maintenant il acceptait, sans protester, la vérité que Juliana connaissait depuis déjà neuf mois.

Aucun d'eux ne parvenait à dire adieu. Car ils savaient que ce serait, cette fois, le dernier adieu. Dans les silences qui s'étiraient entre leurs paroles, Juliana prit sa décision :

– Allison ressemble à Beth, fit-elle, mais ton autre fille te ressemble.

C'était la vérité, même si Juliana seule le savait. Le médecin qui était venu l'accoucher dans la maison de la Vallée heureuse avait cru mettre au monde une pure Chinoise. Il n'avait pas remarqué que les yeux du nouveau-né étaient de jade sombre et non pas noirs comme la nuit, ni que sa peau était plus d'albâtre que dorée ; et il ne pouvait pas deviner dans les traits parfaits de la fillette les dons de son père, sa force, sa fierté, son courage, sa volonté.

Le murmure abasourdi qui franchit les océans avait à la fois la raucité de l'angoisse et la douceur de l'espoir :

– Mon autre fille, Juliana ?

– Elle est née à 10 heures 55, la nuit du 1^{er}, dit Juliana, stupéfaite elle-même de la coïncidence. Avec le décalage horaire entre Hong Kong et Dallas, cela signifie qu'elle est née cinq minutes seulement avant Allison. Elles sont sœurs, Garrett, presque jumelles.

– Et elle va bien ? Et toi ?

– Oui, assura la jeune femme.

Son accouchement avait été une œuvre d’amour pur.

– Nous nous portons toutes deux très bien.

– Tant mieux, souffla Garrett, soulagé. Comment s’appelle-t-elle ?

Juliana lui dit d’abord le nom en cantonais.

– Cela veut dire Fille du Plus Grand Amour.

– Fille du Plus Grand Amour, répéta Garrett.

Il songeait à ses deux filles, deux sœurs, presque jumelles. Fille du Plus Grand Amour... c’était bien ce qu’était la première, mais la seconde, Allison, devrait croire que ce nom-là aurait pu être le sien, que ni son père ni sa mère n’avaient connu amour plus entier que le leur.

– C’est son nom secret, précisa Juliana. Pour le monde extérieur, elle s’appellera Maylène. Tu es d’accord ? Ce n’est pas un prénom chinois, ni américain, mais un peu des deux, comme elle. Et un prénom unique, comme elle.

– Un beau prénom, Juliana.

– Elle est belle.

– Je veux prendre soin d’elle, Juliana, m’occuper de vous deux...

Garrett ne précisa pas « de la seule façon possible pour moi ». Qu’il n’eût que de l’argent à offrir à la femme qu’il aimait et à la fille qu’il ne verrait jamais le déchirait.

A cet instant, enfin, Juliana comprit pourquoi elle lui avait menti le soir de leur rencontre : afin qu’il ne s’inquiète jamais pour elle, afin que leurs existences puissent continuer séparément, sans liens apparents, sinon ceux, invisibles, du cœur. Elle lui avait dit être riche, et si ce n’était pas vrai à l’époque, ça l’était aujourd’hui. A la suite de sa crise cardiaque, Vivian avait rédigé un testament par lequel elle lui léguait tous ses biens.

– Nous n’avons besoin de rien, Garrett. Je t’ai expliqué que les affaires de Vivian marchaient bien. Maylène ne manquera jamais de rien.

Hormis d’un père. Cette pensée plongea un couteau dans le cœur de Garrett.

– Que lui diras-tu sur moi ?

– Sur nous, corrigea doucement Juliana. Je lui dirai que nous nous sommes beaucoup aimés, d'un amour destiné à durer toute la vie, et que nous avons l'intention de vivre ensemble, de l'aimer ensemble, mais...

– Mais ?

– Mais que tu t'es fait tuer avant de pouvoir revenir à Hong Kong. Voilà ce qu'il faudra que je lui dise, Garrett, car notre très intelligente petite fille commencera à s'interroger sur toi bien avant d'être assez grande pour comprendre la vérité. Je déteste ce mensonge, mais je le crois nécessaire. Pas toi ?

Oui, songea-t-il, alors que le couteau s'enfonçait plus avant dans la plaie.

– Dis-lui cette vérité-là, Juliana, mais... dis-lui surtout que je l'aurais aimée de tout mon cœur.

– Je le lui dirai, promit Juliana.

Soudainement, le pressentiment d'un danger l'assaillit. Comme si le destin, impatienté par ce coup de téléphone interdit qui aurait dû ne durer que quelques minutes et se comptait maintenant en heures, préparait une punition pour la châtier de son audace.

– Je t'en supplie, Garrett, implora-t-elle, promets-moi que tu ne chercheras jamais à avoir de nos nouvelles.

– Oh, Juliana, non. J'aurai envie de savoir ce que vous devenez, si vous êtes heureuses, en sécurité. Je me ferai du souci pour vous.

– Je t'en prie, Garrett. Nous serons heureuses, je te le jure. Mais toi et moi devons nous dire adieu. Il le faut.

– Juliana...

– Je dois raccrocher maintenant, coupa-t-elle d'une voix calme où perçait le désespoir. Je t'aimerai toujours, Garrett, toujours, et en aimant Maylène j'aimerai aussi Allison.

– Moi j'aimerai Maylène... et toi... toujours.

Bien après avoir raccroché, Juliana continua de sentir peser la menace. S'adressant intérieurement des paroles rassurantes, elle berça Maylène contre elle, embrassa délicatement le duvet de soie noire qui coiffait

l'adorable petit crâne. Tout irait bien. C'était le dernier appel téléphonique. Il n'aura pas de conséquences tragiques. C'en est fini des malheurs, il y en a déjà eu beaucoup trop.

Durant une semaine, il sembla que ses prières avaient été exaucées. Tout danger était écarté. Garrett et elle mèneraient leur vie séparément, en continuant de s'aimer et d'aimer leurs précieuses petites.

Mais le huitième jour, sournoisement, peut-être parce que le huit était le chiffre de la chance, le malheur frappa à nouveau, et une fois de plus l'existence de Juliana Kwan s'en trouva bouleversée... bouleversée à jamais.

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

4

Hôtel les Alizés – Quartier central – Ile de Hong Kong

Dimanche 6 juin 1993

– Quel effet cela fait-il de revenir à Hong Kong ?

Maylène ne fut pas surprise par la question, ni par le fait que James Drake ait attendu jusqu'à maintenant avant de la poser. Le succulent dîner était terminé, le champagne millésimé avait fait son œuvre, apaisé sa souffrance – et fragilisé ses défenses.

James voulait une réponse sincère ; il faudrait quelques instants à son esprit fatigué pour en formuler une, mais rien ne pressait. Personne n'attendait qu'ils libèrent leur table éclairée par la douce lueur des bougies et qui jouissait d'une vue spectaculaire. Ils se trouvaient dans l'appartement en terrasse de James, au cinquante-troisième étage de l'hôtel. Le repas avait été commandé chez DuMaurier, le restaurant français des Alizés, l'une des meilleures tables de Hong Kong.

Le regard de Maylène se porta au-delà de la baie vitrée. Ce soir, les eaux du port Victoria offraient un miroir lisse et noir où se reflétaient les clignotements de la galaxie électrique qui illuminait les quais. C'était un spectacle à couper le souffle, comme tout ce qui faisait Hong Kong, mais l'émotion qu'il suscitait chez la jeune femme se teintait d'amertume.

Voilà neuf ans qu'elle avait quitté Hong Kong, voilà seulement vingt heures qu'elle y était revenue et qu'elle tentait de se concentrer uniquement sur la raison de sa présence dans l'île. Chose impossible cependant. Le passé la cernait de toutes parts. Depuis son bureau dans la tour Drake, elle voyait le pic Victoria, et de son appartement au quarante-huitième étage des Alizés, les allées et venues des Star Ferries qui assuraient la liaison avec Kowloon. Elle voyait même l'hôtel Peninsula... où elle avait été conçue.

La première fois qu'elle avait revu le célèbre édifice bleu-vert, la colère l'avait saisie, l'angoisse aussi, toutes deux beaucoup plus vives qu'elle ne s'y attendait. Elle s'était sévèrement rappelée à l'ordre : elle verrait souvent le Peninsula, et même de suffisamment près pour reconnaître ses lions protecteurs, car un pâté de maisons plus loin, à l'est, sur Salisbury Road, allait s'élever le Palais de jade.

Le Palais de jade... qui avait finalement provoqué le retour de Maylène Kwan à Hong Kong. Architecte, la jeune femme était entrée dans le cabinet londonien Titchfield & Sterling quelques semaines seulement avant l'arrivée du courrier de James Drake. Titchfield & Sterling n'étaient évidemment pas les seuls architectes à avoir été contactés. L'appel d'offres de l'un des plus grands promoteurs du monde avait été adressé à tous les cabinets réputés. Comme toujours, James Drake savait exactement ce qu'il voulait ; son hôtel à Hong Kong serait une œuvre d'art, une gigantesque sculpture qui célébrerait l'âme de Hong Kong, cette harmonie unique entre l'Orient et l'Occident.

Nul doute que Drake croulerait sous les esquisses. Dessiner pour ce célèbre promoteur de trente-huit ans était le rêve de tout architecte, car si James demandait l'excellence, s'il l'exigeait, c'était précisément cette exigence, alliée à une constante qualité d'exécution, qui faisait que chacun de ses bâtiments était un chef-d'œuvre dans la construction et dans le style.

Les vieux associés de Titchfield & Sterling encouragèrent fortement leurs architectes, même ceux qui n'avaient qu'une vague connaissance de Hong Kong, à soumettre des idées. Plus ils cumuleraient de projets, calculaient-ils, plus ils auraient de chances d'approcher des souhaits de James Drake.

Pour Maylène, dessiner un édifice qui symbolisât Hong Kong consistait simplement à mettre sur papier une image qu'elle avait en tête depuis des années ; bien sûr, sans rapport avec ce que voulait le promoteur, car trop éloigné de l'harmonie. Ce serait plutôt un reflet de son propre vécu, l'aveu profondément personnel d'un écartèlement et d'un désir violent d'en finir avec cette déchirure ; de n'aimer qu'une moitié de soi-même, de s'efforcer de l'aimer, tout en méprisant l'autre, puis inversement ; de fragiles racines divisées à leurs pointes délicates, avides de trouver un sol où vivre et désespérées de n'y jamais parvenir.

Voilà la vision que Maylène Kwan avait de Hong Kong – et du Palais de jade. Vision dont elle connaissait les dissonances, mais dont elle ignorait la grâce, incapable de voir dans ses croquis son propre sens du merveilleux, ses tentatives originales de réconciliation entre deux univers dissemblables. Il en résulta que lorsque l’homme qui avait demandé harmonie et célébration, non pas discorde et tourment, la pria de prendre l’avion pour Hong Kong afin de discuter des détails avec lui, Maylène refusa tout net. L’intérêt que James Drake portait à ses dessins n’était, au mieux, que de la curiosité, et s’il était aussi fou de Hong Kong que le laissait entendre sa lettre, il pouvait tout aussi bien ne désirer que la sermonner pour son hérésie.

En outre, Maylène estimait son projet irréalisable. Il ne s’agissait que d’une illusion. Au premier regard, on aurait dit une architecture purement chinoise puis, sous les yeux d’un observateur, surgissait l’héritage britannique, enfin l’instant d’après les deux styles distincts s’unissaient pour ne plus faire qu’un. L’illusion visuelle était délicate à expliquer, difficile à dessiner, et certainement impossible à traduire en une gigantesque structure de verre, de marbre et d’acier.

L’intérêt de James Drake pour ce projet extraordinaire était bien éloigné de la simple curiosité ; après nombre de conversations téléphoniques, il avait annoncé à Maylène qu’il venait à Londres pour la rencontrer. Il était déjà dans l’avion, quand Maylène apprit d’un associé de son cabinet que le voyage en Angleterre était aussi pénible moralement pour James qu’un saut à Hong Kong l’eût été pour elle.

Quatre ans auparavant, quelques jours avant qu’ils ne partent s’installer à Hong Kong, Gweneth, son épouse enceinte, avait trouvé la mort dans un tragique accident, une explosion au gaz dans leur maison de campagne d¹ pays de Galles. Après s’être guéri de ses blessures, James était quand même parti pour Hong Kong, fuyant l’Angleterre. Voilà quatre ans qu’il n’y était pas revenu... Et maintenant il y était contraint par une architecte qui refusait catégoriquement de venir à Hong Kong, mais dont la vision du Palais de jade était étonnamment proche de la sienne.

Ce soir-là à Londres, au cours d’un dîner au Claridge, James Drake avait déclaré à Maylène Kwan qu’il allait bâtir le Palais de jade comme elle l’avait imaginé. Il avait ajouté que, malgré ses réticences manifestes à

revenir, il avait besoin d'elle sur place, à Hong Kong, pour toute la durée d'un chantier qui serait plus que complexe.

Et, ce soir-là, Maylène avait accepté de venir.

Elle était là ; James lui demandait ce qu'elle ressentait du fait de ce retour, et bien qu'elle lui eût déjà menti, avec succès croyait-elle, elle savait sa tentative aussi difficile que risquée.

Quittant le miroir réfléchissant des eaux du port Victoria, elle revint au regard couleur d'acier.

– Cela fait plaisir, dit-elle sincèrement, et cela fait mal.

James accueillit cette franchise avec un léger sourire et un œil appréciateur. Cette femme si belle et si douée ressemblait fort à l'extraordinaire édifice qu'elle avait dessiné : portrait d'harmonie et de conflit, un moment asiatique, un moment britannique ; l'instant d'après les deux cultures se mêlaient, en une union rare et enivrante. Maylène lui avait dit avoir un père anglais, un aristocrate mort avant sa naissance, et que sa mère chinoise, avec laquelle elle était brouillée depuis des années, habitait encore Hong Kong. James avait deviné qu'il y avait dans cette biographie succincte autant de vérité que de mensonge.

Bien qu'il se demandât pourquoi Maylène jugeait nécessaire de lui mentir, il ne se sentait pas en position de la questionner. De son côté, ne lui avait-il pas menti ?

– Plaisir et souffrance, reprit-il. Vous pourriez développer ?

Non, se dit Maylène, sentant peser sur elle le regard trop curieux. Elle baissa les yeux sur sa flûte de champagne vide, puis sur celle de James, presque pleine, qu'enveloppait sa main élégante.

Une belle main, qui pouvait se faire fatale. Dès son enfance, passée à Hong Kong, James s'était intéressé aux arts martiaux. Il était ceinture noire, capable de tuer à mains nues, rapidement et silencieusement. Evidemment, il ne commettrait jamais un tel acte car, par-dessus tout, James Drake était maître de ses émotions.

Cette main meurtrière, qui enserrait le fragile cristal avec une puissance si bien contenue, était à l'image de l'homme tout entier : grâce et élégance masquaient une rage brûlante. Maylène comprenait cette fureur, autant qu'elle la savait vaine. Sa femme était morte dans un accident atroce, mais

personne n'était responsable. Pourtant, on aurait dit que James avait soif de vengeance... Se blâmait-il lui-même, puisque l'exécuteur de Gweneth Drake n'avait pas figure humaine ?

– Je ne crois pas que j'aie envie de développer ce soir, James, finit-elle par répondre. C'est une histoire bien trop longue.

– J'ai tout le temps.

– Moi pas, rétorqua-t-elle en se levant de table, souriante. Si je vous ai bien compris, vous voulez que je m'attelle au travail tôt demain matin, et avec l'esprit clair ?

– Vous le savez bien.

Il lui sourit à son tour, s'inclinant de bonne grâce, respectant le désir de la jeune femme de ne pas évoquer ses amers souvenirs de Hong Kong.

– Oh, j'ai oublié de vous dire, reprit-il. J'ai trouvé un photographe.

– Celui dont je vous avais parlé à Londres ?

– Non, un autre. Une autre. A San Francisco le mois dernier, je suis tombé par hasard sur un livre qu'elle a fait. J'en ai un exemplaire pour vous dans le salon. Vous pourrez le feuilleter si le décalage horaire vous empêche de dormir. J'espère que vous jugerez, comme moi, son travail remarquable.

– Je n'en doute pas.

Comme ils se dirigeaient vers le salon, l'espoir s'éveilla soudain en Maylène.

Peut-être y arriverai-je, songea-t-elle. Peut-être, dans les sept mois à venir, serai-je capable d'affronter mes fantômes... et de trouver le courage de voir ma mère. Puis, si j'ai besoin d'aide, de force, je pourrai me confier à James. Il sait ce que c'est que d'avoir la rage au cœur. Et déjà, je lui fais plus confiance qu'à aucun autre homme.

Le premier soir à Londres, après lui avoir dit oui, qu'elle viendrait à Hong Kong, ils avaient parlé en toute sincérité, des heures durant. Ils avaient même parlé de l'amour. Quand Maylène avait avoué sa certitude profonde de ne jamais tomber amoureuse, James avait répliqué que lui aussi, autrefois, il avait eu cette conviction. Mais alors, il avait rencontré

Gweneth... Un amour aussi fort n'est pas donné deux fois, avait-il ajouté gravement, d'ailleurs il ne le voulait pas.

En l'écoutant évoquer son amour pour Gweneth, Maylène avait deviné que cet homme, qui avait connu l'intimité avec une femme aimée, ne nourrissait pas le moindre intérêt pour des liaisons purement charnelles. Bien des femmes eussent été fort déçues de comprendre que le splendide et sensuel James Drake n'allait pas les entraîner dans son lit.

Pas Maylène. Elle connaissait trop bien la glaçante vérité sur ce qu'elle était, sa froideur derrière son apparence exotique et provocante. Depuis l'adolescence, elle savait qu'elle ne serait jamais rien de plus pour un homme qu'un trophée, une pièce unique, à posséder mais non à aimer. Mais ce n'était qu'une fois femme qu'elle avait compris le reste : quel décevant trophée elle faisait.

Aucun homme n'avait jamais désiré Maylène Kwan au-delà d'une nuit – et il en serait toujours ainsi. Si son visage fascinant et son corps promettaient une passion débridée, des plaisirs extravagants, il ne fallait guère de temps à ses amants pour découvrir que cette sensualité brûlante n'était qu'une façade. L'éblouissante beauté d'albâtre n'était à l'intérieur que glace, maladresse, hésitation.

Parce que James Drake ne connaîtrait jamais ces décevantes vérités, Maylène se sentait reconnaissante, étrangement sécurisée, et elle ne s'en fiait que davantage à lui.

Pourtant, une fois au salon, l'homme dans lequel elle avait cru pouvoir placer sa confiance lui tendit *Sérénade pour une étoile solitaire*. Il fallut un moment à Maylène pour comprendre ce qu'elle avait entre les mains, et un moment encore pour se remettre du coup terrible. Elle y parvint cependant ; Maylène Kwan était habituée aux sournois assauts du sort. Elle avait passé sa vie à se faire dévisager par de parfaits inconnus, d'abord fascinés par sa beauté hors du commun puis dédaigneux. Aussi était-elle devenue très bonne comédienne, capable de sourire quand son cœur se brisait, de rire quand elle aurait voulu pleurer.

A présent, elle ne pouvait sourire, pas encore ; elle ne pouvait pas davantage lever les yeux sur l'homme qui avait peut-être trahi sa fragile confiance. Son regard demeurait rivé sur la couverture du livre et sur le nom de la photographie inscrit en bleu turquoise : Allison Parish Whitaker. Et

subitement, sans contrôler son propre geste, elle retourna l'ouvrage, pour voir la photo couleur en quatrième de couverture.

Le jour où elle avait découvert tous les mensonges, elle avait vu un portrait de son père, mais jamais elle n'avait vu sa demi-sœur, jusqu'à présent...

Blonde ! Les cheveux couleur de miel brillaient aussi fort que sous la caresse de la lune, et son visage était radieux, comme éclairé de l'intérieur par la chaleur de l'amour. La petite sœur de la belle, de l'enchanteresse Maylène Kwan n'était ni provocante ni fascinante, elle n'était que charme, innocence émouvante.

Allison Parish Whitaker était une héritière, une princesse aimée, chérie, pourtant c'étaient des lunettes de soleil et non un diadème qui couronnaient sa tête dorée ; et sur sa gorge ivoirine, au lieu des diamants, n'apparaissaient que les courroies emmêlées de son appareil photo et de son posemètre. Elle avait les pommettes hautes, le nez délicat, et ses lèvres pleines s'incurvaient dans un doux sourire.

Et qu'en était-il des yeux d'Allison ? Avait-elle, comme Maylène, hérité du vert paternel ? Oui, sauf que les iris de la fille illégitime, la métisse dont n'avait pas voulu Garrett Whitaker, étaient d'un vert jade plus sombre, piquetés d'ombres noires et peuplés de tourments secrets... La fille dorée, elle, posait sur le monde un regard brillant comme les plus belles émeraudes. Et pareils aux pierres précieuses, les yeux de la fille chérie ne recelaient ni ténèbres ni craintes ; mille rêves y luisaient.

– Maylène ?

Bien que douce, la voix de James sonna comme le tonnerre. Maylène reposa le livre sur la table en teck et cristal toute proche ; il lui brûlait les doigts. N'osant encore soutenir le regard de l'homme auquel elle avait cru pouvoir se fier, elle se demanda s'il l'avait vraiment trahie, si tôt et avec tant de cruauté. Elle ne doutait pas qu'il fût capable d'être cruel, à cause de cette rage intérieure qui le dévorait.

Maylène connaissait bien cette cruauté née de la rage. Depuis cet instant atroce où elle avait découvert la vérité et le jour, voilà neuf ans, où elle avait quitté Hong Kong, elle avait donné libre cours à sa cruauté. Libre cours ? Oui, parfois, oui.

Au début, bien sûr, ses paroles blessantes avaient jailli sans qu'elle le veuille, en torrent douloureux, de son cœur meurtri. A l'époque, son manque de contrôle était compréhensible. Après tout, elle n'avait que treize ans, tout son univers venait de voler en éclats, et elle avait si mal. Mais d'autres fois, bien trop nombreuses pour être pardonnées, quand elle aurait pu retenir ses mots, quand elle aurait dû garder pour elle seule ses hurlements de douleur, elle ne l'avait pas fait. Non, elle avait obstinément fustigé la mère qu'elle adorait.

Durant les treize premières années de sa vie, le cœur de Maylène n'abritait que tendresse et générosité. Bien sûr, cela ne l'empêchait pas de connaître la cruauté ; voilà longtemps qu'elle en était victime, cible des incessants sarcasmes de ses camarades de classe. Mais il était inimaginable qu'elle, entre tous, blessât intentionnellement. Un jour pourtant, quand son monde avait basculé, la cruauté s'était éveillée en elle.

Elle eût aimé se croire victime de quelque esprit mauvais qui aurait installé ses pénates dans son jeune cœur blessé ; il était si tentant de considérer sa méchanceté comme quelque chose d'absolument distinct d'elle, quelque hôte indésirable qui, un jour, se laisserait jeter dehors.

Mais Maylène ne se permettait pas pareille hypocrisie. Même ce qu'elle avait dit à treize ans, elle s'en tenait pour entièrement responsable, trop pour échapper au blâme. Cette méchanceté, cette volonté calculée de blesser étaient une part d'elle, l'héritage sans doute d'un père sans cœur.

Elle avait quitté Hong Kong avec la certitude d'avoir brisé irréparablement sa relation avec la mère qu'elle aimait. Dès son arrivée à Londres, pour pénitence peut-être, elle s'était imposé en tout une discipline rigide. Elle s'habillait impeccablement, à la pointe de la mode, rassemblait sévèrement ses longs cheveux noirs, sans jamais laisser dépasser une mèche. Irréprochable dans son apparence, elle l'était aussi dans son travail, toujours précis, méticuleux, parfait.

Ses états d'âme ? Que se passait-il à Londres quand la douleur secrète devenait trop lourde à supporter ? Se permettait-elle, comme par le passé, des paroles dures et blessantes ? Jamais. Elle gardait sa douleur enfermée en elle. Sa cruauté ? Uniquement dirigée contre elle, qui en était la source.

Neuf ans, elle avait vécu ainsi, dans la rigidité, le contrôle absolu d'elle-même. Personne ne l'avait remarqué, bien sûr. Et qui s'en fût soucié ? Peut-

être d'ailleurs cette pénitence avait-elle un but, qui ne s'était révélé à elle que récemment. Au cours des quelques semaines où elle avait préparé son retour à Hong Kong, une pensée dangereuse – et joyeuse – s'était mise à lui trotter dans la tête. Peut-être trouverait-elle le courage de revoir Juliana, de demander à sa mère tant aimée de pardonner l'impardonnable. Si ce jour lointain arrivait, elle pourrait rassurer sa mère : je suis meilleure maintenant, maman. Ma colère, mon angoisse, je les ai domptées.

Mais était-ce vrai ? Avant même qu'elle voie la photo d'Allison, le flot d'émotions trop vives qui l'avait assaillie depuis son retour la faisait douter. Songer que James l'avait peut-être trahie, manipulée, la jetait dans une rage terrifiante.

Je me domine, se dit-elle. Il le faut.

Elle leva les yeux vers ceux de James qui, s'ils étaient capables d'être indéchiffrables et plus durs que le granité, étaient à cet instant clairs comme le cristal. Sans une ombre de trahison.

James lui avait dit la vérité, comprit-elle. Il avait découvert le livre par hasard. Son choix d'Allison Parish Whitaker pour photographe n'était qu'une incroyable coïncidence.

Sauvez-moi, James ! Epargnez-moi ce tour du destin !

– Maylène ? Dites-moi ce qui ne va pas.

L'excellente actrice qu'était Maylène fit flamboyer son regard d'indignation. Elle demanda durement :

– Cette Allison Whitaker, elle est américaine, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit James en la fixant. Et vous avez compris, d'après le titre du livre, qu'elle est du Texas... elle aussi.

– Il n'existait donc pas un seul photographe anglais ou chinois capable de prendre des photos de Hong Kong ?

– Pour ce que je veux, c'est elle la meilleure. Comme vous l'êtes dans votre domaine. Et comme l'est Sam Coulter.

Il évoquait là un autre désaccord entre eux. Maylène avait contesté son choix quand il lui avait annoncé que l'entrepreneur Sam Coulter bâtirait l'hôtel. Au bout du compte, cependant, la jeune femme avait convenu qu'il avait raison. L'homme qui avait construit le Bijou sur l'île des Arcs-en-ciel était le plus à même de réaliser le Palais de jade. Les deux hôtels étaient des

rêves, susceptibles de se volatiliser à la lumière du jour s'ils n'étaient pas bâtis avec le plus grand soin. Et si Maylène n'était pas enchantée d'avoir à compter sur un Texan pour transformer son utopie en réalité, elle avait accepté. Mieux, elle avait promis à James que dans trois jours, quand elle rencontrerait le Texan avec lequel il lui faudrait travailler en étroite collaboration durant les sept mois à venir, elle se montrerait absolument charmante avec lui.

Et quand elle rencontrerait sa petite sœur ? Quand elle serait face à celle qui avait été aimée ?

Cette interrogation lui procura une peur si violente qu'elle explosa :

– Je vous en prie, James, trouvez un autre photographe !

– Dites-moi pourquoi, Maylène, répliqua-t-il calmement, intrigué par les turbulences qui troublaient le ravissant regard vert jade.

– Vous savez bien pourquoi ! Le Palais de jade est un symbole de Hong Kong, vous l'avez assez dit ! Dans la mesure du possible, il faudrait que tous ceux qui y participent soient anglais ou chinois.

– A quelques exceptions près, c'est le cas.

– Pas de Sam Coulter. Pas de Tyler Vaughn.

– Sam Coulter et Tyler Vaughn ont travaillé ensemble sur le Bijou, lui rappela James. J'admets volontiers que, par le passé, j'ai toujours recouru à des collaborateurs de Hong

Kong. Mais, vous le savez déjà, Grand Prix a fourni tous les matériaux pour le Bijou, et Sam a *réclamé* la collaboration de Tyler. C'est préférable pour le Palais de jade, Maylène. Tyler Vaughn a une réputation irréprochable, tant pour les délais de livraison que pour la qualité de ses matériaux. Puis, il y a autre chose que je ne vous ai pas dit.

– Qu'il était coureur automobile ? Je suis au courant, James. Mais je ne trouve pas que le désir de risquer sa vie au volant d'une voiture lancée à toute vitesse joue particulièrement en sa faveur.

– Ce que vous ignorez, Maylène, c'est que Tyler a des liens profonds avec Hong Kong. En 1989, après le Printemps de Pékin, des milliers de gens ont quitté le territoire. Des entreprises, des touristes...

– Je le sais, James, précisa doucement Maylène.

Elle savait que la peur et le chaos avaient régné à Hong Kong après les événements de la place Tien'anmen. A Londres, elle avait tremblé pour la mère avec laquelle elle avait rompu toute relation depuis plusieurs années. Entre temps, Juliana Kwan était devenue une couturière célèbre dans le monde entier ; elle faisait partie des privilégiés, ceux qui pouvaient émigrer, et bien des pays auraient accueilli une entreprise aussi lucrative. Cependant, Juliana avait fait vœu de ne jamais quitter Hong Kong, et elle s'y était tenue, même durant la période troublée qui avait suivi le Printemps de Pékin. Juliana Kwan et Perle de lune étaient toujours là, dans ce petit recoin d'une planète où les distances n'étaient plus infranchissables – hormis celles qui séparaient les cœurs.

– Vous voulez m'expliquer que Tyler Vaughn n'a pas rejoint la cohue de ceux qui sont partis pendant l'été 89 ?

– A dire vrai, c'est même l'époque où il est arrivé. Il avait pris la décision d'étendre Grand Prix à Hong Kong avant Tien'anmen, et il n'a pas renoncé, au moment où il devenait très risqué d'honorer ses engagements.

– Nous savons qu'il aime prendre des risques, et maintenant que l'alerte est passée, que Hong Kong se développe à nouveau, il en tire un joli profit.

Avec cette réflexion à l'emporte-pièce, Maylène savait ne pas rendre justice à Tyler Vaughn, à l'intégrité d'un homme qui avait honoré ses engagements, au lieu de fuir comme beaucoup d'autres. Mais, pour l'heure, elle ne voulait plus faire aucune concession à James ; il avait trop négligemment écarté ses réserves à l'égard d'Allison.

– Au fond, vous vous moquez de mes opinions, n'est-ce pas, James ? Toutes vos promesses de collaboration n'étaient que des phrases ?

La mâchoire de James se crispa, mais il demeura parfaitement calme.

– Nous travaillons en collaboration, Maylène, mais n'oubliez pas que c'est moi qui acquitte les factures. Je suis et demeure le premier responsable du projet, ce qui me donne le dernier mot pour chaque décision. Je tiens compte de vos opinions, réellement, poursuivit-il plus doucement. Mais j'aimerais bien connaître la véritable raison qui vous dresse si farouchement contre Allison Whitaker.

– Je vous l'ai dit, et il est manifeste que vous vous en fichez, répondit Maylène avec un petit haussement d'épaules dédaigneux et vaincu. Il est

tard, James, et je suis vraiment fatiguée. A demain matin. Merci pour le dîner.

Elle n'avait pas fait deux pas vers la porte qu'il fut devant elle, sans qu'elle l'eût entendu bouger, et lui enserrait l'avant-bras.

La main de James Drake était pareille à sa voix, douce en apparence ; mais elle savait être ferme, impérieuse.

James savait combien Maylène était dure, déterminée, contrôlée. Mais si le regard vert jade lui confirma la détermination de la jeune femme, il y lut autre chose aussi, de surprenant, l'éclat de la peur.

Ce n'était pas ainsi qu'il voulait apprendre ses secrets.

– Je suis désolé, prononça-t-il en la relâchant.

– Non, c'est moi qui suis désolée, James, murmura-t-elle, profondément reconnaissante qu'il n'insistât pas. Je ne sais pas trop ce qui m'arrive.

Bien qu'il doutât de cette assertion, James lui sourit.

– Si nous mettions cela sur le compte du décalage horaire ?

– Et du champagne ?

– Du retour à Hong Kong qui fait plaisir et qui fait mal ?

Maylène connaissait un quatrième coupable. Chaque

mois, avec la régularité de la lune, un désespoir profond la prenait, qui lui ravissait son contrôle, aggravait sa sensibilité, et la laissait plus à vif, plus désaxée qu'à l'ordinaire. Comme si la nature s'attachait à lui rappeler que son ventre ne porterait jamais un enfant de l'amour.

– Amis ? demanda James tout bas. Et collaborateurs ? ajouta-t-il quand elle eut hoché la tête.

– Ce qui veut dire ?

– Que vos opinions comptent... même si j'ai le dernier mot.

– Ah ah ! s'exclama Maylène, souriant enfin.

– Ce qui veut dire aussi que, même s'il s'agit de mon argent, je veux que le Palais de jade soit à nous deux.

– Merci.

– Ce qui veut dire, enfin, que j'ai besoin de pouvoir vous faire confiance, d'être sûr que vous ferez passer l'hôtel avant tout sentiment personnel.

– Vous en appelez à mon professionnalisme, monsieur Drake ?

– Absolument, mademoiselle Kwan.

– Vous me suggérez d’être aimable avec tous les Américains ?

La gentille plaisanterie cessa net.

– C’est plus qu’une suggestion, Maylène, répondit James avec gravité. Vous le ferez ?

Elle prononça le oui qu’il attendait. Et, face à cet homme qui avait une foi si étonnante en elle, Maylène se laissa aller à une rêverie extraordinaire.

Elle était maîtresse d’elle-même, totalement, et parce qu’elle l’avait choisi. Qu’elle le veuille, qu’elle le décide, et elle serait sincèrement charmante avec Allison comme avec Sam. Oh, il serait si merveilleux d’être libérée de sa colère, de son angoisse... de sa peur.

5

Le rendez-vous de Sam Coulter avec James Drake avait été pris bien avant que Sam ne quitte son ranch de San Antonio. Les deux hommes devaient se retrouver à huit heures du matin dans le hall des Alizés, se rendre à pied à la tour Drake et discuter autour d'un café dans le bureau de James.

Bien qu'il ne fût que 7 h 45, Sam se trouvait déjà dans le hall, impatient. Certes, cette journée, comme les dix jours qui suivraient avant le premier coup de pioche, était nécessaire, mais Sam avait hâte d'en avoir terminé avec les préliminaires et de s'atteler réellement à ce qui serait, de loin, le plus grand défi de sa carrière.

Dès ses débuts, il s'était montré très sélectif, même si cela lui coûtait des contrats. Selon lui, toute création humaine destinée à durer devait être digne d'occuper un espace qui sinon, eût appartenu à la nature. Fort d'une telle philosophie, il avait mené à bien des entreprises dans lesquelles aucun autre entrepreneur ne se fût aventuré. Résultat, les promoteurs se le disputaient.

Le défi était sa vie. Plus un projet était complexe, plus il était content. Jamais il n'avait douté de le mener à terme... jusqu'à aujourd'hui.

Le Palais de jade posait des problèmes qui éclipsaient tout ce qu'il avait connu. Remarquable sur le papier, l'édifice pouvait aboutir à un triomphe monumental – ou à un désastre tout aussi monumental. Le moindre détail avait son importance.

Promenant son regard de connaisseur dans le hall de l'hôtel des Alizés, Sam songea que James ne lui avait pas fait de vaines promesses : aucune dépense ne serait épargnée. Pour faire du Palais de jade un chef-d'œuvre, il travaillerait avec les meilleurs matériaux. James assumerait sa part. Le reste dépendait de Sam.

Coûteux, élégant et raffiné, le décor du hall de l'hôtel des Alizés était en accord parfait avec la qualité de la construction de l'édifice. Le sol de marbre blanc était habillé de tapis somptueux aux motifs recherchés,

anciens à n'en pas douter. Un peu partout, des coins salon, meublés de fauteuils tapissés de brocart roux et or et de tables basses en acajou patiné, créaient une atmosphère d'intimité raffinée. Sur des piédestaux de marbre noir trônaient d'énormes vases en porcelaine, souvenirs inestimables d'anciennes dynasties, d'où jaillissaient des gerbes d'orchidées, de fleurs de frangipanier et autres espèces rares. Sculptées dans le jade, des scènes de la mythologie chinoise étaient exposées sur les murs en marbre. Du plafond, enfin, pendaient de gigantesques lustres en cristal.

On avait beau se trouver dans un hall d'hôtel, l'endroit évoquait davantage le palais d'un prince.

Et qui donc peuplait ce luxueux salon ? Si les Alizés s'enorgueillissaient d'une clientèle réellement internationale, les hommes et les femmes qui y descendaient, malgré la diversité de leurs origines, affichaient identiquement pouvoir, succès... et une soif inaltérable d'en acquérir plus encore. Habillés par les plus grands couturiers, ils se comportaient avec un calme royal, parlaient de façon posée et mesurée.

Ces gens-là brassaient des milliards.

Sam le savait. Comme il savait que Hong Kong vivait à un rythme frénétique, que des fortunes s'y faisaient ou s'y défaisaient en l'espace d'une nuit, et que, à mesure qu'approchait inéluctablement l'échéance incertaine de 1997, chaque seconde comptait davantage. A Hong Kong, il y avait encore de grosses fortunes à faire, de grands rêves à concrétiser, d'ardentes passions à assouvir.

S'il s'était attendu à voir de ses yeux cette frénésie, il appréciait bien mieux ce calme royal. C'était donc ainsi que l'on jouait gros à Hong Kong. Bien. Parfait. Sam Coulter avait toujours aimé le jeu. Et quelles que soient les cartes qu'il avait en main, il gagnait toujours.

Soudain apparut un joueur qui, à l'évidence, ignorait les règles. Un Américain, se dit Sam. Jeune, angoissé, en retard à un rendez-vous pour lequel il n'était peut-être pas prêt, il piétina au pas de course un tapis plusieurs fois centenaire accoutumé à des pas plus mesurés. Il piquait droit sur le tambour de l'entrée... et son chemin le plus direct passait droit sur Sam.

Celui-ci éprouva un élan de sympathie pour le jeune désespéré. Si, en d'autres circonstances, il lui eût offert quelque conseil, il estima que tout ce

qui ferait obstacle à la progression de l'inconnu vers la sortie ne ferait qu'accroître sa panique.

Sam fit donc la seule chose en son pouvoir ; il fit quelques pas de côté afin d'éviter une collision... et en provoqua une autre.

Il rattrapa sa victime de justesse, avant qu'elle ne tombe sur le sol de marbre, à la suite du porte-documents qu'elle avait lâché au moment du heurt.

Comme il la redressait, la jeune femme le remercia d'une expression absolument furieuse, qui avait la beauté stupéfiante et splendide d'une tempête tropicale.

– Je suis absolument désolé, s'empressa-t-il de préciser. Je suis seul fautif ; je ne regardais pas.

Elle parut d'abord surprise par ses excuses puis, quand elle sourit, ce fut comme le soleil quand il surgit, éblouissant, de derrière un nuage. La tempête ne fut qu'un vague souvenir, remplacé par une nouvelle splendeur, étincelante et tout aussi stupéfiante.

– Ce n'était pas vraiment votre faute, fit-elle avec la diction d'une princesse britannique. J'ai bien vu que cet homme allait vous heurter, mais j'ai cru que vous ne bougeriez pas, qu'il aurait à vous contourner.

Comme elle inclinait légèrement une tête pensive, la lumière qui pleuvait des lustres caressa ses cheveux d'ébène, créant l'illusion magnifique d'un arc-en-ciel dans la nuit.

– J'ai préféré lui apporter mon aide.

La jeune femme hocha la tête et Sam vit poindre sur ses traits une douceur enchanteresse, indéniable marque de sympathie, à croire qu'elle ressentait une compassion sincère pour le désarroi de l'inconnu.

– Quand même, reprit-elle doucement, vous pourriez lui en vouloir de vous avoir obligé à reculer.

– Je suis seul responsable, persista Sam, et je suis désolé de vous avoir bousculée par mon mouvement intempestif.

– Il n'y a pas de mal.

Elle se pencha pour ramasser sa serviette, Sam la devança. Il remarqua alors qu'elle était chaussée de très hauts talons qui accentuaient l'aspect

délicat de ses chevilles ainsi mises en péril.

– Vous êtes sûre de n’être pas blessée ? insista-t-il en retrouvant son regard.

– Certaine, je vous remercie pour votre sollicitude.

L’incident étant clos, ils auraient dû se séparer. L’espace d’un instant, leurs regards se retinrent, celui de la jeune femme étonné et pourtant engageant, celui de Sam dissimulant sa propre surprise mais non son intérêt.

Puis, tout à coup, le charme fut rompu, comme si chacun s’était rappelé que l’on était à Hong Kong, où chaque seconde comptait. Il y avait du travail à abattre, d’immenses fortunes à faire.

Et de grands rêves à concrétiser, songea Sam tandis que les hauts talons s’éloignaient vers la porte à tambour, puis au-delà. Et d’ardentes passions à assouvir.

Elle disparut à sa vue, mais les pensées de Sam s’attardèrent auprès d’elle, sur ce mystérieux portrait de contrastes. Qui était-elle ? Un top-model avec un porte-documents ? Une princesse chinoise élevée en Angleterre ou une princesse britannique établie ici ? Et ses yeux qui noircissaient de fureur pour s’illuminer l’instant d’après étaient-ils réellement de cet étonnant vert sombre ?

James apparut à huit heures précises.

– Comment s’est passé votre voyage ? s’enquit-il, tandis que Sam et lui se mettaient en marche vers la tour Drake.

– Sans incident, l’avion était à l’heure.

– Vous avez vu Tyler ?

– Oui, et nous sommes passés voir le terrain. Un bel emplacement ; il est difficile d’imaginer plus belle vue.

– Je ne crois pas qu’il en existe. Je suppose que vous avez vu également le préfabriqué qui abritera votre bureau sur place. A priori, il est équipé selon vos besoins, mais s’il manque quoi que ce soit, faites-le-moi savoir. Je vous ai également réservé un bureau dans la tour Drake. Vous en aurez besoin pour vos rendez-vous dans les dix jours à venir ; il restera ensuite à votre disposition.

– Merci. Qu’avons-nous de prévu aujourd’hui ? Je sais que je vois Tyler à trois heures. Et pour le conducteur de travaux ?

– Chan Peng. Vous le rencontrez à treize heures. Lui et son équipe sont les meilleurs de Hong Kong. Ils ont travaillé pour moi aux Alizés et à la tour Drake, sans oublier deux immeubles à Stanley et six résidences dans les Nouveaux Territoires. Peng a beau ne pas avoir son diplôme d’ingénieur, aucune formation officielle à dire vrai, d’autres entrepreneurs m’ont dit qu’il possède un instinct extraordinaire. Néanmoins, il ne vous fera pas part de son avis si vous ne le lui demandez pas.

– C’est bon à savoir. Je le lui demanderai.

Us n’avaient parcouru qu’un sixième du chemin sur Chater Road que déjà James Drake se montrait fidèle à sa réputation. Au cours de la semaine à venir, Sam rencontrerait une kyrielle de personnes destinées à travailler pour le Palais de jade. Chaque réunion serait importante mais, à part Sam, trois individus contribueraient au succès final du projet, ou à son échec : le tai-pan dont la compagnie fournirait les matériaux de construction adéquats, le conducteur de travaux qui orchestrerait et superviserait les efforts de la nombreuse main-d’œuvre et, bien sûr, l’architecte. James avait prévu des rendez-vous avec deux d’entre eux dans l’après-midi.

– Et l’architecte ? Je le vois aujourd’hui ?

– Exactement. Vous la rencontrez ce matin de neuf heures à onze heures trente, après quoi nous irons déjeuner tous les trois.

Sam faillit marquer un arrêt. Il avait vu tous les croquis, évidemment, aussi bien que les plans indispensables à la superstructure proprement dite, ce squelette d’acier sur lequel le jade, l’albâtre et l’or viendraient se profiler afin de créer la stupéfiante illusion. Les plans supplémentaires, les diagrammes détaillés de l’intérieur seraient tirés durant les travaux du gros œuvre.

Tous les documents passés entre les mains de Sam portaient le même en-tête : Titchfield & Sterling, Ltd., Grosvenor Square, Londres, Angleterre. Et au-dessous : M. Kwan, architecte.

Il s’était attendu à rencontrer un Michael Kwan, ou un Mark ou un Martin, et il espérait beaucoup de ce Monsieur Kwan. Un architecte assez effronté pour coucher sans vergogne sur le papier un concept quasi irréalisable ferait sacrément bien d’avoir quelques idées quant à la façon de

passer de deux dimensions à trois ! Surtout, il avait intérêt à ne pas rechigner à la tâche. Sam avait bien l'intention de l'avoir souvent sur le chantier, les pieds dans la boue (inévitables pendant la saison des pluies, imminente), et capable de tenir debout sans crainte sur des poutrelles d'acier glissantes bien au-dessus du sol, afin qu'ensemble ils tentent de concilier les audacieux croquis du rêveur Monsieur Kwan et les limites que leur imposaient les lois de la physique et de la gravité !

Parce qu'une Madame Kwan n'en ferait pas autant ? voulut savoir une petite voix intérieure, n'hésitant pas à souligner ce qui avait en Sam toutes les apparences d'un bon vieux machisme. Si, sans doute, tout dépendait du genre de femme.

Certainement une acrobate intrépide, se dit-il pour se rassurer. James Drake n'engageait que les meilleurs, les plus expérimentés...

– Voici Maylène.

– Nous nous sommes déjà rencontrés, fit Sam. Une collision dans le hall de l'hôtel, ce matin...

Il avait désiré la revoir. En vérité, entre l'instant où elle avait disparu et l'arrivée de James, il avait décidé qu'il la reverrait. Même si le portier refusait de lui révéler le nom du top-model-femme-d'affaires-sino-britannique, sans doute accepterait-il de lui délivrer un message.

Elle était là, aussi stupéfaite que lui, et bien que son adorable bouche s'efforçât de sourire, son regard vert sombre était obscurci de nuées orageuses. Ainsi donc, Madame Kwan n'était pas heureuse de le voir. Cela dit, lui non plus n'était pas enchanté.

Sam eut la certitude absolue qu'elle n'avait l'habitude ni de la boue des chantiers ni de l'escalade des poutrelles métalliques. Certes, elle pouvait troquer talons aiguilles et coquet tailleur de soie pour des vêtements de travail, mais était-ce suffisant ? Elle était jeune, moins de trente ans. Combien de ses projets avaient été construits ? Quel que soit le nombre, ce ne serait pas assez.

Sam avait besoin d'un collègue, d'un égal, quelqu'un dont l'expérience complétât la sienne. Et il ne s'agissait pas là d'un souhait futile, mais bien d'une condition essentielle si l'on voulait faire sortir de terre le bâtiment-

phare de la décennie. James l'avait mis entre les mains d'une novice, c'était aberrant. A l'exemple des grands producteurs de Hollywood, James Drake réunissait les plus beaux talents, leur fournissait un budget quasi illimité, puis regardait éclore un succès.

James était le producteur du Palais de jade, Sam le réalisateur. Et Maylène Kwan ? L'auteur très doué d'un scénario d'une incroyable beauté lyrique, aussi difficile pour Sam à mettre en scène qu'un poème, et pour lequel elle ne serait d'aucune aide. Elle serait plus vraisemblablement un obstacle, comme tout créateur passionné mais débutant. Sans doute ne comprendrait-elle pas la nécessité d'une certaine souplesse, des indispensables modifications apportées ici et là à son magnifique projet.

James Drake avait beau être réputé pour posséder un instinct infailible, il semblait bien que cette fois il se fût trompé.

Quelle était la cause de cet aveuglement ? Sam ne tarda pas à trouver la réponse. Elle se tenait debout devant lui, image toujours changeante de contrastes, tempête et lumière, Chinoise et Anglaise, peau d'albâtre et regard de jade.

James et Maylène étaient amants. L'intimité entre eux était manifeste, même en ce moment où ils échangeaient des regards dans un langage secret qui excluait Sam. L'imperméable, l'austère James Drake semblait bien s'être laissé prendre au charme enchanteur de Maylène. En gage de son amour – au moins de sa passion –, il lui avait offert le Palais de jade, une bagatelle d'un demi-milliard de dollars. Sam Coulter était le papier cadeau, l'homme qui les tirerait tous deux de leur folie.

Et s'il échouait ? Pour lui, ce serait le désastre de sa carrière, pour James un énorme gâchis – et pour Maylène ? Elle en sortirait indemne. Du point de vue architectural, son projet était brillant. Et pour savoir s'il pouvait devenir réalité, elle avait compté sur plus expérimenté qu'elle. C'était eux, pas elle, qui s'étaient trompés, et ce serait lui, Sam Coulter, qui serait tenu pour responsable.

Allait-il accepter cette responsabilité ? Maylène savait déjà que oui. Ce matin à l'hôtel, elle avait compris que l'entrepreneur assumait l'entière responsabilité du moindre de ses gestes, quand bien même son geste, son faux pas, avait pour but d'éviter un accident provoqué par autrui.

Il pouvait toujours se retirer, renoncer au Palais de jade, expliquer à James que, après mûre réflexion, il estimait la partie trop risquée. S'ensuivrait certainement un malaise, une colère peut-être, puis ce serait terminé. Il quitterait Hong Kong cet après-midi.

Mais... il aimait Hong Kong. Déjà, il était captivé par la fièvre qui courait sous cette apparence de beauté souveraine.

Et... il avait accepté de construire le Palais de jade parce qu'il avait suffisamment d'arrogance pour se croire le seul capable de concrétiser cette illusion.

Enfin... il ne pouvait de toute façon plus quitter Hong Kong. Garrett Whitaker l'avait prié de veiller sur sa fille ; durant toutes ces années, Garrett n'avait jamais réclamé le prix de la reconnaissance qu'il lui devait. Sam avait promis. Veiller sur Allison Parish Whitaker n'était rien comparé à ce qu'il devait au père de la jeune femme : tout – sa vie, ses espoirs, ses rêves.

Sans trop savoir pourquoi, Maylène l'observait avec une hostilité manifeste ; il planta son regard bleu dans les yeux vert jade qui le défiaient, sourit, et proposa tranquillement :

– Alors, Maylène, on se met au travail ?

Comme elle parut surprise et non pas soulagée par sa suggestion, l'idée le traversa qu'elle avait peut-être tenté de le rebuter, intentionnellement, espérant le pousser à faire ses valises et à quitter Hong Kong. Soudain, le Palais de jade lui apparut comme un défi dérisoire comparé à celui que représentait la princesse de jade. Son sourire se fit plus sincère. Il aimait les défis. Cela lui réussissait.

James se retira alors, laissant Maylène seule face au grand Texan sombre... et face à la panique qui la gagnait.

Sam Coulter l'avait flouée. Il aurait dû se présenter en cow-boy : bottes éculées, jean élimé, veste en daim, boucle de ceinturon en argent et, naturellement, Stetson. Il n'était pas censé porter un costume gris sombre impeccablement coupé, ni avoir ces cheveux épais, sensuellement bouclés, châtain foncé !

Son accent aussi aurait dû le trahir : un affreux nasillement paresseux et insolent. Malgré un parler nettement américain, ses inflexions texanes

étaient si légères – ou tellement bien dissimulées – qu'elle ne les avait même pas détectées.

Enfin, la pire fourberie, la pire trahison : il n'aurait pas dû lui faire cet effet-là quand, de ses mains solides, il l'avait empêchée de tomber et quand son séduisant regard bleu sombre l'avait détaillée avec un intérêt manifeste. Maylène n'avait pas de mots pour qualifier ce qu'elle avait alors éprouvé : un sentiment absolument inconnu, chaud, merveilleux – et qui semblait la mettre complètement, dangereusement à la merci de cet homme.

Mais c'était à elle de dominer la situation ; elle devait travailler avec le Texan parce qu'il le fallait, parce que le Palais de jade signifiait tant pour elle et qu'elle avait besoin de Coulter pour le mener à bien. Elle avait décidé de se montrer parfaitement polie, courtoise, raffinée, tout en se cantonnant intérieurement à un froid mépris, un dédain condescendant.

Et maintenant ?

Maintenant les yeux bleus charmeurs pétillaient en la fixant, intrigués, amusés, suscitant en elle des accès de chaleur à la fois électrisants et terrifiants.

– Je vous en prie, asseyez-vous, offrit-elle.

– Tout à l'heure. D'abord, j'aimerais faire le tour de votre bureau pour admirer les photos de tous les bâtiments que vous avez dessinés.

Il promena les yeux sur les murs nus, feignit la surprise.

– Oh, vous n'avez affiché aucune de vos réalisations.

– Les photos sont restées à Londres. J'en déduis que vous transportez les vôtres, monsieur Coulter ?

– Non, madame Kwan. Parce que ce n'est pas nécessaire. Soyez franche, poursuivit-il en reportant les yeux sur elle. C'est votre premier grand projet ?

Son expression disait clairement qu'il ne la laisserait pas tergiverser.

– Oui.

– L'amour est une chose bien extraordinaire.

– Pardon ?

– Soyons clairs, votre amant finance ce projet et c'est votre unique référence.

– James et moi ne sommes pas...

Elle s'interrompit net.

– James et vous n'êtes pas quoi, Maylène ? questionna Sam, surpris et touché. Vous n'êtes pas amants ?

– Cela ne vous regarde absolument pas.

– Si, justement. Mon métier est de construire des immeubles. Tout ce qui peut contribuer au succès ou à l'échec de l'aventure me regarde. Le Palais de jade est peut-être un passe-temps pour vous, pour moi c'est une entreprise très sérieuse.

– Comme pour moi. Je suis architecte. Il s'agit de ma carrière.

C'est tout ce que j'ai, tout ce que j'aurai jamais.

– James et moi nous sommes rencontrés après qu'il eut choisi mon projet. Nous avons une grande estime l'un pour l'autre, mais notre relation est uniquement professionnelle – ainsi qu'elle doit l'être.

Avez-vous un amant ? eût aimé demander une voix qui n'avait rien de professionnel. Sam s'empessa de refouler cette intéressante interrogation.

– Permettez que je vous explique comment je conçois ma relation professionnelle avec un architecte, fit-il. Il s'agit de travailler main dans la main. Chacun doit faire preuve d'un esprit de coopération – sans parler, évidemment, d'énergie et de compétence.

A voir les liasses de plans éparpillés dans le bureau, il concluait que Maylène Kwan ne manquait pas d'énergie. De plus, son ardent démenti quand il avait suggéré que le Palais de jade n'était pour elle qu'un passe-temps l'avait convaincu que l'hôtel comptait énormément pour elle. Mais aspirer au succès ne suffisait pas.

– J'admets que j'ai très peu d'expérience, confessa-t-elle d'une voix sourde. Cependant, avant de quitter Londres, j'ai montré mes plans à plusieurs architectes de renom, ainsi qu'à des ingénieurs du génie civil.

– Et vous vous rappelez ce qu'ils ont dit ? demanda Sam en haussant un sourcil sceptique.

A juste titre, la question presque narquoise hérissa Maylène, mais elle se calma très vite pour répondre :

– J'ai tout noté.

– Alors je serais curieux de consulter vos notes.

Se tournant vers un classeur, Maylène en sortit une chemise cartonnée qu'elle lui tendit.

– J'avais l'intention de les taper, mais le temps m'a manqué.

Sam ouvrit l'épais dossier, parcourut le premier feuillet. Elle avait une écriture parfaitement lisible, d'une sobriété remarquable. Quant à son vocabulaire, il révélait une compréhension précise et juste des principales difficultés que posait le Palais de jade. Malgré lui, Sam fut impressionné.

– Vous permettez que j'y jette un œil tout de suite ?

– Bien sûr, allez-y. Si... s'il y a quelque chose que vous ne comprenez pas... que vous ne pouvez déchiffrer...

– Je n'hésiterai pas à vous demander, rétorqua-t-il avec un sourire. Pendant ce temps, faites donc venir les autres. Je ne veux pas vous faire perdre de temps et je vous assure qu'ils ne me dérangeront pas.

– Quels autres ?

– Vos assistants, ceux qui vous aident pour les ébauches.

Bien que cette précision parût absolument inutile à Sam, elle révéla curieusement en Maylène une incertitude, une vulnérabilité qui provoqua en lui l'envie surprenante de la protéger du mal.

– Je vois trois ordinateurs dans ce bureau, Maylène, précisa-t-il encore avec une douceur qui les étonna tous deux.

– Je les utilise tous les trois.

– Personne ne vous aide ?

– Plusieurs cabinets locaux m'ont offert leur concours, mais pour l'instant je me sens capable d'assurer toute seule.

– Voulez-vous une cigarette ?

La question de Sam mit fin à une heure de silence concentré qu'ils avaient passée, lui à lire les notes méticuleuses, elle devant un ordinateur.

Bien, songea Maylène. Voilà qui le rendait plus identifiable : l'homme Marlboro ! Peut-être à présent pourrait-elle éprouver un peu de dédain – le

premier pas, certainement, qui lui permettrait de contrôler l'effet qu'il avait sur elle.

– Non, répondit-elle, se retournant pour lui sourire. Merci.

– Cela vous ennuie si je fume ?

– Oui, répondit-elle, toujours souriante, d'une voix très douce.

Tout en attendant qu'il allume sa cigarette malgré son objection, qu'il révèle sa véritable goujaterie de cow-boy, elle éprouva une déception surprenante à la perspective de son imminent triomphe. En elle, quelque espoir absurde, vivace pourtant, refusait de dire adieu aux sentiments chauds, délicieux, dangereux que cet homme suscitait chez elle.

Il n'y eut pas d'adieu. Une fois de plus, Sam Coulter la stupéfia. Avec un haussement d'épaules nonchalant, il reprit sa lecture, sans cigarette.

Ils ne s'adressèrent plus la parole, quasiment jusqu'au moment de retrouver James pour le déjeuner.

– J'aimerais aller sur le site avec vous, Maylène.

– Oh, oui, bien sûr.

– Demain après-midi, trois heures ?

– Cela me convient, répondit-elle. James viendra aussi ?

La sentir rétive à se retrouver seule avec lui fit briller une lueur amusée dans le regard séduisant de Sam.

– Je ne vois pas pourquoi, dit-il.

6

Palais de jade – Salisbury Road – Péninsule de Kowloon

Jeudi 10 juin 1993

Tandis qu'elle approchait du préfabriqué qui servirait de bureau à Sam, Maylène éprouvait un déconcertant mélange de contrariété et d'appréhension.

La contrariété était pleinement justifiée. Elle n'ignorait pas que Sam et James avaient déjà fait le tour du terrain, et bien qu'elle eût dû se sentir flattée que Sam se soucie de recommencer la visite avec elle, comme s'il accordait crédit à son opinion, elle savait que ce n'était pas là son véritable but. Il voulait simplement l'avoir dans les parages, dans sa tanière, afin de lui assener d'autres remarques désobligeantes sur son manque de compétence.

Et cette appréhension ? C'était, elle le craignait, une hâte, un désir déguisé. Une part d'elle, téméraire, sauvage, dangereuse, aspirait à rejoindre Sam, à se laisser caresser à nouveau par ses yeux bleu sombre, à éprouver encore une fois cette sensation délicieusement chaude – -et étrangement joyeuse.

La porte du préfabriqué étant entrebâillée, elle entra sans frapper... pour tomber sur la solide silhouette élancée d'un cow-boy. D'accord, il ne portait pas de chapeau, sa chemise en toile n'était pas fermée par une cravate-lacet, et la boucle ovale de son ceinturon était en cuivre, néanmoins, le jean était bien usé, et il était chaussé des très prévisibles bottes éculées.

Sam contemplait le port Victoria par la fenêtre. Il ne bougeait pas, respirait pourtant la force, et l'on aurait dit que son visage était sculpté dans le roc, fier, rude, inflexible ; image même du solitaire, du franc-tireur, de l'homme qui ne se soucie que de ses chevaux, de ses cigarettes, de sa prairie... Le genre d'homme capable d'abandonner sa fille sans un remords.

Un homme qui ne méritait que mépris.

Avant de parler, Maylène prit une profonde inspiration, inhalant du même coup une odeur de cigarette.

– « Mamans, ne laissez pas vos bébés devenir cow-boys » !

Parce qu’il était en train de penser à elle avec tendresse, Sam perçut plus de douceur que de dédain dans les paroles familières de cette chanson country qu’elle prononçait avec son délicieux accent britannique. Ce ne fut qu’en se tournant vers elle qu’il comprit que ses paroles n’avaient rien d’une gentille plaisanterie.

Il sourit, regrettant de ne pas être coiffé d’un Stetson qu’il eût tranquillement relevé, et adopta le parler traînant de sa terre d’origine :

– Salut, ma p’tite dame. Belle journée, pas vrai ?

Et il la détailla avec une indolence aussi troublante que son accent. Hier elle portait un ensemble couleur feu, aujourd’hui des rayures marine et blanches mais, comme la veille, elle semblait sortie d’un défilé de mode. Sa jupe droite limitait sérieusement ses enjambées, et il était prêt à parier qu’elle n’allait pas faire des bonds de gazelle. Ses talons paraissaient encore plus hauts que ceux de la veille.

– Je suppose que vous avez apporté votre tenue de travail ? Vous pouvez vous changer à côté.

– Je suis en tenue de travail.

Lentement, Sam emprisonna sa cigarette entre ses lèvres pour scruter la jeune femme avec un intérêt accru.

Ce n’est qu’un cow-boy ! s’empressa-t-elle de se rappeler pour étouffer la chaleur étourdissante qui croissait en elle. Un cow-boy qui s’amuse à susciter en moi des sensations inconnues, à me manipuler. Il est arrogant, macho, abject.

Mais tellement attirant, roucoulèrent les sensations traîtresses. Jusque dans sa façon de fumer.

Sa façon de fumer ? Ce constat permit à Maylène de recouvrer un semblant de contrôle.

– J’espère que vous ne mourrez pas d’un cancer du poumon avant la fin des travaux, susurra-t-elle.

- Cela vous inquiète ? s'enquit Sam, en écrasant sa cigarette.
- Seulement pour l'hôtel. Alors, nous allons le voir, ce terrain ?

La terre était desséchée, avide des pluies d'été à venir. Les ornières laissées par les engins utilisés pour niveler le sol étaient dures comme pierre. Maylène chancela mais ne trébucha pas, prouesse due à sa seule volonté.

Sam avait passé une bonne partie de la nuit à s'inquiéter de la façon dont Maylène et lui travailleraient ensemble. Ils devaient se concentrer sur l'hôtel. Tout problème annexe, comme le jugement qu'ils portaient l'un sur l'autre, n'avait pas sa place sur le chantier. Cela dit, mieux valait que ce jugement, bon ou mauvais, soit annoncé dès le départ.

Nous ne nous aimons pas. Bien. Nous sommes des professionnels, donc attelons-nous à la tâche.

Ou bien... nous sommes attirés l'un par l'autre. Bien. Nous sommes adultes, donc assouvissons nos désirs en dehors des heures de travail.

Les sentiments de Sam Coulter envers Maylène Kwan n'étaient pas clairement définis. Ils changeaient sans cesse, comme l'admirable regard de jade, tour à tour rayonnant et hostile.

Durant les sept mois à venir, Maylène et lui devraient se conduire en architecte et en entrepreneur, soudés pour atteindre un objectif difficile. Mais comment ? Après une nuit sans sommeil, Sam n'avait toujours pas la réponse, et il doutait fort que les choses se fassent toutes seules.

A l'encontre de ce qu'il pensait, le miracle se produisit le jour même. Dans la poussière de la terre assoiffée, sous le soleil éblouissant de juin, Sam et Maylène parlèrent avec enthousiasme du Palais de jade. C'était comme s'ils le voyaient, majestueux, magnifique, rutilant d'albâtre, d'or, de jade dans un azur lumineux. Tandis qu'ils évoquaient les problèmes logistiques, le regard intelligent de la jeune femme, toute livrée à la réflexion et à l'analyse, ne recelait aucune ombre.

C'était arrivé. Ils étaient architecte et entrepreneur, ne craignant pas d'échanger des points de vue différents, unis par leur passion commune. De surcroît, songea Sam, sourdaient entre eux d'autres passions qui rendraient

cette relation professionnelle plus merveilleuse, et plus dangereuse, que toutes celles qu'il avait connues.

Ensemble, ils franchirent l'entrée grandiose qu'eux seuls pouvaient voir, et quand ils furent dans ce qui serait le hall, ils entendirent le chant des fontaines, respirèrent les exquises fragrances des roses-thé d'Angleterre et des gardénias de Chine.

Après avoir évoqué les trésors qui seraient exposés sur les murs de marbre vert, ainsi que les statues de jade et de bronze qui orneraient le sol de marbre blanc, ils traversèrent le hall en direction du port. Lorsqu'ils atteignirent le bord de l'eau, ils se retournèrent pour savourer encore la merveilleuse illusion – et la magnifique réalité – du Palais de jade.

Pour finir, leurs yeux se rencontrèrent. Mais le regard bleu sombre révélait tant d'intimité, un tel désir, un si grand élan de passion auquel la femme de glace ne pouvait faire écho que Maylène ne lui répondit que par la peur. Pour tous deux, l'amertume succédait à l'enchantement.

– Y a-t-il autre chose dont vous voulez parler, Cow-boy ? interrogea-t-elle avec brusquerie.

– Au sujet de l'hôtel ? Non, je crois que ça va pour le moment... Jade.

Autant la voix de la jeune femme avait été sèche, mordante, autant celle de Sam était caressante et douce, mais « Jade » fit à Maylène l'effet d'un couteau plongé dans son cœur fragile, et distilla angoisse et fureur dans ses beaux yeux verts.

– Au fond, vous n'êtes qu'un grossier personnage. Un Texan lourdaut, pétri de préjugés.

Maintes femmes en colère avaient traité Sam Coulter de grossier personnage. L'insulte avait beau manquer de précision, dans de nombreux cas elle avait assez bien qualifié sa conduite. Mais ce fils d'un cow-boy de rodéo alcoolique n'avait encore jamais été accusé d'avoir des préjugés contre qui que ce soit.

Cela le fâcha – beaucoup.

– Je préférerais que vous précisiez votre pensée, énonça-t-il d'une voix dangereusement calme. Sans vous presser, ma p'tite dame. Nous les Texans avons la réputation d'être sacrément ramollis du cerveau.

– Vous avez eu des préventions à mon égard dès notre première rencontre.

Le regard bleu lui rappela ouvertement, intimement, dans quelles circonstances ils s'étaient vus pour la première fois, dans le hall des Alizés, et quel étrange, quel puissant courant avait passé entre eux.

– Cela m'étonnerait, souffla-t-il.

– Je voulais dire, dans mon bureau, corrigea-t-elle très vite. Quand vous avez appris que j'étais l'architecte.

Une heure durant, ils avaient été capables de discuter tranquillement des problèmes inhérents à la construction du Palais de jade et de la façon de les résoudre. En travaillant ainsi ensemble, avec respect mutuel, passion partagée, intelligence, sérénité devant les obstacles, ils pourraient donner vie à l'extraordinaire vision de Maylène.

Mais subitement Sam comprit qu'il aspirait à autre chose, bien plus extraordinaire que le Palais de jade. Il désirait une relation avec cette femme à la personnalité complexe, une relation importante, qui eût du sens, du poids. Pour lui qui n'avait jamais rien réclamé que l'ordinaire à une femme, ce fut une prise de conscience stupéfiante.

L'hôtel dessiné par Maylène était extraordinaire, comme le fantasme qui dansait à présent dans l'esprit de Sam. Peut-être, songea-t-il, qu'à l'instar du Palais de jade, l'idée d'une relation avec Maylène était une illusion, une utopie – et, comme pour l'hôtel, s'il n'accordait pas la plus minutieuse attention au moindre détail, si tout n'était pas fait exactement comme il le fallait, le résultat serait catastrophique.

Pour l'heure, l'accusation de Maylène ne relevait pas du détail, mais des fondations mêmes de leur relation.

– Expliquez-moi précisément quels préjugés j'aurais contre vous.

– Mon âge.

– C'est-à-dire ?

– -J'aurai vingt-huit ans le premier janvier, au lendemain de l'inauguration du Palais de jade. Et vous, quel âge avez-vous ? s'enquit-elle en relevant un menton querelleur.

– Trente-six. Votre âge ne me pose pas de problème,

Maylène, même si je reconnais qu'en vous voyant j'ai tiqué sur votre manque d'expérience. Mais je n'y pense plus. Le préjugé suivant ?

– Mon sexe.

– Si j'étais un lourdaud de Texan, sans doute que ça me chiffonnerait. Et j'avoue que jusqu'à hier, je m'attendais à rencontrer un Michael, pas une Maylène Kwan.

Un demi-sourire nonchalant, preuve flagrante de sa sensualité foncière, se forma sur ses lèvres.

– Mais je suis un homme de mon temps, je crois que je me remettrai assez facilement de ma surprise. Vous voyez, finalement, je n'ai aucun préjugé contre vous.

Il espérait un sourire, mais l'expression de Maylène demeura grave, triste, honteuse presque.

– Quoi d'autre, Maylène ? Dites-moi.

– Ma race.

– Votre race ? répéta-t-il, abasourdi. Vous me croyez prévenu contre vous parce que vous êtes chinoise ?

– A moitié chinoise, corrigea-t-elle durement.

Comme si elle se punissait, comprit Sam. Il eut mal de sa douleur, et se maudit de l'avoir involontairement causée. Croyait-elle vraiment qu'il l'avait appelée Jade pour la railler, lui rappeler cruellement ce métissage dont elle avait honte apparemment, cette double origine qui brillait dans ses beaux yeux vert sombre ?

– Sincèrement, Maylène, fit-il avec une gravité à laquelle se mêlait une infinie tendresse, je n'ai aucun préjugé contre vous du fait de votre race. Regardez-moi, s'il vous plaît. Il faut que vous me croyiez.

Au son si doux de sa voix, les paupières bordées de longs cils se relevèrent, et il vit briller dans ses pupilles une fragile lueur d'espoir.

– Quoique je ne pense pas que votre façon de me baptiser « Cow-boy » soit particulièrement affectueuse, poursuivit-il d'un ton de gentille plaisanterie, quand je vous ai appelée Jade c'était un compliment. Nous allons bâtir le Palais de jade, et je crois savoir que cette pierre est très prisée.

Il se tut net, craignant de l'avoir à nouveau blessée involontairement. Il savait le jade très précieux pour les Chinois. On lui prêtait des pouvoirs magiques contre le mal ; il était considéré comme un symbole de richesse, de beauté, de vertu. Mais Maylène n'était qu'à moitié chinoise, et à l'évidence avait honte de son métissage.

– En effet, reconnut-elle avec un sourire, le jade est très prisé.

– Je savais que c'était le surnom qui vous convenait, reprit-il doucement.

Dans sa poitrine, son cœur soulagé palpitait lourdement. Voilà, ils avaient franchi un obstacle terrible, ils l'avaient franchi ensemble. Bien qu'il brûlât de la questionner, d'en savoir plus sur ce qui lui causait ce tourment, il estima qu'il était bien trop tôt.

Ils échangèrent un sourire, et si Maylène renonça vite à soutenir le regard qui l'affolait, elle conserva ce sourire en se détournant vers Victoria Harbour. Sam l'imita et, durant un moment, ils contemplèrent sans parler l'incessante agitation de l'un des ports les plus actifs du monde.

D'antiques jonques croisaient le sillage d'hydrofoils ultra-modernes, les sampans se faufilaient entre les porte-conteneurs et les cargos, et les vedettes de la compagnie Star Ferry se livraient à un ballet incessant entre l'île de Hong Kong et Kowloon. Un navire de guerre au mouillage se berçait languissamment sur les eaux vertes ; dans le lointain, un sloop à la coque d'acajou rasait les vagues à la crête écumeuse. Si autrefois le passage de la péninsule à l'île ne s'effectuait que par bateau, aujourd'hui un flot ininterrompu de Rolls Royce rutilantes s'engouffrait dans le tunnel sous la mer qui livrait également passage aux nombreuses rames du Mass Transit Railway, le métro local. Dans le ciel, de nombreux hélicoptères acheminaient ceux qui préféraient le transport aérien.

– Oh ! s'exclama Maylène, revenant à son compagnon. Au moment où je partais pour venir vous rejoindre, M^{me} Leong, l'assistante de James, m'a demandé de vous transmettre un message.

– Est-il trop tard ?

– Non, seulement... je suis stupéfaite d'avoir oublié.

D'ordinaire, Maylène jouissait d'une mémoire parfaitement fiable. Pas aujourd'hui. Le temps qu'elle quitte son bureau, elle avait oublié la

commission dont elle était chargée, tout occupée de son imminente rencontre avec Sam.

– M^{me} Leong a pu joindre Huit d’Or. James et lui seront ici ce soir à six heures.

– Huit d’Or ?

– Le maître *fung sui*.

Comme cette précision ne semblait pas éclairer son interlocuteur, elle poursuivit :

– Apparemment, vous n’êtes pas au courant. Je pensais que James vous en aurait parlé.

Sam secoua la tête, n’ayant pas la moindre idée de ce dont elle parlait. Ces derniers mois, alors qu’il construisait un club de vacances aux Bermudes, il avait procédé aux indispensables préparatifs du chantier du Palais de jade, par fax et par téléphone. Il avait alors profité de ses conversations téléphoniques avec Tyler et James pour glaner quelques renseignements sur la construction à Hong Kong.

L’imminent retour de la colonie dans le giron de la République populaire chinoise avait accéléré plutôt que ralenti l’activité du bâtiment à Hong Kong. Par une disposition de la Déclaration conjointe, le gouvernement de Pékin s’était engagé à respecter pour au moins cinquante ans les baux des terrains à bâtir. Néanmoins, il semblait prudent que les bâtiments soient achevés et opérationnels avant 1997.

La semaine de six jours était de rigueur à Hong Kong et dans le bâtiment on travaillait sept jours sur sept, sans se plaindre. Les mois d’été, on mettait à profit la longueur des jours. Le climat seul représentait un inconvénient : la mousson et le vent du large apportaient des pluies diluviennes et parfois des typhons. Il arrivait que les chantiers s’interrompent durant des jours, voire des semaines.

Sam savait tout cela avant son arrivée, et au cours des deux jours écoulés il avait appris autre chose : tous les bâtiments en construction, même ceux de soixante-dix étages, étaient flanqués de structures de bambou enveloppées dans des filets verts. Malgré leur apparente précarité, ces échafaudages étaient réputés fort solides – sans oublier le fait que les travailleurs du bâtiment à Hong Kong avaient une agilité d’acrobate.

Sam devina qu'il allait apprendre autre chose encore.

– Je suis perdu, confessa-t-il. Je devrais le savoir, mais j'ignore absolument ce qu'est un maître *fung sui*.

– Les Chinois, commença Maylène d'un ton quelque peu hésitant, tiennent la nature pour un être vivant avec lequel l'homme doit s'efforcer de vivre en harmonie.

Voilà pourquoi elle rechignait à lui expliquer de quoi il s'agissait. Elle craignait qu'il ne trouve ridicules ces anciennes croyances orientales.

– Je le pense aussi, dit-il sincèrement.

– Mais vous ne croyez certainement pas que le cosmos est peuplé de dieux, de fantômes, d'esprits et de dragons, reprit-elle avec un sourire désabusé.

– Peut-être que si.

En préparation à son contrat à Hong Kong, il avait eu des lectures purement techniques et dans un domaine extrêmement précis : comment se soumettre aux lois de l'optique et de la gravité, tout en faisant du Palais de jade une illusion magnifique.

Maintenant, grâce à Maylène, il voulait tout connaître de Hong Kong.

– Littéralement, reprit-elle, *fung sui* signifie « vent et eau ». Il s'agit de placer l'homme dans la relation la plus harmonieuse possible avec le monde spirituel. Pareille harmonie ouvre la voie à la fortune, à la chance. Les maîtres *fung sui* conseillent quant à la façon de détourner les esprits mauvais et de rechercher les faveurs des esprits bienfaisants.

– Des conseils de quel genre ?

– De toute sorte. Une date de mariage, une décision en affaires, quel cheval il faut parier à Happy Valley. Mais en général, les conseils du maître sont assez concrets, destinés à ordonner les choses selon un juste alignement physique avec les esprits errants. Par exemple, avoir vue sur l'eau est un bon *fung sui*. Si l'on ne jouit pas de cette vue, il faut la créer, c'est pourquoi on voit tant d'aquariums à Hong Kong.

– Quoi d'autre ? l'encouragea Sam, très intéressé.

– Eh bien, les esprits ne se déplaçant qu'en ligne droite, on peut les empêcher de pénétrer dans les immeubles en concevant des portes à

l'oblique ou à tambour.

– Le *fung sui* est donc assez important dans le bâtiment.

– Très.

Afin de mieux expliquer *le fung sui*, Maylène se lança dans un périple architectural à travers Hong Kong, commençant par le Régent, un hôtel en bord de mer situé non loin de là. Comme le Régent et le Palais de jade se trouvaient tous deux à Kowloon, elle raconta comment ce nom avait été donné à la péninsule :

– A la fin du XIII^e siècle, le dernier empereur de la dynastie Song vint ici pour fuir les Mongols. Lorsqu'il vit les huit collines de la péninsule, il prit chacune d'elles pour la demeure d'un dragon et décida de baptiser sa propre maison « Huit Dragons », en leur honneur. Ce n'était qu'un enfant et il avait oublié que les empereurs, eux aussi, étaient des dragons. Quand il s'en souvint, il changea le nom en Kowloon, qui signifie « neuf dragons ». Les dragons sont des créatures vénérées dans la mythologie chinoise, généralement considérées comme bienfaisantes. Cependant, on s'efforce de ne pas les provoquer et on déploie de gros efforts pour les satisfaire. Ce qui nous amène au Régent. Le maître *fung sui* avait fortement conseillé de ne pas négliger les dragons de Kowloon. Voilà pourquoi les murs du hall de l'hôtel sont tout en verre, afin que les dragons puissent voir leur chemin quand ils vont se baigner dans la mer.

Pour le Palais de jade, Maylène avait prévu des vitres teintées en vert jade, à l'exception du hall où le verre serait transparent comme le cristal. A présent, Sam en connaissait la raison.

– Huit d'Or a-t-il fait une suggestion semblable pour le Palais ?

– Non. Le verre du hall était déjà incolore sur les dessins d'origine. Personnellement, poursuivit la jeune femme, je ne vois pas d'inconvénient à ce que les dragons viennent se promener dans notre hall. Et vous ?

– Du tout, répondit Sam avec un sourire. Us sont les bienvenus. Huit d'Or a-t-il des inquiétudes pour l'hôtel ?

– Pas vraiment. D'ailleurs, il juge les alignements très favorables. A mon avis, James veut simplement vous le présenter, car il fera un saut de temps à autre sur le chantier pour s'assurer que tout va bien.

Comme elle en avait terminé avec ses commentaires sur l'architecture à Kowloon, Maylène désigna les gratte-ciel qui se dressaient au-delà du port, sur l'île.

– L'immeuble de la Hong Kong and Shanghai Bank est très controversé. On le compare à une station spatiale du XXI^e siècle. Qu'en pensez-vous ?

– J'aime bien. Et vous ?

– J'aime beaucoup.

– Etait-ce un cauchemar *fung sui* ?

– Pas tout à fait. Les escaliers roulants suspendus ont dû être installés légèrement de travers. Le seul vrai problème concernait les deux lions en bronze, Stephen et Stitt. Ils avaient veillé sur l'ancien siège de la banque et quand est venu le moment de les déménager, il a fallu le faire à quatre heures du matin un dimanche, en utilisant deux grues pour les soulever simultanément afin de ne pas risquer de rendre l'une des bêtes jalouse de l'autre.

– Je les ai vus hier. Ils semblent plutôt satisfaits de leur nouvelle demeure.

– La banque, pour sa part, fait de jolis bénéfices.

– Et la Bank of China ? interrogea Sam.

Jusqu'à une date très récente, le siège de la Bank of China était l'un des plus hauts immeubles d'Asie.

– Elle est florissante, mais ce ne fut pas sans peine. Même si les pics en relief sont censés évoquer des pousses de bambou qui se propulsent toujours plus haut à chaque étage, on s'est fait beaucoup de souci à propos de ces angles brusques. C'est pourquoi, le 8 août 1988, le jour le plus propice du siècle, ils ont organisé une grande cérémonie.

– J'ai l'impression que le nombre huit porte chance.

– En cantonais, confirma Maylène, « huit » est un homonyme de « prospérité ».

– D'où le nom de Huit d'Or que porte le maître.

– Un surnom que lui ont donné des clients satisfaits.

– Il a beaucoup de clients ?

– Comme tous les bons maîtres *fung sui*. Courtiser la chance est un passe-temps très prisé en Chine, qui confine même à l’obsession. Tout le monde, de la plus humble servante au plus puissant tai-pan, consulte les maîtres.

Du doigt, Maylène désigna alors le sommet du pic Victoria, sur lequel se dressait une bâtisse blanche dont les fenêtres luisaient comme des cuivres étincelants sous la caresse du soleil.

– C’est Peak Castle, la demeure de sir Geoffrey Lloyd-Ashton, patron de l’une des plus grosses entreprises d’import-export de Hong Kong. Apparemment, sir Geoffrey tient le *fung sui* pour nul et non avenu.

– Parce que ?

– Pour tout expert en *fung sui*, Peak Castle aveugle le dragon de la montagne.

– Et sir Geoffrey n’en a cure ?

– Je suppose. En vérité, je crois qu’il n’est pas mécontent que son château soit surnommé ici l’Œil du dragon.

– Son mépris du *fung sui* lui a-t-il porté malheur ?

– Pas encore, reconnut Maylène avec un haussement d’épaules. D’après ce qu’on raconte, sa vie est proche de la perfection, comme l’intérieur du château, au dire de James.

– Parce que James fréquente le château ?

– Je crois que oui. Lady Lloyd-Ashton et la femme de James...

Maylène s’interrompit soudain, fâchée contre elle-même.

– Je suis au courant pour l’épouse de James, la rassura Sam. Quand elle est morte, je travaillais avec un architecte qui connaissait très bien James. Gweneth Drake et lady Lloyd-Ashton étaient donc amies ?

– Oui, depuis leur adolescence en Angleterre. James parle d’Eve – de lady Lloyd-Ashton – avec une grande affection. Il s’arrangera certainement pour vous faire inviter, si vous avez envie de voir l’intérieur du château.

– J’aimerais bien. Pas vous ? Peut-être avez-vous eu l’occasion de voir des photographies.

– Peak Castle n’apparaît pas dans les revues d’architecture et n’y apparaîtra jamais. L’Œil du dragon est réservé au regard de sir Geoffrey – et

à celui de ses invités.

– Ce qui me rend encore plus curieux, mais je doute que je prierai James de m’organiser une visite !

Il sourit. Maylène lui sourit en retour.

– En parlant de photos, reprit-il, savez-vous quand doit arriver Allison Whitaker ?

Bien sûr que je le sais, songea Maylène, comme assommée, et saisie de crainte tout à coup.

– Dimanche soir, articula-t-elle en s’efforçant de conserver son sourire.

– James ira la chercher à l’avion ?

– Et moi aussi. Vous la connaissez ?

– Non, je ne l’ai jamais rencontrée, mais je connais son père. Je lui ai parlé brièvement avant de quitter le Texas et c’est lui qui m’a appris qu’Allison serait à Hong Kong.

Maylène eut un hochement de tête, comme si l’information n’avait pour elle qu’un intérêt médiocre puis, avec une feinte désinvolture, elle reporta son attention sur l’incessante activité du port Victoria. Dans son esprit et dans son cœur, pourtant, il n’y avait qu’un cri. Vous connaissez mon père ? Vous a-t-il demandé de veiller sur Allison, sa fille bien-aimée, de la protéger des noirs secrets qui rôdent ici ? Ou Garrett Whitaker n’a-t-il plus aucun souvenir de Hong Kong ?

Bien qu’il ne vît plus que le profil de Maylène, Sam s’aperçut que, très soudainement, son regard était à nouveau glacé, fermé à lui au moment où il espérait que les iris verts le guideraient vers le cœur de la jeune femme ; pour un voyage périlleux, imprévisible, mais qu’il ne doutait pas d’accomplir.

Cette femme troublante ne se laissait pas si aisément déchiffrer. Lorsqu’elle avait le cœur en danger, assoiffé en même temps, elle se refermait, tout comme lui.

Bâtisseur, maître dans sa partie, grand sculpteur de l’acier et de la pierre, Sam Coulter n’avait, dans sa vie, créé que des immeubles. Jamais des relations durables. Bien sûr, il avait des liaisons, mais ces brèves incursions dans le plaisir ne requéraient pas grand-chose de sa part. En dehors de son métier, Sam Coulter était plutôt un destructeur.

Voilà que pour la première fois, face à cette femme, il avait envie de bâtir. Mais il n'y avait pas de plans pour l'amour dans sa vie... et comme il croisait les yeux de jade glacé, preuve flagrante de la souffrance profonde qui hantait Maylène, il se demanda s'il allait finir par la détruire en même temps qu'il se détruirait.

Prétextant un rendez-vous à la tour Drake, Maylène s'en alla précipitamment. Lorsqu'elle fut partie, Sam scruta la terre poussiéreuse jusqu'à y découvrir deux empreintes parfaites des souliers de la jeune femme. Après les avoir mesurées avec soin, il regagna le préfabriqué et passa un coup de fil à San Antonio.

Quarante-cinq minutes plus tard, quand le fax se mit en route, il supposa qu'il s'agissait de la réponse à sa requête. Non, le fax ne venait pas du Texas, mais de l'autre côté de Victoria Harbour.

De sa belle écriture lisible, elle avait écrit :

Aussitôt dit, aussitôt fait, Cow-boy ! Vous allez connaître l'Œil du dragon. James vient de m'annoncer que nous sommes tous invités à dîner à Peak Castle samedi en huit.

J.

Si Sam fut content à la perspective de pénétrer dans cette propriété contestée, ce plaisir n'était rien en comparaison de ce qu'il éprouvait devant la signature du fax.

J., pour Jade. Tout en ne poussant pas la hardiesse jusqu'à écrire les quatre lettres du tendre surnom dont il l'avait parée, elle lui signifiait qu'elle acceptait ce nom, qu'elle le voulait... et le bâtisseur d'édifices qui savait si peu de chose sur l'édification d'une relation amoureuse prit ce J pour ce qu'il était : la petite et cependant monumentale pierre angulaire de ce qui serait peut-être la création la plus extraordinaire de sa vie.

Beaucoup plus tard ce même jour, peu avant onze heures du soir, Ève, lady Lloyd-Ashton, se tenait devant une fenêtre de ses appartements de

Peak Castle et regardait les feux arrière de la Bentley vert bouteille de son mari descendre la route montagneuse. Dès que les lumières eurent disparu, elle se détourna.

Trop vite. Sa rotation trop rapide provoqua un élancement fulgurant. Ève marqua un arrêt, retint son souffle, jusqu'à ce que la douleur s'apaise. Puis elle reprit sa marche vers le téléphone tout en tirant un morceau de papier de la poche de sa robe. C'était un modèle de soie verte de chez Perle de lune, et sur le papier était inscrit le numéro de téléphone personnel de la talentueuse créatrice Juliana Kwan, l'amie d'Eve.

Ève n'avait encore jamais appelé Juliana chez elle, mais toujours à la boutique, entretiens brefs, impersonnels, destinés à convenir des séances d'essayage. Mais ce soir Ève se faisait du souci pour son amie, et parce qu'elle avait des nouvelles personnelles à lui transmettre, elle composa le numéro de la maison de la Vallée heureuse.

Juliana décrocha à la première sonnerie, répondant d'une voix douce où se mêlaient espoir et appréhension.

– Ce n'est que moi, Juliana, fit Ève d'un ton d'excuse. Elle ne t'a pas fait signe ?

– Oh, bonsoir, Eve. Non, pas de nouvelles.

– Elle n'est revenue que depuis cinq jours. Elle doit être très occupée par l'hôtel. Elle t'appellera.

– Elle ne l'a pas fait pendant neuf ans.

– C'est vrai, mais maintenant elle est de retour à Hong Kong, elle a choisi de revenir. Pendant longtemps tu as cru qu'elle ne reviendrait jamais ; n'est-ce pas un début ?

– Parfois, je me laisse aller à le croire, reconnut Juliana. J'espère même que cela veut dire qu'elle m'a pardonné... qu'elle nous a pardonné... qu'elle a fini par comprendre qu'elle était aimée.

– Tu devrais lui téléphoner, Juliana. Tu lui répéterais tout ce que tu lui as déjà dit. Je sais, tu penses qu'elle s'en souvient parfaitement, mais ce n'est pas forcément le cas.

Un sourire mélancolique effleura les lèvres de Juliana. Comme elle aurait aimé qu'il n'y eût qu'une incompréhension entre mère et fille, un malentendu que les mots sauraient aujourd'hui dissiper. Ce n'était pas le

cas, Juliana le savait. Le jour où elle s'était obligée à expliquer à sa fille de treize ans, bouleversée, que son père n'était pas mort, elle lui avait dit toutes les vérités importantes et elle les avait répétées maintes fois au cours des cinq années suivantes.

Il n'y avait pas de doute possible, Maylène l'avait entendue. Oui, sa fille intelligente avait tout enregistré, pour tirer des paroles maternelles sa propre interprétation.

Ce n'est pas de l'amour, maman ! Il a profité de toi et il m'a abandonnée. Tu ne comprends donc rien ? N'accuse pas la fatalité, ou je ne sais quelle notion romantique d'une destinée contraire ! Il a choisi de ne pas rester avec nous. Il nous a trahies, et toi, pendant toutes ces années, tu m'as trompée en me faisant croire qu'il était mort – et que c'était un homme merveilleux. Je voudrais qu'il soit mort, maman, et laisse-moi te dire qu'il n'est pas merveilleux, ni aimant, ni honorable. Ce n'était qu'un soldat qui avait envie de coucher avec une fille, rien de plus, et je suis la bâtarde, le symbole vivant de cette honte ! Mets-toi dans ma peau, essaie un peu de vivre ici avec des yeux verts, une peau blanche et des traits de métisse. Les gens me dévisagent ! Ils me provoquent, ils se moquent. Et sais-tu comment j'ai réussi à supporter leur mépris ? En croyant que j'étais différente des autres sang-mêlé de Wanchai, que j'étais un enfant de l'amour. Mais ce n'est pas vrai, mère, tu ne m'as dit que des mensonges.

– Juliana ?

– Je suis certaine qu'elle n'a rien oublié.

– Mais elle est plus âgée maintenant, plus mûre.

– Maylène a toujours été mûre, rétorqua vivement Juliana.

Elle se rappelait la fillette qui, afin de protéger sa mère, avait tendrement dissimulé son terrible tourment.

– Il faut que je la laisse venir à moi, Ève, si elle le désire. Elle est revenue à Hong Kong pour le Palais de jade, pour créer quelque chose de beau dans un lieu où elle a été malheureuse. Je ne veux pas m'imposer.

Ève respira doucement, mais ne put parler tout de suite ; de nouveaux élancements douloureux lui transperçaient le corps. Quand elle reprit la parole, sa voix douce, raffinée ne trahissait aucunement la bataille silencieuse qu'elle continuait de livrer.

- Je vais la rencontrer, Juliana.
- C’est vrai ? souffla Juliana. Quand ?
- Samedi en huit. Geoffrey donne un dîner pour célébrer l’ouverture du chantier du Palais de jade.
- Et Maylène viendra ?
- D’après James, oui.
- Tu n’as pas dit à James que c’est ma fille ?
- Bien sûr que non. J’ai promis de ne le révéler à personne, Juliana, et je ne romprai pas ma promesse.
- Je sais, murmura Juliana.

Sa voix décelait l’affection profonde qu’elle éprouvait pour son amie, cette femme généreuse, compatissante, qui avait le don de lire dans le cœur d’autrui et qui pourtant semblait aveugle à ses propres qualités.

- Je suis heureuse que tu fasses sa connaissance, Ève.
- Aimerais-tu venir à cette soirée ? Je pourrais demander à Geoffrey...
- Non, la coupa doucement Juliana. Merci de me le proposer, Ève, mais Maylène a besoin de faire la démarche seule, si c’est son désir. Après tout ce temps, nous ne pouvons pas nous retrouver par hasard... être prises au dépourvu.

7

La lune de minuit filtrait à travers les nuages, transformant la mer en une nappe d'argent bosselé. La bise de mars était froide, et il courait, presque assourdi par le fracas du ressac. Pourtant, il entendit le bruit, pareil à un coup de tonnerre dans le lointain.

Il ne s'agissait pas du tonnerre, et bien qu'il n'eût aucune idée de ce que c'était, aucun moyen de savoir que le glas de ses rêves venait de sonner, il fit demi-tour et repartit, courant toujours, vers la maison... Le ciel à ce moment vira à l'orange vif, illuminé par l'enfer qui embrasait la terre.

Il courut plus vite, le cœur palpitant. A présent, la nuit résonnait du hurlement des sirènes. Peu importe, se dit-il, même si la maison a pris feu, il n'y a personne à l'intérieur. Elle est à Londres, elle dort tranquillement, bienheureuse.

Mais il avait beau tenter de se rassurer, ses efforts demeuraient étrangement vains, à croire qu'il savait déjà, comme s'il percevait maintenant, dans le souvenir de la voix aimée qui lui avait souhaité bonne nuit au téléphone, un message qu'il n'avait pas entendu plus tôt : elle allait le rejoindre ce soir. Il lui manquait trop pour qu'elle reste loin de lui, et même si sa grossesse la fatiguait, la joie de porter leur bébé lui donnait assez d'énergie pour parcourir la longue distance qui la séparait du pays de Galles.

Sa voiture était là, cruellement illuminée par le brasier qui dévastait leur maison en bord de mer. Les pompiers essayèrent de l'empêcher d'approcher. Mais son amour était plus fort que tout.

Ses poumons inhalèrent la fumée et il continua de s'avancer vers l'incendie, guidé par la voix affolée qui criait : « Au secours, James ! Au secours ! » A travers le rideau opaque de flammes et de fumée, il voyait sa silhouette, une ombre en feu, et il lui sembla même voir leur fils dans le ventre maternel, qui l'appelait lui aussi, qui comptait sur son père pour le sauver d'une mort atroce...

James s'éveilla brusquement, haletant, oppressé comme il l'avait été cette nuit-là, il y a longtemps. Il respirait un air pur maintenant, pourtant il suffoquait, étouffé par une douleur lancinante. C'était un rêve, le seul qu'il fût jamais, un cauchemar qui survivait même au jour le plus lumineux car, hormis l'ultime fin, ce n'était que la vérité, le souvenir indélébile de ses efforts désespérés pour sauver sa femme et son fils à naître.

Gweneth ne l'avait pas appelé au secours, leur bébé non plus. Tous deux étaient morts sur le coup, sans se réveiller, sans connaître la terreur. James n'aurait rien pu pour les sauver, personne n'aurait pu.

Lui avait failli y rester aussi, et n'eût été la sinistre révélation, il se serait laissé mourir de ses blessures.

– Ce n'était pas un accident, James, pas une simple explosion due à une fuite de gaz. Il y avait une bombe. Gweneth a été assassinée.

Ces paroles terribles venaient d'un ami, un camarade de promotion à Cambridge, qui travaillait à présent pour Scotland Yard, et qui était venu à l'hôpital afin de lui annoncer personnellement l'affreuse nouvelle.

Les cendres de la maison de campagne avaient livré peu d'indices, cependant il ne faisait aucun doute que c'était l'œuvre d'un « professionnel », un tueur à gages. L'explosif utilisé était ce qui se faisait de mieux dans les milieux terroristes, et le sabotage proprement dit avait été tellement discret qu'une investigation moins minutieuse n'eût pas permis de découvrir la vérité. L'homme de main s'était entouré de toutes les précautions pour déguiser son crime ; Scotland Yard décida de lui laisser croire qu'il avait réussi. A partir de cet instant, et tant que l'enquête resterait ouverte, pour la presse comme pour le meurtrier, la mort de Gweneth Drake serait le fait d'un tragique accident.

James passa des heures à se torturer l'esprit à la recherche de suspects. Évidemment, c'était lui qui était visé. Lui qui aurait dû se trouver dans ce lit. Seul. Son adorable épouse n'avait jamais eu d'ennemis. Lui non plus, jusqu'à présent. Il se connaissait des rivaux en affaires, d'ardents adversaires, car la compétition était rude pour acquérir des terres de valeur sur la surface du globe, mais que cette course pût devenir mortelle dépassait l'imagination – c'était pourtant ce qui s'était produit. Dans la mesure où il étendait son empire immobilier sur le littoral du Pacifique, et à Hong Kong en particulier, il était vraisemblable que son ennemi mortel se trouvait là-

bas, un promoteur qui n'hésitait pas à tuer pour protéger le domaine que James s'appropriait à envahir.

Les médecins avaient pensé que James Drake ne survivrait pas. Il n'avait ni la volonté de guérir ni assez de réserves physiques pour endurer la souffrance que lui causaient ses brûlures. Cependant, suite à la visite de son ami de Scotland Yard, il connut une guérison quasi miraculeuse.

Le lendemain de sa sortie d'hôpital, il s'envolait pour Hong Kong et se lançait dans un programme de construction bien plus ambitieux, bien plus offensif que tout ce qu'il avait envisagé du vivant de Gweneth. Si autrefois la majeure partie de son temps avait été consacrée à sa femme et à son fils, à présent chaque seconde de sa vie ne tendait qu'à un seul but : trouver – puis tuer – l'homme qui lui avait volé ses rêves. Comment débusquerait-il le monstre ? En empiétant systématiquement, en conquérant le domaine du tueur.

James Drake devint le promoteur le plus riche et le plus respecté de Hong Kong. Il affichait sa suprématie, érigeant des immeubles toujours plus magnifiques, s'accaparant les plus beaux terrains, les contrats les plus lucratifs. Voilà quatre ans que cela durait et l'assassin, le voleur de rêves, ne s'était pas manifesté. Certes, la lutte était souvent âpre entre adversaires, impitoyable parfois, mais jamais James n'avait senti poindre le moindre danger.

Il attendait, telle une bête en cage qui désespère d'une proie, plus affamée à chaque nouveau jour de captivité. Quatre ans – et toujours rien, sinon un immense succès, dépourvu de sens sans Gweneth, sinon des cauchemars, et ce feu rageur qui croissait chaque jour et le dévorait.

Aujourd'hui, au bout de quatre ans, il allait enfin bâtir le

Palais de jade – pour Gweneth, grâce à Gweneth. Elle avait toujours affirmé que cette idée d'un hôtel somptueux leur appartenait à tous deux, qu'ils l'avaient eue en même temps, mais James avait le souvenir que c'était elle qui y avait songé la première, elle en tout cas qui avait trouvé le nom. Ils étaient parfaitement d'accord quant au projet proprement dit : l'hôtel serait un symbole de Hong Kong, ce lieu enchanteur que James avait aimé dès l'enfance et que Gweneth, après quelques semaines seulement, s'était aussi mise à aimer.

Hong Kong... qui avait sauvé le cœur de James, son esprit, son âme... et lui avait fait le don le plus extraordinaire de tous : la capacité d'aimer. Grâce à Hong Kong, James Drake était devenu meilleur qu'il n'aurait dû l'être.

Eduqué en Angleterre, enfant unique isolé dans la vaste propriété familiale, James ne doutait pas qu'il serait devenu aussi froid et distant que ses parents. Ils s'étaient mariés uniquement dans l'intérêt de leurs familles respectives, et bien qu'ils aient éprouvé tous deux une certaine satisfaction – un soulagement peut-être – à voir leur union sans amour produire si promptement l'héritier mâle attendu, sa mère avait dû estimer que ses responsabilités envers son fils s'arrêtaient à l'accouchement. Quant à son père, il bornait son rôle d'éducateur à la plus sévère discipline.

James avait passé son enfance à Hong Kong. La demeure où il vivait, un imposant hôtel particulier sur Old Peak Road, si elle respirait l'opulence, était dépourvue de véritables richesses, d'émotion, d'amour. Et pourtant, au-delà des hauts murs gris qui cernaient le manoir, s'étendait un monde vivant, coloré, plein de trésors, et c'était dans ce monde que le garçon avait grandi véritablement, ce monde dont il s'était nourri – et qui l'avait sauvé. Il avait appris à parler couramment le cantonais, et dans cette atmosphère tropicale peuplée de divinités, de fantômes, d'esprits, de dragons, il s'était senti étrangement en sécurité. Le peuple de Hong Kong était devenu la seule famille qui comptât pour lui.

Et son cœur, destiné dès le berceau à devenir froid comme la glace, s'était réchauffé, empli d'affection et de gratitude pour le peuple et le lieu qui l'avaient sauvé. Malgré cela, James ne croyait pas qu'il tomberait un jour amoureux. Il lui semblait impossible d'échapper complètement à l'influence de ses géniteurs.

James Drake était pourtant tombé amoureux, et c'était avec une joie immense qu'il envisageait son retour à Hong Kong afin de partager les splendeurs de la ville avec sa femme et son fils, pour bâtir aussi le Palais de jade comme un tribut d'amour à la population à laquelle il estimait devoir son bonheur.

Si Gweneth avait vécu, le Palais de jade eût été sa première entreprise à Hong Kong. Le texte de l'appel d'offres destiné aux plus grands architectes avait été ébauché avec l'aide enthousiaste et précieuse de la jeune femme,

quelques jours avant sa mort, et devait être envoyé dès leur installation à Hong Kong.

Aucun courrier n'avait été expédié. Et dans ce nouvel Hong Kong, où même les plus heureux souvenirs étaient désormais obscurcis par la menace rampante du meurtrier, où chaque jour qui pointait serait peut-être celui du combat à mort entre James et l'assassin, le rêve autrefois heureux avait sans cesse été remis à plus tard.

Mais James ne pouvait oublier les paroles de Gweneth : « Tu dois bâtir le Palais de jade, mon chéri, tu le dois. Avant 1997. Si le monde entier comprend quel trésor représente Hong Kong, peut-être son avenir sera-t-il moins compromis. » Pas plus qu'il ne parvenait à oublier l'engagement solennel qu'il avait pris envers la terre de son enfance. Pourtant, alors qu'il postait la lettre que Gweneth et lui avaient rédigée quatre ans plus tôt, il pensait sincèrement que leur rêve ne verrait jamais le jour. En attendant les réponses, il adressait des excuses silencieuses à sa femme adorée. Je n'y arrive pas, mon amour. Pas sans toi. Nous étions convenus que ce devrait être parfait, tu te rappelles ? Je n'ai pas le cœur d'aller au bout. Tu étais mon cœur... tu n'es plus là.

La proposition de Maylène Kwan le stupéfia. Bien sûr, elle ne ressemblait pas à ce que Gweneth et lui avaient imaginé, une célébration joyeuse du mariage harmonieux entre l'Orient et l'Occident. S'il y avait célébration dans le dessin de Maylène, il y avait aussi antagonisme – cette vision, comprit James, était bien plus riche et plus vraie que la leur. Hong Kong était né d'un conflit, et toute son histoire était ponctuée de luttes. Historiquement, le projet de Maylène était plus fidèle ; d'un point de vue sensible, il était étonnamment proche de ce que James éprouvait envers Hong Kong depuis qu'il avait perdu Gweneth : tourment, et néanmoins respect... émerveillement face à cette majesté enchanteresse, malgré l'obsession qui le rongait.

Et si ce tableau de conflit et d'harmonie devait paraître trop dur ? L'effet serait atténué par la végétation de l'hôtel, les jardins embaumés et les œuvres d'art exposées à l'intérieur... ainsi que par les photographies de Hong Kong vu à travers l'objectif généreux d'Allison Parish Whitaker.

Il était cinq heures du matin. Dans quinze heures, la photographe qui savait regarder le monde avec tant d'optimisme et dont l'adorable voix douce trahissait une nature attachante arriverait à Hong Kong. De fait, au

moment précis où James Drake quittait son lit afin de profiter de ce qui lui restait de nuit pour perfectionner sa pratique des arts martiaux, à San Francisco, Allison Whitaker montait à bord du DC-10 qui allait l’emmener à l’autre bout du monde.

Durant près de vingt-huit ans, Garrett Whitaker avait tenu sa promesse à Juliana. Malgré les élans impérieux de son cœur, jamais il n’avait essayé de retrouver la femme qu’il aimerait toujours et la fille qu’il ne connaîtrait jamais.

Après avoir reçu le coup de fil d’Allison qui lui annonçait son décollage imminent de San Francisco, il hésita un moment et empoigna le téléphone.

Il ne rompait pas sa promesse, pas véritablement. Même si l’opérateur à Hong Kong lui communiquait les numéros de Juliana et de Maylène, il n’appellerait pas. Il avait seulement besoin de savoir si elles étaient là. Certes, il eût aimé en savoir beaucoup plus : si elles étaient heureuses, et leur faire savoir qu’il les aimait toujours.

Comme il composait le numéro international, le souvenir de son ultime conversation téléphonique avec Juliana lui revint, et il s’y serait attardé si, au bout de quelques secondes à peine, une voix claire, agréable ne lui avait répondu. Vingt-huit ans s’étaient écoulés. Le monde avait changé. Téléphoner à l’autre bout de la planète était chose banale, et les voix ne se perdaient plus dans l’immensité des océans. Si ce n’était son accent britannique, l’opératrice des renseignements du Hong Kong moderne aurait pu se trouver à Dallas.

– Je n’ai pas de numéro personnel au nom de Juliana Kwan, fit-elle poliment. Mais j’ai beaucoup de J. Kwan. Connaissez-vous l’adresse de la personne ?

Vingt-huit ans s’étaient écoulés. Le monde avait changé. Juliana était probablement – certainement – mariée, Vivian Jong ne devait plus être en vie, et leur maison de la Vallée heureuse avait dû être abattue, remplacée par des immeubles...

– En revanche, *j’ai* un numéro professionnel pour Juliana Kwan, reprit l’opératrice dans un silence qui se prolongeait. C’est le grand couturier Juliana Kwan que vous recherchez ?

– Oui, souffla Garrett, oui, c’est elle.

– Je vous donne son numéro ?

– S’il vous plaît.

Une bande magnétique succéda à la voix de l’opératrice. C’était aussi bien : étouffé par l’émotion et par la joie, il n’aurait pu prononcer un mot de plus.

Juliana est vivante.

Et elle a réalisé son rêve.

Un long moment s’écoula avant que Garrett ait retrouvé suffisamment de voix pour appeler une deuxième fois les renseignements de Hong Kong. Obtiendrait-il un numéro de domicile pour sa fille ? Un numéro professionnel ? Était-elle couturière, elle aussi ? La mère et la fille avaient-elles concrétisé ensemble le rêve de Vivian ?

Garrett ne rappela pas les renseignements. Alors qu’il imaginait la conversation avec l’opératrice, il fut submergé par une émotion telle qu’il se trouva incapable de parler.

Il avait passé vingt-huit ans à aimer une fille qu’il ne verrait jamais, à souffrir de son absence, à souhaiter son bonheur. Dans son cœur, elle était la Fille du Plus Grand Amour, et même s’il connaissait l’autre nom, unique et beau, que Juliana lui avait donné, il ignorait comment cette dernière orthographiait Maylène.

TROISIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

8

Aéroport international de Kai Tak – Péninsule de Kowloon

Dimanche 13 juin 1993

– Nous atterrissons dans vingt minutes, annonça le pilote de United Airlines.

Au cours de la longue traversée du Pacifique, il avait pris plusieurs fois la parole, mais sans se montrer particulièrement disert. Cette fois, il fut plus prolix :

– Pour ceux d’entre vous qui ne sont encore jamais venus à Hong Kong, n’ayez aucune crainte, je sais où je vais. Vous aurez l’impression que je dirige l’appareil vers un point minuscule entre une flotte de bateaux et un bouquet de gratte-ciel. C’est exactement cela. Alors détendez-vous et profitez de la vue !

C’était comme d’atterrir dans un coffre à bijoux, songea Allison. Étincelant de toutes les couleurs de l’arc-en-ciel dans le ciel nocturne, les lumières de Hong Kong l’accueillirent. A mesure que l’avion perdait de l’altitude, elle distingua les élégants caractères chinois des enseignes au néon, symboles de la grande aventure qui l’attendait.

Elle se sentit comme Dorothy, l’héroïne du *Magicien d’Oz*, quand elle aperçoit pour la première fois la lumineuse Cité d’émeraude. Hong Kong surpassait la Cité d’émeraude par la diversité de sa palette de couleurs. Là, c’étaient des rubis, ici des diamants, puis des saphirs, des améthystes, du jade. Et, contrairement à Oz, la colonie britannique existait bel et bien.

Lorsque le jet s’immobilisa sur le tarmac, les lumières qui avaient paru si vives et si proches se retrouvèrent soudain noyées dans le lointain. Dans le bus qui emmenait les passagers vers le terminal, Allison eut encore l’impression d’avoir basculé dans le rêve, dans l’irréel. Sur les pistes

obscur, les sombres silhouettes des avions immobiles évoquaient des dinosaures endormis.

Puis il n'y eut plus de monstres préhistoriques, plus d'ombres ; Allison se retrouva dans le terminal abondamment éclairé. Hong Kong était réputé pour sa courtoise efficacité : en moins de cinq minutes, elle avait passé le service d'immigration et ses bagages l'attendaient déjà sur l'un des nombreux tapis roulants.

James lui avait expliqué par où sortir. Porte quatre, se remémora-t-elle en s'emparant de ses valises.

Au moment de franchir la porte, Allison marqua un arrêt. Elle avait déjà entrevu la Cité d'émeraude, à présent elle allait rencontrer Oz en personne, le magicien dont la belle voix passionnée avait su la tirer de son cocon. James Drake croyait en son talent, il en avait besoin, il avait besoin d'elle. Grâce à sa confiance, elle avait fini par se convaincre qu'elle avait des ailes... et qu'elle saurait voler.

Oz était une illusion, se dit-elle sévèrement afin de calmer son cœur soudain palpitant ; une chimère, le reflet de son propre rêve.

Debout près de la Rolls Royce mordorée, Maylène surveillait la porte par laquelle apparaîtrait Allison. Toute la journée, son cœur avait battu à coups redoublés, et sur le trajet des Alizés à Kai Tak, elle s'était mise à trembler de la tête aux pieds.

Aidez-moi, James, avait-elle imploré en silence.

James n'avait pas entendu sa prière muette, pas plus qu'il n'avait remarqué l'anxiété dans les yeux vert jade. Il était loin, inconscient de son tourment, abîmé peut-être dans le sien, ou alors simplement préoccupé par les problèmes que lui posait la station balnéaire qu'il était en train de bâtir près de la Grande Barrière australienne.

Pour se ressaisir, dominer ses émotions, Maylène ne devait compter que sur elle-même. Elle n'y était pas encore parvenue, et d'ici quelques instants, elle se retrouverait face à sa demi-sœur.

A l'évidence, la plupart des voyageurs qui franchissaient la porte connaissaient Hong Kong. Leur assurance disait assez qu'ils se savaient attendus par le représentant de leur hôtel qui ferait aussitôt signe à la Rolls,

la Daimler ou la Bentley. Ce dimanche soir, il y avait une majorité d'hommes d'affaires pressés de gagner leur lit afin de se remettre du décalage horaire avant les rendez-vous du lendemain.

Tout à coup, un visage moins confiant vint rompre le défilé. Elle ne savait où poser ses yeux d'émeraude, enthousiastes pourtant, nullement craintifs. Sa robe de coton s'était froissée durant le voyage et ses cheveux, qui lui balayaient les épaules, semblaient quelque peu malmenés eux aussi. Pourtant, il se dégageait d'elle une fraîcheur indéniable, un rayonnement, une aura d'or pur.

Une impatience brûlante parcourut les longues jambes gainées de soie de Maylène. Et si quelque force au fond d'elle la poussait à s'élancer, à attaquer, à détruire ? Quelque élan vicieux incontrôlable n'allait-il pas l'obliger à se précipiter, à planter dans la gorge pâle d'Allison les ongles dont elle se lacérait les paumes ?

Non, enjoignit-elle à son cœur tremblant. Je ne permettrai plus à ma cruauté de se manifester, même si elle me dévore de l'intérieur. Je suis plus forte qu'elle, je l'arrêterai...

A cet instant, les yeux d'émeraude trouvèrent les siens et, malgré elle, Maylène se précipita... Sans agressivité, s'aperçut-elle avec une stupeur qui étouffa sa panique, mais mue par une mystérieuse attirance pour la fille dorée.

– Allison ? Bonjour, je suis...

Ta sœur, ta sœur !

– Je suis Maylène Kwan.

– Oh, souffla Allison comme émerveillée, vous êtes l'architecte. C'est tellement gentil à vous d'avoir pris le temps de venir me chercher. James m'a fait votre éloge.

Une sincère admiration vibrait dans sa voix, à croire qu'elle était heureuse du talent de Maylène, nullement jalouse, profondément heureuse qu'il existât sur terre des êtres doués et qu'elle eût la chance de les côtoyer.

Dans un silence stupéfait, Maylène la fixa, incapable d'articuler un mot. Sa sœur était devant elle. Saine, chiffonnée... et adorable. Et si merveilleusement dépourvue de crainte, songea Maylène. Comme si elle n'avait rien à cacher, ni secrets honteux ni tourments intimes.

Evidemment, qu'elle n'a rien à cacher ! tonna une voix en Maylène. C'est une enfant désirée, aimée. Toi, tu as été abandonnée, blessée. Tu devrais la haïr, la haïr, la haïr !

Mais, murmura le cœur de Maylène.

Mais quoi ?

Comment puis-je lui en vouloir de m'avoir été préférée ? A la place de mon père, si j'avais vu cette créature de lumière, c'est elle que j'aurais choisie, moi aussi.

– James est là, reprit sourdement Maylène, avec un geste vers la Rolls dans laquelle on chargeait déjà les bagages d'Allison. Il a reçu un coup de fil au moment où nous arrivions. Un problème concernant le complexe qu'il est en train de bâtir en Australie. Si vous voulez, nous pouvons monter en voiture, cela ne le dérangera pas, ou bien attendre dehors qu'il ait fini.

– Attendons, répondit Allison avec un sourire. L'air est si chaud, si tropical.

De fait, l'air était chaud et humide, immobile. Maylène aimait cette chaleur pesante, elle avait toujours eu un peu froid en Angleterre, mais en période d'été les touristes trouvaient généralement cette moiteur étouffante.

– Vous aimez vraiment la chaleur, Allison, ne put-elle s'empêcher de demander, ou vous le dites pour être polie ?

– Je l'aime vraiment. Même si cela doit me faire friser les cheveux !

Justement, depuis un instant Maylène fixait la chevelure dorée. Il y avait quand même quelque chose de faux chez cette sœur où tout semblait trop parfait pour être vrai. Sa couleur de cheveux n'était pas naturelle, ce n'était pas possible, car à la couleur clair de lune se mêlait celle du feu ; et le résultat rivalisait avec ce que Maylène espérait obtenir dans le Palais de jade. Au premier regard, la chevelure d'Allison n'était qu'or pur, l'instant d'après cuivre chaud, puis les deux teintes se mêlaient dans une harmonie parfaite.

Il ne pouvait s'agir d'une couleur naturelle... et pourtant si. Comment la nature avait-elle pu créer un alliage si étonnant, si magnifique de flammes soyeuses et de rayons de lune ? Reflet chatoyant qui oscillait du rouge à l'or ou mélange de deux teintes ?

Maylène s'arracha à ses pensées pour plonger dans le regard interrogateur de sa demi-sœur. Puis, alors qu'elle ne savait comment meubler le silence qui se prolongeait, elle aperçut la tranche d'un gros livre de poche glissé dans le sac d'Allison.

– Vous lisez *La Noble Maison* ?

– Je ne l'ai pas refermé durant tout le vol, avoua Allison. Mes bagages sont bourrés d'ouvrages sur Hong Kong, s'empessa-t-elle de préciser, mais comme je n'avais jamais lu *La Noble Maison*, j'ai pensé...

– C'est un bon livre, la rassura Maylène.

Puis, parce qu'il était soudain essentiel pour elle que sa sœur aime l'endroit où elle avait grandi, elle demanda :

– Ça vous plaît ?

– Énormément. Mais est-ce que je peux vous poser une question ? Ridicule sans doute, mais...

– Allez-y.

– Voilà : est-ce que quelqu'un comme James peut être qualifié de *taï-pan* ? D'après ce que j'ai lu, même si le mot *taï-pan* signifie « chef » en cantonais, on l'utilise plutôt pour le patron d'une entreprise de commerce international.

– C'est exact, même si en termes de puissance et d'influence James est l'égal de n'importe quel *taï-pan* de Hong Kong, expliqua Maylène avec un sourire. Je vois que vous lisez très scrupuleusement.

– Eh bien, oui, j'ai envie de savoir...

Allison s'interrompit net, parce qu'il venait d'apparaître.

Oz en personne.

Non, pas Oz, car James Drake n'était pas une illusion. Mais ce voile qui embrumait légèrement ses yeux d'un gris intense n'était-il pas le signe de son irréalité ?

Ses cheveux noirs encadraient un visage bien charpenté, à la fois racé et dur, aussi frappant et irrésistiblement sensuel que son regard. Il était ombre et pierre, songea Allison. Et passion et puissance... A présent, il se tenait auprès de Maylène, à sa place, et sa beauté sombre s'harmonisait parfaitement à celle de l'Eurasienne.

– Voici James, annonça celle-ci à sa petite sœur rougissante. Notre intrépide taiï-pan.

Bien qu’il perçût l’indéniable douceur du ton de Maylène, James lui adressa un regard grave pour lui rappeler sa promesse de se montrer aimable avec la fille du Texas.

– Allison lit *La Noble Maison*, James ! Nous étions en train de discuter du bon usage du mot taiï-pan.

Quittant le regard sévère et même un tantinet sceptique, Maylène replongea dans les yeux émeraude de sa sœur.

– Que ce soit absolument correct ou pas, Allison, James est bel et bien un taiï-pan. Au fond, la seule différence notable entre lui et les taiï-pans de *La Noble Maison* d’il y a trente ans est que le métier est aujourd’hui beaucoup plus dur. Nous sommes à quatre ans de l’échéance de 1997 et l’avènement des téléphones portables, des fax et des Alphapages a tout accéléré. Malgré tout, notre intrépide taiï-pan ne laisse jamais la pression l’écraser.

James aurait pu s’étonner des paroles un rien moqueuses et pourtant laudatives de Maylène, mais son attention était dirigée vers Allison... son rire mélodieux, son regard brillant, ses cheveux d’or et de cuivre qui bouclaient dans la nuit moite.

– Bonjour, Allison, dit-il doucement. Bienvenue à Hong Kong.

– Bonjour, James. Merci. Je suis très heureuse d’être ici.

Poussée par lui, par la voix qui avait su la convaincre au téléphone, elle était venue à Hong Kong, quittant le refuge de l’amour familial, déterminée à ouvrir ses ailes. Maintenant, c’était son cœur qui prenait son essor, emmenant son esprit vers des hauteurs vertigineuses. Le nid douillet n’était plus qu’un lointain souvenir – comme l’aisance avec laquelle elle avait donné la réplique à la voix élégante, quand l’océan les séparait.

Devant lui à présent, le cœur battant furieusement, elle cherchait désespérément quelque chose à dire. Le magicien sensuel et pourtant austère avait-il envie d’entendre que, depuis le ciel nocturne, Hong Kong ressemblait à un trésor ? Que les silhouettes des 747 avaient des allures de dinosaures ? Ou qu’elle aimait cette moiteur tropicale qu’une femme plus élégante, plus soucieuse de sa coiffure, aurait considérée comme une affreuse nuisance ?

Elle écarta toutes ces observations d'une naïveté déprimante et n'eut pas le courage de formuler à voix haute la plus importante de toutes : les yeux gris argenté du taï-pan recelaient quelque chose de plus lourd que la charge de ses responsabilités, quelque chose de profond, d'obscur... quelque chose qui, pour elle, ressemblait fort à la souffrance.

Allison ne prononça pas un mot, elle se contenta de sourire. Et James lui sourit en retour, avec une expression surprise et tendre qui donna à la jeune femme l'envie de chanter, de danser – et aussi de pleurer.

OceanofPDF.com

9

D'ordinaire, aux Alizés, il incombait à l'un des nombreux grooms en uniforme blanc de montrer ses appartements à tout nouvel hôte et de lui détailler les multiples services offerts par l'hôtel. Ce soir, le groom était dispensé de sa tâche. Ce soir, pour Allison Whitaker, le propriétaire de l'hôtel avait préféré faire lui-même le guide.

Grâce à ses lectures, Allison savait que tous les hôtels cinq étoiles de Hong Kong faisaient grand cas du service. Pourtant, à écouter James Drake lui énumérer succinctement les possibilités de l'hôtel, elle supposa que le standing des Alizés donnait la note à tous les autres hôtels de la colonie.

En plus d'un personnel voué à prévenir les moindres désirs de la clientèle, la plupart des services fonctionnaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'y avait pas d'heure pour le blanchissage ou le repassage ; les chambres étaient faites à l'heure désirée par leur occupant ; à chaque étage, plusieurs maîtres d'hôtel s'empressaient de fournir, dans les minutes qui suivaient la requête, thé, scones beurrés, corbeilles de friandises et journaux du monde entier.

Tous les restaurants de l'hôtel proposaient un service dans la chambre. Que l'on ait envie de cuisine française, on commandait chez DuMaurier ; de mets aigre-doux à la cantonaise, on s'adressait à la Lanterne bleue ; il y avait aussi les plats très épicés à la setchouanaise du Gingembre sauvage ; et pour des plats britanniques traditionnels on choisissait son menu chez Elliott. L'intégralité du troisième étage de l'hôtel était consacrée à la remise en forme : cure de rajeunissement, athlétisme, musculation et piscine couverte. Au trentième étage, une superbe piscine paysagée dominait le port Victoria.

Les résidents jouissaient d'avantages supplémentaires. Les cuisines étaient ravitaillées en produits de première nécessité aussi bien qu'en vins des plus grands crus, et comme la plupart de ces hommes d'affaires manquaient de temps pour faire leurs courses, il leur suffisait de cocher les articles désirés sur des listes imprimées qui proposaient une incroyable

variété de marchandises. Le client confiait sa liste au maître d'hôtel ou la faxait au concierge, et il obtenait satisfaction en l'espace de deux heures.

– C'est merveilleux, ne cessait de répéter Allison, tandis que James lui montrait son appartement et lui énumérait les attraits de l'hôtel.

Elle eût aimé émettre des commentaires plus imaginatifs, mais elle repoussait les superlatifs qui lui venaient à l'esprit comme trop ternes ou trop niais.

En désespoir de cause, elle décida de quêter de l'aide auprès de la femme si belle et si élégante qui semblait tellement à l'aise avec James. Maylène s'était tue depuis que James assumait le rôle d'hôte et, en la regardant, Allison s'étonna de la trouver transformée. Maylène Kwan paraissait tendue, anxieuse, troublée.

Allison eut envie de voler à son secours. C'était chez elle un élan instinctif, aussi indissociable de son être que la couleur émeraude de ses iris. Elle adressa à Maylène un sourire gentiment interrogateur, qui resta sans réponse. Comme si le regard voilé de Maylène était aveugle... alors même, s'aperçut-elle, qu'il était fixé sur elle.

Après un instant de confusion, Allison reporta son attention sur James. Mais avant même qu'elle eût émis un autre *merveilleux*, l'Alphapage du promoteur se manifesta ; un bip assourdi mais insistant, et bien que l'expression de James ne parût en rien soucieuse, alors qu'il prenait connaissance du message, Allison perçut sa soudaine nervosité.

– Il va falloir que je réponde très vite, fit-il d'un ton d'excuse. Mais auparavant, je veux vous montrer votre bureau et votre chambre noire.

– Mon bureau et ma chambre noire ?

– Suivez-moi, invita-t-il, souriant de sa surprise.

Dans la deuxième chambre de la suite décorée avec soin, on avait installé un bureau en acajou, deux meubles de classement, un ordinateur et un fax.

– Les fichiers ferment à clef et sont ignifugés, expliqua James. Le vol n'est pas un problème dans l'hôtel, mais si vous souhaitez conserver des doubles de vos négatifs, vous pourrez les déposer dans un coffre-fort au rez-de-chaussée.

Allison ne pouvait imaginer qu'on veuille lui dérober ses clichés ; que James Drake leur accorde un tel prix la bouleversa.

– Transformer l’une des salles de bains en laboratoire paraissait logique, reprit-il. On m’a affirmé l’avoir doté de tout le matériel de pointe, mais s’il manque quoi que ce soit, n’hésitez pas à me le dire. C’est le photographe qui assemblera vos œuvres sur les panneaux de l’hôtel qui l’a installé ; il a tout intérêt à ce que vous lui fournissiez des négatifs de première qualité.

– Merci, murmura Allison, tout à la fois transportée et terrifiée par la confiance qu’il avait en son talent.

Elle avait fait de belles photos de son Texas natal, et qui prenaient d’autant plus de valeur qu’elles avaient été réunies dans *Sérénade pour une étoile solitaire*. Mais saurait-elle rendre justice à l’exotisme enchanteur de Hong Kong ? Est-ce que les défauts, aisément gommés sur des tirages de petites dimensions, ne sauteraient pas aux yeux sur des panneaux muraux ? Allait-elle décevoir l’homme qui attendait tant d’elle ? Qui attendait trop ?

Tout à coup, Allison Parish Whitaker se fit l’effet d’un imposteur. Que faisait-elle ici ? Comment avait-elle osé s’embarquer dans cette aventure ? Pour qui se prenait-elle ? Elle ferait aussi bien d’aller retrouver sa chambre de jeune fille à Dallas, là où était sa vraie place, pour y feuilleter des catalogues de robes de mariée.

Au lieu de céder à son désir de fuite, Allison soutint bravement le regard de l’homme qui attendait tant d’elle, et aussitôt son cœur frémissant s’élança plus haut encore, emporté vers les cimes par une certitude nouvelle, stupéfiante : *ma vraie place est ici, ma vie est ici*.

Le magicien n’était pas une illusion, la seule fumée était dans la couleur de ses yeux, et il n’y avait pas de miroir, comprit-elle soudain, quand le regard gris parut devenir le reflet fidèle du sien.

Oui, Allison, lui disait le regard argenté. *Ta vraie place est ici. Ta vie est ici.*

Avant même que l’Alphapage se fasse de nouveau entendre, brisant le charme, Allison faisait voler le miroir en éclats. James était à Maylène, pas à elle. A voler vers les hauteurs, elle avait momentanément perdu le sens des réalités.

– Je dois partir, annonça James. Je regrette de ne pouvoir rester. Maylène vous informera de ce que j’ai oublié sur les commodités de l’hôtel.

Il se tourna vers Maylène, non pour quêter confirmation de son bon vouloir, mais pour la questionner. Pourtant, il s'écoula un long moment avant qu'il ne reprenne la parole, parce que les yeux de jade, comme égarés, rechignaient à soutenir son regard :

– Il faudra également indiquer à Allison le trajet jusqu'à la tour. Je vous en laisse le soin ?

– Bien sûr, acquiesça Maylène dans un murmure.

– Bien, conclut-il, revenant à la photographe. A demain matin, Allison. Dormez bien.

James parti, Maylène et Allison se retrouvèrent face à face, assises sur un divan du salon, devant le thé vert que l'hôtel offrait traditionnellement aux nouveaux arrivants. Maylène n'avait pas oublié que James comptait sur elle pour jouer maintenant à la charmante hôtesse, bavarder en sirotant une tasse de thé. Mais comment papoter, quand les idées les plus noires l'habitaient ?

Elle avait voulu croire que les premiers instants avec sa sœur seraient les plus éprouvants, les plus périlleux. Si elle franchissait l'obstacle avec succès, la suite serait plus facile.

Il n'en était rien. Son cœur battait encore plus rapidement, pétri de vieilles peurs trop familières, de désirs fous qu'elle n'osait nommer, désirs impérieux pourtant, et puissants. Par exemple, de chercher quelque preuve physique de sa parenté avec la fille dorée... quête qui cessa net quand ses vieilles peurs lui susurrèrent cruellement qu'il n'existait aucun lien entre la méchante Première fille et la charmante Deuxième fille. D'ailleurs Allison ne voulait pas qu'il en existe.

Ce rappel brutal lui rendit la force de croiser le brillant regard d'émeraude, aussi différent du sien que le bien l'était du mal.

– Surtout, ne vous sentez pas obligée de me tenir compagnie, Maylène.

Voilà. Tu vois bien ? Elle n'a pas envie que tu restes. Elle te congédie. Tu devrais sauter sur l'occasion pour t'en aller. Sinon... qui sait ce qui risque de se produire ? Qui sait les mots cruels ou stupides que tu vas prononcer ?

Je vais me contenter d'être polie, décida Maylène. De mentir poliment.

– Vous avez dû remarquer que j'étais distraite. Surtout ne le prenez pas pour vous, Allison. Je suis préoccupée par un problème sur le plan du hall

de l'hôtel. Mais je resterai avec plaisir pour prendre le thé... si cela vous convient.

– Bien sûr, j'en serai ravie, fit Allison en souriant.

Durant un moment, la conversation roula, facile, portée par l'enthousiasme débordant de l'Américaine. Elle s'extasia sur son arrivée en avion, les lumières des célèbres gratte-ciel et le luxe des Alizés, sur la délicatesse de James et l'installation d'une chambre noire dans son appartement. C'était merveilleux...

Au milieu de ce flot de louanges à propos de James, elle s'arrêta net. Ses joues s'empourprèrent, elle baissa les yeux ; un instant seulement, car elle les releva aussitôt, comme si elle s'était ressaisie.

– Je suppose que je n'ai pas besoin de vous dire à quel point James est merveilleux.

Elle croit que nous sommes amants, comprit Maylène. Quant à elle... elle est carrément éblouie par James.

Qu'une femme fût éblouie par James Drake n'avait rien d'étonnant. A son élégance sensuelle s'ajoutait ce feu intérieur qu'il portait en lui, et qui, pour être contrôlé, n'en promettait pas moins une passion débridée.

Ce qui surprenait Maylène, en revanche, c'était Allison. Malgré sa vive attirance pour James, ni son expression ni sa voix ne trahissaient une once d'envie. Elle ne doutait pas le moins du monde qu'il existât une relation intime entre eux. Pour elle, il était absolument normal qu'un homme tel que James choisît pour amante une femme telle que Maylène... comme si Maylène méritait pareil amour.

Non ! Maylène Kwan ne méritait pas tant d'amour, d'ailleurs elle allait le prouver sur-le-champ. Oui, Allison, je sais effectivement combien James est merveilleux. Je connais l'éclat du désir dans ses yeux d'argent quand il donne libre cours à sa passion, et je connais aussi la caresse de ses mains sur ma peau soyeuse.

Et si elle répondait ainsi ? Allison prendrait-elle ses mots pour ce qu'ils étaient, les mensonges cruels d'un cœur indigne ?

Oh non ! songea Maylène. Le regard franc de sa sœur, qui semblait ignorer les noirceurs de l'âme, ne verrait pas le mal.

– James et moi sommes bons amis, Allison, dit enfin Maylène. Mais nous ne sommes pas amants.

Allison plissa le front, puis demanda doucement :

– Est-il marié ?

– Non.

A voir de fragiles lueurs d'espoir danser dans les yeux d'Allison, Maylène éprouva soudain un puissant élan protecteur ; une émotion presque oubliée, enfouie durant quinze ans, rouillée par ses larmes innombrables. Pourtant, au cours des treize premières années de son existence, ce sentiment de tendre protection avait été son inséparable compagnon. Chaque jour de sa jeune vie, elle avait caché à sa mère chérie sa profonde tristesse. Elle avait refusé que les ombres, les chagrins entachent l'amour qui faisait tout leur univers, à Juliana et à elle, ou n'abîment le souvenir lumineux du père qui eût été auprès d'elle, qui les eût protégées toutes deux, si la mort ne l'avait pas fauché.

A présent, la fille qui avait véritablement bénéficié de l'amour protecteur de ce père était devant elle, remplie d'espoir, vulnérable, prête à s'épancher... et il n'était pas trop tard pour que Maylène exerce sa cruauté. Quelques mots bien choisis et elle tendrait un piège à sa sœur – tout en mettant un terme définitif aux élans absurdes du sien. Il est manifeste que James est attiré par vous, Allison. Étant son amie, je suis bien placée pour vous l'affirmer. Il vous suffit de vous offrir à lui...

Au lieu de tendre son piège, Maylène confia à sa sœur la vérité sur James Drake. Ce n'était pas le trahir, se dit-elle. La mort tragique de Gweneth Drake n'était pas un secret. Sam était au courant, tout comme sir Geoffrey et lady Lloyd-Ashton. D'ailleurs, tous ceux qui avaient rencontré

Gweneth lors du séjour qu'elle avait fait à Hong Kong le savaient, comme tous ceux en Angleterre qui avaient lu la presse ou regardé la télévision au moment du drame.

– James était marié, commença-t-elle doucement. Il y a quatre ans, sa femme, qui attendait un enfant, a été tuée dans l'explosion de leur maison de campagne au pays de Galles. C'était un accident, une fuite de gaz.

– Oh non, souffla Allison, son frêle espoir vite remplacé par la tristesse. James était là-bas ?

– Il était sur la plage quand il a entendu l’explosion.

Maylène avait appris ce détail de la bouche même de James. Ce qu’elle raconta ensuite, elle l’avait su par le plus ancien architecte de Titchfield & Sterling :

– Il n’y avait aucun espoir de sauver Gweneth, mais James s’est précipité dans la maison, et il a failli mourir lui aussi.

Après un silence, elle conclut par un gentil mais ferme avertissement :

– James est marié à son travail, Allison. Il n’est lié à personne ; il n’en a pas envie, surtout pas en ce moment.

– A cause du Palais de jade ?

– Oui, c’était l’idée de Gweneth. Il le bâtit pour elle, parce qu’il le lui avait promis.

Le silence s’installa et, durant un moment, les deux sœurs restèrent absorbées dans leurs pensées. Quand, finalement, Allison tendit le bras pour prendre la théière, Maylène fixa le bracelet d’argent à son poignet. Elle l’avait remarqué auparavant et pris pour un simple bijou ; maintenant, elle distinguait le caducée carmin gravé sur le métal.

– C’est un bracelet d’alerte médicale ?

– Oui, fit Allison avec un haussement d’épaules. Comme je côtoie généralement des gens qui sont au courant, j’oublie que je le porte.

– Vous avez un grave problème de santé ?

– Tant qu’il ne faut pas me transfuser, je me porte comme un charme. Une grave réaction allergique m’empêche de recevoir le sang de quelqu’un d’autre.

– On peut détecter à l’avance les incompatibilités, non ?

– En général, oui, mais pas dans mon cas. D’après les techniques courantes de détection utilisées dans les centres de transfusion, je ne présente pas d’incompatibilité – alors que c’est faux. Mon hématologiste à Dallas a imaginé une panoplie de tests compliqués destinés à découvrir quel type de sang me conviendrait, mais sans résultat probant. En dix ans d’essai, il n’en a pas trouvé un seul.

– Et si vous aviez besoin d’être transfusée ?

– Ce serait impossible, déclara Allison.

Elle s'exprimait sobrement, alors qu'une transfusion lui serait probablement fatale. Elle avait difficilement survécu à l'unique transfusion qu'elle avait subie – et qui avait révélé son intolérance. La prochaine fois, la réaction serait plus rapide, et plus radicale. Elle eut un petit sourire courageux, adorable.

– Il me suffit de me dire que je n'aurai plus jamais besoin d'être transfusée.

– Oui, plus jamais, répondit Maylène avec douceur, comme une sœur aimante et soucieuse. Ce doit être effrayant pour vous ?

– Surtout pour mon père. Il était auprès de moi la première fois et je n'ai pas oublié sa terreur. J'avais envie de lui dire de ne pas s'inquiéter, et combien je les aimais lui et mes grands-parents, et aussi...

Allison s'interrompit brusquement, consciente que Maylène ignorait tout d'elle.

– Ma famille se réduit à mon père et mes grands-parents. Ma mère est morte à ma naissance.

Le charmant visage d'Allison, encore attristé par la perte d'une mère qu'elle n'avait jamais connue, raviva de vieux souvenirs chez Maylène – combien elle avait aimé un père qu'elle croyait mort, combien il lui avait manqué, et combien tout lui eût semblé parfait s'il avait seulement été en vie.

Finalement, elle avait quelque chose en commun avec sa sœur dorée. Toutes deux avaient rêvé de longues heures à ce qu'eût été leur existence si elles n'avaient pas été orphelines, l'une de sa mère, l'autre de son père. Pour Maylène, la douce rêverie avait volé en éclats quand elle avait treize ans. Et pour Allison ? Sa mère était réellement morte, et eût-elle vécu, elle eût chéri sa fille de toute son âme.

– Je suis désolée, Allison, murmura-t-elle.

Elle s'adressait à son rêve d'autrefois, au lien qui l'avait rapprochée de l'Américaine.

Le téléphone se mit à sonner et cet appel mit Maylène au supplice.

C'était Garrett Whitaker, le père qu'elle avait aimé, qui lui avait manqué, terriblement... le père dont le visage s'était glacé de terreur lorsqu'il avait

cru voir mourir sous ses yeux sa fille adorée. Il appelait Allison afin de s'assurer qu'elle était bien arrivée à Hong Kong, qu'elle était heureuse, en sûreté.

Quel père aimant ! Ce constat déchira Maylène. Et si ce père aimant l'avait appelée, elle – une seule fois ! – pour savoir si elle était heureuse ? Et s'il avait été là pour ramasser les morceaux de son cœur brisé, chaque fois que quelqu'un la traitait de métisse, de fille de putain ?

– Oui, papa, disait Allison, je suis bien arrivée, saine et sauve, et tout va très bien... Oui, on m'attendait à l'aéroport. James Drake et Maylène Kwan. Maylène est l'architecte du Palais de jade, elle est auprès de moi en ce moment, nous prenons le thé... Papa ?... Oh, j'ai cru que tu n'étais plus en ligne...

Apparemment, Garrett Whitaker s'était vite remis du choc qu'il avait eu en apprenant que ses deux filles étaient ensemble, en train de boire du thé. Bien sûr qu'il s'est vite remis, songea Maylène. Après vingt-huit ans, il avait acquis la calme certitude qu'il n'avait pas à s'inquiéter, qu'aucun fantôme menaçant ne viendrait le hanter.

Mais qu'elle le décide et elle pouvait le détromper en quelques mots. Il lui suffisait de prendre le combiné de la main de sa sœur et de susurrer : bonjour, papa, c'est moi, ta fille que tu as abandonnée. Tu t'étonnes que je sache tout de toi ? Eh bien, c'est le cas. Tu avais bien su embobiner ma mère, mais cela n'a duré que treize ans. Non, elle ne t'a pas trahi, jamais elle n'aurait fait cela. Elle affirmait que tu étais un héros mort à la guerre, exactement ce que tu lui avais ordonné de me raconter. J'ai découvert le mensonge toute seule. Je sais tout sur toi, papa. Tu n'es pas un héros... sauf pour Allison... Enfin, tu étais son héros... jusqu'à maintenant.

Au lieu de s'emparer du téléphone, Maylène marcha jusqu'à la baie vitrée et contempla les lumières de la ville.

A quoi ressemblait la voix de son père quand elle se faisait tout amour pour Allison ?

En quelque recoin secret de son cœur, Garrett Whitaker s'interrogeait-il jamais sur la fille qu'il avait laissée derrière lui ? Une partie intime de son être se souciait-elle parfois du passé ?

N'étant pas seule, Allison écourta poliment la conversation téléphonique, non sans promettre d'appeler souvent et en priant son père d'embrasser

pour elle ses grands-parents. Dès qu'elle entendit le déclic du combiné qu'on replaçait sur l'appareil, Maylène fit appel à tout son talent de comédienne. Si elle tenait Allison pour incapable de voir les noirceurs de son âme, elle la soupçonnait aussi de ne pas être insensible à la souffrance d'autrui. Il lui fallait fuir avant que son adorable sœur ne perçût son trouble, son affolement, son désespoir.

Elle quitta l'éclat des lumières de Hong Kong pour celui des yeux de sa sœur.

– Je crois que je vais y aller, Allison. Ce problème de plan me tracasse à nouveau. Je ferais mieux d'aller m'en occuper.

Elles marchèrent de concert vers la porte. Dans un instant, Maylène courrait vers son appartement, son refuge. Un refuge ? railla en elle une petite voix. Tu parles de ce lieu avec vue imprenable sur l'hôtel Peninsula ?

Oui, là-bas... n'importe où... j'ai seulement besoin de m'en aller... sur-le-champ.

Mais quand Allison ouvrit la porte, elles découvrirent Sam Coulter sur le seuil.

Après avoir chaleureusement salué la photographe, Sam chercha les yeux de jade.

– Bonsoir, Maylène, dit-il doucement.

– Bonsoir, Sam.

Maylène s'empressa de détourner le regard. Sam Coulter savait deviner ses noirs secrets, ses hontes enfouies, à croire qu'il distinguait les ombres que personne d'autre ne voyait.

– Je m'en allais, expliqua-t-elle au grand cow-boy qui empêchait sa fuite. Il ne s'écarta pas du passage.

– En ce cas, je vous raccompagne, dit-il. Je voulais simplement saluer Allison.

– Alors bonjour, Sam, répéta Allison. Et au revoir, Sam, ajouta-t-elle avec un sourire mutin.

L'appartement de Maylène se trouvait au même étage que celui d'Allison, plus loin dans le couloir. Elle brûlait de s'y précipiter.

Non, décida-t-elle. Je vais longer tranquillement le couloir avec lui, je regarderai droit devant moi, je parlerai gaiement. Seulement il faut y aller tout de suite.

– Oh, Allison, j’ai oublié de vous indiquer le chemin pour aller à la tour Drake.

– Est-ce bien utile, Maylène ? D’après mon plan, je tourne à gauche en sortant des Alizés et je longe Chater Road sur six pâtés de maisons.

– Ce n’est pas plus compliqué, remarqua Sam. A quelle heure avez-vous rendez-vous avec James ?

– Dix heures.

– Maylène et moi devons retrouver Tyler sur le chantier à neuf heures, reprit Sam en fronçant les sourcils.

– Vous voulez dire que vous ne serez pas là pour m’escorter ? plaisanta Allison. Sam, mettons les choses au point : quoi que mon père ait pu vous dire, je suis parfaitement capable de parcourir cinq cents mètres, surtout en ligne droite !

– C’est vrai ?

– Oui ! Sam, vous êtes à Hong Kong pour bâtir un hôtel superbe, poursuivit la jeune femme d’un ton plus sérieux, pas pour jouer les gardes du corps ou les baby-sitters.

– D’accord, convint l’entrepreneur. Mais si vous avez besoin de mon aide, Allison, comptez sur moi.

10

– Invitez-moi à prendre un verre, Maylène.

Sam parlait d'une voix douce, comme s'il éprouvait une réelle affection pour elle, et les yeux bleu sombre qui la caressaient semblaient tendres, eux aussi. Si c'était la vérité ? se demanda-t-elle. Pourrait-elle lui avouer les terribles secrets de son cœur ?

Arrête ! lui intima une voix intérieure. Sam Coulter se moque bien de tes meurtrissures. Son intérêt est plus superficiel. Ton corps lui plaît. Il n'a pas encore entrevu que sous l'aura sensuelle, il n'y a que de la glace. Mais invite-le quand même, pauvre et pathétique « Première fille ». Fais-le parler de Garrett Whitaker. Peut-être apprendras-tu quelque fait terrible sur le père qui t'a abandonnée.

– Jade ?

– Entrez donc, Cow-boy, je vous en prie.

Elle lui proposa un alcool, il ne voulait que du Perrier – et des réponses. Elle lui semblait tellement fragile ; tant de messages contradictoires passaient dans ses beaux yeux qui quêtaient son aide... et en même temps le repoussaient.

– Comment vous sentez-vous ?

– Très bien, mentit-elle. En pleine forme.

– J'ai l'impression que quelque chose vous tracasse.

Comme elle se contentait de répondre par un vague geste de dénégation, Sam décida d'attendre et de faire durer son Perrier aussi longtemps qu'il le faudrait.

Si Maylène rompit le silence presque aussitôt, ce ne fut pas par une confession ; elle se contenta de jouer son rôle d'hôtesse, de converser poliment avec son invité. Les ombres avaient disparu de ses yeux et les iris vert jade scintillaient si bien maintenant qu'ils refusaient tout accès à leur mystérieuse profondeur.

– Qu’est-ce que le père d’Allison vous a dit à son sujet ?

– Pardon ?

– Elle a dit « quoi que mon père ait pu vous dire ». Je me demandais de quoi il s’agissait.

– Simplement qu’elle serait à Hong Kong et qu’elle n’avait pas l’habitude de voyager seule. Je tiens à préciser qu’il ne m’a pas prié de me transformer en garde du corps ou en baby-sitter. Pourquoi ?

– Pour rien, souffla Maylène avant d’avaler une gorgée de Perrier. Vous le connaissez bien ?

– Qui ? Garrett Whitaker ? Non, pas vraiment. Je ne sais qu’une chose, reprit-il gravement après un silence, c’est qu’il n’a pas hésité à risquer sa vie pour sauver celle d’un gosse de dix-huit ans qu’il ne connaissait même pas.

Maylène comprit qu’elle n’allait rien apprendre d’accablant sur son père, au contraire ; cependant elle eut envie d’entendre l’histoire, car elle avait compris que le « gosse de dix-huit ans » n’était autre que Sam.

– Que s’est-il passé ? questionna-t-elle.

– Je travaillais sur les plates-formes offshore de la compagnie pétrolière Whitaker dans le golfe du Mexique. Une tempête nous a fait chavirer. Les hélicoptères des garde-côtes sont arrivés rapidement et ont pu sauver presque tous les membres de l’équipe, mais la tombée de la nuit, la tempête et la mer déchaînée les ont obligés à stopper les opérations. Nous n’étions pas certains qu’ils ne reviendraient pas, mais c’était assez facile à deviner.

Sam haussa les épaules, comme il l’avait fait alors, mais son expression s’assombrit au souvenir de la terreur qui s’était emparée de ses camarades. Face à leur peur, il avait ressenti plus de mépris que de compassion et, s’il l’avait pu, il se serait isolé dans un coin de la plate-forme qui était en train de couler. Il n’y avait plus d’échappée possible. Tous restaient agglutinés dans l’espace minuscule qui n’avait pas encore été submergé, et bien que la plupart de ses compagnons fussent plus âgés que lui, tous cherchaient à puiser un peu de force auprès de lui. Il leur avait alors raconté des bobards ; les secours allaient venir, leur avait-il assuré d’une voix ferme. Aucun n’avait soupçonné la vérité ; son calme n’était en réalité que la marque de son indifférence à sa propre mort aussi bien qu’à la leur.

– Quand j’ai entendu l’hélico, j’ai cru à une hallucination auditive. C’était bien un appareil de la Compagnie Whitaker qui venait à notre rescousse.

– Il vous a tous secourus ?

– Finalement, oui, mais il a fallu deux voyages. L’un de nous devait rester sur la plate-forme.

Sam hésita à poursuivre, se demandant si Maylène supposerait que c’était lui qui était resté, ou qu’il avait, comme les autres, joué des coudes et rampé pour se cramponner à tout prix au harnais qui descendait de l’hélicoptère. L’espace d’un merveilleux instant, les yeux de jade lui livrèrent accès au cœur de Maylène. Elle savait qu’il avait laissé les autres passer les premiers. Mais, se dit-il aussitôt, elle ignorait pourquoi ; elle allait imaginer une noblesse d’âme sans rapport avec la réalité.

– Personne ne m’attendait, expliqua-t-il. Les autres avaient des parents, une famille, des petites amies, une femme et des enfants pour certains. Ce n’était pas vraiment important que je m’en sorte ou non... Du moins, c’est ce que je pensais. Juste avant qu’ils ne partent, quelqu’un m’a crié que Whitaker allait revenir. Jusqu’à cet instant, j’ignorais que c’était lui qui était venu nous chercher.

– Mais vous le connaissiez.

– Non, j’avais seulement entendu parler de lui. Je ne l’avais jamais rencontré et il ne savait rien de moi.

– Excepté que vous étiez un héros.

– Non, Jade, la contredit doucement Sam. Je me moquais de ce qui pouvait m’arriver, c’est tout.

Comme vous ? se demanda-t-il. Avez-vous aussi cet instinct autodestructeur qui, dans une situation similaire, vous rendrait indifférente, et vous ferait penser que c’est sans importance que vous viviez ou que vous mouriez ; peut-être même accueilleriez-vous la mort avec un sentiment de soulagement ?

– Vous avez cru qu’il reviendrait pour vous ?

Comme je l’ai cru, toutes ces années, alors que ma mère m’avait dit qu’il ne reviendrait jamais ?

– Je ne me rappelle pas y avoir pensé. De toute façon, son retour paraissait impossible, même s’il le voulait.

– Vous aviez peur ?

– Non.

Sam hésita à lui narrer les moments de sa vie où il avait effectivement eu peur ; quand il avait trois ans et qu’il entendait ses parents hurler de leurs voix empâtées par l’alcool. Il n’avait pas compris alors le sens des paroles de sa mère – Tu m’as violée, t’as pas oublié, hein ? – mais il ne percevait que trop leur haine mutuelle et, de quelque façon obscure, il savait qu’il en était la cause. Quand il avait quatre ans et que sa mère avait disparu pour toujours, le laissant seul face à la brutalité paternelle. Ou plus tard, lorsqu’il avait appris le sens du mot viol, compris qu’il était un enfant de la violence et non de l’amour. Ou bien adolescent, quand il était enfin devenu trop fort pour que son père continue de le rouer de coups... Alors, Sam avait pris la relève contre lui-même.

Oui, Sam Coulter était capable de s’autodétruire. La brutalité de son père coulait, bouillonnait dans ses veines. Si, contrairement à son géniteur, il n’avait jamais laissé sa violence s’exercer contre autrui, il n’avait pas été tendre envers lui-même. Il avait bu, il avait fumé, il s’était drogué ; et quand ses notes menaçaient d’être bonnes, quand il semblait qu’avec un tout petit effort il aurait été capable de réussir, il disparaissait de l’école pour des semaines.

Bizarrement, bien qu’il eût donné libre cours aux forces destructrices qui le rongeaient, il était parvenu à l’âge de dix-huit ans. Là, sa vie avait radicalement changé, mais les démons l’habitaient toujours, même s’ils se tenaient à peu près tranquilles parce qu’il les dominait. C’était la raison pour laquelle il fumait, une sorte de concession qu’il leur faisait, la preuve que, malgré les apparences, il n’oubliait pas que sa destinée était de se détruire.

Un jour, il dirait tout cela à Maylène. Pas maintenant. Pas avant qu’elle sache, sans qu’il ait besoin de le lui dire, que sa violence ne la toucherait jamais, qu’elle serait en sécurité avec lui – toujours.

– Qu’avez-vous fait en attendant l’improbable retour de Garrett Whitaker ? interrogea Maylène.

Avez-vous rêvé, comme moi, de bonheur, d'amour, de savoir enfin où était votre vraie place ?

– J'avais une caisse de bières et une cartouche de cigarettes, Je me suis dit que j'avais juste le temps de les finir toutes les deux avant que la plateforme ne coule.

Il parlait d'une voix dure, désespérée, comme l'homme qu'il avait été durant cette nuit de tempête. Il s'adoucissait pourtant pour reprendre :

– Mais Garrett Whitaker est revenu, alors qu'il n'aurait pas dû. C'est lui le héros, Maylène. Il n'aurait jamais dû risquer sa vie pour sauver la mienne.

– Pourquoi l'a-t-il fait ?

– C'était sa plateforme, je faisais partie de son équipe, il s'est senti responsable de moi.

D'un inconnu... mais pas de sa propre fille.

– Cette nuit-là a changé votre vie, n'est-ce pas ? Garrett Whitaker a changé votre vie ?

– Oui. Il n'avait absolument rien à gagner – et tout à perdre – en venant à mon secours. Je me suis dit que le moins que je pouvais faire, c'était d'essayer de transformer ma vie... d'avoir une vie qui vaille la peine d'être sauvée.

– Vous a-t-il aidé ?

– Vous voulez dire en me donnant de l'argent pour faire des études ? Il me l'a proposé, mais j'ai refusé. Il m'avait déjà aidé pour l'essentiel.

– Et vous êtes restés proches au fil des années ?

– Pas vraiment. Nous nous sommes croisés quelquefois.

– Vous le tenez réellement pour un héros ?

– Oui. Pas vous ?

Pour vous, oui, et pour la fille dorée qu'il aime, mais...

A mesure que Maylène écoutait le récit de Sam, les ombres étaient revenues dans ses yeux. La talentueuse actrice avait oublié de les dissimuler, si bien qu'elle se révélait maintenant à Sam dans toute sa vulnérabilité.

– Parlez-moi de vos héros, Jade, pria-t-il sourdement. Ou, mieux encore, racontez-moi le moment le plus important de votre vie, celui qui a le plus bouleversé votre existence.

Mes parents étaient mes héros, songea Maylène. Jusqu'à ce que j'apprenne que mon père n'était pas mort et que ma mère m'avait trompée toutes ces années. Le bouleversement ? Le jour où j'ai découvert tous les mensonges.

– Maylène ? appela tendrement Sam, luttant contre la déception qui le gagnait à voir le merveilleux regard retrouver sa froideur.

Il s'était dévoilé pour elle, sans lui raconter toute sa vie, mais il s'était confié comme jamais auparavant à personne. Et en retour ? Elle s'éloignait de lui, se fermait.

– Il faudra que j'y réfléchisse, répondit-elle, fuyante. Je ne suis pas certaine d'avoir eu des héros, ni d'avoir vécu des bouleversements.

– D'accord, Jade. Vous y réfléchirez.

Moi aussi, j'ai à réfléchir : essayer de m'attacher à vous est sans doute l'acte le plus auto destructeur de toute ma vie.

11

Je suis parfaitement capable de parcourir cinq cents mètres ! avait plaisanté Allison avec un rire sourd et un regard pétillant.

Maintenant qu'elle entreprenait le court trajet, ses yeux brillaient de plus belle, et tout son être fourmillait d'énergie.

Elle avait dormi profondément, pour s'éveiller merveilleusement fraîche et dispose. Une demi-heure après en avoir fait la demande, sa robe de coton blanc et bleu était revenue du repassage ; il ne lui restait qu'à choisir les chaussures, la ceinture et les bijoux.

Dans ses deux valises, elle avait surtout apporté des plans de Hong Kong, des guides, des objectifs et des filtres, avec juste assez de vêtements pour tenir jusqu'à l'arrivée de sa malle, le mercredi suivant. Bien qu'elle n'eût à choisir que dans un maigre éventail d'accessoires, il lui fallut un temps fou pour faire son choix entre les couleurs et les parures.

Se posa ensuite le problème des cheveux. Elle avait beau avoir emporté barrettes, pinces et élastiques, leur usage était purement fonctionnel et elle ne les portait que lorsqu'elle était seule afin de retenir ses cheveux quand elle lisait, écrivait ou développait des films dans son labo. Un moment, elle envisagea de les balayer en arrière, ou encore d'essayer une coiffure vraiment élégante comme le coquet chignon serré de Maylène. Elle y renonça avant même d'avoir fixé une barrette. C'était sans espoir. Dès qu'elle sortirait dans la moiteur ambiante, mèches et boucles rebelles viendraient saccager le soigneux lissage.

Sans espoir, se répétait-elle en marchant à présent dans la brise tiède. Sans espoir et absurde... James est marié à son métier et au souvenir de son épouse ; s'il devait se lier à nouveau, ce serait avec une femme comme Maylène. Pour l'heure, le Palais de jade – sa promesse à Gweneth – est sa seule passion.

Pour ma part, je mettrai toute l'extraordinaire énergie que je ressens à prendre les meilleures photos, se jura Allison. Pour James, peut-être pour

lui arracher un sourire.

Un flot humain ininterrompu encombra le trottoir de Chater Road. Sur la chaussée, c'était un lent défilé étonnamment silencieux de voitures particulières, taxis, limousines, autobus et trolleys. Certes, Allison percevait le ronronnement des moteurs ou le joyeux coup de cloche occasionnel d'un trolley, mais, curieusement, les klaxons se taisaient. Bien qu'avec ses quatre cent dix-huit véhicules au mile Hong Kong possédât l'une des circulations les plus congestionnées au monde, on y conduisait courtoisement. Les chauffeurs de taxi portaient des gants blancs et tout semblait se dérouler dans la plus parfaite civilité.

Dans le flot des marcheurs, Allison ne cessait de lever les yeux vers les gratte-ciel. Leurs vitres teintées de rose, d'indigo, de tons argentés et dorés, miroitaient au soleil ; leurs angles aigus, leurs lignes droites se troublaient dans d'invisibles vagues de chaleur. Elle saurait rendre cette symphonie chatoyante dans ses photos, se dit-elle, mais pas de la façon ordinaire. Chaque bâtiment serait photographié dans un effet de miroir, reflété dans un autre, une tour dorée reflétée dans une tour argentée, le rose dans l'indigo, l'or dans l'or...

En approchant de Murray Road, Allison cessa d'imaginer ses futures photos pour s'intéresser à son lieu de destination : devant elle, la tour Drake dressait dans l'azur sa rectitude d'ébène et d'argent, ses lignes élégantes et austères.

A l'image de son propriétaire.

Justement. Elle le vit alors qu'il était encore loin. Au milieu des monolithes d'acier et de pierre, James Drake marchait vers elle... à sa rencontre. Habillé d'un costume aussi noir que ses cheveux, il ne semblait pas le moins du monde souffrir de la canicule.

La chaleur qui irradiait de ses yeux ne provenait pas du soleil qui s'y reflétait, mais du feu dont il était habité. Une panthère aux yeux d'argent, songea Allison, sensuelle, puissante. Un prédateur. De tous les portraits qu'elle ferait de Hong Kong, celui de James serait le plus magnifique.

Les yeux argentés qui la repérèrent parurent luire d'une satisfaction paisible, comme l'esquisse d'un sourire. Le feu venait de passer au rouge et Murray Road les séparait encore pour un long moment.

Comme elle attendait au bord du trottoir, la jeune femme réfléchit davantage au portrait de James Drake. Portrait quasiment impossible à réaliser. Comment pourrait-on capturer, rendre sur la pellicule sa passion, sa puissance, sa souffrance ? A cet instant, les pensées d'Allison prirent un tour inquiétant ; la panthère de Hong Kong aux yeux d'argent était déjà captive. Certes, la puissance élégante de sa marche, sa fière assurance disaient haut et fort qu'il était le maître de son domaine. Cependant, il y avait quelque chose dans ses yeux, quelque chose de plus que l'immense chagrin qu'il avait de la mort de sa femme. James était pareil à une bête en cage, qui tourne inlassablement, qui flaire, qui cherche. Une bête affamée.

Que quelqu'un ait pu capturer James Drake paraissait une idée assez ridicule. Allison ne s'y attacha que le temps d'un feu rouge. De toutes les fibres de son corps, elle aspirait à combler le plus vite possible la distance qui la séparait de James. Mais la jeune femme, qui, toute sa vie, avait pris garde à ne pas mourir, à rester saine et sauve pour ceux qu'elle aimait, prit le temps de vérifier qu'aucun véhicule n'arrivait avant de poser le pied sur la chaussée.

Comme aucun danger ne se profilait, elle s'élança vers James, souriante. A cet instant, dans un éclair, Allison vit ce que personne, hormis quelques pompiers du pays de Galles, n'avait jamais vu : la peur flamboyer dans le regard de la panthère.

– Allison ! Attention !

Un klaxon hurla, pressé par la main gantée de blanc du chauffeur de la Daimler. Instinctivement, Allison remonta sur le trottoir, à la seconde même où l'imposante limousine l'effleurait, la rasant à quelques centimètres.

Elle comprit immédiatement l'erreur qui avait failli lui être fatale. Elle se trouvait dans une colonie britannique. A

Hong Kong comme en Angleterre, on roulait à gauche. A Hong Kong comme en Angleterre, pour s'assurer que la voie était libre, il fallait regarder sur sa droite et non sur sa gauche.

Erreur stupide, preuve irréfutable que Dorothy était venue à Oz avec toute sa naïveté. Le chauffeur de la Daimler eût-il roulé plus vite, son erreur stupide aurait tourné au drame. Enfin, elle était sauve et il n'y avait aucun dommage, sinon celui infligé à sa fierté – à son espoir stupide d'apparaître à James un peu expérimentée, un peu plus assurée dans sa féminité.

Il était auprès d'elle maintenant et, dans ses yeux, la peur, si elle avait existé, avait fait place à l'inquiétude.

– Vous allez bien ?

– Très bien ! assura-t-elle, tandis qu'ils traversaient Murray Road. Mais je me sens stupide.

– Il ne faut pas. C'est une erreur normale.

– Ah... merci.

– Bonjour, Allison, reprit James quand ils eurent atteint l'autre trottoir.

– Bonjour, James.

– Avez-vous bien dormi ?

Elle leva les yeux vers les cernes noirs qui soulignaient ceux de son interlocuteur, trahissant son manque de sommeil. Pourquoi James Drake ne dormait-il pas ? s'interrogea-t-elle. Cauchemars ? Soucis à propos de son empire ? Inlassables allers-retours nocturnes dans sa cage invisible ?

A force d'attendre sa réponse, les yeux ombrés de noir parurent s'inquiéter.

– Oui, merci, répondit-elle. Incroyablement bien.

En terrasse au sommet de la tour, le bureau de James Drake était à l'image de son occupant, un lieu austère et pourtant élégant, tout en teintes brunes et grises. Sur la surface ardoise de son bureau, une statuette d'ambre de la dynastie Tang représentant un cheval apportait l'unique touche de couleur.

Les vitres qui allaient du sol au plafond, qui de dehors miroitaient comme l'argent, avaient de l'intérieur la transparence du cristal ; elles garantissaient une intimité absolue tout en offrant une vue imprenable sur le monde extérieur ; un monde qui s'arrêtait beaucoup plus bas. Seuls les gratte-ciel de la Bank of China et du Central Plaza grimpaient plus haut à l'assaut de l'azur.

– J'avais espéré vous montrer Hong Kong ce matin, malheureusement je dois prendre l'avion pour Sydney d'ici une heure.

– Oh, je comprends, bien sûr. Je ne comptais pas... D'après ce que j'ai lu, il y a d'excellentes visites guidées. Je pensais consacrer quelques jours

aux excursions organisées, histoire d'avoir une vision générale, avant de me lancer toute seule.

– Mon assistante, M^{me} Leong, vous réservera des places pour les visites. Ensuite, dès que vous serez prête à aller à l'aventure, une voiture avec chauffeur sera à votre disposition.

– Je n'ai besoin ni de voiture ni de chauffeur, James. Je connaîtrai bien mieux Hong Kong si j'utilise les transports en commun. Et puis, à moins que je n'aille dans les Nouveaux Territoires ou de l'autre côté de l'île, j' imagine que je me déplacerai surtout en ferry ou à pied.

James hésita quelques instants avant de répondre. Quand il le fit, il n'y avait aucune condescendance dans sa voix, pas la moindre indication qu'il la tînt pour naïve ou idiote. Au contraire, son intonation fut celle d'un homme attaché à la femme à laquelle il parlait.

– Soyez prudente, s'il vous plaît, Allison.

– Je le serai, promit-elle en souriant.

Et dans son regard elle discerna une lueur nouvelle qui s'accordait au ton de sa voix, une tendresse profonde, un éclat argentin plus brillant... quelque chose que le cœur frémissant de la jeune femme interpréta comme une attirance, un désir. Puis la lueur disparut, faisant place à une dureté de pierre. Elle avait certainement été victime d'une illusion, d'un mirage provoqué par la chaleur intense qui émanait de James.

– Bien, conclut-il, d'une voix un peu rude, altérée.

– Combien de temps resterez-vous en Australie ?

– Je rentre samedi après-midi. Le soir, il y aura une réception pour célébrer le Palais de jade, à laquelle vous êtes évidemment conviée.

– C'est très aimable. Où aura-t-elle lieu ?

– Je vais vous montrer.

A travers son domaine de granit, il la précéda depuis les baies vitrées d'où l'on dominait Victoria Harbour jusque dans l'angle sud-ouest de son bureau. Là, il désigna un bâtiment perché au sommet du pic Victoria qui le coiffait comme une couronne de perles.

– Là-bas, à Peak Castle.

– C'est un hôtel ?

– Non, c’est la demeure de sir Geoffrey Lloyd-Ashton et de son épouse. Eve vous plaira. Je suis heureux que vous fassiez si tôt sa connaissance.

Ève ? se répéta Allison, frappée par la tendresse qui perçait dans la voix de James. Qui était Eve ? Quelle était sa relation avec James ?

Elle ne le questionna pas à propos d’Eve ; elle ne demanda pas non plus, ni à James ni à l’efficace M^{me} Leong, quelle tenue serait la plus appropriée pour un dîner à Peak Castle. Ce serait forcément une soirée habillée, smokings en soie et robes de satin. Par chance, Allison possédait la robe qui convenait. Elle devait arriver le mercredi suivant, avec sa « garde-robe Hong Kong », une collection hétéroclite de shorts, de robes légères, et aussi de tenues de soirée qui faisaient partie de son trousseau et qu’elle aurait dû porter une fois devenue M^{me} Stephen Gentry.

Pour la réception à Peak Castle, elle mettrait sa préférée. Qu’elle fût entrée en sa possession était tout à fait surprenant ; elle avait insisté pour l’acheter malgré les objections conjuguées de ses deux grands-mères, comme mues par un sombre présage. Bien sûr, Iris Parish et Pauline Whitaker la trouvaient belle. Qui eût prétendu le contraire ? Cette soie ivoire, ornée de volutes entrelacées en paillettes irisées, était parfaite pour un mariage de conte de fées. Elle était comme un message d’innocence, de pureté. Détail extraordinaire : chaque paillette iridescente révélait un minuscule arc-en-ciel.

Allison et ses deux grands-mères avaient découvert la robe dans le célèbre magasin d’habillement Neiman-Marcus. Si la griffe Perle de lune leur était inconnue, la vendeuse avait quelques informations :

– Le créateur est de Hong Kong. Je ne me rappelle plus son nom, mais je sais que c’est une femme, ce qui explique que ses modèles soient tellement romantiques. Perle de lune fait sensation en Europe depuis plusieurs années déjà, et à peine la marque a-t-elle été commercialisée aux Etats-Unis que les ventes ont battu des records.

Perle de lune eût-elle été de Dallas ou de New York, ou même de Tombouctou, les grands-mères d’Allison n’auraient pas hésité à acheter cette robe stupéfiante. Mais parce qu’elle venait d’Asie, de Hong Kong, elles regimbèrent, et la petite-fille qui s’efforçait toujours de leur plaire se

montra pour une fois rebelle. C'était justement cette robe, oui, ce modèle romantique où chatoyaient les promesses pastel d'une infinité d'arcs-en-ciel, qu'elle porterait la veille de son mariage.

Ce jour-là, chez Neiman-Marcus, il était inimaginable que le mariage et le gala prévu la veille n'aient point lieu. Six semaines plus tard, alors qu'elle préparait ses bagages, Allison avait jugé que la robe conviendrait parfaitement à un autre événement : l'inauguration du Palais de jade au soir de la Saint-Sylvestre.

Voilà qu'elle porterait la robe encore plus tôt, ce qui signifiait qu'il lui en faudrait une autre pour le Nouvel An. Certes, elle en possédait plusieurs dans son trousseau, mais aucune n'était aussi romantique. Justement, songea-t-elle, elle était à Hong Kong, le pays de Perle de lune. Elle trouverait une boutique à cette enseigne, et si la robe qu'elle recherchait n'existait pas encore, peut-être trouverait-elle une couturière. Elle souhaitait une soie vert jade, quelque chose d'exceptionnel pour une soirée exceptionnelle.

12

Peak Castle – Pic Victoria

Samedi 19 juin 1993

Si Cynthia Andrews avait autant d'ambition qu'un taï-pan, ce n'était pas la fortune qu'elle recherchait ni même le pouvoir. Elle aspirait simplement à la célébrité. La belle et talentueuse journaliste de la BBC s'était déjà fait un nom à Londres, mais ses reportages ne portaient que sur les nouvelles locales. Elle aspirait à élargir son champ d'investigation au plan international, d'autant que son mépris pour la monarchie lui rendait insupportable ce qui passait en Angleterre pour des informations, à savoir l'interminable saga de la vie et des amours des membres de la famille royale.

Pour la reine Elizabeth II, 1992 avait été « l'annus horribilis », année durant laquelle la souveraine avait assisté à l'effondrement des mariages de ses enfants et vu son château préféré partir en fumée. Pour Cynthia aussi, cette année-là avait été la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Elle voulait rendre compte d'informations réelles, sérieuses ; elle trouverait sa pâture à Hong Kong. Bien que la restitution de la colonie à la Chine populaire fût encore éloignée de quatre ans, il se produisait tous les jours quelque fait important à l'heure où le gouverneur de Hong Kong entreprenait de démocratiser le territoire. La BBC n'avait aucune envie de perdre Cynthia Andrews, mais celle-ci menaçait de les quitter pour CNN si elle n'était pas nommée à Hong Kong afin d'y couvrir le bras de fer entre le gouverneur Patten et la Chine.

Elle finit par obtenir satisfaction. A la mi-avril, à peine installée dans ses nouvelles fonctions, la journaliste découvrit avec surprise – et grand plaisir – un premier agrément à sa mutation : Tyler Vaughn était à Hong Kong.

Deux ans plus tôt, au moment où elle couvrait la visite de la princesse de Galles à Monte-Carlo, Cynthia s'était trouvée près de la ligne d'arrivée

lorsque Tyler avait remporté le fameux Grand Prix de Monaco. Pour le champion de formule 1 devenu magnat du commerce maritime, cette victoire au Grand Prix avait été une revanche sur la course qui avait failli lui coûter la vie quatre ans auparavant. Suffisamment proche du podium, Cynthia avait pu décrypter sa réaction à l'issue de sa remarquable victoire. Plus grave que radieux, nullement étonné, le guerrier qui venait de vaincre son vieil ennemi était déjà loin, et son regard bleu fouillait l'horizon à la recherche de nouveaux mondes à conquérir.

A l'époque, à Monaco, Cynthia n'avait pas fait la connaissance de Tyler. Mais elle s'était juré que si l'occasion se présentait, elle trouverait le moyen de le contraindre à s'intéresser à elle, du moins pour un temps. Si la victoire de Tyler à Monte-Carlo avait marqué la fin de sa carrière de coureur automobile, il restait le nomade qu'il avait toujours été, errant d'un circuit à l'autre. Il voguait maintenant de port en port et régnait sur son empire maritime depuis les maisons qu'il possédait un peu partout dans le monde. Néanmoins, le Palais de jade lui imposait maintenant une escale un peu plus longue. Jusqu'à l'ouverture de l'hôtel, il vivrait à Hong Kong, dans une suite du Régent, afin de veiller personnellement à la qualité et à la livraison des matériaux de construction commandés spécialement, ainsi que des œuvres d'art acheminées par ses navires.

Peu après son arrivée à Hong Kong, Cynthia entreprit d'organiser sa rencontre avec Tyler. Malgré son impatience, elle s'aperçut que l'opportunité ne se présenterait sans doute pas avant le mois d'août. A cette date, elle ajouterait une interview d'une vedette de l'actualité à son bulletin télévisé du jeudi soir. Quel meilleur invité que ce patron de trente-six ans dont Grand Prix, la compagnie commerciale, était devenue en quatre ans seulement assez prestigieuse et florissante pour concurrencer la Lloyd-Ashton ?

A un moment, à l'antenne ou après, Cynthia demanderait à cet homme connu pour sa passion de la vitesse et du danger comment il assouvissait cette passion, maintenant que sa vie allait au rythme des lentes traversées de super-cargos et non plus à celui de la formule 1. Et puis, avec son sourire le plus provocant, elle lui offrirait un exutoire à sa passion parfaitement satisfaisant.

Malgré ce plan soigneusement ébauché, Cynthia n'eut pas à attendre le mois d'août pour rencontrer Tyler Vaughn. A la mi-mai, avant même qu'elle

l'ait appelé pour lui proposer l'interview, ils firent connaissance sur le champ de courses de Happy Valley. A l'invitation de l'un des organisateurs du Jockey Club, tous deux assistaient aux courses de chevaux depuis une luxueuse loge privée.

La liaison de Cynthia avec Tyler durait maintenant depuis un mois à peine... et déjà elle sentait la lassitude de son amant. Mais Cynthia était philosophe. Leur relation était seulement physique, sans le moindre soupçon d'amour ; elle était aussi sensuelle que le climat de Hong Kong en juin. Tant que durerait le plaisir, elle le savourerait.

Ce soir, grâce à Tyler, elle aurait l'occasion extraordinaire de côtoyer l'élite au sommet du pic Victoria. Elle ne saurait jamais si Tyler avait eu l'intention de lui demander de l'accompagner. Dès qu'elle avait repéré l'invitation adressée à son amant – accompagné s'il le souhaitait –, elle s'était invitée de son propre chef. Le carton doré sur tranche était en soi une pièce de collection. Il portait, en lettres d'or, le cachet de sir Geoffrey Lloyd-Ashton et son nom en caractères chinois.

En réponse à la requête câline de Cynthia, Tyler, amusé, lui avait donné l'invitation. A présent, il s'apprêtait à lui offrir une soirée parmi l'élite de Hong Kong – uniquement des milliardaires, ainsi que le gouverneur. La journaliste qu'elle était travaillerait dur, car au cours de ce dîner de riches et de puissants à Peak Castle, on ne manquerait pas d'évoquer l'avenir du Hong Kong capitaliste.

– Pas d'interview, l'avertit Tyler, devinant ses pensées au moment où il arrêta sa Lamborghini.

Avant que la portière ne fût ouverte par un valet vêtu de blanc, Cynthia adressa à son compagnon le plus innocent des sourires.

– Des interviews ? Moi ?

– Je suis sérieux, Cyn.

– Je sais, et je me tiendrai tranquille. Je me contenterai de tendre l'oreille.

Cynthia Andrews ne croyait pas aux contes de fées. Pourtant, songea-t-elle, Peak Castle avait quelque chose de fantastique. Même les deux volées de marches en marbre blanc qui menaient à l'entrée ajoutaient à la magie du lieu. En les gravissant, le regard était attiré, comme aspiré par l'édifice d'un

blanc immaculé qui se détachait sur un ciel d'été rose et lavande, couronné ce soir de juin par un spectacle rare : l'alignement de Vénus et du croissant de lune.

Le tout-puissant sir Geoffrey Lloyd-Ashton était-il convenu avec les dieux de cette romantique conjonction de la planète avec la lune ? Un présent pour son épouse, peut-être, la femme qu'il chérissait plus que tous ses autres trésors ?

En quittant l'Angleterre, Cynthia avait cru laisser derrière elle la royauté. Or, à gravir l'escalier en marbre de Peak Castle, elle eut l'impression d'entrer dans la demeure d'un couple royal. Certes, sir Geoffrey pouvait légitimement prétendre à la couronne de Hong Kong. Citoyen le plus fortuné et le plus puissant de la colonie, il pouvait considérer Hong Kong comme son royaume.

Et Eve ? Cette femme qui deux fois par semaine – jamais plus, jamais moins – daignait quitter son château au milieu des nuages pour aller frayer avec ses respectueux sujets ? Pour uniques titres de renommée, lady Lloyd-Ashton possédait ses yeux bleus, ses cheveux sable, sa beauté éthérée – sans omettre le fait que, forte de cette arme efficace, elle avait réussi là où des légions de femmes avaient échoué : elle avait séduit le séducteur. Agée de vingt-six ans seulement à l'époque, de seize ans plus jeune que le fringant taiï-pan, Ève avait su se faire épouser par le maître de Hong Kong.

La rumeur courait qu'après sept ans d'union, sir Geoffrey était toujours sous le charme. Lady Lloyd-Ashton était chérie par son bel époux, sir Geoffrey était adoré par sa ravissante femme ; ils représentaient à Hong Kong le couple idéal.

Cynthia refusa d'envisager que l'émotion douloureuse qu'elle éprouvait pût être de l'envie. Le temps que Tyler et elle parviennent en haut de l'escalier, elle avait savamment transformé son sentiment en pur mépris – à temps pour faire face à la femme qui apparemment prisait tant la vie de château qu'elle finissait par se prendre pour une princesse.

– Vous devez vous sentir très sûre de vous, susurra la journaliste.

Elle avait adopté une voix douce et ses lèvres souriaient, mais ses yeux violets fouillaient Eve comme on scrute une statue d'albâtre, non pas un être humain.

– Car vous êtes, au fond, l’une des rares princesses sans tache qui reste dans l’Empire britannique. Ce qui est un véritable tour de force de nos jours. N’est-ce pas, Tyler ?

Tyler ne put qu’acquiescer. La femme qu’il avait devant lui était belle à couper le souffle ; grande, fine, dotée d’une classe qui était le fruit de siècles de tradition. Dans cette prodigalité de qualités et de charmes, elle avait sacrifié l’un de ses plus glorieux attributs ; ses cheveux sable, qui auraient dû dévaler dans son dos en cascades lustrées, étaient coupés très court, de façon à encadrer simplement son visage exquis... aux yeux stupéfiants.

Des saphirs, songea Tyler. De ces yeux qu’on ne peut oublier. Des yeux hantés aussi.

– Pardonnez-moi, fit-il.

Il répondait à la question de Cynthia, mais s’adressait à Eve, sans quitter les étonnants saphirs et comme désireux de s’excuser pour ce qui leur causait cette souffrance sourde.

– Je n’ai pas suivi la conversation, ajouta-t-il.

– Lady Lloyd-Ashton est la princesse de Peak Castle, expliqua Cynthia. Mais – et c’est tout à son honneur –, contrairement à tant de nos princesses des temps modernes, elle n’a jamais été effleurée par le moindre parfum de scandale.

Tyler ne pouvait plus s’arracher du regard d’Eve. Il lui semblait que son expression un peu hagarde – sa douleur même – s’était atténuée en réponse à son excuse muette.

Pourtant, il fallait faire taire Cynthia. Un coup d’œil glacé de son compagnon l’arrêta net. Alors que la couleur désertait les joues de Cynthia, Tyler revint à Eve.

– Bonsoir, lady Lloyd-Ashton, murmura-t-il en souriant.

L’espace d’un merveilleux instant, les yeux bleus dirent adieu à leurs fantômes, pour ne laisser briller que l’espoir et la gratitude.

– Bonsoir, monsieur Vaughn.

Ce fut alors que sir Geoffrey apparut, un sourire accueillant aux lèvres et tendant une main chaleureuse.

– Bonsoir, Tyler. Ravi que vous ayez pu vous joindre à nous.

– Tout le plaisir est pour moi, répondit Tyler autant pour l’hôte que pour son épouse qu’il devait renoncer à contempler.

– Ainsi que M^{lle} Andrews, continua Geoffrey, la star des journalistes de Hong Kong. Bienvenue à Peak Castle. Permettez-moi de vous présenter à quelques-uns de nos invités. Je gage que vous serez contente d’en rencontrer certains.

Cynthia lança un regard de défi à Tyler, puis sourit modestement au puissant – et si beau – taï-pan.

– Je n’en doute pas, sir Geoffrey.

Durant un instant, Tyler se demanda si le maître des lieux allait offrir son bras à Cynthia et l’entraîner sans même avoir paru prêter attention à son épouse. Mais, avant d’emmener la journaliste, Geoffrey posa sur sa femme un regard dont il ne chercha pas à déguiser l’infinie tendresse.

– Tu es ravissante ce soir, mon amour, souffla-t-il, les yeux caressants.

A l’évidence, sir Geoffrey Lloyd-Ashton eût volontiers passé des heures à contempler sa belle épouse. Pourtant, sur un sourire désarmant, il revint à Cynthia.

– Nous y allons, mademoiselle Andrews ?

Tyler ne les regarda pas descendre l’escalier à rampe d’or qui menait au grand salon. Il fixait Ève. Les tristes fantômes étaient revenus dans les yeux de saphir. Et Tyler eut beau sourire à la jeune femme, il semblait que des spectres lui avaient obscurci la vision.

Tyler allait se décider à parler quand, soudain, sur un battement de cils, les saphirs retrouvèrent leur éclat. D’autres invités arrivaient ; lady Lloyd-Ashton se devait à son rôle d’hôtesse... et de princesse.

Tout d’abord, James, Allison, Sam et Maylène avaient décidé de se rendre ensemble à Peak Castle dans l’une des limousines de l’hôtel. A quatre heures de l’après-midi, le projet ne tenait déjà plus : Maylène avait décidé d’emprunter la Jaguar de James pour se rendre toute seule à la soirée ; puis, à six heures, James s’aperçut qu’il avait encore de nombreux coups de fil à passer. Il informa le chasseur en chef que seuls Sam et Allison

quitteraient l'hôtel à 18 h 45 et que lui-même aurait besoin d'une seconde voiture plus tard.

Le dîner ne devant pas commencer avant neuf heures, Eve avait prévenu James qu'il n'avait pas besoin d'arriver plus tôt et qu'il pouvait éviter les deux heures de mondanités préliminaires. Mais pour Eve, parce qu'elle donnait cette soirée en l'honneur de son hôtel, James arriva à 19 h 30.

Pour Eve... et pour Allison.

James n'avait pas vu la photographie depuis le lundi précédent, mais durant son séjour en Australie, une image aux joues roses et aux yeux d'émeraude avait – timidement et hardiment à la fois – occupé son esprit, même pendant les moments sacro-saints : quand il était censé se concentrer sur la solution des problèmes que lui posait le complexe... et quand il était seul, à penser à Gweneth.

Il avait envie de passer du temps avec Allison, il en avait besoin. A n'en pas douter, dès qu'il serait confronté à la femme en chair et en os, non plus à une rêverie sans objet, son attirance pour elle s'éteindrait.

Il la découvrit sur l'une des nombreuses terrasses en marbre du château. Immobile, elle contemplait la cité à ses pieds. Un arc-en-ciel, reflet des lumières de la ville, miroitait sur sa chevelure rouge et or, repris en écho par les innombrables arcs-en-ciel qui chatoyaient sur sa robe. Bien qu'il ne vît pas son visage, il imagina son expression adorable. A cet instant, il dut admettre la réalité : la seule chose réellement impossible était son espoir de voir ses sentiments pour elle mourir aisément.

Doucement, si doucement, il murmura une question qu'il adressait plus à son propre cœur qu'à celui de la jeune femme :

– Vous sentez-vous coupable ?

Au son de sa voix, le bonheur saisit Allison. Elle fut heureuse qu'il soit là, heureuse qu'il ait pris la peine de la chercher. En son absence, elle s'était fait une promesse courageuse : puisqu'il semblait qu'elle fût incapable de prononcer des paroles intelligentes ou recherchées, elle avait décidé, la prochaine fois qu'elle verrait James Drake, de lui parler en toute simplicité, comme elle s'était toujours exprimée, avec franchise et candeur, sans artifice. Il risquait de la trouver affreusement naïve ? Tant pis. Elle était ainsi.

Quand elle se tourna vers James, son cœur frémissant prit son envol. Derrière lui, Vénus et le croissant de lune plongeaient son visage dans l'ombre, mais elle distinguait ses yeux argentés éclairés par le brasier qui couvait en lui.

Il faut que je lui parle, décida-t-elle. Avec des mots simples, tout de suite.

– Très coupable, confessa-t-elle sourdement. Comment le savez-vous ?

– Lors de notre première conversation téléphonique, quand je vous ai dit que j'espérais que vous seriez ici à cette date, vous avez fait allusion à un mariage auquel vous aviez l'intention de vous rendre ce week-end.

– J'avais oublié que je vous en avais parlé.

– Vous deviez être demoiselle d'honneur ?

– Non.

Comme elle secouait doucement la tête, des éclats de lune miroitèrent dans la nuit.

– Je devais être la mariée.

– Allison... je suis absolument désolé.

– Merci, James, mais il ne faut pas. Ce mariage n'aurait pas été heureux.

Contrairement au vôtre.

– Pourtant, lui rappela James, vous vous sentez coupable.

– Pas à cause de cela.

Comme elle inclinait une tête pensive en reconnaissant qu'elle n'éprouvait aucun remords d'avoir annulé son mariage quasiment à la dernière minute, les boucles souples qui auréolaient son visage se firent rayons de lune joueurs... puis flammes dansantes... et les deux lumières s'épousèrent dans un pas de deux extraordinaire.

– Je pensais à ma famille, surtout à mes grands-parents. Ils ne voulaient pas que je vienne à Hong Kong. Je sais qu'ils espéraient qu'à peine arrivée, je détesterais cet endroit et reprendrais le premier avion pour Dallas.

– Mais vous êtes toujours là.

– Oui.

– Vous ne détestez pas Hong Kong.

– Oh non, répondit Allison, fidèle à la promesse de franchise qu’elle s’était faite. Je l’adore.

Sam devina, à la seconde près, l’instant où Maylène arriva à Peak Castle. Il l’avait cherchée, il s’était fait du souci pour elle, se demandant pourquoi elle avait préféré venir seule. Quand il la vit paraître en haut de l’escalier de marbre blanc, il regretta de s’être inquiété.

Elle avait voulu faire une entrée remarquée, voilà tout. Et l’effet était réussi. Tous les regards se rivèrent sur l’apparition dorée, et un silence respectueux accompagna sa lente progression, digne d’une reine. Elle ne portait pas de couronne, elle n’en avait pas besoin. Sa noire chevelure, coiffée en épaisse torsade, brillait comme si on l’avait parsemée de diamants.

La règle, non édictée mais tacite, concernant la parure des invités pour cette réception à Peak Castle, était assez conformiste : smokings noirs et robes longues en soie. Au milieu de ces tenues de cérémonie, Maylène Kwan portait un pantalon, élégant, coûteux ; un ensemble Chanel à n’en pas douter. Un plissé de lamé doré moulait de façon provocante son buste parfait avant de s’évaser sur le pantalon flottant.

Sam s’apprêtait à détourner le premier le regard de la déesse dorée, mais quand il vit ses yeux assombris par une douleur secrète et profonde, il comprit. Voilà comment Maylène survivait dans un monde dont elle ne percevait qu’hostilité et mépris. Prenant l’offensive, elle attirait l’attention sur sa différence, elle accentuait – elle glorifiait – son exception.

Non qu’elle s’en glorifiât réellement, Sam le savait. Elle détestait être en représentation, mais croyait ne pas avoir le choix. Créature exotique, elle savait que les gens l’observeraient quoi qu’elle fasse ; alors, en leur donnant des raisons de la détailler, elle conservait un semblant de dignité, de contrôle.

Sam ne se détourna pas. Impatient, ayant mal pour elle, il la regarda se frayer un chemin au milieu de tout ce que Hong Kong comptait de personnalités riches et célèbres. Dès qu’elle eut salué quelques relations, il vola à son secours.

– J’ai besoin de m’entretenir en privé avec mon architecte, prétextait-il avant de l’entraîner.

Il l'emmena sur la terrasse la plus proche qui embaumait le frangipanier.

– Vous y êtes arrivée.

– Bien sûr !

Son ton était brusque, presque cinglant, les blessures de son cœur à vif.

– Je ne suis pas des leurs, Maylène. Je suis votre ami. Je veux l'être.

Ses paroles la troublèrent, ou peut-être sa gentillesse.

– Vous vouliez me parler de l'hôtel, Sam ?

– Non, répondit-il avec un sourire. C'était un pèlerinage sentimental ?

– Pardon ?

– Je me suis demandé où vous étiez, pourquoi vous veniez toute seule et non avec nous. Je me suis inquiété.

Dans un élan absurde, dangereux, elle faillit tout lui avouer. Oui, un pèlerinage sentimental. D'abord, elle était passée en voiture devant l'appartement où Juliana et elle avaient vécu durant les années heureuses, quand leur vie n'était qu'amour, puis les années suivantes, quand n'avaient plus existé que les blessures et les mensonges. Ensuite, elle avait roulé vers Mount Cameron Road, d'où elle pouvait apercevoir, à une courte distance, la charmante maison victorienne qui dominait la Vallée heureuse : la demeure de Vivian Jong, là où vivait sa mère quand elle avait rencontré Garrett Whitaker, là où elle était née. Sa mère habitait de nouveau la luxueuse propriété, ainsi qu'elle en avait fait le vœu. Cette récente acquisition prouvait bien que Juliana Kwan n'avait pas renoncé aux souvenirs romantiques de son amour imaginaire.

Une seule chose était vraie dans ce prétendu « amour » entre Garrett Whitaker et Juliana Kwan : leur fille, l'enfant de deux mondes... qu'aucun ne réclamait.

– Jade ?

– J'étais simplement d'humeur à faire une balade en voiture, dit-elle avec un sourire radieux qui se mua en masque hiératique. Alors, Cow-boy, que pensez-vous du château ?

– Magnifique.

– Vous n'avez pas l'air convaincu.

- Tout cela me paraît un rien prétentieux.
- De s'établir en monarque au sommet de la montagne ?
- Oui. Ou bien, ajouta doucement Sam, de se croire autorisé à aveugler un dragon.

– Avez-vous entendu parler du *fung sut*, Allison ?

La question de sir Geoffrey tomba entre les cinquième et sixième plats d'un dîner qui en comportait huit, festin cantonais préparé par l'un des plus grands chefs cuisiniers de Hong Kong. Les quarante convives étaient installés par tables de huit dans la salle de banquet du château. Des reproductions de fresques florentines en décoraient les murs, du plafond pendaient de superbes lustres vénitiens, et dans les quatre angles de la pièce se dressaient des statues de marbre signées Donatello.

A la table ronde en acajou sculptée à la main, où les invités d'honneur étaient attablés avec l'hôte et l'hôtesse, la conversation allait bon train. Non content de raconter merveilleusement les histoires, Geoffrey savait aussi encourager autrui à s'exprimer et il accueillait chaque anecdote, même la plus anodine, avec un grand intérêt.

Pour l'heure, son intérêt était tout entier porté vers Allison, arrivée de fraîche date à Hong Kong.

– J'ai lu des choses à propos du *fung sui*, répondit la jeune femme. Et au cours des visites guidées que j'ai faites, j'en ai appris un peu plus. Mais j'aimerais entendre votre définition, sir Geoffrey.

Geoffrey accueillit d'un rire appréciateur la finesse avec laquelle elle lui retournait la question et, sans se faire prier, se lança dans une description colorée, précise et divertissante de cette science « de l'eau et du vent » vieille de quatre mille ans.

– A Hong Kong, conclut-il, il ne faut jamais oublier les dragons. Nous sommes dans une région accidentée, où chacune des collines est la demeure d'un dragon. J'imagine, Allison, que durant votre excursion au pic Victoria vous avez entendu parler de Peak Castle ? Comme quoi ma demeure transgresse toutes les règles du *fung sui* ? On dit même qu'elle bouche la vision de l'un des dragons les plus vénérés de Hong Kong.

– En effet, reconnut Allison, les joues un peu plus roses, un délicieux sourire aux lèvres. Le guide y a fait allusion.

Sir Geoffrey Lloyd-Ashton parut plus amusé que chagriné d'entendre confirmer que son défi manifeste et moqueur aux lois du *fung sui* était encore mentionné dans les visites guidées, dix ans après la construction du château. A l'évidence, il ne redoutait pas que quelque conséquence néfaste s'abatte sur sa demeure.

– L'eau n'est pas un gros problème à cette altitude, plus de 550 mètres au-dessus du niveau de la mer, expliqua-t-il. Et si le vent essayait de renverser le château, il emporterait avec lui une bonne partie de la montagne. J'espère donc, Allison, que vous n'hésitez pas à nous rendre visite.

– Je n'y manquerai pas, sir Geoffrey, je vous remercie.

Elle lui eût volontiers précisé qu'elle savait les appareils photo interdits dans l'enceinte du château, mais déjà l'intérêt du maître de maison se portait ailleurs.

– Et vous, Maylène, croyez-vous au *fung sui* ?

Il n'y avait pas le moindre sous-entendu dans l'intonation de Geoffrey ; et il était logique qu'il posât la question à une native de Hong Kong qui se trouvait être également l'architecte du plus grand hôtel de la colonie. D'ailleurs, plus tôt dans la soirée, lorsqu'il avait porté des toasts à tous les convives de la table, il avait trouvé, pour louer Maylène, un souffle quasi lyrique.

Pourtant, Sam Coulter perçut la question comme un sarcasme. Exactement, il le savait, comme la percevait Maylène. Elle était assise auprès de lui et il la sentit se raidir. Mais l'éblouissante actrice sut se ressaisir très vite, pour répondre avec un sourire coquet, et sur le ton de la plaisanterie :

– J'y crois... à moitié, sir Geoffrey.

Si la question était destinée à voir si Maylène était susceptible sur le chapitre de son métissage, voire honteuse, elle remportait l'épreuve avec brio. Lumineux, ses yeux de jade disaient sans ambages que par sa double origine elle s'offrait le luxe de ne prendre que le meilleur de chaque culture, acceptant les traditions qui lui plaisaient et dédaignant les autres.

Le test – si test il y avait – était terminé. Quoique... Auprès de Sam, la femme drapée d'or ne semblait pas en être certaine. Geoffrey continuait de l'observer d'un regard bienveillant, et Sam la devinait qui s'armait pour d'autres questions, qui se préparait à briller quelle que fût sa souffrance intime.

Sam ne voulait pas qu'elle ait mal – jamais.

– Je suis certes nouveau venu à Hong Kong, sir Geoffrey, intervint l'entrepreneur d'un ton aussi nonchalant que son sourire, et je ne suis qu'un cow-boy, pourtant il se trouve que je crois au *fung sui*.

Sa réplique produisit l'effet escompté : Geoffrey cessa de soupeser Maylène pour s'intéresser à lui.

– Un bon point pour vous, Sam, approuva-t-il, nullement déconcerté. Un bon point, surtout, pour le Palais de jade. Votre croyance attirera plus encore la chance sur ce projet tellement important.

– Plus encore ? releva Allison.

Ce fut James qui répondit :

– Je crois que Geoffrey fait allusion à vous, Allison, ainsi qu'à Maylène, Sam et Tyler.

– Exactement, renchérit Geoffrey. Sans vous oublier, James. Mais il y a plus encore. J'ignore s'il s'agit de *fung sui*, ou plus simplement de l'amenuisement de la couche d'ozone, mais l'Observatoire royal s'apprête à annoncer que les pluies d'été ne tomberont pas avant un mois – sinon davantage.

– Il ne pleuvra pas avant fin juillet ? s'exclama Cynthia. Ce serait tout à fait inhabituel, non ?

– Absolument, répondit Geoffrey. Mais chaque année, les saisons semblent se décaler un peu plus. Même les typhons apparaissent plus tard dans l'automne. Un été sec sera une bonne chose pour vous, n'est-ce pas, Sam ?

– Je serais content de couler les fondations de l'hôtel dans une terre bien dure.

– Et vous, Allison ? Je présume qu'un temps sec est préférable pour la photo ?

– Oui, mais je trouverai toujours de quoi faire les jours de pluie. Cela dit, si l’air pouvait rester un peu plus longtemps tel qu’il est, ce serait merveilleux.

– Tel qu’il est ? Vous voulez dire affreusement humide ?

A la question outrée de Cynthia, Allison s’empourpra légèrement.

– Justement, cette humidité ambiante produit un effet remarquable. Une clarté irisée... magique. En tout cas, très photogénique, ajouta-t-elle, rougissant davantage. Je n’avais pas l’intention de commencer mes photos si vite, mais je vais aviser.

– Vous n’aviez pas l’intention de commencer si vite ? répéta Cynthia, surprise.

A Hong Kong, on ne remettait pas au lendemain ce qui pouvait être fait le jour même.

– Je souhaitais consacrer davantage de temps à me promener, expliqua Allison, à faire connaissance avec la ville.

– Vous promener ? A pied ?

– A pied, en ferry, en train... et bientôt, j’espère, par air. James, M^{me} Leong m’a dit que je pourrais emprunter l’un de vos avions. J’espère que cela ne pose pas de problème.

– Aucun. Les appareils, ainsi que les pilotes, sont à votre disposition.

– Merci.

Allison n’hésita qu’un instant avant d’ajouter :

– Mais je n’ai pas besoin de pilote, pas avant d’être prête à prendre effectivement des photos. D’abord, j’effectuerai toute seule quelques vols de reconnaissance.

– Vous savez piloter, Allison ?

La question venait d’Eve, ses premiers mots depuis le début du dîner.

– Je suis très admirative, reprit-elle quand Allison eut acquiescé. Pas vous ?

Ève s’adressait maintenant à James, mais d’une voix si douce qu’il ne parut pas l’entendre. James était loin, perdu dans une vision de l’avenir qui, il l’espérait, ne se concrétiserait jamais. Sans savoir que Garrett Whitaker

avait été pilote de guerre, ni qu'il avait risqué sa vie pour arracher Sam Coulter à une plate-forme pétrolière en train de couler dans une mer déchaînée, il n'avait aucun mal à imaginer l'adorable fille de Whitaker volant à la rescousse de gens en péril dans un Hong Kong dévasté.

– Je crains de n'avoir guère impressionné James quant à ma capacité à me déplacer à pied, finit par murmurer Allison, répondant elle-même à Ève. J'imagine donc qu'il doute de mes compétences de pilote.

– Que reproche-t-il à votre façon de marcher, Allison ? plaisanta Sam. Elle est trop texane ?

– Trop américaine. Je suis trop habituée à voir les voitures rouler à droite.

A James dont le regard d'argent se concentrait à nouveau sur le moment présent, sur elle, Allison précisa :

– J'ai appris à traverser depuis la dernière fois que je vous ai vu.

Les yeux gris eurent un sourire destiné à elle seule.

– Je n'ai pas douté un instant que vous y arriveriez.

– Avez-vous l'intention de conduire dans Hong Kong, Allison ? s'enquit Cynthia.

– Conduire ? Je...

– Non, décréta soudainement Maylène. A mon avis, Allison, poursuivit-elle avec plus de douceur, vous feriez mieux de vous abstenir. Même pour ceux qui sont accoutumés à rouler à gauche, c'est délicat, énervant et même dangereux.

– Je suis d'accord, renchérit Geoffrey. D'ailleurs, ce n'est pas indispensable. Vous avez tout le parc automobile des Alizés à votre disposition.

Durant cet échange, les yeux violets de Cynthia s'étaient dilatés ; maintenant ils lançaient des éclairs.

– Vous supportez cela, Allison ? Si vous étiez un homme

– un mâle texan, comme Sam –, nous n'aurions pas cette conversation. Pour ma part, j'estime que si vous êtes capable de traverser l'espace aérien surchargé de Hong Kong, vous parviendrez à vous faufiler dans la circulation automobile. J'en suis certaine. Qu'en pensez-vous, James ?

conclut-elle en inclinant la tête vers le promoteur. Nous savons tous que Maylène a conduit votre voiture ce soir. Vous feriez aussi bien confiance à Allison, n'est-ce pas ?

La confiance n'avait rien à voir en l'occurrence. James était d'accord avec Maylène et Geoffrey : il était inutile qu'Allison conduise dans Hong Kong. Pourtant, comme il quittait le regard provocateur de Cynthia pour celui, incertain, d'Allison, il comprit que cette dernière était encore confuse de son faux pas sur Murray Road et qu'il était important pour elle qu'il la crût capable de se débrouiller dans la circulation la plus dense du monde.

Il sourit aux ravissantes émeraudes.

– Je vous fais entière confiance pour conduire ma voiture, Allison, fit-il doucement.

Il n'était pas besoin d'en dire davantage. A ces mots, l'incertitude de la jeune femme se dissipa comme par magie. Égoïstement, parce qu'il désirait faire durer l'enchantement dans ce regard radieux, James ajouta :

– D'ailleurs, si vous acceptez de me prendre comme passager ce jour-là, j'en serai ravi.

– Oh, moi aussi !

– Dans ce cas, rendez-vous est pris. Nous en ferons une fête. En décembre, quand vos photos seront accrochées aux murs de l'hôtel, vous m'emmènerez en voiture de l'autre côté de l'île et nous dînerons à Aberdeen, dans un restaurant sur l'eau.

– Considérez le marché comme conclu, Allison, commenta Geoffrey. C'est là une promesse de gentleman et vous avez toute une tablée de témoins. En attendant, puisque vous ne pourrez nous conter vos aventures d'automobiliste qu'en décembre, parlez-nous un peu de vos plans de vol au-dessus de Hong Kong. Il faut absolument être en solo pour ce genre de reconnaissance ?

Ce serait préférable, bien sûr, afin qu'elle puisse se concentrer pleinement, mais...

– Souhaitez-vous m'accompagner, sir Geoffrey ? J'en serais ravie, sans compter que vous me serviriez de guide.

– Merci, Allison. L'offre est tentante mais, à vrai dire, ce n'est pas à moi que je pensais.

Geoffrey posa alors sur sa ravissante épouse le plus tendre des regards.

– Tu aimerais survoler Hong Kong avec Allison, n'est-ce pas, mon amour ?

– Oui, s'empressa de répondre Ève.

Parce qu'il le fallait, parce que la politesse l'exigeait. Et lady Lloyd-Ashton eut même un sourire.

– Oui, cela me ferait grand, grand plaisir.

Au bout de quelques instants, le regard caressant de sir Geoffrey quitta sa princesse pour revenir sur Allison.

– Malheureusement, soupira-t-il, mon Ève adorée n'en serait pas capable. Elle est terrifiée par l'avion. Nous nous en sommes aperçus en venant nous marier ici. Depuis, elle n'est jamais remontée en avion, et je ne voudrais surtout pas lui imposer cette épreuve.

– Pourtant, vivre ici, à Peak Castle, c'est un peu comme un vol, releva doucement Allison. L'invitation reste valable, ajouta-t-elle en regardant son hôtesse. Si nous le faisons et que vous éprouvez la moindre crainte, je vous jure de me poser aussitôt.

– C'est très généreux de votre part, Allison, rétorqua Geoffrey. Mais si vous vous contentiez toutes les deux de « voler » dans le château ? Quand le temps changera, Allison, vous serez la bienvenue si vous désirez venir déjeuner ici avec Eve.

– C'est très aimable à vous, murmura la jeune Américaine.

– J'attendrai ce moment avec impatience, Allison, fit Eve avec, cette fois, une sincérité qui dépassait la simple politesse.

D'ailleurs, Eve se désolait que ce déjeuner fût fixé à un mois au moins, peut-être plus. Mais Geoffrey avait parlé : Allison et elle se verraient lorsque la pluie tomberait sur Hong Kong... pas avant.

– Quelle soirée ! s'extasia Cynthia tandis que Tyler et elle marchaient vers l'entrée de l'immeuble « les Glycines », sur Arbuthnot Road. J'ai adoré chaque seconde. Pas toi ?

– Pas chaque seconde, Cynthia.

A entendre le ton trop calme sur lequel Tyler lui répondait, elle comprit qu'il n'avait ni oublié ni pardonné.

– D'accord, je n'aurais pas dû faire un tel plat à propos d'Allison au volant, mais...

– Je ne parle pas de cela, tu le sais bien.

Evidemment, elle savait. Une lueur de défi brilla dans ses yeux violets.

– Quoi ! Tu es encore fâché ! Je n'ai dit que la pure vérité à lady Lloyd-Ashton. Et, franchement, je crois qu'elle en a été flattée. Elle sait bien qu'elle est la princesse de Peak Castle, Tyler. C'est ce qu'elle cherche.

Était-ce vraiment le souhait d'Ève ? s'interrogea Tyler. Sa vie était-elle à l'image de ses rêves ? Tout y avait des allures de conte de fées et cependant...

– Elle n'a qu'un seul but, qu'un seul rôle dans l'existence : être décorative !

Cynthia en rajoutait, poussant son avantage à mesure que l'expression sévère de son amant s'adoucissait sous l'effet de quelque pensée secrète.

– Elle passe une matinée par semaine comme volontaire à l'hôpital des enfants, mais c'est uniquement pour la galerie. Au-delà de ça, rien !

Les traits de Tyler se durcirent à nouveau et Cynthia vit percer une froide colère dans les yeux bleu de glace.

– Tu ne montes pas avec moi ?

– Non.

A son tour, Cynthia fut prise de colère en constatant qu'il avait été subjugué par cette prétendue princesse. Mais comme elle n'avait rien à gagner en provoquant davantage Tyler Vaughn, elle se consola à l'idée de son futur tête-à-tête avec sir Geoffrey. Ils prendraient un verre ensemble, lui avait assuré le taï-pan. C'était elle qui avait manœuvré de façon à obtenir cette promesse de rendez-vous, prétextant l'occasion pour elle d'apprendre une foule de choses sur Hong Kong par l'un de ses plus puissants citoyens. Les séduisants yeux noirs de l'homme d'affaires lui avaient promis autre chose. Sir Geoffrey vénérât peut-être sa princesse, mais les maigres appas du corps pâle et fluët d'Ève ne suffisaient manifestement pas à le satisfaire.

– Je crois comprendre que notre histoire s'arrête là, Tyler, c'est ça ?

13

L'Œil du dragon

Dimanche 20 juin 1993

Il était près de deux heures du matin et la princesse était seule en son château. L'autre moitié du couple exemplaire était partie finir la nuit avec l'une de ses maîtresses.

Geoffrey serait doux avec sa maîtresse, songeait Eve. Sa violence sexuelle, il l'avait déjà exercée – sur elle.

Avant même que la soirée ne commence, Ève avait su que, quoi qu'elle fasse, quelque parfaite que soit son attitude, la nuit s'achèverait dans la brutalité. Comme chaque fois. Geoffrey adorait mettre sa princesse en représentation, montrer au monde l'exquis trésor qui lui appartenait. Pardessus tout, il adorait rappeler à Ève qu'elle était son bien.

Comme souvent en public, il avait joué avec elle ce soir, la traquant dans un jeu que lui seul pouvait gagner. Personne ne soupçonnait ces joutes secrètes. Et Ève seule connaissait la noirceur du désir que les autres voyaient briller dans le regard aimant de sir Geoffrey Lloyd-Ashton.

Ce soir, au cours du dîner, devant témoins et avec une tendresse caressante, il lui avait demandé si elle monterait en avion avec Allison. Elle devait répondre oui, la politesse l'exigeait, quand bien même elle savait que Geoffrey ne l'y autoriserait pas – surtout en compagnie d'un être aussi charmant et sympathique qu'Allison.

Geoffrey la croyait-il réellement prête à confier sa honte à Allison – à quiconque ? L'imaginait-il capable d'entraîner quelqu'un dans une tentative d'évasion vouée à l'échec ?

Non, bien sûr que non. L'homme qui possédait quasiment tout Hong Kong, et qui avait rendu sa femme célèbre au point que le moindre de ses pas était suivi par cinq millions de regards admiratifs, ne redoutait

nullement que son bien tentât de fuir. Simplement, il prenait plaisir à la tourmenter avec cette idée.

Il aimait la mettre au supplice en présence de témoins autant que lorsqu'ils étaient seuls.

Ce soir, une fois les invités partis, il avait dardé sur elle ses yeux de vainqueur.

– Es-tu affreusement déçue de ne pas pouvoir monter en avion avec Allison, ma princesse ?

– Non, avait-elle murmuré au moment où les lèvres de son mari écrasaient les siennes.

Non, non, non ! avait supplié son corps en subissant les violences que lui infligeait Geoffrey.

Eve avait à peine entendu la supplique fiévreuse de son être. Comme toujours, dès l'instant où Geoffrey l'avait touchée, son esprit s'en était allé. Et si maintenant sa chair blessée continuait de crier, elle refusait encore de l'entendre.

Eve songeait à la jeune femme qu'elle avait été, tellement ignorante de sa beauté et si avide d'être aimée qu'elle n'avait pas même entrevu la vérité : sir Geoffrey Lloyd-Ashton ne voulait que sa belle apparence. Rien d'autre...

Eve n'ignorait pas comment elle avait été conçue. Quand elle était petite fille, jamais on ne lui avait permis de l'oublier, comme si c'était sa faute, comme si elle avait choisi de devenir le symbole méprisé de la trahison de sa mère... comme si elle avait demandé à naître. L'homme qui allait devenir son beau-père tenait un bar, la Taverne du cheval blanc, dans un village côtier proche de Weymouth. Sa mère y travaillait comme serveuse ; son père biologique, un docker, était un habitué de la taverne qui aimait la bière et appréciait plus encore de flirter avec la barmaid délurée chaque fois que celle-ci se chamaillait avec son amant.

La liaison de la coquette et du séduisant débardeur avait eu les effets escomptés : rage, jalousie, réconciliation, mariage enfin. Et une conséquence non désirée : une naissance. Pour de perverses raisons

expiatoires, la mère d'Eve ainsi que son beau-père avaient tenu à ce qu'elle vienne au monde.

Ève était celle qui devait le plus souffrir de cette décision. Même son nom était un châtiment, la tentatrice de l'Eden, la créature rebelle qui avait entraîné l'humanité dans le péché. Son beau-père l'avait en horreur. Il retrouvait son rival dans le minois enfantin et, avant même qu'elle comprît le sens des mots, se moquait de sa laideur. Sa mère la haïssait tout autant, et refaisait l'histoire en donnant à son père le rôle de l'abominable séducteur, quand c'était elle qui avait fait des avances au docker.

Ève passa son enfance à souhaiter la mort. Elle était persuadée d'être atrocement laide et de ne pas mériter la moindre affection. Elle ne s'était jamais regardée, mais l'eût-elle fait, et quand bien même elle avait toujours été belle, elle n'eût pas vu qu'elle était ravissante. Elle se serait vue ainsi que la voyaient les autres : un objet de risée aussi bien chez elle qu'en dehors, une petite chose maigre, voûtée, souffreteuse, dont les extraordinaires yeux bleus ne révélaient que tristesse, peur, désespoir.

– Reculez ! Reculez du bord, vous allez tomber !

L'appel affolé retentit derrière elle, une voix humaine, aussi impérieuse que les mugissements de la mer qui l'imploraient de sauter.

Ève venait souvent au sommet de la falaise calcaire qui dominait la Manche et il semblait qu'elle seule connût les sentiers qui menaient du village jusqu'au plateau herbeux et isolé. Elle seule et le cerf. Jamais elle n'y avait croisé âme qui vive.

Pourtant, en ce jour d'été qui marquait le commencement de sa quinzième année sur terre, ce jour qu'elle voulait le dernier de son existence, voilà que quelqu'un l'avait surprise. Il n'était pas trop tard, elle pouvait encore sauter... mais l'inquiétude qui perçait dans la voix était si ardente, si manifeste, qu'elle eut l'impression qu'on la retenait.

Ce n'était pourtant qu'une voix, et la personne qui avait proféré ce cri ne s'enhardirait sûrement pas à s'élancer vers le bord de la falaise. Tout à coup, cependant, par-delà les imprécations des flots qui lui ordonnaient de sauter, Ève perçut un bruit de course rapide. Au lieu de s'élancer dans le vide, elle se retourna... et vit les bras tendus de lady Gweneth St John.

Parfois, pour s’amuser, pour parader, Gweneth Frances St John montait à cheval en amazone. Pour ces occasions, elle arborait une tenue extravagante, dans le pur style Régence : velours vert, dentelles, toque crânement perchée et piquée d’une longue plume incurvée. Dans d’autres circonstances moins frivoles, quand elle concourait pour des rubans de satin bleu ou d’autres trophées, elle portait un costume des plus modernes. Mais aujourd’hui, pour galoper sur la lande, lady Gweneth St John avait simplement revêtu un jean, un tee-shirt rose fuchsia et des bottes cavalières fatiguées.

A voir cet accoutrement, on aurait pu la prendre pour la fille de quelque palefrenier ; Ève devina cependant, sans animosité, que cette fille de son âge était de haute naissance, tant elle était distinguée et raffinée.

– S’il vous plaît, venez, fît Gweneth.

Elle s’était immobilisée, non par crainte d’approcher le bord de la falaise, mais à cause de ce qu’elle lisait dans l’étonnant regard bleu. L’inconnue avait voulu sauter. Un pas de plus pouvait provoquer le geste fatal.

– S’il vous plaît, répéta-t-elle.

Maintes et maintes fois, Eve était venue à la falaise avec l’intention de mourir. Chaque fois, elle avait été retenue par la beauté qui l’entourait. L’immensité d’azur et le bleu saphir de la mer l’enchantaient, si bien qu’elle s’oubliait elle-même ; et elle décidait de continuer à vivre sans autre but que d’avoir encore une fois la chance de contempler ce merveilleux paysage.

Aujourd’hui, la beauté du ciel et de la mer était au rendez-vous, mais elle ne l’avait pas vue. Repliée sur elle-même, elle n’avait vu que ténèbres et désespoir. A présent, elle découvrait une autre splendeur, inconnue d’elle : la générosité illimitée d’un cœur humain.

Elle fit un pas vers Gweneth, le premier pas gracieux de sa vie, et dans cet instant stupéfiant, son corps voûté se redressa, comme si elle n’avait été jusqu’alors qu’une marionnette oubliée dont un être de bonté tirait soudain les fils invisibles pour enfin lui donner vie.

– Vous m’avez fait peur, souffla Gweneth, soulagée en la voyant hors de danger. Ce n’est peut-être pas votre cas, mais quand je me tiens ainsi au bord d’un précipice – surtout si je regarde en bas – je suis prise de vertige, la tête me tourne et j’ai peur de tomber... ou même de sauter... et cela me terrifie.

– Je viens souvent ici, fit Eve, se demandant si son interlocutrice avait deviné ses intentions. J’ai l’habitude de m’approcher, fit-elle d’un ton rassurant. Mais aujourd’hui, c’est vrai, j’ai eu un peu le vertige.

– Ça va mieux maintenant ?

– Oui. Merci.

Il semblait invraisemblable que le fruit de l’infidélité d’une serveuse de bar et la fille d’un comte puissent devenir amies. Ce fut pourtant le cas, et ce ne devait pas être une amitié à sens unique, la faible Ève prenant tout ce que la forte Gweneth pouvait lui donner.

Si leur rencontre répondit à un besoin fiévreux chez Eve, ce fut vrai aussi chez Gweneth. Jusqu’à ce moment, l’existence de cette dernière avait été merveilleusement heureuse et sereine, entourée d’amour. On comparait la jeune fille, toujours prête à offrir sympathie, réconfort et sages conseils, à un roc. Mais il était facile d’être un roc dans une vie solide. Avant que son père ne soit piétiné par les sabots de son cheval de polo, la force de Gweneth n’avait jamais été mise à l’épreuve. Le comte avait survécu et il était déjà rentré chez lui, mais dans un tel état de faiblesse que toute la famille, y compris le blessé, s’était tournée vers elle, quêtant sa force.

A présent, lady Gweneth St John avait elle aussi besoin d’un roc, quelqu’un à qui confier les peurs qu’elle dissimulait aux siens.

Eve fut ce roc.

A la fin de l’été, quand le comte fut complètement rétabli et que Gweneth partit pour West Heath, les deux adolescentes étaient déjà très proches. Gweneth formait des vœux généreux pour son amie : qu’Ève acquière confiance en elle, dans ses dons, dans sa valeur. La petite aristocrate, aimée depuis toujours, avait une confiance en soi illimitée ; elle tenta, sans succès, d’en donner un peu à celle qui n’en avait aucune.

– Tu devrais poursuivre tes études, Eve. Avec tes notes, tu obtiendrais aisément une bourse. Tu deviendrais médecin, ou infirmière, ou travailleur social, une carrière qui te permettrait d’exercer au mieux ta compassion.

Mais Eve avait d’autres ambitions qui, même si elles paraissaient bien modestes à Gweneth, dépassaient de loin tout ce que l’adolescente qui avait failli se jeter dans la mer avait jamais rêvé. Après l’obtention de son bac, elle quitta pour toujours le foyer qui avait causé à sa personnalité un mal

irréparable. Elle trouva un minuscule appartement à Londres, un emploi de caissière à la Bank of London and Hong Kong, et consacra son temps libre à visiter les enfants d'un hôpital proche. Enfin elle connaissait la paix, enfin elle sortait d'elle-même, aidant comme elle le pouvait, goûtant une joie paisible dans la splendeur d'une rose, un coucher de soleil, l'innocence radieuse d'un sourire d'enfant.

Eve n'avait pas l'impression de faire partie du monde ; elle se considérait comme invisible, une observatrice sensible, reconnaissante qu'on l'autorise à regarder. Elle considérait avec une grande fierté son amie si douée, si sûre d'elle et si vive. Gweneth se distingua à Cambridge, obtint sa licence en littérature anglaise puis se lança dans une brillante carrière de journaliste indépendante.

Gweneth se trouvait à Milan, afin de couvrir les collections d'automne pour le *Vogue* britannique, le jour fatal où sir Geoffrey Lloyd-Ashton pénétra dans la Bank of London and Hong Kong. Le tai-pan de la première compagnie commerciale de Hong Kong venait en Angleterre pour affaires : l'acquisition de trois nouveaux navires pour sa flotte. Les négociations s'étaient déroulées au mieux ; il partait aux courses à Ascot et, puisque la chance semblait de son côté, il avait décidé de s'octroyer un supplément d'argent liquide.

D'abord, il ne fit guère attention à la jeune caissière, peu agréable au premier regard, surtout pour ce connaisseur en beauté féminine. Ses épais cheveux couleur sable pendaient de façon à lui dissimuler le visage ; ses vêtements n'avaient pas le moindre chic et son corps maigre se voûtait, à croire qu'elle essayait de se faire encore plus petite, de disparaître. Et tandis que ses mains pâles comptaient l'argent, Geoffrey remarqua avec dégoût qu'elle se rongait les ongles jusqu'au sang.

Mais lorsqu'elle parla pour le remercier d'avoir recouru aux services de la banque, alors que sa diction était d'un commun achevé, le timbre de sa voix, riche et doux, sonna pour l'homme d'affaires comme un souvenir envoûtant. Il la fixa, souhaitant que le rideau de sable s'ouvre. Quand cela se produisit, sir Geoffrey Lloyd-Ashton eut devant lui un fantôme : *Rosalind*, la seule femme qu'il eût réellement voulue... et la seule qui eût jamais osé le défier.

Rosalind était morte depuis seize ans, et pour Geoffrey cette mort avait été la pire, la plus impardnable de ses bravades. Elle avait osé mourir

avant qu'il ne puisse la punir de l'avoir quitté.

Face à cette jumelle, Geoffrey fut aussi attiré par Eve qu'il l'avait été par Rosalind. Avec un peu de travail, cette piètre créature deviendrait l'exacte incarnation de la défunte.

Même, songea-t-il, elle la surpasserait. Et peut-être l'était-elle déjà, à sembler si humble, si mal affermie, si délicieusement soumise. Il avait toujours désiré asservir Rosalind – et il y serait parvenu s'il avait eu davantage de temps pour la briser.

Cette femme-là était déjà brisée. Il ne lui restait qu'à apprendre à marcher, à parler, à se vêtir comme Rosalind – en princesse... Cette chevelure couleur sable, exactement de la même teinte que celle de Rosalind, serait coupée court de façon à révéler l'exquis visage... Et cette fois, elle ne partirait pas.

A vingt-six ans, solitaire et d'une timidité maladive, Eve tomba évidemment amoureuse de cet homme de quarante-deux ans, brillant et sûr de lui ; et bien que cela parût impossible, sir Geoffrey Lloyd-Ashton affirma l'aimer.

Moins de deux semaines plus tard, Ève se retrouvait à Hong Kong, dans la suite de l'hôtel du Mandarin oriental où elle allait subir la métamorphose qui transformerait la maladroite petite employée de banque en maîtresse de Peak Castle. Elle n'avait aucune idée quant à la façon de procéder à pareille transformation, mais Geoffrey avait des idées très précises. Il se chargea personnellement des cours de diction et de maintien, puis, dès qu'elle eut acquis un parler et une allure suffisamment aristocratiques, il la confia à des spécialistes qui avaient ordre de lui apprendre à se vêtir, se maquiller et se coiffer.

Reconnaissante d'être aimée, avide de lui plaire, Eve fut une élève modèle. Geoffrey lui avait si tendrement promis de faire d'elle sa « Fair Lady » qu'elle se fit la complice crédule de cette création – et de sa propre destruction – sans soupçonner les véritables intentions de son fiancé.

Le soir de leurs noces, quand elle eut passé le négligé en soie ivoire qu'il avait choisi pour elle, Geoffrey l'amena devant le miroir de leur chambre à coucher.

– Regarde-toi, ma beauté. Regarde ton visage. Tu es une princesse maintenant. Les gens te dévoreront des yeux. C’est ainsi que tu dois paraître, toujours.

Elle lui avait obéi, comme elle avait scrupuleusement suivi les instructions des experts en maquillage et en coiffure. Elle savait comment Geoffrey la voulait, et elle savait précisément comment y parvenir. C’était chose faite, et ce soir-là, en se contemplant dans le miroir, elle s’attendit à y voir quelque chose de neuf, de merveilleux. Cependant, même ce soir-là, auprès de l’homme qui affirmait l’aimer, elle ne vit que ce qu’elle avait toujours vu dans son reflet : le désespoir. Pire encore, sa tristesse lui apparut plus flagrante qu’auparavant. Privé de son rideau de cheveux, son visage pleinement exposé révélait sa désolation.

Elle ne vit ni beauté ni bonheur. Mais Geoffrey était satisfait, cela seul importait.

– Déshabille-toi maintenant, ordonna soudain son époux de quelques heures. Non, ne te détourne pas. Je veux te regarder.

Une fois encore elle obéit, et quand elle fut nue devant lui, vierge pétrie d’espoir et de crainte, il promena un œil satisfait sur son corps trop maigre.

– Ne prends jamais de poids, Ève, lui intima-t-il sourdement. Pas un gramme.

Eve et Geoffrey ne firent jamais l’amour, pas même cette première nuit. C’était seulement un assouvissement sexuel

– pour lui –, et sir Geoffrey Lloyd-Ashton était rarement doux quand il possédait sa princesse. Sa sauvagerie violentait la chair délicate d’Ève, même quand il la prenait entre les draps de satin de leur lit à baldaquin. D’autres fois, quand son désir ne souffrait pas d’attente, il l’écrasait contre les marbres froids de son château, les pierres saillantes des cheminées, les rampes ouvragées. La peau d’albâtre de la jeune femme portait comme un deuil les marques de ces cruelles étreintes.

Geoffrey la désirait, de cela elle ne doutait pas. Mais la noirceur de son désir la déroutait et la terrifiait – comme le changement qui s’opéra dans sa personnalité à partir du moment où ils furent mari et femme. Disparu l’homme chaleureux, charmant, aimant qui l’avait courtisée. Il réapparaissait parfois – en public toujours, et en privé quand cela lui

chantait. Mais il existait un autre sir Geoffrey Lloyd-Ashton, réservé à elle seule, et celui-là était froid, avec des yeux narquois et...

Et Ève s'adressait des reproches. Elle s'efforçait de lui plaire – ô combien – et au lit comme aux yeux de Hong Kong, la princesse semblait réussir. Mais cette perfection de façade ne suffisait pas. A l'évidence, Geoffrey était terriblement déçu. Comment aurait-il pu en être autrement ? Sans doute avait-il découvert la vérité qui la harcelait, gravée dans son esprit et dans son cœur depuis sa naissance : elle n'était rien... et ne méritait surtout pas d'être aimée.

Pourtant, c'était elle qui devait découvrir la vérité la plus dévastatrice de toutes...

– Quand même, Nigel et moi vous trouvons sacrément bonne fille, Eve.

C'était Béatrice qui avait prononcé ces mots, l'épouse de Nigel Lloyd-Ashton, le cousin de Geoffrey. Le couple était venu de Gibraltar où Nigel supervisait les opérations de la Compagnie Lloyd-Ashton en Méditerranée. Ce jour de printemps, Ève et Béatrice admiraient les porcelaines anciennes du musée de Flagstaff House. Cela faisait quinze minutes qu'elles détaillaient un service à thé de la province du Jiangsu.

– Bonne fille ? répéta Ève.

– Mon Dieu, souffla Béatrice, soudain plus grave. Nigel m'avait dit de ne pas y faire allusion devant vous, mais la coïncidence paraît tellement incroyable. Vous lui ressemblez tellement... Nous avons supposé que Geoffrey vous avait montré sa photo, et que vous lui aviez proposé de vous coiffer exactement comme elle, de porter le même genre de vêtements... Mon Dieu, vous ne savez rien de Rosalind ?

– Non.

Parfois, pourtant, quand la passion conquérante assombrit son regard, Geoffrey m'appelle sa rose.

– Racontez-moi, Béatrice.

– C'est une vieille histoire qui n'a plus aucune importance.

– S'il vous plaît.

– Bon, soupira Béatrice, de toute façon j’en ai déjà trop dit. Cela s’appelle « gaffer », n’est-ce pas ? Mais franchement, c’est sans importance, Ève. Même si vous êtes apparemment identiques, vos personnalités sont très différentes. Il suffit d’ailleurs de voir l’adoration que vous porte Geoffrey pour se rendre compte qu’il préfère votre réserve à l’extravagance de Rosalind. Elle était extravertie, fouguese comme un pur-sang. De haute naissance, évidemment. En fait, elle affirmait que l’homme qui l’avait élevée n’était pas son véritable père, qu’elle était de sang royal, l’enfant naturelle de quelque obscur monarque européen. Nigel et moi ne l’avions pas vraiment crue, mais Geoffrey si. Et même si sa conduite n’était pas toujours aussi contenue que devrait l’être celle d’une princesse, elle ne se départait jamais de son autorité. Nous lui pardonnions, bien sûr, car elle était extraordinaire, un derviche tourneur qui entraînait tout un chacun dans sa danse.

– Y compris Geoffrey.

Geoffrey qui aimait la princesse fouguese, enchanteresse, sûre d’elle.

– Oui. Leur relation était explosive et passionnée, mais nous savions tous qu’ils étaient faits l’un pour l’autre. Pourtant, même après leurs fiançailles, Rosalind ne s’assagit pas. Un mois avant le mariage, elle annonça à Geoffrey qu’elle le quittait, qu’elle était tombée amoureuse d’un autre.

Geoffrey ignore ce que je sais, reprit Béatrice après un silence songeur, ce que tout le monde sait. Nous étions quatre couples amis depuis l’université ; à l’époque nous nous étions retrouvés dans la résidence d’été des Lloyd-Ashton en Ecosse. Tout le monde était dehors, excepté Geoffrey, Rosalind et moi. Je me reposais et, leur chambre étant voisine de la mienne, j’ai entendu leur dispute. Je suis certaine qu’ils se seraient réconciliés si Rosalind avait vécu, mais...

– Elle est morte ?

– Ce jour-là, ajouta gravement Béatrice, tout de suite après. Elle s’est précipitée dehors, est montée en voiture et a démarré sur les chapeaux de roue. Elle regardait derrière elle, pour s’assurer, je suppose, que Geoffrey ne la poursuivait pas. Elle n’a pas vu le camion qui arrivait. J’ai crié depuis ma fenêtre, Geoffrey et les autres ont crié eux aussi, mais elle n’a pas entendu nos avertissements. Elle est morte sur le coup, sous nos yeux. Elle n’avait que vingt-six ans.

A l'issue d'une nouvelle pause, significative, Béatrice souligna l'évidence :

– Extraordinaire, non ? C'est exactement l'âge que vous aviez quand vous avez rencontré Geoffrey. Il a dû vous prendre pour un fantôme. C'est tellement étrange, Ève. Dans votre allure, et jusque dans votre beauté éclatante, Rosalind et vous auriez pu être jumelles.

Beauté éclatante. De tous les mots terribles prononcés par Béatrice Lloyd-Ashton, ceux-là devaient tarauder Ève plus que les autres. Se tenant pour affreuse depuis sa naissance, elle s'était toujours efforcée de devenir invisible, de dérober son corps et son visage aux railleries. Elle était à la fois détachée de son être physique et bizarrement protectrice à son endroit.

Or voilà que c'était cette enveloppe extérieure qui l'avait trahie, en devenant belle, en se parant d'une beauté qu'elle-même ne pouvait voir, mais qui avait attiré Geoffrey.

Ce jour-là, Ève crut avoir tout compris, compris qu'elle était désirée – et punie – à cause de sa ressemblance avec la sauvage et rebelle Rosalind. Elle se trompait. Rosalind depuis longtemps oubliée, Geoffrey ne nourrissait plus de noir désir que pour Ève seule. Il voulait la posséder totalement, la soumettre ; mais, d'une manière qui l'irritait plus encore qu'autrefois la fougue de Rosalind, Ève échappait à son emprise. Il y avait en elle comme un noyau dur, imprenable, qui exaspérait le désir de domination de Geoffrey, le poussait à blesser la misérable qu'il avait métamorphosée en princesse... mais qui osait le défier par sa sérénité hautaine.

Restait une vérité dont, à juste titre, Ève ne doutait pas : Geoffrey ne la laisserait jamais partir. Et, contrairement à Rosalind qui, sans ce tragique accident, aurait reconquis sa liberté, Ève ne s'enfuirait jamais. Elle était, au sens propre, captive dans un paradis tropical.

Lady Lloyd-Ashton ne pouvait s'évanouir parmi les habitants de Hong Kong. Son beau visage était trop connu. Et même si l'aéroport de Kai Tak était l'un des plus actifs au monde, avec des vols quotidiens pour quasiment toutes les grandes métropoles, jamais Eve ne pourrait monter à bord d'un avion. Son passeport se trouvait sous clef, dans un coffre du bureau de Geoffrey. Qu'elle en demande un autre et la nouvelle, comme toutes les nouvelles, parviendrait sur-le-champ à son geôlier.

Hong Kong ne possédait de frontière qu'avec la Chine. Trente kilomètres de fils de fer barbelés le long desquels patrouillaient des soldats armés jusqu'aux dents. Si barrages et gardes étaient destinés à empêcher l'afflux de réfugiés de la Chine communiste et non la fuite hors du Hong Kong capitaliste, Ève s'y heurterait malgré tout.

Elle ne pouvait fuir ni par les airs ni par la terre, et il y avait peu d'espoir qu'elle eût plus de chance par la mer de Chine infestée de requins. Physiquement prisonnière, elle était revenue à son point de départ, à la solitude et au désespoir de son enfance. D'ailleurs, malgré la magnificence de sa nouvelle demeure, le vertigineux sommet du pic Victoria lui rappelait la falaise au bord de laquelle elle s'était si souvent tenue. De maints endroits de Peak Castle, lady Lloyd-Ashton aurait pu se jeter dans le vide.

Elle ne le ferait jamais ; elle avait tiré d'autres leçons de sa jeunesse. Elle avait appris à dériver loin de la douleur, à puiser une joie paisible dans la splendeur de ce qui l'entourait. C'était là sa fuite.

La splendeur naturelle de Hong Kong était sans limites ; et il existait encore d'autres joies pour Eve. Dès le début de leur union, parce qu'il voulait que l'on admirât sa princesse, Geoffrey avait accédé à son désir de travailler bénévolement à l'hôpital pour enfants. Et bien sûr, il y avait Gweneth. Celle-ci avait beau être à l'autre bout du monde, lettres et téléphone les rapprochaient.

– Je vais me marier, Eve, tu imagines ? Lui et moi sommes tous deux abasourdis de ce qui nous arrive. C'est un célibataire endurci et tu sais combien ma carrière me tient à cœur. Mais voilà, nous sautons le pas, et nous parlons même d'avoir une maison pleine d'enfants ! Peux-tu venir au mariage ? J'ai besoin d'une première demoiselle d'honneur ; j'aimerais que tu rencontres James, et je voudrais aussi faire la connaissance de Geoffrey.

Ève n'assista pas au mariage de Gweneth. Geoffrey refusait d'y aller et n'aurait pas permis à son épouse de quitter Hong Kong sans lui. La jeune femme doutait de revoir un jour son amie, quand elle reçut un nouveau coup de téléphone, et la plus heureuse des nouvelles : James et Gweneth venaient à Hong Kong. Et si Gweneth s'y plaisait (« Ce qui sera le cas, Ève, puisque James l'adore ! »), le couple s'y installerait définitivement.

Les Drake séjournèrent deux semaines à Hong Kong durant la période de Noël. Pour Ève, chaque seconde de cette quinzaine fut emplie d'espoir. Si,

comme toujours, Geoffrey se montra éblouissant de charme – et aimant – en public, par extraordinaire il le resta dans l'intimité. Il était charmant avec sa femme et semblait aussi heureux qu'elle à la perspective de fréquenter régulièrement James et Gweneth.

Tandis que le taï-pan introduisait de bonne grâce James dans les arcanes du pouvoir de Hong Kong, Gweneth et Ève couraient les rues illuminées. Les deux amies riaient, bavardaient, exploraient, faisaient les magasins. Hong Kong avait beau jouir d'une réputation mondiale de paradis de l'acheteur, Ève connaissait à peine tout ce qu'il avait à offrir. Ses vêtements arrivaient à Peak Castle dans des limousines, interminable défilé – non sollicité – des plus grands couturiers de la colonie qui brûlaient tous de devenir le designer exclusif de lady Lloyd-Ashton. Geoffrey choisissait pour elle et renvoyait le reste.

Et des petites choses pour le château ? Quelques babioles qui eussent permis à la jeune femme d'ajouter sa signature à sa nouvelle demeure ? Geoffrey avait accueilli ses premières tentatives avec un tel mépris pour son goût qu'elle avait depuis longtemps renoncé même aux achats les plus anodins.

Gweneth Drake, elle, savait où aller pour acheter à Hong Kong. Sans jamais s'étonner du manque d'expérience d'Ève, elle fit le guide.

– Avant de quitter Londres, j'ai pris rendez-vous avec Juliana Kwan en personne, expliqua-t-elle tandis qu'elles traversaient Des Vœux Road en direction du Landmark.

Elle a aussi des boutiques à Kowloon, au Régent et à l'Océan terminal, mais c'est ici qu'elle travaille. Vraiment, tu n'as jamais entendu parler d'elle, Eve ? Ni de Perle de lune ? Ses modèles t'iraient à merveille.

Pour sa part, Gweneth désirait des tenues de grossesse. Elle serait enceinte de cinq mois lorsque James et elle s'installeraient à Hong Kong. Elle arborerait fièrement sa future maternité et elle était à la recherche de vêtements sur mesure, élégants et confortables.

Elle les aurait, promit Juliana Kwan. Ils seraient prêts à son retour.

Gweneth Drake ne devait jamais revenir à Hong Kong. Une semaine avant ce jour tant attendu, elle mourut dans l'explosion de leur maison de campagne au pays de Galles. Ève apprit la tragédie par Geoffrey. A l'instant où la triste nouvelle était tombée sur le Télétipe de *The Standard*, Geoffrey

en avait été averti. Il s'empessa de rentrer à Peak Castle. Son apparition inhabituelle en pleine journée emplît Ève d'effroi avant même qu'il n'ouvre la bouche. Ces visites surprises signifiaient chaque fois qu'il avait envie d'elle, un besoin soudain et urgent de la posséder – de lui faire mal.

L'affreuse nouvelle qu'il lui communiqua en ce jour pluvieux de mars lui causa une souffrance terrible, mais Geoffrey se montra gentil. Trois semaines plus tard, quand James Drake, profondément blessé, arriva à Hong Kong, ce fut Geoffrey qui émit le vœu qu'ils fassent leur possible pour aider l'époux en deuil.

James, pourtant, refusa leurs avances. Ses traits sévères leur commandaient de se tenir à distance, et il refusa de parler de Gweneth comme de sa peine.

Ève lui apporta la seule aide en son pouvoir, la seule qu'il lui autorisait tacitement, puisque c'était sans qu'il le sache : elle se rendit à la boutique de Juliana Kwan afin de s'assurer qu'il n'y aurait pas, par inadvertance, de coup de téléphone au bureau de James pour le prévenir que la garde-robe de son épouse était prête.

Juliana reçut Ève avec un sourire accueillant qui s'effaça promptement face au triste regard de la visiteuse.

– Entrons ici, invita la couturière, guidant Ève vers un petit salon d'essayage. Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit-elle doucement dès qu'elles furent seules.

– Gweneth... est morte.

Gweneth Drake était morte, mais elle devait laisser à Eve le souvenir impérissable de son cœur généreux. Grâce à Gweneth, Ève eut soudain deux amis à Hong Kong : Juliana et James. Si distant et réticent que fût James, il avait toujours un regard plus doux pour la meilleure amie de sa femme. Tous deux se savaient liés à jamais par leur amour pour la défunte.

L'amitié d'Ève pour Juliana naquit comme était née son amitié pour Gweneth, dans une période de grand besoin. Et, comme avec Gweneth, ce besoin s'avéra réciproque. Les deux femmes avaient toutes deux une tristesse profondément enfouie au fond du cœur. Elles partagèrent le même chagrin après la mort de Gweneth, s'inquiétèrent ensemble pour James puis,

finalement, Juliana confia à Eve son tourment de mère. Et si Eve ne révéla jamais les détails de la pénible réalité de son mariage, elle confia à Juliana qu'en dépit des apparences qu'elle s'efforçait de sauvegarder, son union avec Geoffrey n'était pas aussi parfaite que le croyait le Tout-Hong Kong.

Rebutée par le principe de ce genre de compétition, Juliana Kwan n'avait jamais envoyé de cargaison de robes à Peak Castle. Cependant, grâce à Gweneth Drake, elle devint bientôt la couturière exclusive de lady Lloyd-Ashton. Au lendemain du jour où elle était venue à Perle de lune afin de commander ses vêtements de maternité, Gweneth était revenue à la boutique avec une nouvelle requête : une robe (« quelque chose de doux, de romantique, qui porte l'espoir ») pour son amie, cadeau qu'elle avait prévu d'offrir à Ève lors de son retour à Hong Kong.

Lorsque Ève montra à Geoffrey la robe que Juliana avait conçue pour elle à la demande de Gweneth, le regard de celui-ci s'éclaira de plaisir. Il comprit qu'il s'était complètement trompé dans ses choix vestimentaires pour Ève. Il avait opté pour des tenues qui eussent convenu à Rosalind, audacieuses, colorées, brillantes ; les modèles romantiques de Juliana Kwan, créations de pur espoir, seyaient autrement mieux à la princesse qui n'avait pas d'espoir.

Geoffrey adorait ordonner à Ève de se déshabiller devant lui. Elle prenait toujours grand soin de ne pas malmenier les vêtements confectionnés par Juliana, comme si, en préservant ces atours romantiques, elle pouvait préserver une part d'espoir.

La robe en soie couleur saphir qu'Eve avait portée lors de la soirée donnée en l'honneur du Palais de jade reposait sur une méridienne. Elle n'avait pas souffert, témoin seulement des brutalités du maître de céans. Quand Eve se leva du lit pour aller suspendre le vêtement à son cintre, son corps hurla de douleur.

Comme chaque fois, Eve ignora ses plaintes. Elle n'éprouvait plus de sentiment protecteur envers son corps ; il lui était maintenant tout à fait étranger, un objet haï. Ne l'avait-il pas trahie en affichant une beauté qu'elle n'avait pu voir ? Et les meurtrissures sur sa peau d'albâtre, et tous les cris de sa douleur étaient peu de chose comparés aux hurlements et aux contusions de son cœur.

Assez soudainement, les pensées d'Eve revinrent à la passion brutale qu'elle avait subie ce soir. Pourquoi ? Avec la réponse lui vint un souvenir de douceur, et elle vit à nouveau l'image à laquelle s'était cramponné son esprit tandis que Geoffrey la violentait. D'habitude, elle s'évadait vers des visions qui se résumaient à des flots de couleurs, de doux pastels mouvants, tourbillonnants, libres ; en de rares occasions, quand les images prenaient forme, elle voyait un coucher de soleil, une fleur, les étoiles.

Mais ce soir, l'image avait été celle d'un homme. Une merveilleuse réminiscence. Bien sûr, Eve connaissait sa réputation, son goût immodéré pour les voitures rapides et les brèves aventures féminines. Pourtant... il n'y avait pas de hâte superficielle, de désir d'une possession fugace dans les yeux bleus qui l'avaient contemplée. Us s'étaient contentés de la caresser d'un regard qui semblait lui dire qu'il la devinait au-delà de son apparence, jusqu'au tréfonds de son cœur, qu'il comprenait sa souffrance – et qu'il était là.

14

Hôpital pour enfants de Causeway Bay

Lundi 21 juin 1993

– Lady Lloyd-Ashton ?

A entendre la timidité et la déférence qui perçaient dans la voix de l’infirmière de la salle trois, Ève fut parcourue d’un frisson de déplaisir. Voilà sept ans qu’elle passait tous ses lundis matin à l’hôpital. De cette activité, elle ne tirait qu’humilité, reconnaissante qu’on lui permît de se rendre utile. Mais, à cause du nom qu’elle portait – à cause de son époux –, on la traitait différemment des autres bénévoles.

Elle sourit pourtant en se tournant vers l’infirmière.

– Oui ?

– Lily Kai a de nouveau été hospitalisée ce week-end. Elle va bien maintenant, et doit rentrer chez elle cet après-midi, mais... comme elle sait que vous venez le lundi, elle m’a demandé de vous dire qu’elle était là. Vous avez bientôt fini, je ne l’ignore pas, mais elle était en radiologie toute la matinée et vient seulement de revenir. Si vous n’avez pas le temps, je peux...

– J’ai le temps, bien sûr.

– Tant mieux, fit l’infirmière, souriant enfin. Elle est dans sa chambre habituelle.

Tout en gagnant la chambre, Eve songeait à la courageuse fillette. Voilà exactement un an qu’elles s’étaient rencontrées, deux jours avant le quatrième anniversaire de Lily...

– Non, non, non ! Pas ça !

Ce jour-là, en entendant ces cris sourds, désespérés, effrayés, Eve se précipita sans réfléchir dans la chambre... pour tomber sur une fillette en

larmes, tremblante, aux prises avec une infirmière dont le léger agacement, à la vue d'Eve, vira ouvertement à l'inquiétude.

– Lady Lloyd-Ashton !

– Je suis désolée, s'excusa Eve. Je l'ai entendue pleurer et... puis-je vous aider ?

– Je ne crois pas, non. Merci. L'intraveineuse de Lily est ressortie, expliqua-t-elle ; il faut pourtant respecter les prescriptions du médecin. Ses parents tiennent à être présents à chaque piqûre, mais celle-ci n'était pas prévue ; je vais devoir les appeler à leur travail.

– J'essaie d'être courageuse, murmura Lily, dardant sur Eve son regard implorant. Mais ça fait mal. Même s'ils disent tout le temps que non, ça fait mal !

– Je n'en doute pas, acquiesça doucement Eve en s'agenouillant pour être à la hauteur de la fillette. Bonjour, Lily. Je m'appelle Eve.

– On t'a déjà fait une intraveineuse ?

– Non, reconnut Ève. C'est peut-être le moment d'essayer, suggéra-t-elle avec un sourire.

Les yeux de Lily – comme ceux de l'infirmière – s'écarquillèrent.

– Pourquoi ? interrogea l'enfant.

– Ainsi je saurai comment ça fait mal, et nous réfléchirons ensemble au moyen d'avoir moins mal.

– Comment ?

Après une brève réflexion, Ève opta pour la vérité. N'avait-elle pas une grande expérience de la souffrance ? Même si elle avait perfectionné sa technique depuis son mariage avec Geoffrey, déjà, petite fille, plus jeune que Lily, quand ses parents la harcelaient, son esprit s'évadait, tout simplement.

– Je vais te dire comment je m'y prends quand j'ai mal. D'abord, j'admets que ça fait mal. Puis, en esprit, en imagination, je m'en vais très loin de la douleur. Je pense à quelque chose que j'aime, quelque chose qui me rend heureuse.

L'infirmière – d'ordinaire la plus habile de tout le service

– dut s’y reprendre à plusieurs fois pour piquer l’une des délicates veines lavande d’Ève, tandis que celle-ci lui adressait des sourires rassurants tout en parlant à Lily.

– Oui, ça fait mal. Maintenant, aide-moi à trouver une pensée heureuse.

Mais elle n’avait pas l’entière attention de l’enfant, qui la fixait, le front plissé, inquiet.

– Lily ? Aide-moi à trouver une pensée heureuse. Dis moi ce que tu aimes faire.

– Du cerf-volant.

– Avec tes parents ? A quel endroit ? poursuivit Eve. Décris-le-moi exactement, ce cerf-volant, sa couleur, sa forme, et décris-moi le ciel quand tu lèves les yeux...

Eve n’avait jamais fait voler un cerf-volant, mais la description que Lily fit du sien – un papillon rose et bleu pourvu d’une longue queue argentée – était tellement vivante qu’elle oublia bientôt la douleur. Elle était certes devenue experte dans l’art d’ignorer la souffrance ; mais n’était-ce pas pure folie, aberration, d’imaginer que pareille technique pût donner un résultat chez une enfant de quatre ans ?

A dire vrai, la formule ne fonctionna probablement pas pour Lily. Lorsque l’infirmière piqua l’aiguille dans une veine, les yeux de l’enfant s’embruèrent à nouveau, ses lèvres se mirent à trembler et les doigts de sa main libre s’enfoncèrent dans la paume d’Ève.

Cette fois, pourtant, elle n’arracha pas l’aiguille, et tandis qu’elle écoutait Ève lui décrire la beauté d’un cerf-volant papillon qui s’élance dans un ciel bleu saphir, sa peur parut la quitter... Il n’y eut plus qu’Eve, sa tendresse, son sourire.

Ce soir-là, sir Geoffrey Lloyd-Ashton et sa princesse assistaient à un gala au palais du gouvernement. Si, en privé, le tai-pan fut fâché des petites marques pourpres qui gâtaient la blancheur immaculée du poignet d’Ève – à croire que lui seul avait le droit de violenter la chair délicate –, lors du gala, en revanche, il montra fièrement ses bleus, symboles minuscules de la courageuse compassion de sa princesse adorée.

Son déplaisir face à ces stigmates eût confiné à l’insignifiance s’il avait entrevu les conséquences de ce lundi matin à l’hôpital : la naissance d’une

relation privilégiée entre Ève et la petite Chinoise. Ève priait toujours ses connaissances de l'appeler par son prénom. A l'hôpital des enfants, seule Lily Kai, trop jeune pour comprendre les convenances, honora sa requête, devenant l'une des rares personnes à Hong Kong à s'adresser si familièrement à lady Lloyd-Ashton.

Par les infirmières, Eve apprit que la petite souffrait d'une malformation de l'oreillette, anomalie cardiaque congénitale qui nécessiterait plus tard une intervention chirurgicale. Les médecins préféraient la laisser grandir le plus possible, espérant différer l'opération à cœur ouvert jusqu'à ses six ou sept ans. Mais, ces derniers mois, l'aggravation de son état les avait obligés à programmer l'intervention pour décembre.

A présent, Lily était de nouveau hospitalisée, et même si l'infirmière avait affirmé qu'elle se portait bien, qu'elle rentrait chez elle aujourd'hui, la poitrine d'Ève se serrait à mesure qu'elle approchait de la chambre de l'enfant. En février, Lily avait été hospitalisée pour une pneumonie. Elle l'avait vue alors si faible, si pâle, les lèvres bleutées... frêle et pourtant courageuse, comme toujours. Jamais elle n'oublierait la fillette immobile dans son lit, branchée à une multitude de tubes en plastique, presque sans vie...

Ce n'était pas l'image qu'elle devait avoir de Lily Kai aujourd'hui. Assise au bord du lit, les jambes pendantes, la fillette poussa un cri de joie en l'apercevant.

– Ève !

– Bonjour, Lily.

Eve respirait enfin, de soulagement, de bonheur, quand elle vint s'asseoir auprès de sa jeune amie.

– Comment vas-tu ?

– Bien, rétorqua l'enfant avec un haussement d'épaules. Je tousse, mais ce n'est pas grave.

– Tant mieux, je suis contente.

Mais subitement, sous le regard d'Ève, l'attitude de Lily-la-brave se modifia. Sa tête s'inclina, faisant glisser un rideau de cheveux noirs sur son joli minois, puis elle tordit ses petites mains et ses jambes se mirent à s'agiter.

– Lily ? Qu’est-ce qui ne va pas ?

– Mon opération.

La date en était-elle avancée ? s’interrogea Ève. Ou bien l’intelligente fillette, qui avait toujours parlé sans émoi apparent du « trou dans son cœur » que le chirurgien allait lui réparer, avait-elle fini par entrevoir la gravité de son cas ?

– Quoi donc, à propos de ton opération, Lily ?

Les petites jambes s’agitèrent de plus belle.

– Je me demandais seulement...

Si tu risquais de mourir ? Le cœur d’Ève se brisa à cette pensée. Dissimulant sa peur, elle sourit de façon encourageante :

– Que te demandais-tu, Lily ?

– Si tu... Si tu pourrais...

L’enfant se tut net. Il était impossible de saisir le sens de ces quelques mots saccadés. Mais Lily reprit, dans un courageux élan :

– Si tu es là ce jour-là, si je te parle juste avant de m’endormir, tout ira bien !

– Oh, Lily, murmura Ève. Bien sûr que je serai auprès de toi ce jour-là.

La tête soyeuse se redressa d’un coup.

– C’est vrai ?

– Je te le promets. Je serai là juste avant que tu t’endormes, et aussi quand tu te réveilleras.

– Mais c’est loin, décembre. Est-ce que tu seras encore à Hong Kong ?

– Bien sûr que oui. Je vis à Hong Kong. Tu croyais que j’allais m’en aller ?

A la stupéfaction d’Ève, Lily Kai acquiesça.

– Je ne m’en vais nulle part, Lily. Et je serai là, avec toi, le jour de ton opération.

– Promis ?

– Juré.

Le restaurant situé au premier étage de l'hôtel Excelsior offrait une vue imprenable, par-delà Gloucester Road, sur l'abri anti-typhon de Causeway Bay. Au premier plan, près de la rade souterraine, se dressait le « canon de midi », un vieux canon dont le cuivre poli étincelait sous le soleil, symbole pittoresque du passé de Hong Kong.

Au milieu du XIX^e siècle, Jardine Matheson, fondateur du premier empire industriel et commercial de la colonie, avait l'habitude de faire tirer vingt et un coups de canon chaque fois que l'un de ses voiliers entrait au port sain et sauf. Le gouverneur, courroucé par tant de pompe déployée pour un navire marchand, ordonna au tai-pan de cesser immédiatement ce cérémonial. En guise de punition, il condamnait Jardine Matheson à devenir l'horloge officielle de la colonie : chaque jour, à midi précis, un coup de canon unique annoncerait l'heure.

La tradition perdurait. Le canon d'origine avait été remplacé en 1901 par un Hotchkiss. En plus de son coup de midi quotidien, le canon était autorisé à tonner dans la nuit du 31 décembre, à minuit.

Midi approchait. Un homme en uniforme blanc chargea le canon sous le regard intéressé des touristes. De l'autre côté de Gloucester Road, au restaurant de l'Excelsior, Juliana buvait un thé en attendant Eve. Celle-ci arriverait d'ici une demi-heure, peut-être davantage. Juliana savait que son amie ne quittait jamais l'hôpital tôt ; parfois même, un enfant esseulé ou anxieux requérait plus longtemps sa présence.

Le canon de midi tonna ; Juliana l'entendit à peine, l'explosion étant très assourdie par les vitres du restaurant conçues pour résister aux typhons, mais elle vit le petit nuage blanc qui s'élevait et dont la rondeur parfaite fut bientôt dissipée par la brise qui soufflait de la baie.

Pour la plupart des habitants de Hong Kong, le canon de midi balisait l'avenir, rappel quotidien qu'il ne restait plus que tant de jours avant 1997 et que, en ce lieu riche de maints trésors, le temps devenait le plus précieux de tous. Le coup de canon de midi poussait ceux qui l'entendaient à s'élancer de l'avant, à concrétiser leurs rêves avant qu'ils ne s'évanouissent comme fumée au vent.

Pour Juliana, ce jour-là, l'explosion déclencha des souvenirs, ceux des rêves d'antan qui s'étaient évanouis sous ses yeux...

Huit jours après que Juliana eut téléphoné à Garrett, parce qu'elle avait senti qu'il avait désespérément besoin d'elle, le destin devait se venger de cet impertinent défi. Vivian fut victime d'un second infarctus, fatal cette fois. Alors que Juliana s'efforçait de supporter cette perte immense et sa culpabilité, le pire était encore à venir. Bien que la réussite de Vivian Jong fût survenue bien après la mort de son mari, et grâce à l'argent qu'elle avait gagné seule, la famille de l'époux en question, décédé depuis plus de quarante ans, fit valoir ses droits sur la totalité de ses biens.

Tout leur revenait de droit, assuraient-ils. La jeune femme n'était liée par le sang ni à Vivian ni à son défunt mari.

Juliana Kwan n'était qu'une aventurière, une croqueuse d'héritage sans moralité : elle venait de donner le jour à une enfant aux yeux verts, preuve du genre de femme qu'elle était réellement. Neuf mois plus tôt, Juliana se trouvait avec son amant, et non au chevet de Vivian. L'orpheline opportuniste et immorale avait profité de la mourante, feignant de la soigner afin de l'amener à braver des siècles de tradition en léguant ses biens à une étrangère plutôt qu'à sa famille.

Vivian Jong ayant laissé une fortune coquette, la famille qu'elle n'avait pas vue depuis des décennies se cramponna à son dessein. Elle fit appel aux services d'un certain Miles Burton, avocat britannique réputé, et le supplia de résoudre le problème rapidement, avant la lune de la nouvelle année.

Selon l'ancienne tradition chinoise, le début de la nouvelle année – le premier jour de la première lune après l'entrée du soleil dans la constellation du Verseau – était propice à la renaissance, au recommencement. C'était le moment de porter des habits neufs, de récurer la maison à fond, de laver sa conscience... Les dettes devaient être acquittées avant le début du Nouvel An ; les querelles, les disputes devaient se conclure.

Durant les trois jours de fête, Hong Kong se parerait des fleurs symboliques de la prospérité ; on se régalerait de graines de melon enrobées de sucre, de chocolat, de fruits confits, de tiges de lotus ; les enveloppes rouges contenant le *lai set* ?, « l'argent heureux », seraient prodiguées à la famille, aux collègues, aux amis ; et partout on prononcerait ou écrirait l'invocation familière *kung hei fat choy*, « bons vœux, bonne chance ».

Dans les semaines précédentes, afin de se garantir la prospérité pour l'année à venir, les habitants de Hong Kong sollicitaient les faveurs de Tsao Kwan, le dieu de la cuisine. La cuisine étant le cœur de la vie familiale, c'était en ce lieu que demeurait Tsao Kwan, et l'on y célébrait sa présence par un autel, modeste quand il s'agissait simplement de son nom inscrit en caractères dorés sur papier rouge, plus élaboré quand il était représenté par une figurine en porcelaine ou en jade.

Le dieu de la cuisine avait pour devoir d'observer soigneusement la famille, de prendre bonne note de la conduite et des actes de tous afin d'en référer à l'Empereur de Jade dans les cieux. Qu'il fût un rapport défavorable, et la malchance pouvait s'abattre sur la famille à l'aube de l'année nouvelle ; à l'inverse, de ses louanges pouvait découler la prospérité. Aussi s'efforçait-on de ne lui inspirer que des avis élogieux.

Le voyage du dieu de la cuisine au ciel, qui durait sept jours, commençait au vingt-quatrième jour de la douzième lune. Avant son départ, on disposait des offrandes devant son autel, des sucreries généralement, dans l'espoir de l'encourager à émettre les commentaires les plus suaves. Au sucre de canne posé à ses pieds ou même sur ses lèvres s'ajoutait parfois un peu d'opium afin de brouiller quelque peu – donc de rendre plaisants – les souvenirs qu'il emporterait de la famille.

Chez Vivian Jong, dans la maison de la Vallée heureuse, Tsao Kwan était représenté par une délicate statuette de porcelaine. Tout au long de l'année, Vivian disposait auprès de lui des fleurs fraîches et parfumées, puis, quand approchait le Nouvel An, elle brûlait des bâtons d'encens et emplissait les vases des fleurs symboliques de la prospérité et de la chance. Jamais elle ne lui barbouillait les lèvres de sucre.

– Il sait que nous avons été bonnes, expliquait-elle à Juliana. Il sait que l'amour règne dans cette famille.

Juliana ne rompit pas avec la tradition établie par Vivian, pas plus qu'elle ne l'oublia. Malgré sa peine, elle composa de beaux bouquets de fleurs de pêcher, de jonquilles et de chrysanthèmes.

Elle ne devait jamais savoir si les fleurs avaient satisfait Tsao Kwan. Le dieu de la cuisine n'était qu'à mi-chemin du ciel lorsque le juge rendit son verdict : le testament de Vivian Jong était nul et non avenu. La parenté du mari défunt héritait de tout.

– Mademoiselle Kwan !

Juliana reconnut immédiatement la voix de l’avocat. Miles Burton l’avait si bien peinte en séductrice sans scrupules que le juge avait tranché en sa défaveur. A cause de cet homme, alors que Hong Kong s’apprêtait à célébrer sa fête la plus joyeuse, fête de la famille, des festins et des amis, elle et sa petite fille bien-aimée n’avaient plus ni toit, ni argent, ni de quoi manger.

Le jugement n’était rendu que depuis dix minutes que déjà Juliana titubait sur Harcourt Road, les jambes flageolantes, pareille à l’enfant de la mer quand elle avait, pour la première fois, posé le pied sur terre. De nouveau, elle se retrouvait en territoire étranger, étourdie, et voilà que l’homme dont le brillant discours venait de détruire sa vie, comme l’avait fait le typhon autrefois, voilà que cet homme l’appelait.

Serrant contre elle son bébé d’un mois, elle continua de marcher. Mais bientôt, Miles Burton passait devant elle, lui barrait le passage, aussi menaçant que les montagnes noires.

– Je ne suis pas votre ennemi, mademoiselle Kwan. Les juges de Hong Kong sont légalement obligés de veiller à l’application de la loi. Ils n’ont pas le choix. Même si vous aviez été représentée par le meilleur avocat de la colonie – même si c’était moi qui vous avais défendue –, la famille de Vivian Jong aurait gagné.

– Ce n’est pas ce que souhaitait Vivian. Vous le savez, n’est-ce pas ?

– Peut-être. C’est pourquoi je vous offre mon aide, Juliana.

Elle fut trop stupéfaite pour remarquer qu’il venait de l’appeler par son prénom, et combien sa voix s’était faite charmeuse à ce moment-là.

– Jamais, souffla-t-elle. Jamais je n’accepterai votre aide.

Jamais, jamais, jamais. Ce serment résonnait en écho dans son cerveau affamé, antienne obsédante, alors que ses pas la trahissaient. Elle marchait vers le bureau de l’avocat sur Wyndham Street, et bien que cela fit près de quatre semaines, elle continuait de tituber – de faim, cette fois.

Février avait été exceptionnellement froid, humide surtout. Il était étonnant que la jeune mère ait tenu si longtemps dans ces conditions. En

vendant les quelques effets qu'on l'avait autorisée à emporter, elle avait obtenu un peu d'argent, une somme dérisoire comparée à la valeur de ses robes, mais qui avait suffi pour acheter vêtements chauds et couvertures pour Maylène.

Elles dormaient dehors, se réfugiant dans les ruelles entre les immeubles, parfois dans Victoria Park. Le jour, Juliana cherchait du travail. Pour qui acceptait de s'épuiser d'interminables heures sans se plaindre, on embauchait dans les usines. Aux yeux de beaucoup de chefs d'atelier, Juliana eût fait une ouvrière modèle tant elle paraissait déterminée. Sans l'enfant, ils l'auraient engagée sur-le-champ. Mais personne ne voulait de cette jeune mère dont le principal souci allait trop ouvertement au petit être qu'elle serrait avec tant d'amour. Serait-elle attentive, et parviendrait-elle seulement à lâcher son précieux fardeau afin de mériter son salaire ?

Elle ne trouva pas d'emploi, rien, en quatre semaines de recherches assidues.

Voilà bien longtemps qu'elle n'avait pas eu chaud, plus longtemps encore qu'elle n'avait mangé. Pourtant, ce n'était pas pour elle qu'elle se dirigeait vers le bureau de Miles Burton. C'était pour Maylène.

Quatre semaines durant, elle était parvenue à tenir sa petite au chaud et à la nourrir. Bien qu'elle-même ne mangeât pratiquement rien, elle avait encore un bon lait bien nourrissant. Les kilos pris pendant sa grossesse se transformaient en nourriture pour son bébé, et lorsqu'elle n'eut plus de réserves, son corps trouva encore le moyen de donner tout ce qu'il pouvait, pour sa fille. Bientôt, néanmoins, elle n'aurait plus rien à donner.

Pour Maylène, pour la survie de la Fille du Plus Grand Amour, elle recourait à l'aide de Miles Burton.

– Mademoiselle Kwan. Vous êtes venue.

– Oui.

– Vous avez terriblement maigri.

Il semblait la jauger, comme pour décider s'il lui trouvait plus d'allure dans sa minceur émaciée qu'avec ses rondeurs passées. Face à cet examen indiscret, Juliana fut soudain saisie de panique.

– C’est la silhouette qui me convient le mieux, monsieur Burton. J’ai eu du mal à perdre les kilos pris durant ma grossesse.

– Je ne dois donc pas vous offrir des scones et du thé ?

– Surtout pas.

Elle appuya son refus d’un mouvement de tête qui la laissa tout étourdie. Oui, elle avait besoin de manger, et elle le ferait pour Maylène, mais elle avait d’abord des paroles à prononcer, vite, avant que son cerveau embrumé par la faim n’oublie ce qu’elle avait si bien répété.

– J’accepte l’aide que vous m’avez proposée. J’aimerais vous emprunter de l’argent.

– Emprunter ?

– Oui. Je vous le rembourserai, avec intérêts évidemment, et si mes affaires marchent bien, je serai prête à en partager les bénéfices avec vous.

– Quel genre d’affaires, Juliana ?

– J’aimerais reprendre mon métier de couturière. J’espère que certaines clientes de Vivian me commanderont des créations.

Bien sûr, elle n’avait encore rien tenté auprès des clientes de Vivian ; elle n’était pas allée, trempée et affamée, les guetter sous les portiques de leurs luxueuses demeures. Il fallait approcher les femmes élégantes de Hong Kong dans les formes, en leur adressant des lettres parfaitement tournées et calligraphiées, sur le plus beau papier. Avant de se lancer, Juliana avait besoin d’une adresse, d’un numéro de téléphone, d’étoffes, de paillettes, d’aiguilles et de fil.

Miles Burton sourit, et quand une lueur d’amusement brilla dans ses yeux sombres, le cœur de Juliana se mit à galoper, de faim et d’espoir. Il jugeait peut-être son idée absurde, mais il allait l’aider.

– Je crains que vous n’ayez mal interprété mon offre, Juliana. Je ne cherche pas une occasion d’investir, je cherche une maîtresse.

A Hong Kong en 1966, il ne s’agissait pas d’une proposition indécente. Les Anglais fortunés prenaient fréquemment des maîtresses chinoises. Socialement, la chose était acceptable, parfaitement correcte, un arrangement qui convenait à toutes les parties : l’homme, sa maîtresse, et jusqu’à l’épouse qui avait fait un mariage de raison plutôt que de passion.

– Ce ne serait que pour neuf mois, précisa l’avocat. Après quoi, je rentre en Angleterre, définitivement. Durant quatre mois après mon départ, vous aurez à votre disposition un appartement confortable avec deux chambres, de quoi vous nourrir et vous vêtir. En outre, et tant que cela n’entravera pas votre disponibilité et dans la mesure où les coûts seront raisonnables, je vous aiderai dans votre entreprise.

Le cœur affolé de Juliana cessa de battre, son cerveau affamé hurla l’antienne obsédante ; elle crut mourir.

Non, elle ne pouvait pas mourir. Il lui fallait vivre pour Maylène.

Une fois de plus, Juliana Kwan se retrouvait en terre étrangère, mais elle comprenait parfaitement le langage de Miles Burton. Il l’invitait à vendre son âme.

– Le contrat vous paraît-il acceptable, Juliana ?

Non ! Jamais ! hurla son esprit.

Oui, répondit son cœur qui battait à nouveau, presque calme à présent, résigné à son sort. Oui, pour ma fille je vendrais mon âme.

– Pas complètement, s’entendit-elle répondre d’une voix aussi calme et sûre que l’était son cœur.

– Ah ? s’enquit l’avocat avec un intérêt mitigé.

La chose était prévisible. Une maîtresse tenait toujours à poser ses conditions, les bijoux qu’elle désirait, les robes dont elle aurait besoin, les rendez-vous hebdomadaires dans les meilleurs salons de beauté de Hong Kong.

– Vous souhaitez autre chose ?

– Un passeport britannique pour ma fille.

– Pour elle seulement ? Pas pour vous ?

– Pour elle seulement.

Juliana savait qu’elle ne quitterait jamais Hong Kong. Elle y était chez elle, c’était ici qu’elle était tombée amoureuse...

Il ne fallait pas penser à Garrett, pas maintenant. Ne pas songer que s’il avait vent de sa situation, dans la minute, il lui enverrait une fortune. Elle n’avait qu’à décrocher le téléphone.

Ce qu'elle ne ferait jamais, ce qu'elle ne pouvait faire. Quel prix le destin exigerait-il ? La vie de Maylène ? Celle d'Allison ?

Mère et fille étaient à l'abri, au chaud dans le luxueux trois-pièces, et Juliana estimait qu'elle avait beaucoup de chance. Miles Burton ne la maltraitait pas, n'avait pas de goûts pervers ou cruels. Il avait même la délicatesse de venir pendant que Maylène dormait.

Tout cela se passait de façon terriblement civilisée.

Mais... son corps avait été un don d'amour à Garrett, à lui seul, et après son départ, il avait appartenu à leur précieuse enfant, afin de la nourrir, la bercer, la protéger. Personne d'autre n'aurait jamais dû connaître ses secrets intimes et ses douces faveurs.

Juliana tentait de se convaincre que ce qu'elle vendait au plus brillant avocat de Hong Kong n'était pas différent de ce qu'elle vendait aux femmes les plus riches de la colonie. A lui, elle vendait son corps, à elles son talent. Dans les deux cas, il s'agissait de transactions commerciales, ni plus ni moins. Mais chaque fois que l'avocat la possédait, elle perdait un peu plus d'elle-même, de son espérance, de son âme.

Elle ne le haïssait pas ; comment l'aurait-elle pu ? Il avait sauvé la vie de sa fille. Le prix qu'elle avait à payer était énorme... et dérisoire... puisque Maylène était tout.

Finalement, et bien que cette période lui parût une éternité, les neuf mois s'écoulèrent. La veille de son départ pour l'Angleterre, Miles Burton lui donna le passeport britannique pour Maylène. Il lui rappela aussi une autre promesse qu'il lui avait faite : elle et son enfant pouvaient séjourner quatre mois encore dans l'appartement.

Juliana n'accepta pas cette offre. Sa petite affaire marchait bien, et même si l'occasion s'offrait à elle d'épargner quatre mois de loyer, elle avait hâte de s'installer avec sa fille dans un endroit à elles, modeste certes, mais un refuge d'amour que n'entacherait pas le souvenir de ce qu'elle avait fait.

Bien avant d'être assez grande pour avoir un souvenir conscient, Maylène savait tout de sa mère. Elle avait d'elle une connaissance par les

sens, magnifique tissage d'images et de sons, de goûts, d'odeurs et de touchers, une tapisserie douce, riche, toute d'enchantement et d'amour.

« Je t'aime, May-May », était pour elle un refrain, et lorsqu'elle fut assez grande pour s'enquérir de son père, « Il t'aime aussi » furent les premiers mots qui passèrent les lèvres de Juliana.

– Où est-il ?

– Au ciel. Nous ne pouvons le voir, mon petit amour, mais il est avec nous, pour toujours, à nous aimer, nous protéger, nous sourire.

Maylène voulait tout savoir de son père, et elle aimait entendre sa mère parler de lui, parce qu'alors le beau visage maternel s'éclairait de bonheur.

Juliana raconta à sa fille tout ce qu'elle pouvait lui dire comme vérité : où et quand ils s'étaient rencontrés, combien ils s'étaient aimés, combien il aurait adoré sa petite fille. Et, afin qu'il fût aussi réel que possible pour Maylène, Juliana révéla à son enfant le nom de Garrett.

Le reste de ses affirmations ne fut que mensonges : Garrett Whitaker était anglais. Certes, il avait été obligé de rentrer en Angleterre peu de temps après leur rencontre, mais il revenait à Hong Kong, pour rester toujours avec elles, lorsqu'il avait trouvé la mort.

Maylène connaissait tous les repères romantiques de l'histoire d'amour de ses parents ; et lorsqu'elles se rendaient au pic Victoria, à cet endroit particulier du chemin, ou quand elles prenaient le ferry pour Kowloon, la fillette sentait la présence de l'absent, autant que Juliana. Quand elles marchaient ensemble dans les rues de Hong Kong et que Juliana tenait la main de sa petite, celle-ci imaginait son autre main lovée dans la grande paume paternelle.

A mesure qu'elle grandissait, Maylène éprouva un besoin croissant de l'invisible présence de son père. Elle avait beau être la preuve vivante de son amour, les merveilleux présents qu'il lui avait octroyés étaient objets de railleries pour ses camarades de classe : ses yeux de jade, sa grande taille, son teint clair, la douce ondulation de sa chevelure. Et si ses traits étaient remarquables, ils étaient surtout différents, impurs. Pour ses camarades, la chose était entendue : la mère de Maylène Kwan était une putain, son père un marin, un ivrogne probablement, qui n'avait cherché qu'une nuit de plaisir.

Ces moqueries transperçaient le jeune cœur de Maylène, qui souffrait moins pour elle-même que pour ses parents dont le merveilleux amour se voyait si horriblement avili. Au début, elle batailla bravement : « Il était anglais et il nous aimait ! » Cette affirmation ne fit que nourrir les insultes envers sa mère qui, de fille à matelot, devint la maîtresse d'un Anglais. Et Maylène devait l'apprendre, cela ne changeait rien à ce qu'elle était, elle ; une métisse, une sang-mêlé, ce qui donnait à tout un chacun le droit de la dévisager, de la ridiculiser, de lui insuffler un sentiment de honte.

Maylène n'avait pas d'amis, mais peu lui importait. Elle avait sa mère, et la plus belle des vérités : elle était la Fille du Plus Grand Amour.

Elle devint une actrice consommée qui cachait sa souffrance à tout le monde, y compris – surtout – à la mère qu'elle adorait.

– Tu m'as menti ! cria Maylène, brandissant de ses mains tremblantes le magazine *Fortune*. C'est lui, hein ? C'est mon père.

Le regard de Juliana quitta un bref instant le visage ravagé de sa fille pour la photographie que lui montrait l'adolescente. C'était bien Garrett, de treize ans plus âgé, mais toujours aussi beau. En d'autres circonstances, Juliana eût été heureuse de voir son portrait, mais pas à cet instant où les traits défaits de Maylène hurlaient à la trahison.

– Oui, souffla Juliana. C'est ton père. Je vais t'expliquer, May-May...

– Inutile ! Tout est dans l'article. Il était pilote au Vietnam, un parmi les milliers de soldats américains qui venaient à Hong Kong pour voir les putes !

– Non. Ce n'était pas ça du tout.

– Vraiment ? Je crois que si, justement, et c'est ce que tout le monde me disait.

– Tout le monde ? Que veux-tu dire ?

– Tout le monde ! Je suis un paria, une métisse qu'on montre du doigt, tu ne savais pas ? Tu ne sais pas qu'on me déteste ? poursuivit-elle, face à la stupeur de sa mère. Non, bien sûr. Ton sang à toi est pur, tes traits sont parfaits, tu n'as pas les yeux verts !

– Oh, ma chérie, murmura Juliana au désespoir. Tu es si belle, May-May. Tu ressembles à ton père, tu le sais bien.

– Je ne veux pas lui ressembler, je ne veux plus ! Tu ne comprends rien ? Je hais ce que je suis !

– Oh, May-May, je t’aime tant, lui aussi il t’aime, et tu as des amies...

– Aucune. J’ai fait semblant pour ne pas t’inquiéter. Veux-tu savoir ce que je fais après la classe ? Je vais nager, jusqu’à l’épuisement, ensuite je vais dans les librairies. Je lis tout ce qui me tombe sous la main, sur le monde – n’importe où, mais pas Hong Kong – et je regarde les photos dans les magazines en rêvant de partir d’ici. Voilà comment j’ai découvert cet article sur mon père soi-disant décédé. Oh, je voudrais qu’il soit mort !

– Non. S’il te plaît, mon amour, laisse-moi te dire la vérité.

– La vérité, maman ? répéta Maylène avec une incrédulité douloureuse. Comment saurai-je que c’est la vérité ?

– Je t’en prie... Laisse-moi t’expliquer.

Si l’adolescente semblait redouter d’apprendre d’autres vérités, elle finit par s’y résoudre, d’un geste résigné qui acheva de déchirer le cœur de sa mère. A croire qu’accepter d’entendre la vérité la poussait davantage vers l’autodestruction que vers l’espoir, comme si cela devait lui donner de nouvelles raisons de se haïr.

Juliana ne lui parla pas du testament de Vivian, ni du mois de février froid et pluvieux où elles s’étaient trouvées sans toit à Hong Kong, ni de Miles Burton. Elle ne raconta que les événements qui avaient précédé cette période : son grand amour immortel pour Garrett Whitaker ; sa terrible certitude, dès le début, que six jours étaient tout ce qu’ils auraient jamais ; le sort qui avait frappé Blake et Vivian tandis qu’elle et Garrett vivaient leur amour ; les raisons du mariage de Garrett avec Beth ; la naissance d’Allison et la mort de Beth ; la proposition que Garrett lui avait faite de leur donner de quoi vivre, son refus ; et pour finir, la mort de Vivian Jong, huit jours après son ultime coup de téléphone à Garrett, après l’appel interdit.

– Tu crois que vous étiez destinés à être séparés ?

– Oui, je le crois.

– Tu t’illusionnes, maman ; tu crois au mythe romantique des amants maudits. Ce n’est pas le destin qui vous a séparés, mais un choix. Il a choisi de ne pas rester avec toi – avec nous ! Il n’a jamais éprouvé le moindre amour.

– Ce n’est pas vrai.

– Bien sûr que si. Tu as fini par t’en convaincre. Mais c’est faux. Je voudrais ne pas être née ! Tu ne pouvais pas faire quelque chose ?

– Maylène, non. Je t’ai aimée dès l’instant où j’ai su que tu vivais en moi. Sais-tu à quel moment, ma chérie ? Quelques heures seulement après ta conception, avant même que ton père ne quitte Hong Kong.

– Oh, maman, mais est-ce que tu t’entends ? C’est impossible, encore une autre de tes illusions. La vérité, la voilà : je suis la métisse, l’accident d’une étreinte purement sexuelle !

– Non, May-May, tu es l’enfant de l’amour, la Fille du Plus Grand Amour, et un jour, ma chérie, tu comprendras. Un jour, quand tu tomberas amoureuse...

– Je ne tomberai jamais amoureuse. Et je te garantis que personne ne tombera jamais amoureux de moi.

A treize ans déjà, Maylène Kwan connaissait sa destinée. Les Eurasiennes étaient désirées, oui, comme maîtresses, trophées exotiques, mais on ne les considérait pas dignes d’amour. Fruits d’un désir purement sexuel, elles étaient renommées pour leur sensualité habile et, comme leurs mères, pour leur volonté de plaire. Voilà ce qu’étaient les Eurasiennes à Hong Kong. Et ailleurs dans le monde ? Dans les pays lointains sur lesquels elle avait lu tant de choses ? Existait-il un endroit où on ne la dévisagerait pas, un lieu où, peut-être, elle finirait par se sentir chez elle ?

– J’ai besoin de partir d’ici, de quitter Hong Kong – pour toujours !

– Oh, May-May, murmura Juliana.

Sa fille de treize ans ressemblait tellement à Mer paisible au même âge, déchirée entre deux mondes, incertaine de trouver un jour sa place, mais qui cherchait... qui rêvait.

Quand Juliana avait quitté le lieu de son enfance à treize ans, elle n’avait pas d’autre choix. L’existence qu’elle avait connue sur la mer avait disparu, engloutie sans laisser de traces. La vie de Maylène, cet univers d’amour et de douceur dans lequel elle avait résidé avec sa mère, venait elle aussi d’être anéantie. Mais ce n’est pas vrai, pensa Juliana. Je suis toujours là, je t’aime, et je ne peux pas te laisser partir, ma May-May, pas maintenant, pas déjà, pas alors que tu es si jeune – et foudroyée.

Les mensonges de Juliana Kwan avaient provoqué ce déchirement, et pourtant ce fut avec un nouveau mensonge qu'elle entama sa nouvelle vie avec sa fille.

– Vivian a laissé de l'argent pour toi. Quand il te reviendra, pour tes dix-huit ans, cela représentera une jolie somme. Elle s'est également arrangée pour te procurer un passeport britannique. Ainsi, ma chérie, à dix-huit ans, si tu le souhaites encore, tu pourras quitter Hong Kong. D'ici là, je m'efforcerai de te convaincre que tu es aimée, réellement, par ton père et par moi. Même si tu ne crois pas à mes paroles, peut-être te resteront-elles en mémoire... et un jour, peut-être que tu comprendras... et que tu pardonneras.

Maylène se souvenait des paroles de Juliana. Au cours des cinq années qui avaient précédé son départ pour l'Angleterre, elle les avait ressassées, avec toute sa colère et son interprétation douloureuse de « l'amour » de ses parents. Les mots terribles surgissaient d'un cœur si profondément déchiré qu'il avait parfois besoin de hurler sa souffrance, de la partager, et quand bien même les provocations de Maylène plongeaient Juliana dans la tristesse, elle les eût endurées indéfiniment si cela avait pu aider sa fille. Mais, Juliana le savait, sa petite ne se haïssait que plus pour sa cruauté.

Quand Maylène partit, Juliana reconnut que c'était préférable. Sa fille bien-aimée avait besoin de s'éloigner de Hong Kong autant que d'elle-même. Elle pria pour que Maylène trouve le bonheur dans son nouveau pays. Au moins, elle vivrait sans souci matériel : au cours des cinq années, Juliana avait travaillé sans relâche pour transformer son mensonge en réalité. Le prétendu héritage laissé par Vivian était devenu une véritable petite fortune.

Lorsque la Fille du Plus Grand Amour ne fut plus là, partie peut-être pour toujours, Juliana, qui, pendant dix-huit ans, ne s'était souciée que de son enfant, combla le vide immense grâce à un rêve qui lui avait été cher autrefois, longtemps auparavant, avant l'amour ; le rêve de Vivian, dont elle s'était fait la gardienne. Durant les neuf ans de solitude qui suivirent, le succès de Perle de lune devait surpasser même ses plus folles espérances.

Ce fut le changement de tonalité dans la salle, le passage du bourdonnement animé des conversations à un murmure discret, qui tira Juliana de ses souvenirs. Cette baisse du niveau sonore annonçait l'arrivée de lady Lloyd-Ashton.

– Je suis désolée d'être en retard, fit Eve en rejoignant son amie. Une petite fille qui avait besoin de parler...

Juliana eut un doux sourire. Elle venait d'évoquer une petite fille que ses camarades raillaient sans pitié, qui aurait désespérément eu besoin de se confier, mais qui, pour protéger sa mère, avait tu sa détresse. La courageuse et aimante enfant était aujourd'hui une femme. Maylène avait-elle trouvé quelqu'un avec qui partager sa souffrance secrète ? Juliana l'espérait.

Sur le visage de son amie, Eve vit se succéder l'espoir et l'inquiétude.

– Comme tu t'en doutais, je crois qu'il est assez pénible pour Maylène d'être revenue à Hong Kong, dit-elle avec une tendre sincérité. Mais sois rassurée, elle va travailler avec des gens qui la respectent et l'apprécient.

– Vraiment ? Tu parles de James Drake ?

– James, oui, bien sûr. Mais tous les autres aussi, tous ceux qui participent à la construction du Palais de jade.

Après un instant de réflexion, Ève ajouta :

– Surtout l'entrepreneur, Sam Coulter. J'ai l'impression qu'il a pour elle une affection réelle.

– Un sentiment réciproque, à ton avis ?

– Je crois, mais... c'est difficile à dire.

– Oui, Maylène est bonne comédienne.

– O combien, acquiesça Ève.

– Comment était-elle ? En bonne santé ?

– Excellente, répondit Ève, et elle est extraordinairement belle. Son arrivée a fait sensation.

Inclinant une tête songeuse, Ève répondit aussi à la question non formulée de son amie :

– Elle ne portait pas une robe de chez toi, Juliana, mais elle savait forcément qu'il fallait s'en abstenir. Elle est peut-être partie depuis neuf

ans, mais elle n'ignore pas le protocole tacite de Hong Kong. Je suis certaine qu'elle s'est renseignée et qu'on lui a répondu que toutes les griffes étaient admises à Peak Castle – hormis Perle de lune.

Il s'agissait là d'une exigence de Geoffrey : en présence de sa princesse, personne d'autre ne devait porter les créations de Juliana Kwan. La griffe Perle de lune était réservée à Ève. Les affaires de Juliana ne souffraient pas de ce diktat. La fréquence des apparitions de lady Lloyd-Ashton dans les soirées habillées de Hong Kong étant aussi soigneusement restreinte que ses échappées bi-hebdomadaires du château, les autres femmes élégantes de Hong Kong avaient maintes occasions de s'habiller chez Perle de lune.

– Les gens se conforment encore à cela ? s'étonna Juliana.

– Absolument. Cependant, poursuivit Ève avec un sourire, Allison Whitaker...

Elle fut interrompue par le choc soudain de la tasse de Juliana contre la soucoupe en porcelaine ; le contenu se répandit sur la nappe rose.

– Que je suis maladroite, balbutia Juliana.

Un garçon surgit aussitôt pour faire disparaître les traces du petit incident. Très vite, presque trop vite, la nappe fut remplacée ; une nouvelle tasse de thé fumait devant Juliana.

– Tout va bien ? s'enquit Ève.

– Oui, oui.

Juliana aurait pu rejeter la cause de sa maladresse sur ses doigts qui attestaient les nombreuses années passées à de délicats travaux d'aiguille. Parfois, ses articulations la faisaient souffrir et ses doigts étaient toujours un peu gonflés, mais Ève, aussi bien qu'elle, les savait habiles magiciens. Ils étaient encore capables de faire naître l'enchantement d'une simple pièce de soie. Juliana sourit, se demandant si Maylène n'avait pas hérité d'elle ses talents d'actrice.

– Je portais plus d'attention à ce que tu disais qu'à la soucoupe, expliqua-t-elle. Tu parlais d'une certaine Allison ?

– Allison Whitaker. C'est la photographe que James a engagée pour les panneaux muraux qui décoreront le Palais de jade. Elle portait une de tes robes lors de la réception, les paillettes arc-en-ciel sur la soie ivoire. Elle lui allait à ravir, à croire que tu l'avais faite spécialement pour elle.

En aimant Maylène, j'aimerai aussi Allison. Les deux bien-aimées se trouvaient donc à Hong Kong ? Oui, Juliana sut que c'était vrai, car bien que l'incident se fût produit très vite, elle était quasi certaine que sa main s'était mise à trembler *avant* qu'Ève ne prononçât le nom d'Allison.

Néanmoins, plus pour nourrir la conversation que pour obtenir d'autres preuves, elle rétorqua :

– J'avais dessiné cette robe pour Neiman-Marcus. Allison Whitaker doit être américaine.

– Elle est du Texas, comme Sam. Lui vient de San Antonio, elle de Dallas ; mais, apparemment, il connaît le père d'Allison.

Juliana fut heureuse de n'avoir jamais prononcé le nom de Garrett devant son amie, ni le prénom de l'autre fille qu'avait eue celui-ci, et de n'avoir jamais dit qu'ils vivaient à Dallas. Certes, elle avait entière confiance dans Eve, mais une fois déjà par le passé, elle avait commis l'erreur terrible de révéler le nom de l'homme qu'elle aimait.

– C'est grâce à Sam qu'Allison a été choisie comme photographe ? Est-ce lui qui l'a recommandée à James ?

Garrett le lui a-t-il demandé ?

– Pure coïncidence. James a découvert le travail d'Allison tout à fait par hasard.

Coïncidence. Hasard. Ces mots résonnaient encore dans l'esprit de Juliana des heures après qu'elle eut quitté Eve. Ni Garrett ni elle n'avaient conspiré pour rapprocher leurs filles. Ils n'avaient pas défié le destin. Par extraordinaire, Allison et Maylène se retrouvaient ensemble à Hong Kong, unies par le Palais de jade, cet édifice qui célébrerait à jamais l'incertain mariage de l'Orient et de l'Occident.

C'était là une nouvelle destinée, songea Juliana. Elle ignorait ce que leur réservait celle-ci, seulement qu'elle devait se garder d'intervenir, qu'elle devait empêcher son cœur de former des vœux dangereux, prohibés. Certes, ces vœux elle les portait en elle, merveilleux, mais il fallait les contenir.

Il était si doux, cependant, de songer que le destin avait déjà provoqué la rencontre des deux filles. La présence d'Allison rendrait-elle plus difficile

pour Maylène son retour à Hong Kong ? Ou les deux sœurs deviendraient-elles amies ?

Juliana espérait, Juliana s'inquiétait. Mais pas un instant, elle ne redouta que Maylène révélât la vérité à Allison. Le cœur à vif de sa fille bien-aimée pouvait hurler de douleur, Juliana savait que Maylène garderait son tourment pour elle.

Oh, ma May-May tant aimée.

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

15

Palais de jade

Jeudi 8 juillet 1993

– Bonjour, fit Sam, un sourire de bienvenue aux lèvres.

Maylène pénétrait dans son bureau, sur le chantier. Il ne l'avait pas revue depuis la réception à Peak Castle. Il n'avait pas eu besoin de la voir, tout au moins pas de nécessité professionnelle, le forage du sol ne requérant pas la contribution de l'architecte. Pas plus, d'ailleurs, que les travaux qu'il attaquait aujourd'hui : le coulage du béton entre les traverses d'acier qui assureraient les fondations du Palais de jade.

Si Maylène n'avait ce matin aucune raison professionnelle d'être là, Sam lui avait pourtant demandé de venir.

– Il y a un problème ? s'enquit-elle tout de suite après avoir répondu à son salut.

– Du tout. Je souhaitais simplement que vous constatiez que nous avançons.

– Oh... oui, c'est gentil.

Elle se dirigea vers la fenêtre, et bien qu'elle connût déjà la réponse – par James, par ce qu'elle voyait de son appartement, et par l'éclat du ciel d'où ne tombait toujours pas la pluie, elle demanda :

– Vous êtes en avance sur le planning, n'est-ce pas ?

– Largement. Comme vous.

– J'essaie de suivre votre rythme.

– Je n'aurai pas besoin avant longtemps des plans que vous m'avez adressés hier, répliqua Sam, inquiet pour elle.

A part que vous travaillez sans relâche, comment allez-vous, Maylène ?

– Bien.

En proférant ce mensonge, elle ne le regarda pas, préférant fixer le trou gigantesque creusé dans la terre asséchée.

Jamais elle ne s’était sentie plus tourmentée, plus déchirée. Elle était revenue à Hong Kong avec l’espoir qu’elle trouverait le courage de revoir sa mère – une fois le Palais de jade terminé – et à cette perspective déjà bien périlleuse, s’ajoutaient d’autres pas, d’autres gouffres à franchir, à combler.

Parfois, quand elle s’éveillait au milieu de la nuit, troublée par des rêves dont elle ne gardait pas le souvenir, elle éprouvait une envie violente d’aller bavarder avec sa sœur.

D’autres fois, un élan profond, souverain, lui chuchotait d’aller trouver le cow-boy qui était peut-être éveillé, agité, seul lui aussi.

Pendant des années, Maylène avait redouté les mots blessants qui pouvaient jaillir quand son cœur hurlait de douleur. Maintenant, elle craignait les paroles désespérées, plus terrifiantes encore, que lui soufflait un cœur assoiffé d’amour.

Tu es ma sœur, Allison, ma sœur ! Oui, c’est difficile à croire. Tu es dorée, je suis ternie. Si tu refuses toute relation avec moi, crois-moi, je comprendrai. Seulement... je voulais que tu saches que je suis fière de toi ; très fière.

Salut, Cow-boy. C’est moi. Tu as envie d’entendre encore parler des dragons de Hong Kong ? Tu semblais tellement intéressé ce jour-là, devant le port. Intéressé par les dragons

– et par moi. Je sais, j’ai fui tes yeux caressants. L’intimité me faisait peur. Mais... je me sens plus courageuse à présent.

Elle avait prudemment évité les yeux d’émeraude et le séduisant regard bleu. Car si elle ne craignait plus de laisser échapper ses hurlements de douleur, elle n’était pas sûre de savoir retenir ses élans.

Tôt ce matin, Allison et elle s’étaient croisées. Maylène se rendait à la tour Drake ; Allison, le regard brillant d’impatience, partait pour la jetée Blake afin d’y observer l’un des plus gracieux rituels de Hong Kong, l’art du tai-chi, pratiqué à l’aube par les vieux Chinois dans les parcs comme au bord de l’eau.

Leur conversation avait été à la fois enthousiaste et embarrassée, rompue par de soudains silences. Elles parlèrent du temps, combien il était merveilleux qu'il fût propice au Palais de jade, combien elles étaient occupées toutes deux par ce projet, et des heures qui passaient bien trop rapidement. A croire qu'elles cherchaient toutes deux à se justifier, à s'excuser de ne pas s'être vues. Et puis, peu avant que leurs routes ne se séparent sur Chater Road, Maylène vit tout à coup luire une expression résolue dans les yeux d'Allison, comme si elle allait lui proposer de passer un moment avec elle, malgré leurs emplois du temps surchargés.

Maylène n'en saurait rien. Alors qu'elle se promettait bravement de dire oui à tout ce que suggérerait Allison, une panique secrète vint saccager ce serment plein d'espoir. Tu sais de quoi vous parlerez, n'est-ce pas ? Du père aimant d'Allison, de l'enfance heureuse d'Allison. Et peut-être cherchera-t-elle à te faire partager sa philosophie optimiste de l'existence, sa certitude qu'il faudrait toujours être bon, jamais vicieux, jamais cruel...

Avant qu'Allison n'ouvre la bouche, Maylène déclarait abruptement qu'elle devait filer et jeter quelques idées sur le papier avant de retrouver James pour le petit déjeuner. Les sœurs s'étaient donc séparées, mais une nouvelle épreuve attendait Maylène quelques heures plus tard, car Sam lui avait téléphoné pour la prier de passer au chantier.

Elle était là maintenant, partagée entre désir et crainte, comme si elle savait que Sam Coulter était la clé de la survie même de son cœur... et à la fois le chemin qui devait indubitablement mener à sa destruction.

Elle prit une aspiration, ignorant encore ce qui, du désir ou de la crainte, l'emporterait. Quand elle reconnut l'odeur familière du tabac, la peur triompha.

– Apparemment, vous vous fichez de vos poumons, fit-elle en se retournant vers lui pour fixer froidement la cigarette qui se consumait entre ses doigts. Et les miens ? Vous n'ignorez pas les ravages causés par le tabagisme passif ?

Sam avait toujours pris garde de ne pas gêner autrui, et s'il n'avait été captivé par Maylène, intrigué par les émotions qui se succédaient dans ses beaux yeux, il eût écrasé sa cigarette dès son arrivée.

– Je vous propose un marché, Jade, dit-il doucement. Si vous-même renoncez à l'une de vos habitudes autodestructrices, j'arrête de **fumer**

aujourd'hui. Pour toujours.

Maylène se retint de répliquer à brûle-pourpoint : « Une de mes habitudes autodestructrices ? » Elle ne savait que trop de quoi il voulait parler.

– Vous n'avez pas besoin de me dire à laquelle vous renoncez, poursuivit Sam qui commençait à sentir fortement la chaleur du mégot entre ses doigts. Cela dit, je ne détesterais pas en tirer moi aussi bénéfice, si j'arrête de fumer.

– Bénéfice ? rétorqua Maylène, cette fois à voix haute, et vite, car elle devinait bien qu'il n'éteindrait pas sa cigarette avant que l'accord ne soit conclu.

– J'aimerais vous voir plus souvent sourire au lieu de me lancer des regards hostiles. J'apprécierais donc que vous renonciez à ce qui vous fait le regard si noir, même quand je ne fume pas !

Face à un autre homme, Maylène eût bataillé : « Vous croyez que c'est quelque chose en moi qui fait que je vous adresse des regards hostiles ? Quelle arrogance ! L'idée ne vous a pas traversé l'esprit que si je vous considère avec hostilité c'est à cause de vous, uniquement ? » Elle s'abstint de prononcer ces remarques provocantes, car Sam Coulter avait entièrement raison : elle se tenait sur la défensive parce que, dans le secret de son être, des questions la taraudaient : comment est-ce que ce serait d'être touchée par lui, aimée par lui ? Et elle avait trop peur pour s'autoriser à chercher la réponse.

Une ombre inquiète passa dans le regard de Sam. Ses doigts devaient commencer à le brûler.

– D'accord ! s'exclama Maylène. Marché conclu.

Pourtant, Sam n'écrasa pas tout de suite sa cigarette.

– Un sourire... demanda-t-il avec une calme autorité. S'il vous plaît.

Elle obéit, avec un sourire tremblant qui se fit lumineux. Enfin, il éteignit son mégot.

– C'est beaucoup mieux, commenta-t-il sourdement.

Il ne la quittait pas des yeux, n'accordant pas même un regard à son index rougi. Il en aurait l'occasion plus tard, et pour le reste de ses jours. La cicatrice lui rappellerait à jamais le jour où, pour elle, il avait privé ses

démons de leur seul vice. Déjà, il sentait bruire leur fureur, leur vexation, et il entendait leur promesse de ne pas se laisser étouffer. Ils trouveraient encore où lui faire mal. Déjà, ils se tapissaient dans son cœur, dans l'attente des ravages qui résulteraient de son attirance pour Maylène Kwan.

– Je vous ai...

Il fut interrompu par l'apparition soudaine de Chan Peng.

Le conducteur de travaux était flanqué de ses deux fils qui travaillaient aussi sur le chantier. Si, une heure auparavant, le père ressemblait à ses fils, tanné, noueux, solide, voilà qu'il paraissait tout à coup affaibli, malade, et son teint avait une pâleur verdâtre.

Comme les fils faisaient asseoir leur père. Sam et Maylène s'approchèrent.

– Qu'y a-t-il, Peng ? interrogea l'entrepreneur.

– Je ne sais pas, souffla le conducteur, la tête agitée d'un tremblement soudain. Ce doit être une intoxication alimentaire.

Sam voulut appeler une ambulance, mais Chan Peng refusa. Ses fils allaient le reconduire chez lui ; sa femme avait des remèdes à base d'herbes pour tous les maux possibles.

– S'il ne va pas mieux très vite, dit cependant Sam aux deux fils, il faudra qu'il consulte un médecin.

L'aîné acquiesça avant d'aider son père à se remettre debout. Au moment de sortir du bureau, le conducteur de travaux s'efforça de sourire :

– Vous y arriverez sans moi, Sam ?

– Pas sans mal, rétorqua Sam en lui rendant son sourire. Même si je suis capable de superviser le coulage du béton, j'ai besoin que vous reveniez rapidement.

– Je reviendrai, promit Chan Peng.

– Je dois m'en aller, annonça Maylène quand le père fut sorti, escorté de ses deux fils. Vous avez du béton à couler.

– Il n'est pas encore prêt. Et puis, vous ne pouvez partir avant de connaître la véritable raison pour laquelle je vous ai attirée ici.

– La véritable raison ?

– J’ai un cadeau pour vous. Pas grand-chose, précisa-t-il, face à l’inquiétude manifeste de la jeune femme. D’ailleurs, c’est plus une nécessité qu’un cadeau, quelque chose qui vous sera indispensable dès que j’aurai besoin de vous en permanence.

Besoin de vous en permanence. Sam parlait en professionnel, en entrepreneur qui requiert la disponibilité de son architecte ; cependant, la douceur de sa voix sous-entendait bien davantage. Dans le regard de Maylène, il vit chatoyer une lueur d’espoir, comme si elle aspirait à ce besoin... Puis tout à coup, il y lut le désespoir de celle qui se croit destinée à décevoir.

Il se retint de lui dire que jamais elle ne le décevrait, fidèle au vœu qu’il s’était fait : dans cette création, la plus importante de sa vie, il devait bâtir pierre par pierre, doucement, prudemment, afin de ne pas effrayer Maylène.

Avec un sourire, il alla chercher le cadeau caché sous son bureau.

– L’emballage est de Hong Kong, mais le contenu vient de San Antonio.

– Je vois que vous vous êtes renseigné sur les coutumes chinoises, Cowboy, murmura Maylène, prenant la boîte en carton rouge vif qu’il lui tendait.

– Oui, m’dame, acquiesça-t-il.

Il était soulagé qu’elle parût heureuse et non pas offensée qu’il se soit soucié du rituel, quand bien même elle n’était qu’à moitié chinoise.

– J’ai appris qu’il fallait envelopper les cadeaux de rouge, couleur qui symbolise le bonheur et la chance.

– En effet... merci.

– Les livres m’ont encore appris autre chose : la coutume veut que celui qui reçoit le cadeau ne l’ouvre pas en présence de celui qui l’offre, sauf si celui-ci le demande. Exact ?

– Vous êtes bon lecteur.

– Donc, Jade, soyez gentille de les regarder.

– Les ?

L’inquiétude était revenue dans le regard de Maylène, incertaine quant à la nature du cadeau et mal à l’aise de devoir réagir devant Sam. Il lui fit la grâce de quelques indices :

– Il s’agit d’une paire faite sur mesure, en cuir repoussé à la main, accessoire indispensable pour patauger dans la boue, si tant est que la mousson arrive – et également pour grimper sur les poutres en acier. A partir de septembre, vous et moi passerons notre temps à crapahuter jusqu’à ce que le Palais de jade soit achevé selon nos vœux. Allez-y... ouvrez.

C’étaient des santiags, évidemment. Brun-roux, comme celles de Sam, mais flambant neuves.

– Elles sont belles, Sam.

– Pratiques, surtout. Et avec un peu de chance, à la bonne pointure. J’ai pris la liberté de mesurer l’empreinte de votre pied le premier jour où vous êtes venue ici. Il y a des chaussettes dedans, spécialement conçues pour le confort de tout cow-boy – ou cow-girl – qui se respecte.

– Vous croyez que j’ai l’étoffe d’une cow-girl ?

– Sûr, répondit doucement Sam.

Vous pouvez devenir ma cow-girl quand vous voulez.

– Si vous le désirez, ajouta-t-il.

L’espace d’un merveilleux instant, les iris vert jade prirent une teinte lumineuse.

– Je le désire, murmura Maylène.

Lorsque Tyler la vit depuis son bureau, il crut à une illusion, à un effet de son imagination. Au cours des semaines passées, il s’était souvent tenu devant cette fenêtre panoramique, à fixer Peak Castle qui se détachait sur le ciel, au-delà de Victoria Harbour, à penser à elle, à s’inquiéter pour elle, espérant, pour elle toujours, que son mariage fût heureux – et redoutant qu’il n’en fût rien.

Au nom de quoi ? s’était-il mille fois interrogé. Aucun époux n’aurait pu être plus attentionné que sir Geoffrey ; pour tout un chacun, il était clair qu’il aimait sa femme, qu’elle était ce qu’il possédait de plus précieux. Alors pourquoi cette tristesse quand elle ne se savait pas observée et qu’elle se croyait presque invisible ?

Tyler avait espéré, s’était morfondu, s’était demandé s’il la reverrait jamais. Et voilà que lady Lloyd-Ashton était là, loin de son château, au bord

de l'eau, à contempler l'activité qui régnait sur les quais de la société Grand Prix. Cet après-midi de juillet, on déchargeait le cargo *Le Mans*, dernière acquisition en date dans la flotte de Tyler. Avec une délicatesse étonnante, les énormes grues vidaient le navire de ses conteneurs verts, rouges et orange, tous de la taille d'un wagon de chemin de fer.

Ève ne courait aucun danger ; elle ne se trouvait même pas sur les docks de Grand Prix, mais à côté, sur la pittoresque esplanade portuaire. La promenade bordée de réverbères partait de la jetée du Star Ferry pour finir à près de trois kilomètres à l'est, aux chantiers navals de Grand Prix, sur la baie Hung Hom. En cours de route, on passait devant tous les repères connus de la péninsule : la tour de l'Horloge, suivie du très controversé centre culturel, du chantier du Palais de jade, de l'hôtel Régent, du centre commercial du Nouveau Monde, enfin de la jetée de Tsim Sha Tsui.

Cette promenade sur le rivage était très fréquentée, et même encombrée en fin de journée. Dans la fraîcheur de l'aube, les natifs de Hong Kong adeptes du tai-chi y côtoyaient les étrangers obsédés de la forme physique qui se livraient à leur jogging. Le phénomène était si répandu parmi les clients du Régent qu'un portier ganté de blanc accueillait chaque matin les coureurs avec des serviettes. Dès le crépuscule, l'esplanade appartenait aux amants qui déambulaient paresseusement dans la tiédeur des soirs d'été.

Au plus chaud de la journée, néanmoins, l'allée était vide, et, quelle que soit l'heure – excepté pour Tyler qui demeurait au Régent et allait travailler à pied –, personne quasiment ne s'aventurait vers la zone industrielle.

Or, par ce chaud après-midi de juillet, lady Lloyd-Ashton était là, absolument seule, loin de tout regard indiscret, hormis celui de Tyler.

Depuis la deuxième semaine de son mariage, aussi meurtris que fussent son corps et son cœur, les lundis et jeudis, la princesse de Peak Castle apparaissait en public. Ainsi en avait décidé Geoffrey.

Parfois, Eve se promenait au hasard, visitant des temples ou des musées, mais le plus souvent son époux lui assignait un itinéraire :

– Va au marché de Jade. Achète quelque chose, une babiole, mais assure-toi que ce ne soit pas du toc. Je n'ai pas envie que tu me ridiculises.

– Tu déjeunes à une heure au Pierrot avec l’épouse dû gouverneur. Ne sois pas en retard, et si vous parlez de vos études, tu as fait les tiennes à domicile, avec une préceptrice.

– Le Dr Kingsley te recevra à trois heures. Je tiens à ce que tu reprennes la pilule. Tu t’arrangeras avec tes migraines.

Ève était heureuse de n’avoir à sortir que deux jours par semaine. En dehors de son travail bénévole à l’hôpital et de ses rendez-vous à Perle de lune, elle voyait venir les lundis et les jeudis avec un sentiment d’horreur. Certes, les gens de Hong Kong étaient délicieux avec elle, accueillants, gentils, mais elle détestait se montrer et vivait dans la peur perpétuelle de commettre un impair qui eût fâché son époux.

Geoffrey eût été averti du moindre faux pas. Plus de cinq millions de regards intrigués et admiratifs suivaient le moindre geste de lady Lloyd-Ashton. On pouvait en lire le compte rendu détaillé dans les rubriques mondaines de la presse locale. Dès le départ, sir Geoffrey avait décrété que chaque article sur sa princesse, chaque photo d’elle, devait lui être soumis avant publication. C’était là une grave entorse à la liberté de la presse de Hong Kong, mais lorsque l’homme le plus puissant de la colonie donnait un ordre, même les journalistes s’y pliaient.

Durant ces journées passées hors de Peak Castle, Eve trouvait refuge à l’hôpital, et à Perle de lune auprès de Juliana. Aujourd’hui, elle était venue se promener dans ce lieu reculé qui, lui aussi, lui semblait un abri sûr.

– Lady Lloyd-Ashton.

Eve se retourna.

– Monsieur Vaughn.

– Envisagez-vous de vous embarquer clandestinement ?

La plaisanterie badine parut provoquer un trouble chez la jeune femme, à croire qu’elle avait effectivement songé un jour à la fuite, avant d’oublier ce rêve audacieux et lointain.

– Venez-vous souvent ici ? reprit Tyler avec un sérieux soudain.

– C’est la première fois. J’ai déjeuné au Peninsula, puis je suis passée au chantier, et là je... je me promenais.

Elle en parlait comme d'une envie fortuite, quand c'était un élan profond, impérieux qui l'avait poussée à venir marcher ici ; et non point au nom d'un rêve de fuite oublié. C'était quelque chose de beaucoup plus dangereux... et bien plus merveilleux.

– Je vous en prie, appelez-moi Eve, fit-elle en croisant le regard dangereux et merveilleux.

– Alors, appelez-moi Tyler. Eve, c'est le diminutif d'Evangéline ?

– Non, Eve tout court. Mais j'aime beaucoup Evangéline.

– Moi aussi. Ce prénom vous va bien.

– Merci.

Une fois encore, il avait dû dire ce qu'il ne fallait pas, car à la lueur d'espoir qui avait passé dans les yeux saphir de la jeune femme succéda un nouveau trouble.

– Vous ne travaillez pas à l'hôpital aujourd'hui ?

– Je n'y suis que le lundi matin.

– Vous aimez travailler là-bas, n'est-ce pas ? demanda Tyler qui se rappelait la remarque de Cynthia qui avait prétendu que lady Lloyd-Ashton faisait cela pour se montrer.

– Oh, oui.

Comme par magie, le trouble avait disparu de l'étonnant regard qui brillait maintenant de bonheur.

– J'irais tous les jours si...

Elle s'interrompit brusquement.

Si quoi ? s'interrogea Tyler. Si vos journées n'étaient pas prises par des choses plus importantes, par exemple prendre le thé ou déjeuner avec d'autres épouses de taï-pans ?

Non. Le lumineux regard lui disait avec éloquence que peu de rendez-vous – sinon aucun – comptaient autant que ses matinées à l'hôpital.

Alors... Si quoi ? Si Geoffrey vous y autorisait ? A cette pensée stupéfiante en succéda une autre, plus étonnante encore : si vous étiez ma femme, Evangéline, et si je savais que quelque chose peut faire briller tant de joie dans votre regard, je remuerais ciel et terre pour vous le donner.

Ma femme. Jusqu'à présent, ces deux mots associés n'avaient pas figuré au dictionnaire personnel de Tyler Vaughn. Et voilà qu'avec elle, par elle, ils apparaissaient.

– Si quoi, Eve ? interrogea-t-il de la voix la plus douce qu'il ait jamais eue.

Peut-être fut-ce cette douceur, cette intimité, ou peut-être devina-t-elle sa pensée stupéfiante – et défendue. Tyler n'en sut rien. Il sut seulement que, très soudainement, Eve détourna la tête vers le port, vers les eaux éclaboussées d'or par le soleil.

Il fallait qu'elle regarde ailleurs, parce que... parce que brusquement elle avait éprouvé le besoin désespéré de confier à cet homme toutes les douleurs et les hontes qu'elle cachait.

Et si elle le faisait ? Si elle avouait que Geoffrey ne l'avait désirée que pour sa ressemblance avec un beau fantôme rebelle ? Qu'il n'avait jamais connu les secrets de son cœur, ni ne s'en était soucié ? Que se passerait-il alors ?

Rien, songea-t-elle. Rien ne peut arriver... Geoffrey ne me laissera jamais partir.

– Il est tard, murmura-t-elle aux flots dorés.

Trop tard pour moi, trop tard pour nous.

– J'y vais, reprit-elle, ramenant les yeux vers Tyler, mais sans oser soutenir son regard. Je suis enchantée de vous avoir revu, Tyler.

– Moi aussi, Eve.

Il la regarda s'éloigner, pour retourner vers son château... et vers l'homme qui, peut-être, n'avait pas à cœur de la rendre heureuse. Grande, droite, royale, elle tenait haut sa tête charmante, et toute son attitude n'était que perfection. Mais, imperceptiblement, il semblait qu'elle traînait un poids et que son corps fragile luttait de toutes ses forces pour ne pas être écrasé.

– *Evangéline.*

Ce ne fut qu'un chuchotement dans la brise, brûlant pourtant.

Un instant tout s'arrêta pour Tyler, le clapotement doré, le souffle du large, son cœur affolé. Enfin, elle se retourna, dans un mouvement qu'il vit

comme au ralenti, volute gracieuse d'une ballerine... éclosion d'une fleur fragile sous la caresse du soleil.

– Venez faire du bateau avec moi.

– Quand ?

– Quand vous voudrez, reprit Tyler, s'approchant d'elle, franchissant consciemment la frontière de l'interdit. Aujourd'hui, demain, plus tard. Quand vous voulez.

L'émotion qui passa alors dans les yeux d'Eve, mélange d'espoir et de désespoir, rappela à Tyler ce moment, au cours du dîner à Peak Castle, lorsque Geoffrey avait déclaré que sa femme aimerait monter en avion avec Allison – mais ne le pouvait pas.

– Vous n'avez pas peur de voler, n'est-ce pas ?

– Non.

– C'est lui qui ne veut pas.

– C'est lui.

– Venez faire du bateau avec moi, Evangéline Nous volerons sur les vagues.

16

Perle de lune

Jeudi 15 juillet 1993

– Surtout sois prudente, Eve.

– Personne ne me reconnaîtra. Merci, Juliana.

Avec un sourire de gratitude, Eve considéra sa tenue vestimentaire.

Le déguisement était parfait. Les couleurs criardes étaient si typiques de ce que les touristes portaient dans la chaleur tropicale qu'elle se fondrait aisément dans la foule. Sur le tee-shirt bleu paon que Juliana avait trouvé chez un vendeur de rue figurait une jonque toutes voiles dehors, avec HONG KONG écrit en rose vif en anglais et en chinois. Juliana avait confectionné un bermuda d'une teinte fuchsia assortie puis, afin de dissimuler le visage connu de son amie, avait acheté un chapeau à larges bords, ainsi que de grosses lunettes de soleil.

Un sac de plage à rayures grenat complétait l'ensemble. A l'intérieur, Ève avait plié sa tenue de ville avec son sac à main. En fin d'après-midi, avant de rentrer à Peak Castle, la touriste se rendrait aux toilettes situées dans le hall du Hilton sur Garden Road ; quelques instants plus tard, ce serait l'élégante et bien connue lady Lloyd-Ashton qui en ressortirait.

– Personne ne me reconnaîtra, répéta Eve. On ne me remarquera même pas.

– Ce n'est pas ce qui m'inquiète.

Eve devint songeuse.

– Tu n'as pas besoin de te faire du souci à propos de Tyler. Quand je suis avec lui, je me sens...

Elle s'interrompt, abandonnée à une sensation inaccoutumée et délicieuse qu'elle ne savait nommer.

– En sécurité ? souffla Juliana.

– Oui, acquiesça Eve avec un étonnement paisible. En sécurité.

Juliana sourit au souvenir lointain d'un sentiment semblable que, parmi d'autres sensations extraordinaires, elle avait éprouvé avec Garrett. Et elle répéta la phrase que Vivian lui avait dite autrefois :

– Dans ce cas, je ne m'inquiète pas.

Le *Sept Mers* de Tyler Vaughn était ancré dans Causeway Bay, dans l'une des cales de l'abri anti-typhon affectées au yacht-club Royal Hong Kong. Quand Eve arriva, le sloop en acajou verni oscilla doucement comme pour lui souhaiter la bienvenue.

La jeune femme eut l'impression de pénétrer dans l'univers de la tendresse même...

– Bonjour, fit Tyler. Je suis si heureux que vous ayez pu venir.

– Moi aussi, dit-elle, encore incrédule.

Elle lui avait téléphoné le lundi après-midi, utilisant la ligne personnelle de Juliana à Perle de lune, afin de convenir d'un rendez-vous pour ce jeudi, mais jusqu'à ce matin elle avait craint que Geoffrey ne lui ait arrêté un emploi du temps pour son jour de sortie.

Il ne lui avait pas donné de directives et elle avait eu l'impression de ne plus toucher terre. Mais, elle s'en rendait compte soudain, elle avait à peine respiré jusqu'à maintenant... maintenant où elle se sentait de nouveau haletante, alors qu'il cherchait son regard derrière les énormes lunettes de soleil.

– Partons, proposa Tyler.

Il avait envie de la voir et savait qu'il eût été trop risqué pour elle de se défaire même du plus petit accessoire de son déguisement avant qu'ils ne soient loin du port.

Ils firent voile à l'est afin de contourner l'île, avant d'atteindre la mer de Chine, bleu-vert sous l'azur.

Eve ôta d'abord son chapeau, sourit de sentir la caresse du vent dans ses cheveux. Puis, malgré l'éclat du soleil, enleva ses lunettes parce que Tyler

n'en portait pas, parce qu'ils avaient tous deux envie de voir le regard de l'autre.

– Racontez-moi tout de vous, Ève, depuis votre naissance.

Elle obéit à ce doux commandement, lui confia les vérités honteuses de son enfance, lui parla de la fillette esseulée, mal aimée, que le désespoir avait amenée au bord des falaises de Weymouth et qui aurait sauté sans l'intervention de lady Gweneth St John. A mesure qu'elle parlait, elle se sentait de plus en plus en sécurité, car Tyler accueillait ses confidences avec sympathie et tendresse. Un sourire mélancolique effleura ses lèvres quand elle dit ce qu'il était advenu d'elle après cette rencontre sur la falaise, son amitié pour Gweneth, son départ pour Londres et la paix solitaire qu'elle y avait trouvée.

Puis le sourire disparut, et elle se tut, comme si l'histoire s'achevait là... comme si l'histoire d'Eve avait pris fin à Londres sept ans plus tôt.

– C'est à Londres que vous avez rencontré Geoffrey ? finit par interroger Tyler.

– A la banque. Je vous ai dit comment j'étais à l'époque : voûtée, mal fagotée, mal coiffée, les ongles rongés...

Tyler sourit. Elle insistait sur ce point, tenant à ce qu'il sache qui elle était véritablement. Il le savait déjà. Dès le premier instant à Peak Castle, il avait deviné la vraie Eve, la femme timide et mal à l'aise, livrée à la tristesse, qui, malgré sa beauté frappante, aspirait à devenir invisible... et dont la plus grande beauté résidait à l'intérieur.

– Oui, vous m'avez dit, murmura-t-il.

Maintenant, il redoutait la suite ; elle allait lui raconter ce

qu'il ne souhaitait pas entendre : que Geoffrey avait su voir ses merveilleuses qualités de cœur, qu'il en était tombé amoureux, ce qui ne ressemblait pas à sir Geoffrey Lloyd-Ashton. Pourtant, l'expression d'Ève ne suggérait pas que son mari ait su créer ce que Tyler eût aimé être en mesure d'inventer à l'époque : un asile d'amour dans ses bras pour le corps voûté, et des baisers pour guérir les doigts meurtris.

– Que s'est-il passé ?

– Malgré mon apparence, Geoffrey s'est aperçu que je ressemblais étonnamment à une certaine Rosalind, une femme qui était morte un mois

avant leur mariage. La ressemblance n'était que superficielle. C'était une femme élégante, raffinée, une aristocrate, peut-être même de sang royal. Mais, avec du travail, un changement de style...

– Vous êtes devenue Rosalind.

C'était la pire des hontes, sa terrible soif d'être aimée l'avait rendue aveugle. Mais, devant l'homme qui avait écouté ses autres aveux avec une telle tendresse, elle le reconnut :

– Oui, je suis devenue Rosalind.

Tandis qu'elle admettait avoir laissé Geoffrey la métamorphoser, son regard ajoutait qu'elle en acceptait tout le blâme, qu'elle avait été consentante, complice de cette ultime destruction de son individualité ; elle ne se cherchait pas d'excuses.

– Vous ne saviez rien de Rosalind, n'est-ce pas ? questionna doucement Tyler.

Vous ne soupçonniez pas ce à quoi Geoffrey se livrait sur votre personne ?

Eve fut tout émue de s'apercevoir qu'il comprenait.

– Je l'ai su beaucoup plus tard.

Beaucoup trop tard. Elle haussa les épaules, sourit.

– J'aime bien la façon dont je parle maintenant. Quand je m'entends, j'entends les intonations et les mots de Gweneth Sans compter que maintenant je respire davantage la santé.

– Et vos cheveux ?

– Je les préfère longs, fit-elle, avec un nouveau mouvement d'épaules, un nouveau sourire. A votre tour de me parler de vous, Tyler. Depuis votre naissance.

Elle ne parlera pas de son mariage, comprit Tyler. Mais qu'y avait-il à ajouter ? Depuis sept ans, elle était lady Lloyd-Ashton – comme l'eût été Rosalind –, une parfaite image de princesse, mais elle n'était pas Ève.

Effectivement, l'histoire d'Ève s'était arrêtée sept ans auparavant... sauf que la charmante, l'aimable Ève continuait de vivre à l'intérieur d'elle, en secret, mal à l'aise et timide – et aspirant encore au rideau de cheveux

couleur sable qui dissimulerait son beau visage, lui permettrait à nouveau d'être invisible.

Mais je t'ai trouvée, Eve. Je sais que tu es là, que tu es adorable et... Tyler eût aimé prononcer ces mots sur-le-champ, mais il était beaucoup trop tôt, et elle désirait entendre son histoire puisqu'il connaissait désormais la sienne.

S'attendait-elle au récit d'un homme né dans la soie et l'oisiveté, qui pilotait des voitures de course pour s'amuser, échapper à l'ennui, et qui avait hérité de sa compagnie d'import-export ? Il supposa, avec justesse, qu'elle serait contente de lui découvrir des origines aussi humbles que les siennes.

– Je suis né remuant, et avec un goût prononcé pour les réparations en tous genres. Mes parents avaient trop peu d'amour, trop d'enfants et pas assez d'argent. Pendant longtemps, j'ai essayé de « réparer » leur amour. Quand je me suis aperçu que c'était impossible, j'ai fait ce que j'ai pu pour améliorer leur situation financière. J'ai quitté l'école, trouvé un job de mécanicien dans un garage, et tout mon salaire allait à la famille. Ce revenu supplémentaire ne changea rien ; il ne fit qu'alimenter les querelles et fut gaspillé. Là, je n'ai plus supporté. Je suis parti de la maison, j'ai fait du stop à travers le pays et trouvé un emploi de mécanicien sur un circuit. Au bout de deux ans, j'ai convaincu quelqu'un de me laisser courir.

– Et vous avez gagné tout ce qu'il y avait à gagner.

Tyler sourit. C'était presque vrai ; il avait atteint des records inégalés.

– J'ai remporté un bon nombre de courses.

– Vous ne courez plus à présent ?

– Non.

– Tant mieux, murmura Eve. C'est terriblement dangereux.

La plupart des femmes que Tyler avait connues – toutes, en vérité – étaient électrisées par les courses. Elles tenaient à être au bord du circuit, à se repaître de la vitesse, du danger, du suspense. Souvent, Tyler s'était demandé si elles attendaient l'accident ou la victoire avec un plaisir identique.

Ève était à l'opposé de ces femmes-là et, bien qu'il ne courût plus, elle s'inquiétait rétrospectivement.

– Ce n'est pas si dangereux que cela, la rassura-t-il. Pas si l'on est sûr de soi et décidé.

– Mais... si un coureur se retourne ou en percute un autre devant vous ?

– Un bon pilote doit être capable de contourner l'accident ou de passer au travers. Bien sûr, cela peut avoir des conséquences importantes. Dans mon cas, la conséquence fut le commerce maritime et ma compagnie Grand Prix.

– Comment cela ?

– Je courais à Monte-Carlo, j'étais en tête, mais il y avait des voitures devant moi sur lesquelles j'avais un tour d'avance. L'un des pilotes, un débutant, a perdu le contrôle. Pour éviter de le percuter, j'ai dû quitter la route et j'ai dévalé une pente assez abrupte.

– Et si vous n'aviez pas pris cette décision ?

– Il serait mort, moi je m'en serais sorti indemne – sauf que plus jamais je n'aurais pu me regarder dans une glace.

– Vous avez été gravement blessé ?

– Quelques fractures, répondit Tyler, taisant les blessures qui avaient failli lui coûter la vie. J'ai surtout eu une chambre d'hôpital à Marseille qui dominait le port, et durant des heures j'ai observé l'activité sur les quais d'embarquement. Et figurez-vous que plus je regardais, plus je voyais des erreurs de fonctionnement, des choses à améliorer. Il y avait en particulier une petite flotte méditerranéenne totalement inefficace. Pour m'occuper l'esprit, j'ai réfléchi aux changements auxquels je procèderais si la compagnie m'appartenait. L'idée devint si séduisante que je pris quelques renseignements. De façon assez prévisible, la compagnie avait de gros soucis financiers.

– Alors vous l'avez achetée ?

– Finalement, oui. Aucun banquier raisonnable n'étant prêt à financer un coureur automobile qui n'avait aucune expérience du commerce, j'ai fini par conclure un marché avec les propriétaires, en promettant de les payer sur les bénéfices à venir. Heureusement, il y en eut quelques-uns.

La litote fit sourire Eve. Grand Prix avait connu une réussite fracassante. Sous la houlette de Tyler, la petite flotte méditerranéenne était devenue l'une des premières au monde.

Au bout d'un moment, son sourire disparut.

– Je suis heureuse que vous ne couriez plus, répéta-t-elle.

– Si vous deviez faire un vœu, Eve, quel serait-il ?

Cela faisait cinq heures qu'ils naviguaient, volant sur les vagues, enveloppés par la chaleur caressante de ce jour d'été

– et par les caresses plus chaudes encore qui sourdaient en eux. Us se trouvaient à l'ouest de l'île de Lantau, mais bientôt il leur faudrait changer de cap... afin qu'Eve ait le temps de redevenir la princesse de Geoffrey pour retourner à Peak Castle.

A voir son étonnement, Tyler comprit que personne n'avait jamais demandé à Ève ce qu'elle désirait... et que la femme dont la personnalité, l'individualité avaient été bafouées dès la naissance n'avait jamais d'elle-même émis de souhait.

– Ne réfléchissez pas, dites ce qui vous vient à l'esprit.

– Je voudrais que Gweneth soit en vie.

– Moi aussi, je le voudrais, renchérit Tyler.

Ils gardèrent le silence le temps de quelques battements de cœur.

– Formulez d'autres vœux, Eve.

Tyler Vaughn était assez idéaliste pour croire que dans le cadre d'une liste illimitée de souhaits, la plupart des individus finiraient par en formuler quelques-uns pour la planète tout entière – santé, bonheur et paix pour toutes les créatures, grandes et petites. Excepté des vœux de bonheur pour Juliana, James et une fillette nommée Lily, ce fut par ceux-là qu'Eve commença.

Quand elle eut terminé, elle avait les yeux brillants d'avoir évoqué la paix et le bonheur universel.

– Faites maintenant un vœu personnel, la pressa Tyler, uniquement pour vous, quelque chose d'égoïste, si vous le pouvez.

Un moment s'écoula, comme si elle était incapable de répondre. Pour finir, encouragée par le sourire tendre et le regard aimant de son compagnon, elle osa murmurer :

– J'aimerais que nous puissions naviguer toujours ainsi.

C'était ce qu'il désirait lui aussi. Car désormais, Tyler comprenait : il y avait eu un but à son agitation incessante. Il avait été en quête perpétuelle, son cœur l'avait été, sans même qu'il le sache... Mais maintenant il avait trouvé Eve, et pour la première fois de sa vie agitée, Tyler Vaughn savourait un sentiment de paix.

– Nous le pouvons, Evangéline, fit-il avec une tendresse grave et joyeuse à la fois. Nous pouvons voguer jusqu'à ce que vos cheveux soient aussi longs que vous le désirez. Nous pouvons partir tout de suite.

Eve étouffa presque une exclamation, surprise par ses propres paroles – par leur vérité, la crudité de son aveu – comme par celles de Tyler. C'était un rêve. En ce jour magnifique, où le ciel avait la couleur de ses yeux, où la brise marine semait de furtifs baisers sur sa peau, où les vagues bleu-vert se mouchetaient d'or, elle vivait un rêve. Merveilleux, extraordinaire... mais impossible.

Elle savait le rêve irréalisable et cependant, alors même que le mouvement de sa tête disait non, tout son être aspirait à un oui joyeux.

Impossible.

Tyler vit passer le rêve dans le lumineux regard de saphir, et puis, trop vite, il le vit disparaître.

Les yeux subitement voilés s'abaissèrent vers les mains pâles qui s'étaient nouées nerveusement.

– Je n'aurais pas dû dire cela.

– Si, au contraire, protesta Tyler avec autant de douceur que de fermeté. C'est ce que je désire moi aussi. Je vous...

Relevant tout à coup les yeux, elle interrompit son aveu... et les battements de son cœur. Les yeux bleus ne s'étaient pas éclairés face à sa déclaration d'amour ; au contraire, ils étaient lointains, apeurés, elle ne disait plus oui, pas même au rêve, pas même à l'illusion... et elle se détourna de Tyler pour fixer l'horizon doré vers lequel jamais ils ne feraient voile.

Durant presque tout cet après-midi enchanté, elle avait été Eve... Elle était même devenue Evangéline pour rêver d'amour. A présent, elle était à nouveau lady Lloyd-Ashton, à nouveau Rosalind, prisonnière de cette existence et incapable de voir au-delà.

Son adorable regard bleu restait aveugle à tant de choses, songea Tyler. A la beauté de son corps, à celle de son cœur... et maintenant à la réalisation de leur rêve.

Tyler savait que des obstacles se dressaient sur la route de leur avenir. Geoffrey, bien sûr ; mais même l'obstacle du plus puissant taï-pan de Hong Kong serait surmontable – comme tous les obstacles – une fois qu'Eve croirait réellement à son amour. Cela prendrait du temps. Depuis sa naissance, Eve s'était entendu répéter qu'elle n'était rien, moins que rien, qu'elle ne méritait pas d'être aimée. Et Geoffrey, le seul homme qui ait voulu d'elle, l'avait trahie.

Oui, il faudrait du temps pour qu'elle croie à son amour... car, avant tout, Eve avait besoin de croire en elle-même. Jusqu'à ce qu'elle reconnaisse sa propre valeur, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus aveugle, Tyler serait ses yeux. C'est par lui qu'elle verrait combien elle était aimable, ainsi qu'il la voyait... si elle le lui permettait.

Un moment plus tôt, Tyler avait éprouvé un sentiment de paix pour la première fois de sa vie. A présent, celui qui avait si souvent flirté avec la mort avait peur, pour la première fois.

Une peur inouïe, terrible.

La peur de vivre sans Eve.

La brise tiède lui parut froide tout à coup.

– Si nous sortions d'autres fois en mer ? proposa-t-il d'une voix très sourde. Chaque fois que vous le voudrez, chaque fois que vous serez libre.

Et un jour, mon Eve, mon Evangéline, quand tu auras foi en mon amour, nous voguerons à jamais.

L'avait-elle entendu ? Oh oui, car elle se raidit soudain, comme si elle aussi trouvait le vent glacé.

Libre ? Le mot lui avait transpercé l'âme. Jamais elle ne serait libre, il fallait mettre fin tout de suite à ce tourment...

– Evangéline ? Vous reviendrez en bateau avec moi ?

Elle perçut la crainte qui sourdait dans la voix tendre, comme s'il redoutait qu'elle réponde non, comme s'il doutait de son amour.

– Oui, je reviendrai... répondit-elle aux yeux aimants et inquiets. Chaque fois que je le pourrai.

OceanofPDF.com

17

Hôtel les Alizés

Mardi 20 juillet 1993

– M^{me} Leong, ici Allison Whitaker. Je viens d’avoir votre message.

Ce message qui demandait à la jeune femme d’appeler l’assistante de James Drake avait été confié au standard de l’hôtel à onze heures du matin. Il était près de quinze heures trente. Allison avait regagné son appartement depuis plus d’une heure mais, trop occupée à se préparer pour son rendez-vous avec James, elle avait tardé à remarquer le clignotant lumineux qui l’avisait du message.

– Mademoiselle Whitaker, bonjour. Je suis désolée, mais M. Drake ne pourra vous rencontrer comme prévu à seize heures.

– Oh, c’est sans importance, murmura Allison. Je vous l’avais dit en sollicitant ce rendez-vous, il n’y a pas d’urgence. Je souhaitais simplement lui montrer quelques-unes des photos que j’ai prises. Si je vous les dépose au bureau, vous pourriez peut-être me faire savoir s’il les trouve bonnes ?

Ou mauvaises.

Pénélope Leong attendit poliment qu’Allison ait terminé avant de reprendre :

– M. Drake vous demande si vous êtes libre pour dîner avec lui ce soir.

– Oui, bien sûr, mais il n’y est pas obligé.

– Certes, fit l’assistante d’un ton qui disait bien que

James Drake n’agissait que selon son bon vouloir. Si cela vous convient, il arrivera chez vous à sept heures, afin de regarder les photographies. Ensuite vous dînerez à la Lanterne bleue à huit heures.

– Elles sont merveilleuses, commenta James, en passant en revue les quelques clichés qu’Allison avait choisi de lui montrer.

– Merci, répondit-elle. Je voulais simplement m’assurer que je suis sur la bonne voie.

Les yeux de panthère quittèrent les photos pour darder sur elle leur éclat argenté.

– Vous y êtes, Allison, confirma James. Elles sont vraiment magnifiques.

Alors qu’il prononçait cette dernière phrase, l’intensité de son regard semblait dire autre chose : elle aussi était magnifique. Allison n’avait pas conscience de la lumière radieuse dans ses yeux d’émeraude, ni des reflets de feu et de clair de lune qui dansaient dans ses cheveux bouclés, ni de son sourire si doux ; elle savait seulement que son cœur frémissait, comme toujours quand elle se trouvait en présence de James, et qu’une chaleur soudaine lui montait aux joues.

– Vous n’en avez vu que quelques-unes. Les autres sont peut-être désastreuses.

– J’en doute, rétorqua-t-il en souriant.

Mais afin de dissiper les doutes de la jeune femme, et parce qu’il éprouvait le désir extraordinaire – et impossible

– de lui caresser le visage, il reporta son attention sur les clichés, résultat éblouissant de la vision optimiste et généreuse de la photographe.

C’étaient des vues de Hong Kong familières, et cependant exceptionnelles, imaginatives – et sensuelles, pensa James. Un festin pour les sens.

On aurait dit qu’émanaient du papier les puissantes fragrances de l’encens et de l’air salé ; on avait presque sur la langue le goût sucré des boules de coco et la saveur du thé au jasmin ; on entendait le petit heurt sec des jetons de mah-jong dans les ruelles de Kowloon et le chant des milliers d’oiseaux du marché sur Hong Lok Street ; on touchait les marchandises sur les étals, les soies chatoyantes, les épices, les dragons sculptés dans le jade.

Et chaque photo révélait la magie de Hong Kong, son caractère cosmopolite, ses stupéfiants contrastes quand des aigles dorés partageaient l’azur avec les jets, quand les vieux temples bouddhistes se nichaient au

piéd des gratte-ciel, quand hommes d'affaires et autres aventuriers côtoyaient les diseurs de bonne aventure.

Les photos d'Allison saisissaient et célébraient ces fascinantes disparités. Sur l'une d'elles, prise à Mah Wa Lane, un boutiquier se livrait à de rapides calculs au boulier, et sur une autre, prise quelque cent mètres plus loin, on pénétrait au cœur de la Bourse. Assis devant des rangées d'ordinateurs, dans une vaste salle qui évoquait un centre de contrôle, des hommes et des femmes, concentrés sur leur tâche, pilotaient tranquillement Hong Kong vers un avenir prospère.

Suivait le portrait d'une femme hakka qui cultivait amoureusement sa précieuse parcelle de terre dans les Nouveaux Territoires, tandis que de l'autre côté du bras de mer, sur l'île de Hong Kong, des mains solides prenaient soin des chevaux de prix dans les luxueuses écuries à air conditionné du champ de courses de Happy Valley. Un peu plus loin, sur Statue Square, Allison avait photographié un drapeau aux armoiries de Hong Kong. Le bouclier, sur lequel étaient gravés des navires marchands du XIX^e siècle, était tenu de part et d'autre par un lion et un dragon ; un deuxième lion portant couronne serrait une perle dans sa patte. Ce blason qui symbolisait si clairement la domination de la Grande-Bretagne sur « la perle de l'Orient » flottait à présent dans l'ombre de la Bank of China. Et c'était sur la paroi de ce vertigineux gratte-ciel qu'Allison avait trouvé son sujet suivant : un petit miroir octogonal disposé de façon à détourner les esprits mauvais.

L'avant-dernière photo qu'elle avait choisi de montrer à James était un collage représentant les Star Ferries, cliché qui rendait à la fois l'esprit et l'énergie de Victoria Harbour.

– C'est très bon.

– Probablement trop fantaisiste pour l'hôtel, dit Allison. Mais quand j'ai découvert leurs noms, je n'ai pas pu résister. Il fallait que je trouve un moyen de les mettre en valeur tous ensemble.

– Je suis perdu.

Aveu étonnant chez un homme tel que James, pourtant il n'en parut pas le moins du monde démonté. Au contraire, son regard disait à Allison qu'il voulait bien se perdre avec elle.

– Les ferries, finit-elle par murmurer. Leurs noms... ils sont charmants.

Elle aussi était perdue à présent, dans les promesses des yeux argentés. Perdue... et curieusement à sa place.

James s'attarda plus longtemps qu'il n'aurait dû dans l'enchantement que lui procurait Allison Whitaker. Il était revenu à Hong Kong dans un seul but : trouver et détruire l'homme qui lui avait volé ses rêves. Quatre ans durant, ses mains avaient attendu impatiemment l'occasion de tuer, et son cœur n'avait plus été voué qu'à la vengeance. Et ce cœur qui espérait depuis si longtemps la mort d'un monstre souffrait maintenant d'une aspiration tout autre.

De force, il s'arracha à l'enchantement et lut les noms gravés en doré sur le flanc des célèbres vedettes. Des noms charmants, ainsi que l'avait dit Allison, qui commençaient tous par « Etoile » : *Etoile scintillante, Etoile du matin, Etoile d'argent, Etoile du zénith, Etoile du jour, Etoile resplendissante, Etoile du Nord, Etoile solitaire, Etoile d'or, Etoile céleste.*

– J'avais oublié ces noms, murmura James, presque pour lui-même.

Autrefois, il les avait sus, bien sûr. Enfant, il connaissait tous les ferries, comme des amis, et chacune des dix vedettes avait sa personnalité. A l'époque, voguer sur les eaux vert argenté du port était pour lui une grande joie. Mais ensuite, dans ce Hong Kong vicié par la menace rampante d'un ennemi mortel, les bateaux n'étaient plus devenus qu'un moyen de transport parmi d'autres.

Depuis l'assassinat de Gweneth, le Hong Kong que James avait aimé s'était obscurci, et voilà qu'Allison, découvrant la splendeur de la colonie, ravivait pour lui les émerveillements qui avaient sauvé un jeune garçon de l'existence vide et froide à laquelle il était destiné de par sa naissance.

Les esprits de Hong Kong conspiraient-ils pour le sauver une fois encore ? Utilisant Allison comme complice candide, s'efforçaient-ils de l'arracher à sa solitude et sa fureur ? Il eût été merveilleux de retrouver Hong Kong à travers son lumineux regard, James ne le niait pas.

Merveilleux... mais impossible.

Les mains élégantes entraînées à tuer, avides de tuer, écartèrent doucement le collage des bateaux, découvrant l'ultime cliché. James se pétrifia, dans un silence abasourdi, le cerveau en ébullition.

Comment avait-elle su ? Personne, pas même Gweneth, n'avait jamais su. C'était quelque chose qu'il avait projeté de partager avec Gweneth lors de leur retour à Hong Kong, une joie qu'il avait voulu conserver pour l'avenir.

Un instant plus tôt, il s'était amusé à imaginer des esprits amicaux déterminés, à travers une Allison innocente, à jeter un peu de lumière dans les ténèbres de son âme. Idée plaisante, séduisante... à laquelle il ne croyait pas réellement.

A présent, confronté à cette ultime photo, il entrevoyait la vérité. Allison agissait seule, sans l'aide d'esprits conspirateurs. C'était son cœur adorable, sa joie enchanteresse qui tentaient vaillamment d'infiltrer quelques parcelles de lumière dans l'obscurité où il se terrait.

Allison s'alarma face à son expression soudain plus sombre, son immobilité, son silence. Qu'avait-elle fait ? Elle avait cru qu'il aimerait ce cliché et l'avait gardé pour la fin, car c'était celui qu'elle préférerait.

– La vue m'a paru unique, commença-t-elle à expliquer d'une voix un peu altérée. Tellement différente des autres vues que l'on a de la ville ou du port.

– Comme si l'on se trouvait dans l'œil du dragon ?

– Oui, dit-elle doucement. Vous connaissez cet endroit, n'est-ce pas ?

– Sur Po Shan Road ? La saillie rocheuse près du premier virage en épingle à cheveux ? Oui, j'y suis allé, mais pas depuis que je suis adulte.

Il marqua une pause, encore stupéfait et continuant de fixer la photo.

– Je passais des heures sur ce promontoire, reprit-il d'une voix lointaine. Quand j'ai eu huit ans, on m'a envoyé en pension en Écosse. Je ne voulais pas y aller et quitter Hong Kong, mais la tradition exige que les fils de bonne famille soient éduqués dans des écoles froides, férues de discipline, spartiates.

Pas votre fils, songea Allison en percevant la fureur qui sourdait dans ses propos. Vous n'auriez jamais envoyé votre fils au loin.

– Je revenais toujours à ce promontoire sur Po Shan Road avant de repartir en pension. J'essayais de graver le paysage dans ma mémoire, pour l'y conserver jusqu'à mon retour. Curieusement, Allison, confessa-t-il,

étonné et posant sur elle son regard brûlant, vous avez découvert le lieu que je préfère dans tout Hong Kong.

Dans l'ambiance intime de la Lanterne bleue agrémentée par la lueur des bougies et les lumières de la ville, Allison savourait l'extraordinaire privilège de jouir de l'entière attention de James Drake. Il avait mis les appels en attente, expliqua-t-il lorsqu'elle observa que son Alphapage était resté silencieux, et pas une fois il ne parut songer à son vaste empire.

Il voulait tout savoir de la vie d'Allison, avec les mots qu'elle choisirait. Fidèle à la promesse qu'elle s'était faite d'être sincère, au risque de passer pour stupide ou naïve, elle lui raconta tout, décrivit sans fard ni justification l'existence paisible qu'elle avait connue, protégée par l'aimant et rassurant cocon familial.

– Quand avez-vous découvert votre don pour la photo ?

Elle n'essaya pas de corriger son don par goût, sachant que James ne l'y autoriserait pas.

– A dix ans, l'année où j'ai souffert de rhumatisme articulaire aigu.

– Vous viviez à Dallas à l'époque ?

– Oui, cette maladie est devenue rare aux Etats-Unis depuis que l'on soigne les infections à streptocoques à la pénicilline. J'avais mal mais...

– Vous ne vous plaigniez pas, termina James. Pour ne pas inquiéter votre famille.

– Ce n'était pas si grave que cela, voulut minimiser Allison. Mais, bien sûr, à force de ne rien dire, j'ai fini par causer une inquiétude encore plus grande.

Elle avait déjà décrit à James l'enfant fragile qui avait failli mourir à la naissance, puis à dix-huit ans, après une réaction allergique à une transfusion sanguine. Pour un délicat papillon élevé dans un cocon, sa vie tranquille avait finalement connu plus que son lot d'événements indésirables.

– Et votre rhumatisme articulaire n'a pas pris une forme bénigne, je suppose.

– En tout cas, je n’ai pas souffert de complications neurologiques, rétorqua-t-elle, une note de fierté dans la voix. Mais je me suis débrouillée pour avoir à la fois de l’arthrite et un rhumatisme cardiaque, ajouta-t-elle avec un charmant sourire presque penaud.

– Ce qui veut dire que vous avez dû rester couchée ?

– Pendant huit mois.

– Une expérience pénible. Mais j’imagine que vous étiez une malade modèle.

– Je crois. Je comprenais la nécessité de ce repos forcé et, les premiers mois, j’étais tellement faible que je n’aspirais qu’à dormir. Ensuite, un peu rétablie, j’ai passé mes journées à lire et à jouer à des jeux de société. Enfin, les médecins m’ont autorisée à faire de courtes promenades dans notre propriété. C’est alors que mon père m’a acheté un appareil photo. J’ai tout de suite aimé cela. C’était une thérapie créatrice, distrayante. J’ai oublié tout ce qui me manquait, l’équitation, la marelle à laquelle je risquais de ne plus jamais jouer.

– Mais vous avez fini par remonter à cheval, n’est-ce pas, jouer à la marelle, apprendre à piloter un avion ?

Et par vous fiancer.

– Oui, tout.

– Vous vous portez bien à présent ? Pas de séquelles ?

– Je vais bien, assura-t-elle avec un mouvement gracieux du poignet ceint par le bracelet en argent. Parfois mes articulations craquent un peu, quand je suis restée trop longtemps dans la même position ou quand je me fatigue.

– Par exemple, marcher toute la journée, et tous les jours, dans Hong Kong ?

La lueur des bougies se reflétait dans le regard d’Allison, mais le véritable éclat de ce regard, la flamme qui rendait si lumineuses les émeraudes, venait de l’intérieur.

– Ce serait peut-être un problème si je me trouvais ailleurs qu’à Hong Kong. Mais ici, avec la chaleur tropicale, c’est facile.

– Et votre cœur ?

En vérité, elle avait le cœur beaucoup plus solide qu'elle ne l'aurait cru. Il avait volé toute la journée dans l'attente du rendez-vous avec James, et quand le moment était enfin arrivé, il avait pris un essor sans précédent, étourdissant, fantastique.

Le cœur d'Allison avait subi les examens les plus approfondis afin de s'assurer qu'il ne gardait pas de séquelles. De minuscules cathéters l'avaient soigneusement exploré, sans détecter la moindre anomalie. Le résultat de ces investigations avait été terriblement important pour Allison, mais ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle avait découvert seule, grâce à James : la joie, pure, vivace, qui coulait à flots d'une fontaine de bonheur enfouie en elle.

– Mon cœur se porte comme un charme, répondit-elle.

– Pensez-vous voir surgir votre fiancé d'un moment à l'autre ?

– Non, fit Allison.

La surprise passée, elle se mit à rire doucement.

– Vous me demandez cela parce que nous parlons de mon cœur ?

– Sans doute.

– Il ne viendra pas, James, et ni mon cœur ni moi n'avons envie de le voir.

– En êtes-vous sûre ? interrogea James, parce qu'une ombre passait sur le ravissant visage. Vous semblez douter.

– Pas sur ce sujet.

Elle se mordit la lèvre inférieure puis, fidèle à sa promesse de franchise, osa se lancer :

– James, je dois vous dire quelque chose.

A la voir troublée, il éprouva tout à la fois soulagement et regret. Il fallait qu'elle sache, et il avait prévu de lui dire, mais il redoutait la révélation, sachant qu'elle en serait peinée.

Il devina pourtant, face à sa tristesse manifeste, qu'elle savait déjà.

– Vous êtes au courant pour Gweneth, c'est cela ?

– Oui.

– C'est Eve qui vous l'a dit ?

– Non. Maylène.

– Je me demande pourquoi.

– A cause de ce que j’avais dit. Je croyais que Maylène et vous aviez une relation amoureuse.

– Que vous a dit Maylène ?

– Que vous étiez amis.

Dans la poitrine d’Allison, les ailes, presque languides jusqu’alors, battirent de plus belle.

– Et aussi que vous étiez marié à votre métier... ajouta-t-elle. Et au souvenir de Gweneth.

– En effet, confirma calmement James.

Je n’ai rien à t’offrir, charmant papillon, que mes cauchemars, ma rage, et un ennemi mortel qui peut un jour surgir de l’ombre pour frapper à nouveau.

– C’est ainsi que j’ai décidé de mener ma vie.

Si tout à l’heure, pareils à ceux d’Allison, ses yeux avaient davantage brillé d’une lumière intérieure que du reflet des bougies qui tachetait d’or ses iris d’argent, à présent, même l’éclat des flammes dansantes ne parvenait pas à éclairer l’ombre soudaine de son regard.

James savait combien ses yeux, à cet instant, étaient glacés, désolés, comme l’eût été son cœur sans Hong Kong. La panthère ne portait qu’un désir de destruction. Face à tant de violence, le délicat papillon irait avec grâce voleter plus loin.

Allison n’en fit rien. Elle soutenait son regard sans ciller, encore plus radieuse, si cela était possible.

Ne t’attache pas à moi, Allison. Ce fut un ordre silencieux, un avertissement muet, et pour le conforter par plus de férocité, James laissa poindre en lui les images atroces d’une certaine nuit au pays de Galles. *Il serait dangereux de t’attacher... vain surtout.*

Les yeux d’émeraude ne flanchaient toujours pas. Ils continuaient de luire, timides et déterminés à la fois, sans peur. Et eux aussi livraient leur message.

Je comprends les règles, James. Tu es marié à Gweneth, tu le seras toujours. Mais nous pourrions quand même être amis, non ?

OceanofPDF.com

CINQUIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

18

Siège des sociétés Lloyd-Ashton

Mercredi 1^{er} septembre 1993

Lorsque sir Geoffrey regagna son bureau après l’allocution qu’il avait faite à treize heures au conseil législatif, il remarqua tout de suite le voyant vert qui clignotait sur son bureau. D’ordinaire, le signal ne fonctionnait pas. Foulant le tapis Ming, Geoffrey se dirigea vers une armoire du XI^e siècle. Ces deux pièces d’antiquité étaient de véritables œuvres d’art qui avaient appartenu autrefois à des empereurs.

L’armoire n’était pas seulement décorative ; ses portes en bois sculpté abritaient un poste de surveillance ultramoderne qui permettait au maître des lieux de contrôler, depuis son bureau en ville, le moindre recoin de Peak Castle et de ses environs, sans oublier, évidemment, les appels téléphoniques qui étaient immanquablement enregistrés. Cet équipement-là représentait la version miniature de ce qui existait au château. Ici, il n’avait qu’un seul écran et un magnétoscope. A son domicile, dans une pièce adjacente à son bureau et dissimulée par un mur de livres, il possédait suffisamment d’appareils pour enregistrer simultanément toutes les activités qui se déroulaient dans la demeure.

Ce système de surveillance avait été installé pendant la construction du château, avant même que Geoffrey ne rencontre sa future épouse. Sachant qu’il recevrait l’élite du territoire, le plus puissant habitant de Hong Kong avait voulu avoir accès aux conversations privées de ses invités, savoir ce qu’ils se chuchotaient quand ils ne se croyaient pas entendus – rumeurs de fusions imminentes ou potins autour de scandales privés. Depuis l’arrivée du gouverneur Patten, ce système d’information était devenu encore plus précieux. Les affaires et la politique marchaient maintenant de pair ; il fallait faire des choix. Certains pensaient que la survie économique à long terme de Hong Kong ne passerait que par la prompte instauration d’une

réforme démocratique ; d'autres avaient déjà conclu des marchés fort lucratifs avec le gouvernement de Pékin.

Au fil des ans, le système d'espionnage de Geoffrey s'était révélé d'une utilité inestimable, lui procurant un avantage extraordinaire dans bon nombre de négociations. Mais, depuis son mariage, c'était épier Eve qui lui procurait le plus grand plaisir. Il pouvait la surveiller à chaque instant de chaque jour, à sa guise, l'observer quand elle se croyait seule, violer son intimité.

Non qu'elle fût quoi que ce fût de spectaculaire. Elle ne mangeait quasiment rien, ne buvait que de petites quantités de thé, et les cachets qu'elle avalait plusieurs fois par jour n'étaient que de l'aspirine ; elle tentait ainsi d'atténuer les graves migraines que lui causait la contraception par voie orale. Geoffrey tenait à ce qu'elle prenne la pilule ; il pouvait ainsi user d'elle quand il le voulait, et sans délai. Et c'était le plus sûr moyen de ne pas mêler irrévocablement son sang bleu à celui, trop commun, d'une roturière.

Ève était l'immobilité incarnée. Parfois, elle se tenait si tranquille, tellement silencieuse que le système échouait à détecter sa présence. Dans ces cas-là, Geoffrey la cherchait, cliquant écran après écran, jusqu'à la localiser. Elle était dans le grand salon, en train de lire, ou dehors, debout au bord de la falaise, fixant le ciel.

Certaines fois, rares, l'expression de son visage paraissait presque heureuse, presque sereine, comme si elle s'était évadée vers un rêve. C'était dans ces moments-là que Geoffrey annulait ses rendez-vous et se précipitait chez lui, la surprenait, saccageait sa paix en lui rappelant avec une force brutale qu'elle lui appartenait et lui appartiendrait toujours.

Cela dit, sir Geoffrey Lloyd-Ashton n'était pas devenu le tai-pan le plus riche de Hong Kong en perdant son temps à épier l'inactivité de son épouse, pas plus qu'il n'avait besoin de programmer les caméras dissimulées dans le château pour filmer les faits et gestes d'Ève en son absence. Il n'avait pas besoin de cela : bien en vue sur son bureau, la petite boîte noire au voyant vert l'alertait en cas d'activité inaccoutumée.

Ouvrant les portes de l'armoire, il avisa deux signaux. Le premier le prévenait qu'il y avait eu deux coups de téléphone enregistrés, le second indiquait une présence étrangère dans le château, une voix que les

détecteurs électroniques n'avaient pas identifiée comme appartenant à Ève ni à aucun membre du nombreux personnel de maison.

Un visiteur à Peak Castle, un visiteur pour Ève, devenait pour Geoffrey la priorité des priorités. Quand l'image se précisa sur l'écran, il découvrit son identité : Allison Whitaker, qui venait au moment précis où il l'y avait autorisée, quand, enfin, le ciel de Hong Kong se chargeait de gris.

Supposant que des conversations téléphoniques avaient eu lieu entre Ève et Allison, Geoffrey fut pris de colère en constatant que ce n'était pas le cas. Cela signifiait que les deux femmes s'étaient donné rendez-vous lundi, lorsque Ève était au-dehors, en se servant d'un téléphone qu'il ne pouvait contrôler.

Le premier appel venait d'un homme, un médecin qui se présenta comme le cardiologue de Lily Kai. Après s'être abondamment excusé de déranger Ève chez elle, il devint encore plus hésitant pour aborder le motif de cette intrusion.

– Je viens de voir Lily.

– Comment va-t-elle ?

– Pardon ? Oh, bien. Ce n'était qu'une consultation de routine. Mais, voilà, j'ai cru de mon devoir de vous avertir d'un petit problème. Notre jeune Lily s'est mis dans la tête que vous lui aviez promis d'être à l'hôpital le jour de son opération. Il n'est pas rare de voir s'emballer l'imagination d'un enfant de cinq ans mais...

– Lily n'a rien imaginé, docteur. Je lui ai effectivement promis d'être là.

– Ah bon ?

– Absolument. J'en ai parlé aux infirmières de la salle trois qui doivent me communiquer la date de l'intervention dès qu'elle sera arrêtée.

– Nous l'avons décidée aujourd'hui. C'est prévu pour le 13 décembre.

– Vous savez à quelle heure ? J'ai dit à Lily que je la verrais avant qu'elle n'entre au bloc.

– Ce sera la deuxième opération de la journée. Les chirurgiens interviendront vers dix heures du matin.

– Donc si j'arrive à l'hôpital à huit heures, je pourrai la voir ?

– Certainement.

- Et après ? Je lui ai également promis de la retrouver à son réveil.
- Si tout se passe bien, elle devrait être bien éveillée en fin d’après-midi.
- Si tout se passe bien... Vous craignez des problèmes ?
- Non, franchement non. Mais on ne peut prendre à la légère une opération à cœur ouvert. Un problème est toujours possible en cours d’intervention. Cela dit, la procédure en soi est simple, il s’agit de greffer une plaque sur la malformation et, pour Lily, ce serait la guérison.
- Donc, une fois l’intervention terminée, elle sera tirée d’affaire ?
- Normalement. Bon, j’ai assez abusé de votre temps. Je vous remercie encore, lady Lloyd-Ashton. C’est vraiment très gentil de votre part. Votre promesse signifie énormément pour Lily, comme pour ses parents.

Lily, réfléchit Geoffrey. La petite Chinoise pour laquelle Eve s’était soumise à plusieurs piqûres... Il se demanda à quel moment Ève avait l’intention de lui faire part de sa promesse. Peut-être jamais. Le hasard voulait que l’opération fût fixée un lundi, le jour où Ève se rendait ordinairement à l’hôpital, et si la chance continuait de la favoriser, son mari n’aurait pas d’autres plans pour elle ce jour-là. Elle verrait Lily avant et après l’intervention – sans avoir besoin d’en aviser Geoffrey.

Sauf que maintenant je le sais.

Certes, il tenait à ce qu’elle honore sa promesse. Issue heureuse ou non, la compassion de la princesse de Peak Castle fournirait un sujet bouleversant aux médias locaux. Parfait pour Cynthia, songea Geoffrey avec amusement, sachant combien la journaliste méprisait ce qu’elle qualifiait de « non-nouvelles » – mais sachant aussi qu’elle ferait ce reportage pour lui. Le 13 décembre, Cynthia serait à l’hôpital, et lui aussi, afin de soutenir sa princesse, qu’elle lui ait ou non parlé de sa promesse.

La deuxième conversation enregistrée avait eu lieu vingt minutes plus tôt. Cette fois, c’était Eve qui avait appelé Juliana Kwan à la boutique Perle de lune.

- Tu te rappelles que je t’ai parlé d’Allison Whitaker ? La photographe du Palais de jade qui portait l’une de tes robes, à paillettes arc-en-ciel ?
- Oui, bien sûr, je m’en souviens.
- Il se trouve qu’elle est auprès de moi en ce moment, et elle vient de me confier qu’elle aimerait trouver une autre robe de soirée Perle de lune pour

l'inauguration de l'hôtel. J'ai pensé qu'il serait préférable qu'elle te rencontre. Cela t'est-il possible ?

– Absolument. J'en serai ravie. Dis-lui que je serai heureuse de dessiner une robe pour elle, spécialement pour ce soir-là.

– Tu es adorable. Quand peut-elle venir te voir ?

– Attends, je prends mon agenda.

Il se fit un bref silence sur la ligne, avant que Juliana ne reprenne la parole :

– Ce vendredi à onze heures ; cela lui convient-il ?

Tandis qu'il écoutait distraitemment Eve convenir du rendez-vous avec Allison avant de dire au revoir à la couturière, Geoffrey se remémora une autre conversation entre Ève et son amie, enregistrée en juin, par laquelle il avait appris que Juliana était la mère de Maylène Kwan.

Que de secrets tu me caches, ma princesse. Il corrigea aussitôt, avec un sourire : *que de secrets tu essaies de me cacher* Mais tu ne peux avoir de secrets, mon amour, pas pour moi.*

Il porta alors son attention sur l'écran vidéo et augmenta le son afin d'entendre ce qui se disait en direct à Peak Castle. Allison s'émerveillait de sa récente visite au monastère Po Lin sur l'île de Lantau. Sa joie contagieuse se communiquait si bien à Ève que celle-ci en avait les yeux tout illuminés. Et elle semblait si jeune, si heureuse, si libre...

– J'ai passé un après-midi délicieux, déclara Allison à son hôtesse qui la raccompagnait à la porte de Peak Castle. Merci beaucoup.

– Votre visite m'a fait grand plaisir, Allison. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas que je vous fasse reconduire aux Alizés ?

– Oh non, répondit Allison en souriant. J'aurai tellement de plaisir à marcher dans la brume.

Une brume féérique, songeait-elle en descendant Mount Austin Road en direction du terminus du tramway.

Depuis dimanche, de lourds nuages avaient envahi le ciel de Hong Kong, et aujourd'hui le brouillard annonçait l'imminence des pluies. Pour l'heure, le pic Victoria évoquait un décor de féerie argenté et noir, où la brume

irréelle semblait naître de la montagne, comme soufflée par le dragon aveuglé.

Allison laissa dériver sa pensée vers un autre portrait noir et argenté... vers les merveilleuses soirées aux chandelles que James et elle avaient passées ensemble depuis le mois de juillet. Ils ne se voyaient qu'une fois par semaine, rendez-vous prudemment dosés qui commençaient par l'appréciation des récentes photos de la jeune femme et se continuaient par le dîner.

La plupart du temps, James affectait une attitude policée, amicale, mais légèrement distante, sur la réserve. Et ses mains solides, chaudes du feu qui couvait en lui, n'effleuraient Allison que pour la protéger, la guider lorsqu'ils franchissaient des portes ou traversaient des rues.

Parfois, il semblait oublier ses propres règles, un instant fugitif... et dans ces moments-là elle croyait décrypter dans son regard un profond désir d'elle.

Mais la trop simple Allison Parish Whitaker pouvait-elle réellement être l'objet du désir de James Drake ? se demandait-elle. N'était-ce pas plutôt que, par une extraordinaire coïncidence, elle lui rappelait Gweneth ?

Sans soupçonner le moins du monde qu'Eve elle-même n'avait été convoitée qu'à cause de sa ressemblance avec une autre femme, elle s'était cependant rendu compte, lorsqu'elle avait prié Eve de lui parler de Gweneth, que son interlocutrice avait paru deviner sa préoccupation profonde, car elle avait pris grand soin de l'assurer qu'il n'existait aucune similitude entre Gweneth et elle.

L'enchantement était donc bien réel. Le désir intense qu'elle lisait parfois dans le regard argenté – cette faim, cette attirance, ce besoin –, elle en était, miraculeusement, l'objet.

Il n'était que six heures du soir, et Allison savait par James que la talentueuse architecte du Palais de jade travaillait chaque jour très tard dans la nuit à la tour Drake. Pourtant, c'était Maylène, cette silhouette impeccablement vêtue qui marchait devant elle sur Chater Road. Cette parfaite allure de mannequin, ce pas gracieux, malgré la hauteur des talons aiguilles, et cette chatoyante torsade de cheveux noirs roulée en chignon serré n'appartenaient qu'à elle.

Allison hésita avant d'appeler, retenue par le souvenir de ce qu'elle semblait susciter de contradiction – de trouble même – chez Maylène. Le petit papillon qui avait coulé une vie sereine dans son cocon n'était pas accoutumé à provoquer de vives réactions chez autrui. Les étrangers l'accueillaient généralement avec une neutralité de bon aloi, un sourire chaleureux, un bonjour amical... jamais avec ces regards noirs, ces sombres éclairs, comme si elle eût représenté une menace.

Dès le début, l'attitude de Maylène à son égard n'avait rien eu de neutre ; elle n'était qu'excessive, dans un sens ou dans l'autre. Jamais, de toute sa vie, Allison ne s'était sentie aussi bienvenue que lorsqu'elle s'était trouvée face à Maylène à l'aéroport ; à croire que l'architecte avait depuis toujours attendu de la rencontrer, comme si elles étaient déjà liées, des amies perdues de longue date qui se retrouvaient enfin.

Mais ensuite, dans l'appartement, elle avait surpris l'expression presque mauvaise des yeux vert jade qui la fixaient... et, bien que Maylène ait prétexté un souci professionnel, Allison ne parvenait pas à se départir du sentiment qu'elle était bien l'objet de cette hostilité manifeste – comme si elle avait nui à Maylène. Quelques instants plus tard, alors qu'elle était sur le point de suggérer qu'elles passent un moment ensemble, le doute s'était encore accru quand Maylène s'était subitement éloignée.

Plus d'une fois, elle s'était raisonnée : Maylène Kwan se trouvait au cœur d'un projet extraordinaire, d'un défi terrible. Qu'elle fût d'humeur changeante ou même maussade n'avait rien d'étonnant. Il était peu vraisemblable, et même présomptueux, d'imaginer que le modeste papillon – au demeurant, une parfaite inconnue – pût provoquer chez l'architecte une quelconque réaction, surtout négative.

Ou étonnamment positive, songea Allison en se remémorant ces premiers instants, inoubliables, à l'aéroport. Pure illusion que ce bonheur qu'elle avait cru voir briller dans les yeux de Maylène ? Avec sa manie de voir la vie en rose, projetait-elle partout son propre optimisme ? Si oui, l'illusion avait été forte, et dépassait le domaine visuel, car elle touchait également à des sentiments, étranges, vivaces. A plusieurs reprises, durant les nuits d'été, Allison s'était éveillée d'un profond sommeil avec la conscience claire et une envie brûlante d'appeler Maylène, pour savoir si elle veillait elle aussi et si elle se sentait d'humeur à bavarder.

Si elle avait toujours résisté à ces élans surprenants, en cette fin d'après-midi brumeuse et féérique, elle se décida :

– Maylène !

Elle n'avait pas crié fort, mais Maylène l'entendit. Et tandis qu'Allison comblait la distance qui les séparait, chacune put constater les changements survenus chez l'autre depuis qu'elles s'étaient croisées au mois de juillet.

Dans la sœur dorée, Maylène ne releva que de rassurantes transformations. Une chevelure plus longue, où le clair de lune et le feu continuaient de s'épouser dans les boucles folles dont la paraît l'humidité ambiante. Elle avait le teint hâlé et ses yeux paraissaient briller plus encore.

Chez Maylène, Allison prit conscience de modifications tout à la fois heureuses et inquiétantes. La brume avait parsemé la chevelure lustrée de milliers de diamants minuscules et si la beauté de la jeune femme restait frappante, elle avait aussi quelque chose d'abîmé ; des cernes violacés ombrageaient les yeux vert jade, des yeux qui eux-mêmes paraissaient terriblement anxieux. Allison comprit la raison de cette fatigue flagrante – Sam et Maylène avaient travaillé sans relâche – mais non l'angoisse du regard. D'après James, la construction du Palais de jade progressait sans faux pas.

– Avez-vous terminé votre journée ? demanda Allison quand elles se furent saluées.

– Oui, je n'arrivais à rien, répondit Maylène. Et vous ?

– J'ai terminé, moi aussi. A vrai dire, j'ai pris un jour de congé. Ce matin, j'ai fait des courses et cet après-midi je suis allée voir Eve.

Allison avait prévu de passer la soirée dans son labo, mais soudain, Maylène lui parut plus importante.

– Puisque nous avons toutes les deux fini notre journée, vous aimeriez dîner avec moi ?

Voyant Maylène se rembrunir instantanément, elle suggéra, sans se froisser :

– Vous avez sans doute d'autres projets.

– Non, non. Cela me fera plaisir de dîner avec vous, affirma Maylène qui parut à Allison plus courageuse que rassurée.

- Sans cérémonie ? Je fais monter un repas chez moi ?
- Très bonne idée.

OceanofPDF.com

19

– Soyez gentille d’excuser le désordre, pria Allison en suivant Maylène dans le salon. Je m’apprête à envoyer des cadeaux à ma famille.

Le désordre en question était un éventail coloré de ce que Hong Kong avait à offrir : délicates figurines de porcelaine ; vases en émaux cloisonnés ornés de paons, de dragons, de fleurs et de papillons ; cravates en soie et chandails en cachemire. De beaux présents, choisis avec amour. En les regardant, Maylène apprit des choses sur ceux auxquels ils étaient destinés. L’une des grands-mères était douce, réservée, pastel, quand l’autre avait une personnalité plus extravertie, brillante, hardie ; et parmi les trois hommes que comptait la famille d’Allison, l’un d’eux au moins se permettait des audaces vestimentaires.

– Pour qui, celle-ci ? s’enquit Maylène, désignant une cravate en soie particulièrement voyante. Votre père ?

– Non, pour mon grand-père maternel. Bien qu’elle soit peut-être un peu clinquante, même pour lui.

En réponse aux paroles d’Allison, Maylène caressa doucement la soie d’une autre cravate autrement plus traditionnelle. Plus exactement, elle ne put retenir sa main qui semblait agir de sa propre volonté, avide soudain, saisie du besoin de toucher quelque chose que porterait Garrett Whitaker... ou le père de celui-ci, son grand-père...

Cette idée d’un grand-père prit Maylène au dépourvu. Petite, elle avait chéri et pleuré les parents de Juliana qui lui manquaient tant, ces grands-parents que la mer en folie avait engloutis. Mais, jusqu’à ce soir, elle n’avait pas réellement songé qu’elle avait aussi des grands-parents en vie.

Son grand-père porterait l’une des cravates qu’elle effleurait en ce moment. Et sa grand-mère ? La main de la jeune femme glissa des cravates vers les chandails ; et comme si ses doigts connaissaient la réponse à la question qu’elle n’avait pas encore formulée, ils s’arrêtèrent sur le cachemire rose pâle.

- C’est votre grand-mère maternelle qui aime les couleurs voyantes ?
- Oui, les Whitaker sont beaucoup plus traditionnels que les Parish.

Traditionnels. Le mot transperça le cœur de Maylène, la déchira. Ses vieilles blessures hurlèrent sous cette douleur nouvelle, tandis que les pensées les plus pénibles l’assaillaient. Une fille illégitime à moitié chinoise ne correspond pas exactement à ce qu’il y a de plus traditionnel, n’est-ce pas ? Franchement, crois-tu que tes grands-parents seraient heureux d’apprendre que tu as caressé avec amour des effets qu’ils sont amenés à porter ? Tu rêves ! Evidemment, ils les mettraient malgré tout, ces cadeaux de leur petite-fille dorée – mais non sans les avoir fait nettoyer, purifier.

Sous ses doigts, le cachemire devint aussi blessant que des éclats de verre. Vite, pour mettre un baume sur ses plaies à vif, elle tendit la main vers un petit tas de photos qui se trouvait auprès des statuettes en porcelaine. La première était si apaisante – un lever de soleil sur Victoria Harbour – -qu’elle s’empressa de regarder la suivante, et encore la suivante. Le calme attendu lui revint peu à peu ; bientôt la comédienne en elle prendrait le dessus, elle pourrait à nouveau relever les yeux, sourire et... et au moment où elle arrivait au dernier cliché de la pile, le calme fragile s’évanouit.

Récemment, Hong Kong avait célébré la fête des fantômes affamés. A cette période, les portes du monde souterrain s’ouvraient afin de permettre aux *Yen Lo*, aux esprits des morts, de se promener sur terre. Pour contenter ces âmes errantes, et donc les dissuader de provoquer des ravages chez les vivants, on leur offrait de la nourriture, des vêtements, de l’encens, et l’on brûlait pour elles de faux billets de banque.

Pour ces visiteurs de l’enfer, la fête se terminait par la mise à la mer d’une flotte de « bateaux fantômes » miniatures. Sur chaque petit navire brûlait une bougie, et ces petites flammes multipliées suffisaient à éclairer la bannière que portait la dernière embarcation. *Hsun-feng Teh-li*, pouvait-on y lire : tempère les vents et va en prospérant.

Devant la ravissante photo qu’avait prise Allison de cette flottille illuminée, Maylène souffrait un autre supplice : c’était ce jour fatal des fantômes affamés qu’elle avait appris la vérité sur son père – et ce jour-là, ce qu’elle avait de meilleur en elle était mort. Ses propres fantômes avaient

surgi des cendres, fantômes errants, cruels, avides de frapper et de blesser comme elle-même avait été blessée.

Une fois, elle les avait laissés faire le mal, s'en prendre à sa mère bien-aimée. Mais ils ne s'étaient pas satisfaits d'un seul jour de liberté, ils ne s'en étaient pas allés avec la flottille illuminée du couchant. Ils vivaient en elle ; en elle où ils resteraient prisonniers, elle se l'était juré. Plus jamais elle ne laisserait s'ouvrir les portes de son propre enfer.

Puisant courage dans ce vœu, elle finit par redresser la tête, par sourire, et ce fut avec douceur, sincérité qu'elle dit à sa sœur dorée :

– Elles sont magnifiques, Allison. J'aimerais en voir d'autres. Ou bien sont-elles toutes au coffre de l'hôtel ?

– Oh non, je ne les y ai pas mises, la détrompa Allison. Je conserve les négatifs dans les fichiers en amiante, mais cette précaution n'est pas nécessaire. Alors, si cela vous fait plaisir de les regarder...

– Oui, grand plaisir.

Elles passèrent près d'une heure dans le laboratoire d'Allison, et même si certaines photographies ravivaient de vieilles douleurs pour Maylène, celle-ci parvint à se concentrer sur le présent, sur le grand talent de sa sœur... Lorsqu'elles regagnèrent le séjour pour préparer du thé et appeler le service d'étage, le cœur de Maylène palpitait d'espoir.

J'en suis capable. Je puis être avec Allison – parce que telle est ma volonté – et contrôler ma douleur, et...

Le temps qu'elles repassent au salon, il se mit enfin à pleuvoir. D'épais rideaux de pluie tombaient sur Hong

Kong, troublant les lumières de la ville au point d'en mêler les couleurs.

– Regarde ce déluge ! s'exclama Allison. Que c'est rassurant !

– *Rassurant* ? répéta Maylène, incrédule, avec une intonation qui lui fit honte, et peur aussi.

L'instant d'avant, elle n'était que confiance, espérance, elle se dominait parfaitement. Et maintenant ? L'un de ses fantômes s'était-il échappé ? Non, il s'agissait d'autre chose. Mais qui avait quand même causé du tort, comprit-elle en voyant le trouble soudain qui se peignait sur le visage

d'Allison ; trouble qui lui rappela celui de Juliana, sa stupeur douloureuse de voir la fille qui avait toujours été si aimante devenir tout à coup si cruelle. Bientôt, Maylène s'entendit prononcer pour sa sœur les mots qu'elle espérait avoir un jour le courage de dire à sa mère :

– Je suis désolée, Allison.

– Il n'y a pas de mal !

– Si, insista sombrement Maylène. Je n'aurais pas dû accepter ton invitation. J'aurais dû savoir que je ne serais pas d'une compagnie bien agréable ce soir.

– Pourquoi, Maylène ? s'enquit doucement Allison. Il y a un problème au Palais de jade ?

– Non. C'est moi. Je vais avoir mes règles. Je sais que ce n'est pas une excuse, s'empressa-t-elle de poursuivre, plus défaite encore. Mais, chez moi, c'est une faiblesse... un défaut très grave.

– Peut-être un défaut, concéda Allison avec un adorable sourire. Mais pas une faiblesse. Nous sommes ce que nous sommes, Maylène, c'est notre réalité, à chacun.

– Je me demandais justement à quel point c'était réel. Je me sens dans un état émotif tellement extrême... J'avais fini par conclure que tout se passait dans ma tête. Mais cet après-midi, alors que je venais de décider que tous les plans que j'avais dessinés depuis deux semaines ne valaient rien et qu'ils étaient tout juste bons pour la poubelle, j'ai consulté le calendrier et je me suis aperçue que j'allais avoir mes règles.

– Ça a dû être un soulagement.

– En tout cas, un sursis pour les plans. J'y jetterai à nouveau un œil dans quelques jours.

– Et tu verras qu'ils sont irréprochables.

– J'espère. Toi, Allison, tu es déprimée avant tes règles ?

– Non, et je ne me rappelle pas l'avoir été. Je prends la pilule depuis mes dix-huit ans ; je suppose que cela atténue le syndrome prémenstruel.

Maylène parvint à dissimuler sa surprise. Bien que les vierges de vingt-sept ans soient rares, elle avait décidé, d'emblée, que sa demi-sœur, dans sa merveilleuse innocence, sa pureté joyeuse, était de celles qui se préservent

pour l'homme qu'elles aimeront. Ainsi, à l'époque où elle-même avait quitté Hong Kong, se méprisant tellement qu'il lui semblait impossible qu'un homme eût jamais envie de la toucher, Allison avait commencé à prendre la pilule. Des hommes avaient désiré Maylène, bien sûr, et elle s'était donnée à eux, même après avoir découvert la vérité sur elle-même, qu'elle était de glace, maladroite, destinée à décevoir.

Deux sœurs discutaient-elles de relations sexuelles ? Et faire l'amour était-il un tel plaisir pour Allison, ses envies étaient-elles si impulsives que la pilule lui paraissait le contraceptif le plus commode ?

Maylène opta pour une approche prudente :

– Dix-huit ans, c'est jeune pour prendre la pilule.

– Pour ce qui me concerne, j'aurais dû commencer beaucoup plus tôt. J'avais des règles excessivement abondantes, mais dans la mesure où je n'en avais jamais parlé à personne, je ne savais pas ce qui était normal ou non. Une semaine avant d'entrer à l'université, mon corps m'a lâchée.

– C'est à cette occasion qu'il a fallu te transfuser ?

– Oui. Quand les médecins se sont aperçus que je ne pouvais pas recevoir de sang, ils m'ont prescrit du fer et la pilule. D'abord, ils étaient sceptiques, mais depuis qu'il s'est avéré que la pilule endiguait effectivement les saignements, je dois la prendre sans interruption. Enfin, jusqu'au moment où je voudrai un enfant.

Dans le regard d'Allison, Maylène déchiffra soudain une détermination qui se teintait de défi.

– Ce serait prudent que tu renonces à la pilule ? interrogea Maylène. Ne risquerais-tu pas de perdre trop de sang ?

– Peut-être... Mais ce qui inquiète surtout les médecins – et ma famille – c'est l'accouchement. Rien ne prouve que je présenterais les mêmes complications que ma mère, mais cette seule éventualité, vu mon incapacité à recevoir du sang, leur fait penser que je ne devrais jamais avoir d'enfant.

– Et tu n'es pas d'accord.

– Je ne me place pas sur le plan médical, je sais seulement que je voudrai des enfants avec l'homme que j'aimerai.

– Pas si cela doit te coûter la vie !

– C’est ce qui est arrivé à ma mère, Maylène, répliqua Allison. Mais elle a donné à mon père le bébé qu’il désirait.

Le bébé qu’il désirait. Ces mots déchirèrent le cœur de celle dont Garrett Whitaker n’avait pas voulu. Mais Maylène remarqua à peine cette douleur-là, familière, ancienne, car une nouvelle souffrance l’avait saisie soudain à imaginer sa sœur en train de mourir pour donner le jour à son enfant.

Allison ne peut pas mourir. Je ne la laisserai pas mourir.

Maylène Kwan n’était une Whitaker que pour moitié, pour moitié traditionnelle, et tandis que son cœur émettait ce vœu, s’y ajouta une idée des plus avant-gardistes. A l’ère de la fécondation *in vitro* et des mères porteuses, il était possible de trouver une femme qui accepterait de porter l’enfant d’une autre... une femme qui avait déjà ses propres enfants, ou qui savait qu’elle n’en aurait jamais, et désireuse d’aider une future mère.

Une femme comme moi.

Ce fut une pensée grisante, libératrice, pleine d’espoir... jusqu’à ce qu’elle vole en éclats. Le bébé serait d’Allison, avec les gènes d’or pur de sa mère ; mais durant neuf mois, il grandirait en Maylène. Quel nid pouvait-elle offrir à cette vie minuscule cernée par ses fantômes affamés ? Et si, en se développant en elle, l’enfant de l’amour d’Allison se muait en une version moderne de *Rosemary’s Baby* ?

C’est certainement ma faute, pensa Allison, voyant, pour la deuxième fois de la soirée, l’expression de Maylène se dégrader. Tout à l’heure, elle avait entrevu ce noir tourment quand Maylène avait fixé – presque apeurée – la photographie de la flottille des bateaux fantômes. A nouveau l’ombre était là. Si auparavant, Allison avait pu l’attribuer à une cause hormonale ou à quelque souci à propos du Palais de jade, cette fois aucun doute n’était possible. C’était entre elles deux, quelque chose de personnel, quelque chose *qu’elle* avait dit.

La première fois, alors qu’Allison s’apprêtait à demander si elle n’avait pas enfreint quelque règle non écrite qui interdisait de photographier les bateaux des âmes errantes, la tempête s’était soudainement dissipée dans les yeux de jade. De la même façon, à l’instant où elle trouvait le courage de s’enquérir de ce qu’elle avait fait ou dit pour bouleverser Maylène une fois de plus, la sombre turbulence passa son chemin.

Elles avaient terminé leur repas chinois commandé au Gingembre sauvage, et reprenaient du thé au jasmin fraîchement infusé, lorsque Maylène revint à leur conversation sur le temps, d'un ton qui semblait s'excuser, comme si elle souhaitait aborder à nouveau – poliment – ce sujet-là.

– Explique-moi pourquoi tu aimes tant la pluie.

– Parce que... réellement je la trouve... rassurante.

Moi aussi, songea tout à coup Maylène. Mais pourquoi ?

Cette sensation était en tout cas sans rapport aucun avec sa vie à Londres. Là-bas, la bruine lui avait toujours paru froide, déprimante, lugubre. Cette impression « rassurante » tenait-elle aux averses tropicales de Hong Kong ? Oui. Curieusement, et sans qu'elle s'en rappelle la raison, elle éprouvait un sentiment de sécurité. La pluie... c'était comme d'être aimée.

– J'aime marcher longtemps sous la pluie, continua Allison, encouragée par la soudaine gentillesse de Maylène. Mes cheveux ont beau se mettre à friser affreusement, l'eau de pluie leur laisse aussi une étrange douceur.

– Je n'ai jamais essayé.

– Sérieusement ? Ces averses sont pourtant fréquentes à Hong Kong, non ? Le soir du dîner à Peak Castle, j'ai cru comprendre que tu avais grandi ici.

– Effectivement, reconnut Maylène, avant d'ajouter, avec un sourire : sans doute suis-je toujours sortie avec un parapluie.

– As-tu de la famille ici ? Des sœurs, des frères ?

– J'ai une sœur.

Disant ces mots, Maylène plongea le regard dans sa tasse de thé, afin qu'Allison ne devinât pas ses pensées.

– Mais elle ne me connaît pas.

– Comment est-ce possible ?

– Mon... Notre père était américain. Il est resté à Hong Kong juste le temps pour ma mère de se trouver enceinte. Evidemment, il lui a raconté qu'il l'aimait, mais ce n'était qu'un mensonge pratique. Il est retourné aux États-Unis sans se préoccuper de ce qu'il laissait derrière lui.

– Savait-il que ta mère était enceinte ?

– Oh, oui. La dernière fois qu'elle lui a parlé, c'était deux jours après ma naissance.

– Oh, Maylène, souffla Allison, je suis désolée.

Maylène releva les yeux vers sa sœur.

– Que penses-tu d'un homme qui se conduit de la sorte, Allison ?

– Je... Et toi, qu'en penses-tu ?

– Je le juge méprisable, sans honneur.

C'était si dangereux, ce jeu avec la douleur. Maylène s'était juré de garder closes à jamais les portes de son propre enfer, et elle se tiendrait à son vœu, mais son cœur meurtri brûlait de questionner.

– Peux-tu imaginer ton père se conduisant ainsi, Allison ?

– Mon père ? Non. Pour rien au monde, scanda éloquemment Allison. Tu dis qu'il a eu une autre fille... ta sœur ?

– Oui, répondit Maylène, soutenant le regard franc d'Allison. Elle ne sait rien de moi, elle ignore jusqu'à mon existence.

– As-tu déjà envisagé de prendre contact avec elle ?

– Souvent, confessa Maylène.

Elle dut marquer un arrêt, puis elle reprit, car elle avait davantage besoin de réponses que d'apaiser son cœur affolé :

– A ton avis, Allison, aurait-elle envie de me connaître ?

– Évidemment ! Tu es sa sœur.

– Oui... mais ses parents sont de race blanche. Si elle était choquée de se découvrir une sœur à moitié asiatique ? Tu ne crois pas qu'elle préférerait ne rien savoir ?

Lentement, solennellement, Allison secoua sa tête auréolée d'or et de feu.

– Je suis sûre qu'elle voudrait savoir, déclara-t-elle avec certitude.

Elle n'a pas de préjugés, ni de race ni de couleur, comprit Maylène. D'aucune sorte.

Dis-lui, murmura le cœur de Maylène. Tu peux, tu le sais. Elle ne se détournera pas avec dégoût. Tu connais les mots, les as-tu assez répétés ! Des milliers de fois au long des nuits. Dis-les maintenant : tu es ma sœur, Allison, ma sœur ! je suis tellement fière de toi, et...

Non ! Ne prononce pas ces mots d'amour ! Maylène s'attendait à une soudaine et véhémence protestation de la part de ses fantômes affamés, furieux d'une trop longue captivité, et qui n'avaient que leur geôlière sur qui exercer leurs cruautés. Elle attendait qu'ils lui rappellent durement combien elle était ternie, sans valeur, impure.

L'ardente protestation ne vint pas de ses fantômes, mais des profondeurs mêmes de son cœur. Tu ne peux révéler la vérité à Allison, ni aujourd'hui ni plus tard. Que de ravages cela causerait ! Certes, Allison gagnerait une sœur – et parce qu'elle est ce qu'elle est, elle fermerait les yeux, même sur tes pires défauts –, mais du même coup elle perdrait le père qu'elle aime, la confiance qu'elle a en lui, sa certitude que c'est un homme d'honneur. Tu n'as pas le droit de briser ses illusions. Toi, mieux que quiconque, tu connais la douleur de découvrir d'amères vérités sur un être aimé. Tu ne peux pas causer pareille peine à Allison. Tu ne le feras pas. Tu n'es pas cruelle à ce point.

– Maylène ?

Tu n'es pas cruelle à ce point. A cette farouche affirmation, pas un fantôme n'osa se récrier, soit qu'ils fussent d'accord, soit que l'audace de leur geôlière les eût momentanément neutralisés. Maylène tremblait d'espoir, de tout son être. Lorsque leurs regards se rencontrèrent, les yeux d'Allison n'étaient que clarté et brillance. *Ce n'est pas le moment de lui dire.*

Allison hocha la tête, incapable de parler. La lumière qui luisait dans le regard de Maylène lui rappelait leur rencontre à l'aéroport. Nous sommes destinées à êtres amies, songea Allison. Maylène le veut, elle aussi. Ce n'est pas une illusion de ma part. Le cheminement vers l'amitié sera certainement difficile, déroutant, comme déjà il le fut... mais c'est ce que nous désirons toutes deux.

Avec un délicieux sourire, des yeux qui brillaient eux aussi, Allison osa s'aventurer un peu plus avant sur le terrain où les fragiles prémices de leur amitié s'efforceraient de s'enraciner :

- Et ta mère, Maylène ? Est-elle à Hong Kong ?
 - Oui, souffla Maylène. Elle est ici, mais je ne la vois pas. Nous nous sommes brouillées il y a des années.
 - Sais-tu si elle se porte bien ?
 - Oh, oui. Très bien. Parfaitement bien. Elle réussit.
 - Mais tu ne lui parles plus ?
 - Depuis neuf ans, avoua doucement Maylène à la sœur qui toute sa vie avait souhaité une mère. Les relations entre parents et enfants ne sont pas toujours aussi idéales que celles que tu as avec ton père. Ma mère m’a dit plus de mensonges que je n’en pouvais supporter ; moi, je lui ai dit des choses impardonnables. Il était préférable, pour nous deux, d’aller chacune notre chemin.
 - Tu en es certaine ?
 - Absolument.
- Certaine qu’elle est mieux sans moi. Mais elle me manque.

Il fallut un moment à Sam pour s’apercevoir que deux bruits d’eau se confondaient dans le centre sportif de l’hôtel : la pluie torrentielle qui martelait le toit vitré de l’atrium et, plus lointain, le son régulier d’un crawl vigoureux dans la piscine. Il était une heure du matin et, bien qu’il sût les hommes d’affaires des années 90 obsédés par leur forme physique, Sam avait cru qu’il serait seul. Il n’était pas venu pour faire de l’exercice ; son corps restait mince, ferme, puissant du seul fait de son mode de vie.

Sans curiosité particulière, mais simplement parce qu’il était également venu afin d’étudier la conception de la piscine, il se dirigea vers celle-ci. A la vue de la nageuse, il réprima un sursaut.

C’était Maylène ; il ne pouvait en douter, quand bien même elle avait le visage à moitié plongé dans l’eau. Elle nageait avec le style et la vitesse d’une championne, mais si son maillot une pièce accentuait sa silhouette de sportive, sa chevelure, en revanche, au lieu de disparaître sous un austère bonnet en caoutchouc, traînait dans son sillage une longue natte noire qui fendait l’eau bleutée.

Cette natte, Sam la voyait à la jeune femme chaque fois qu'elle venait sur le chantier depuis la mi-juillet. La cow-girl était toute soyeuse : jeans, santiags, longue natte brillante et chemisier de soie. Il l'avait invitée à venir au moins une fois par semaine sur le site et elle avait volontiers adopté ce rythme ; mais ses visites n'étaient nullement indispensables. Sam n'avait pas véritablement besoin d'elle pour dresser la structure d'acier. En revanche, dès la semaine prochaine, sa présence serait nécessaire quasiment chaque jour.

Besoin d'elle... désir d'elle... chaque jour.

Jusqu'à présent, le Palais de jade avançait à merveille, en avance sur le programme et avec beaucoup moins de modifications que l'entrepreneur ne l'aurait cru. Mais on était encore très loin du but et le plus difficile restait à faire : habiller d'albâtre le squelette d'acier. Pour Sam et Maylène, le plus délicat était aussi à venir. Parviendraient-ils à travailler ensemble, à soupeser de concert les décisions importantes, sans laisser les inévitables désaccords professionnels dégénérer en frictions personnelles ?

Sam l'espérait.

Il espérait tellement plus.

– Oh ! Vous êtes là.

– Salut, lança-t-il, ému.

Au milieu de la piscine, Maylène traçait son sillage dans l'ombre que projetait la silhouette de l'entrepreneur.

– Que faites-vous ici, Cow-boy ?

– J'avais envie de jeter un œil à l'atrium. A mon avis, une variation sur ce thème trouverait assez bien sa place au Palais de jade. Qu'en pensez-vous ?

– Effectivement. Depuis combien de temps êtes-vous là ?

– Assez pour constater que vous nagez à la perfection. Vous avez fait de la compétition ?

– Du tout.

– Alors, comment cela se fait-il ?

– Je crois que j'ai appris à nager avant de marcher.

En nageant, Maylène s'était demandé si la sensation oubliée de douceur et de confort qu'avait ravivée en elle l'averse tropicale ne tenait pas au souvenir du bien-être dans l'eau tiède de la piscine. Ce n'était pas le cas. Certes, nager procurait un sentiment de sécurité, où l'amour aussi avait sa part, mais c'était une impression différente de celle suscitée par la pluie battante.

– Ma mère tenait à ce que je sache nager.

– Alors c'est elle qui était championne de natation ?

– Non. Elle n'a jamais appris à nager, alors qu'elle a vécu jusqu'à treize ans sur une jonque à Aberdeen.

– Et à treize ans, elle a débarqué ?

– Un typhon a dévasté la cité flottante. Toute sa famille a péri.

– Mais elle en a réchappé.

– Toute seule.

Disant doucement ces mots, Maylène mesura à quel point ils étaient vrais, quand bien même Juliana ne s'était jamais accordé la moindre part à son sauvetage. Quand elle racontait sa vie, elle affirmait que c'était une planche de *Perle de lune* qui l'avait sauvée, avec l'accord des dieux, puis le gentil camionneur, ensuite Vivian, et enfin, cinq ans après, était venu le sauveur parmi les sauveurs : Garrett Whitaker.

Maylène s'était presque immobilisée au milieu du bassin. Dans ses cils, les gouttes d'eau brillaient, pareilles à des diamants, mais, par-delà ces éclats chimériques, Sam vit que les ténèbres envahissaient une fois de plus les yeux de jade.

– Cent mille dollars américains pour savoir à quoi vous pensez en ce moment, Maylène.

– Ça ne vaut pas tant !

– Laissez-moi être juge.

– Ça ne les vaut pas.

– C'est bon, admit Sam en souriant. Dans ce cas, vingt dollars de Hong Kong.

Maylène fit de la tête un petit « non » qui ressemblait à une prière. Dans son mouvement, les diamants qui perlaient le long de ses cils glissèrent sur

ses joues où ils formèrent des larmes.

– D'accord, je vous laisse votre pensée, reprit Sam avec une extrême douceur. Je voulais juste m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une récurrence.

– Une récurrence ?

– Je sais, le mot paraît déplacé dans la bouche d'un cow-boy, mais je crois l'avoir employé à bon escient. Je voulais m'assurer que vous n'aviez pas sombré à nouveau dans le penchant autodestructeur auquel vous avez renoncé voilà six semaines.

– Vous, vous n'avez pas replongé ?

– Je n'ai pas tiré une bouffée.

– Vous ne deviez pas être si gros fumeur.

– Complètement intoxiqué, Jade. Mais j'étais très sérieux quand je vous ai proposé ce marché.

Les paupières de Maylène s'abaissèrent, déposant une nouvelle myriade de diamants sur les joues de la jeune femme. Sam s'autorisa à suivre leur course humide jusqu'aux lèvres, pas plus bas. L'eau bleutée avait beau voiler à peine le corps adorable, Maylène ne l'avait pas invité à l'admirer. Il s'arrêta donc aux lèvres pleines, qui parfois lançaient de troublantes invites, peut-être sans la permission de Maylène. Des lèvres un rien bleutées à présent, et qui tremblaient.

– Vous avez froid, reprit Sam. Et je devine que vous ne sortirez pas tant que je serai là ; je me trompe ?

Maylène le regarda, esquissa un sourire.

– J'ai besoin de faire encore quelques brasses. Cela me réchauffera.

– D'accord. Bonne nuit, Jade.

– Bonne nuit, Cow-boy.

Il allait partir quand, sur une impulsion, il se ravisa :

– Que pensez-vous de la pluie, Jade ?

– Je trouve que c'est rassurant.

Mais j'ignore pourquoi.

20

Jeudi 2 septembre 1993

Maylène marchait, marchait sur les pas de son enfance, offrant aux trombes d'eau ses cheveux libérés. Sans doute avait-elle l'air d'une folle, un spectre en jeans et santiags qui avançait dans la tempête au lieu de songer à s'abriter, et dont le regard vert jade cherchait à débusquer quelque vérité dissimulée derrière le rideau de pluie.

Elle n'avait cure des regards qui la suivaient, toute tendue dans sa quête d'un souvenir, illusoire, invisible, et pourtant terriblement important et réel.

Son errance la mena en des lieux que sa mère avait pour elle rendus magiques au cours de leurs treize premières années ensemble, les lieux de l'amour, des mensonges et des contes de fées. Depuis les flots argentés du port à la verte et luxuriante sérénité du parc Victoria, et jusqu'au sommet du pic, elle vagabondait. A l'endroit précis du sentier où sa mère et son père s'étaient rencontrés sous la lune d'avril, Maylène s'attarda sous la pluie battante. Elle était tant de fois venue ici avec Juliana, mais jamais ainsi, par une tempête de pluie et de vent. Maintes réminiscences habitaient ce lieu pour elle, mais aucune qui pût expliquer la rassurante douceur de la pluie.

Le périple de la jeune femme avait commencé à l'aube et se termina cinq heures plus tard sans lui apporter de réponse. Elle ne retrouva pas ce souvenir d'amour et de pluie. Elle l'avait inventé, conclut-elle. Ou peut-être avait-elle simplement désiré partager quelque chose avec sa sœur, éprouver le même émerveillement joyeux qu'Allison.

En vérité, le souvenir qu'elle poursuivait était bien réel, quand bien même il n'affleurerait jamais sa conscience. Il resterait une sensation inscrite dans la mémoire des sens d'une toute petite enfant qui avait été tendrement étreinte et bercée par sa mère durant un mois de février pluvieux, vingt-huit ans auparavant. La mère était jeune, elle avait faim, elle

avait froid, elle avait peur, mais son bébé n'avait connu que la chaleur, malgré la pluie... que l'amour, malgré la crainte.

– Nous ne pouvons pas sortir en mer aujourd'hui, Ève, lui avait annoncé Tyler lorsqu'elle l'avait appelé à neuf heures. J'ai loué un appartement, avait-il ajouté, pour nous, pour des jours comme celui-ci.

Impossible d'aller dans sa suite au Régent. Le déguisement voyant d'Ève eût attiré l'attention au milieu de l'élégante clientèle de l'hôtel. L'immeuble sur Robinson Road, en revanche, était sûr. Ses occupants partaient travailler à Central de l'aube jusqu'au crépuscule.

Maintenant, trois heures après le coup de téléphone, Tyler attendait Ève et s'interrogeait, non sans inquiétude, sur l'après-midi à venir. Depuis la mi-juillet, ils avaient navigué presque une fois par semaine, heures enchantées, faites d'échanges de regards heureux, de paroles douces, de sourires plus doux encore. Ils ne parlaient que du présent – la verdure généreuse des îles, le vol gracieux des oiseaux, la puissance silencieuse du voilier, le miroitement doré du soleil sur les vagues émeraude et turquoise.

Ensemble, ils s'émerveillaient de la splendeur qui les entourait, mais la plus grande beauté était ce que Tyler voyait lorsqu'il regardait Ève. Il lui semblait qu'à chaque instant le ravissant regard décryptait davantage son amour... et leur rêve.

Et pourtant, alors qu'ils s'étaient aimés avec les yeux et des sourires, jamais ils n'avaient échangé un baiser. Us ne se touchaient que lorsqu'il aidait la jeune femme à monter sur le pont mouvant du *Sept Mers*... et chaque fois, Ève paraissait embarrassée par ce contact, comme si elle ne parvenait pas à le sentir, comme si sa chair était quasiment insensible – ou comme si elle appartenait totalement à un autre.

Une peur terrible la tenaillait. Il ne la presserait pas, bien sûr. Ni dans un appartement clos ni sur les flots. Tyler attendrait qu'elle fasse le premier pas.

Ève ne pouvait lui dire pourquoi elle redoutait toute intimité, lui avouer qu'elle ne connaissait de l'amour physique que la violence. Elle devait cacher à Tyler la brutalité sexuelle de Geoffrey, comme elle l'avait fait

lorsqu'ils avaient parlé de sa vie avec son époux, et qu'elle avait décrit une union sans amour, mais supportable.

Ces jours-ci, ce portrait flirtait d'ailleurs avec la réalité. La vie avec Geoffrey, effectivement, était tolérable. Il se montrait étrangement euphorique, dynamique et n'avait pas approché sa femme depuis des semaines. Si elle n'avait aucun doute qu'il eût une liaison avec Cynthia Andrews, elle savait cependant que ce n'était pas sa nouvelle maîtresse qui le mettait dans cet état. Sans doute s'agissait-il d'une affaire en passe de se conclure, de quelque triomphe financier imminent. L'éclat de ses yeux évoquait le prédateur qui s'apprête à tuer.

Ève ne connaissait que trop cette lueur, la même qui éclairait le regard sombre de Geoffrey quand il la fixait avant de prendre violemment possession d'elle.

Et si les yeux de Tyler, brillants de désir, provoquaient en elle les terrifiants souvenirs de Geoffrey ?

Elle devait cacher sa peur.

Il le fallait.

Comme Ève approchait de l'immeuble sur Robinson Road, elle vit Tyler debout sous la pluie battante, qui l'attendait. Il était trempé, mais ses yeux bleus souriaient d'amour et de bienvenue... Ce fut à cet instant, soudainement, qu'elle se mit à entendre un son extraordinaire.

Sans la moindre idée de ce que signifiait ce son, elle sut seulement qu'il venait des profondeurs de son être, et qu'il croissait, croissait. Ils prirent l'ascenseur, puis ils furent dans l'appartement, et quand leurs regards se trouvèrent, le désir qu'Ève lut dans celui de Tyler était d'amour pur, sans une once de conquête ; alors le son mystérieux fut tout à coup d'une clarté grandiose.

C'était un chant, un chœur d'espérance né de ce corps qui depuis si longtemps n'avait crié que de détresse et de douleur – de ce corps qui avait trahi Ève à travers sa beauté, objet d'un désir cruel et noir. Voilà longtemps qu'elle avait abandonné la traîtresse enveloppe de son être, et maintenant sa chair l'implorait, la suppliait de l'autoriser à s'unir de nouveau à son cœur.

D'abord Eve interpréta cette prière comme le simple vœu d'un changement de souveraineté, la volonté de quitter la domination de Geoffrey pour celle de Tyler. Elle se trompait. Ce corps auquel elle était depuis si longtemps étrangère demandait à lui appartenir à elle. Alors, son unicité retrouvée, elle pourrait se donner à l'homme qu'elle aimait.

– Oh, Eve, souffla tristement Tyler en voyant des larmes perler à ses paupières. Ma chérie, nous ne sommes ici que parce qu'il pleut. Je vais faire du thé et nous parlerons, exactement comme sur le bateau.

Elle répondit avec un doux sourire, des yeux brillants.

– Fais-moi l'amour, Tyler.

– Evangéline...

Lui aussi commençait à percevoir le son extraordinaire. C'était un duo maintenant, et avant même que ses lèvres vinssent cueillir celles de la jeune femme, avant que leurs corps amoureux s'unissent dans la joie, leurs cœurs chantaient en parfaite harmonie.

Le ciel obscur continuait de déverser des trombes d'eau, et dans l'appartement c'était une pluie de joie pure, de « je t'aime » murmurés dans des baisers, des rires, des soupirs étonnés, les caresses les plus tendres.

Bientôt, pourtant, Tyler perçut une note de détresse dans la voix d'Eve ; d'ailleurs l'éclat des yeux saphir se ternissait, comme chaque fois que leurs après-midi touchaient à leur terme.

– Il doit être l'heure que je revête mon plumage, fit-elle avec une gaieté forcée.

– Ton plumage ?

Elle lui raconta alors la fête des Demoiselles, célébrée en l'honneur des jeunes filles qui espéraient d'heureux mariages. Comme toutes les fêtes chinoises, celle-ci puisait son origine dans une légende, en l'occurrence une histoire d'amour : deux amants avaient été condamnés par les dieux à vivre chacun sur une étoile différente. Mais les oiseaux des cieux eurent pitié du couple et, une fois l'an, ils se rassemblaient afin de former de leurs ailes un pont de plumes entre les deux étoiles.

– Nous sommes comme ces amants maudits, conclut Eve. Les déguisements que me fournit Juliana forment le pont de plumage qui nous

permet de nous rejoindre. D'ailleurs, Juliana recourt à des couleurs d'oiseaux : bleu paon, jaune canari...

– Nous ne sommes pas maudits, Evangéline.

Tyler l'affirmait doucement mais ardemment. L'allégresse d'Eve se dissipa entièrement.

– Si, nous sommes maudits, s'entêta-t-elle, avec force elle aussi.

– Non, insista Tyler, lui prenant le menton pour obliger les yeux tristes à ne pas fuir. Je t'aime, Eve, et je crois que tu m'aimes. Et ce n'est pas un amour destiné à ne tenir qu'à un pont de plumes. Je veux passer ma vie avec toi, chaque jour de ma vie, jusqu'à la fin.

– Oh, Tyler, je le veux aussi mais...

– A moins que tu n'aimes Geoffrey plus que moi, il n'y a pas de mais qui tienne.

Le voile disparut des yeux d'Eve qui retrouvèrent une étincelle de vie, d'amour pour lui.

– Je n'aime pas Geoffrey ! Tu ne peux pas croire cela !

– En ce cas, reste avec moi, souffla Tyler dans un sourire, dès maintenant. Je me ferai un plaisir d'expliquer la situation à Geoffrey, à moins que nous ne le fassions ensemble.

– Ce n'est pas si facile.

– Tu ne lui dois rien, Ève, rien du tout.

Ce fut au tour d'Eve de sourire.

– Détrompe-toi, je lui dois beaucoup. Sans lui, s'il ne m'avait pas amenée à Hong Kong...

Emprisonnée ici...

–... toi et moi ne nous serions jamais rencontrés.

– Nous nous serions connus autrement, affirma gravement Tyler. J'ai passé toute ma vie à te chercher, et j'aurais continué jusqu'à te trouver. Mais je t'ai trouvée, mon amour, nous nous sommes trouvés l'un l'autre. N'est-il pas temps de faire des projets ensemble ?

Durant sept ans, de par la volonté de Geoffrey, Eve avait porté courts ses cheveux couleur sable, et cette coupe exposait son visage, lui donnait le

sentiment d'être nue, vulnérable. Ce même visage, des mains douces l'encadraient à présent, et elle ne se sentait plus nue, aimée simplement, et forte. Posant les mains sur celles de Tyler, elle mêla ses doigts aux siens.

La détermination luisait maintenant dans les yeux de saphir, leur nouvelle, pareille à un fanal doré qui, enfin, lui permettait de distinguer un chemin vers leur avenir.

– Geoffrey attache beaucoup d'importance à l'image, aux apparences, expliqua-t-elle. Il aime notre statut de couple quasi princier. Je ne pourrai pas le quitter et rester à Hong Kong.

– Eh bien, nous quitterons Hong Kong. Nous voguerons jusqu'à trouver un lieu où nous aurons envie de vivre. Ou bien, mon amour, nous voguerons à jamais.

Tout cela était-il réel ? s'interrogea Eve. Était-elle véritablement en train d'envisager le bonheur, l'amour ?

Oui, chantait son cœur. Oui !

Comme l'a fait Rosalind. Cette pensée soudaine, effrayante, la glaça. Jamais elle n'avait fait le moindre rapprochement entre elle et la femme dont elle avait pris l'apparence ; c'était la première fois. Rosalind, elle aussi, avait dû découvrir la terrible vérité sur Geoffrey. Elle aussi avait voulu le quitter pour un amour véritable.

Était-ce consumée par le bonheur qu'elle avait commis la folle imprudence d'avouer à Geoffrey ses heureux projets, comme s'il pouvait comprendre ? Oui. Geoffrey n'avait pas compris, n'avait pas voulu qu'elle fût heureuse. Furieux, il l'avait poursuivie... et dans sa fuite affolée, Rosalind avait trouvé la mort.

– Eve, ma chérie, on dirait que tu as peur.

– C'est juste que... je pensais à Geoffrey. Il ne sera ni élégant ni bienveillant, Tyler. Il n'aime pas perdre, il ne sait pas.

– Dommage. Il est temps qu'il apprenne.

Eve trouva la force de sourire, pour Tyler, et pour lui encore elle bannit la crainte de son regard. Même si cette crainte devait se tapir au fond de son cœur à la pensée de Rosalind, si heureuse... si imprudente.

– Geoffrey ne doit rien savoir, rien soupçonner, rien avant que nous ne soyons partis.

– D'accord, admit Tyler.

Pour sa part, il n'eût pas opté pour la clandestinité, mais, à l'évidence, Eve tenait au secret, et il voulait que ni soucis ni peurs n'obscurcissent leur vision du futur.

– Quand partirons-nous, Evangéline ? Quand embarquerons-nous pour le rêve ?

Il devina la réponse avant qu'elle ne parle.

– En décembre.

– Après l'opération de Lily.

– Oui.

Tyler sourit amoureusement à la femme qui voulait honorer une promesse faite à une enfant, même si cela signifiait retarder ses propres aspirations. Ils partiraient dans trois mois, et c'était peu de temps en vérité, comparé à une vie entière de bonheur. Il n'essaierait pas de la convaincre de rompre sa promesse. Seulement...

– Je hais l'idée que tu vives avec lui jusque-là.

– C'est sans importance, souffla Eve.

Elle disait vrai. Elle endurerait tout pendant trois mois. N'importe quoi. Mais si Tyler découvrait la vérité sur sa vie avec Geoffrey... Elle respira profondément, puis mentit à l'homme qu'elle aimait :

– Notre union n'est plus que de façade.

Une heure plus tard, avant de quitter les toilettes du Hilton où, de touriste aux vêtements criards, elle s'était métamorphosée en lady Lloyd-Ashton, Eve jeta un œil à son reflet dans le miroir ; coup d'œil de routine, afin de s'assurer que sa coiffure et son maquillage étaient comme ils devaient être... Mais son image, soudain, la cloua d'étonnement.

Ce n'était pas la beauté qu'elle apercevait dans ce reflet d'elle-même, mais quelque chose d'autrement merveilleux : le bonheur l'habitait, radieux, magnifique, là où autrefois elle ne voyait que désespoir.

Eût-il été devant une glace dans l'appartement de Robinson Road, Tyler Vaughn eût su, lui aussi, pour la première fois de sa vie, à quoi ressemblait

le bonheur sur son beau visage. Mais il se tenait devant une fenêtre, il regardait dehors, et bientôt le bonheur fit place au souci.

Comme il avait attendu ce jour, où Eve croirait en elle-même, croirait en son amour, et saurait voir la route de leur avenir. Elle y était parvenue... pas lui.

Avant de quitter l'appartement, elle avait décrit avec une joie paisible ce jour de la mi-décembre où ils largueraient les amarres. Un jour magnifique, disait-elle. Le ciel serait d'un bleu sans tache, les vents tropicaux se feraient chauds et secs, et les rayons du soleil teinteraient les flots d'or bruni.

L'image de ce jour or et saphir dansait dans l'esprit de Tyler depuis le mois de juillet. Mais aujourd'hui, alors qu'elle aurait dû être plus présente, plus vivante encore, elle lui échappait, voilée par une noirceur mystérieuse, une opacité aussi menaçante que la tempête qui planait sur Hong Kong.

Nous nous embarquerons pour notre rêve, se jura Tyler, levant un regard sombre sur les cieux. Rien ne se dressera en travers de notre route. Je ferai ce qu'il faudra.

A force d'amour, de volonté, il parvint à chasser de son esprit le poids mystérieux... Mais au lieu du jour or et saphir, il eut une image nouvelle, un tableau étincelant d'étoiles et de lune. A mesure que la vision se précisait, il finit pourtant par retrouver le sourire. Il retrouvait la mer, enfin, et, courant sur les vagues noires, le ruban argenté du clair de lune qu'Eve et lui suivraient vers l'horizon – et encore au-delà... vers leur rêve.

21

Hôtel les Alizés

Jeudi 2 septembre 1993

Pour la deuxième fois consécutive, Maylène et Allison rentrèrent aux Alizés à la même heure. Aujourd'hui comme hier, Maylène avait l'air d'une gravure de mode malgré la pluie, et aujourd'hui comme hier la chevelure d'or rouge d'Allison, ruisselante, se faisait le baromètre du temps qui régnait sur Hong Kong.

– J'arrive tout droit de Cat Street, expliqua Allison, tandis qu'elles traversaient le hall de l'hôtel en direction de l'ascenseur. Je t'autorise à faire comme si tu ne me connaissais pas.

Maylène sourit.

– Moi aussi, j'ai beaucoup marché ce matin. Le concierge a ostensiblement regardé ailleurs quand je suis rentrée. Tu avais raison, Allison, ajouta-t-elle, l'eau de pluie rend la chevelure très douce.

Comme l'ascenseur s'ouvrait à leur étage, elles se trouvèrent nez à nez avec le chef de la sécurité de l'hôtel. L'expression de celui-ci, déjà fort troublée, s'assombrit encore à la vue d'Allison et il renonça à emprunter l'ascenseur.

– Mademoiselle Whitaker...

– Qu'y a-t-il ? s'enquit Maylène qui, d'un coup d'œil, avait vu que la porte d'Allison était grande ouverte. Que s'est-il passé ?

– Un acte de vandalisme a été perpétré dans l'appartement de M^{lle} Whitaker, expliqua l'homme en leur emboîtant le pas dans le couloir. C'est le maître d'hôtel qui s'en est aperçu voilà deux heures, en venant réapprovisionner la cuisine. Dès qu'il m'a prévenu, j'ai appelé M. Drake et la police.

– La police ?

– Ils n’ont rien trouvé de probant. Aucune empreinte. Le vandale portait des gants. Apparemment, vous n’êtes pas revenue chez vous depuis que le ménage a été fait ce matin, ajouta-t-il à l’adresse d’Allison.

– Non, en effet. Mais... qu’est-on venu saccager ?

Ce fut James qui répondit à la question inquiète d’Allison. Il apparut sur le seuil de l’appartement, élégant et sombre dans son smoking en soie noire.

– Vos photographies, Allison.

– Oh non, murmura la jeune femme en pénétrant dans le salon.

Là où elle avait déposé les cadeaux expédiés le matin même à sa famille, régnait un consternant désordre ; pellicules, photos, négatifs avaient été découpés avec méthode, témoignant d’un acte froid, prémédité, conçu pour nuire.

Ce saccage dans la salle de séjour n’était que l’aboutissement d’une destruction qui avait commencé dans la chambre noire. Allison s’avança lentement, à la recherche d’un cliché, un seul, qui eût été épargné. Tout avait été détruit. Les tiroirs des fichiers où les négatifs avaient été soigneusement ordonnés, protégés à la fois d’un peu probable incendie et des jets d’eau, béaient, grands ouverts, comme un cri muet devant le carnage.

– Oh, Allison, murmura Maylène au désespoir. Tu as envoyé des photos à ta famille ! se rappela-t-elle ensuite.

– Quelques-unes seulement, et sans les négatifs il est impossible de procéder à des agrandissements de qualité.

Soudain, Allison se mit à trembler de froid, incommodée par l’air conditionné qui succédait à son séjour sous la pluie, et en réaction à cette destruction méticuleuse.

– Vous êtes gelée, constata James. Si vous alliez prendre une douche bien chaude ? La police a bientôt terminé. Dès qu’elle sera partie je ferai venir le service de nettoyage. Tout sera rangé avant même que vous ne sortiez de la salle de bains.

– Non, prononça Allison d’une voix tremblante. Merci, James, mais je préfère nettoyer moi-même.

– Après une douche chaude.

Elle hocha la tête, et son mouvement projeta sur son visage une myriade de gouttelettes d'eau pareilles à des larmes glacées. Embarrassée, elle fixa le smoking de James et se rappela ce qu'il lui avait dit mardi soir, lors de leur dernier dîner aux chandelles.

– C'est ce soir que vous devez intervenir à la Chambre de commerce. Allez-y, vous êtes sans doute déjà en retard. Tout ira bien dès que je me serai réchauffée.

– Je reste avec toi, Allison, si tu veux, offrit Maylène. Je peux préparer du thé.

Les lèvres tremblantes d'Allison esquissèrent un sourire.

– Merci, Maylène, c'est très gentil.

Le temps que Maylène revienne dans le séjour avec la théière fumante, tout le monde était parti. La pièce était silencieuse, plongée dans la pénombre. La nuit tombait déjà sur la perle de l'Orient, à laquelle la pluie imposait un crépuscule précoce. Dans l'obscurité qui gagnait, Maylène distingua pourtant ce qui restait du magnifique travail de sa sœur, et à nouveau son cœur se serra douloureusement. Qui avait pu commettre cet acte gratuit et cruel ?

Ce fut alors qu'elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Debout devant la fenêtre, James était d'une immobilité totale, comme une ombre crépusculaire, noire et froide. Seule sa chevelure d'encre accrochait quelque lumière du dehors. Maylène ne pouvait voir son visage, mais tout son être, tout son corps exprimait la rage. Une rage immobile et terrible. La panthère était prête à bondir... à détruire.

– Je vous croyais parti, fit doucement la jeune femme.

Si James ne fut pas surpris de l'entendre, il mit néanmoins un moment avant de se retourner vers elle, et quand il le fit, lentement, ce fut dans un mouvement d'une grâce inouïe malgré sa fureur. Bien que son visage restât en grande partie dans l'ombre, Maylène y vit flamboyer la colère. Le feu qu'il avait soin de toujours enfermer en lui projetait à présent dans ses yeux argentés un éclat infernal.

– J’ai besoin de parler avec Allison, dit-il d’une voix calme, nonchalante – dangereuse. Seul à seul.

Maylène comprenait sa rage, qu’elle partageait, mais pourquoi voulait-il s’entretenir seul avec Allison ? Pourquoi éprouvait-il le besoin de la congédier ?

Parce qu’il te tient pour responsable, évidemment, insinua en elle un fantôme affamé. Ses fantômes l’avaient harcelée toute la journée, raillant sa quête absurde de douceur sous la pluie glacée... raillant surtout ce désir plus fou encore qui l’avait saisie la nuit dernière : devenir l’amie d’Allison. C’est possible, rétorquait-elle aux provocations de ses spectres. Nous le souhaitons toutes les deux.

Tout au long du jour, elle avait livré cette bataille intérieure. Les réminiscences de son passé grondaient et livraient un combat impitoyable aux courageux murmures de l’espérance. Pourtant, le timide espoir, si faible, avait gagné... jusqu’à présent.

Les fantômes percevaient maintenant le goût du sang – et de la peur –, et ils ne lâcheraient pas avant que de l’avoir contrainte à écraser à jamais ses ridicules élans. Pas de doute possible, lui susurraient-ils, James se rappelle fort bien ton opposition véhémence à l’engagement d’Allison. Comment aurait-il pu oublier la scène que tu lui as faite ? Et il n’a pas échappé à l’œil sagace de James Drake que le saccage a été perpétré avec un soin méticuleux, imparable... qui te ressemble... comme si l’on s’était servi d’une sorte de cutter, l’outil de prédilection des architectes. Il sait aussi qu’il était près de midi lorsque tu es arrivée à la tour Drake, car aujourd’hui, exceptionnellement, il t’a laissé un message à neuf heures pour te demander de venir le trouver dès ton arrivée.

Plus grave encore, cet homme si familier de la rage – et de la cruauté qu’elle est capable d’engendrer – a deviné la rage et la cruauté qui t’habitent.

James te croit coupable de cet acte vicieux, et il va t’être fort difficile, pauvre folle, de lui prouver qu’il se trompe.

La toujours minutieuse Maylène Kwan a passé sa matinée à marcher sous la pluie, à la poursuite d’illusoires souvenirs d’amour. Oui, le concierge l’a vue rentrer, mais cela ne prouve absolument rien. Quelques minutes sous les trombes d’eau qui sont tombées aujourd’hui – le temps,

par exemple, d'aller se débarrasser d'un cutter et d'une paire de gants – auraient suffi à la tremper jusqu'aux os. Et si un éventuel témoin l'avait aperçue ce matin, en quête d'une illusion sous la pluie, il l'aurait prise pour une démente – d'autant plus susceptible par conséquent d'avoir commis cet acte de vandalisme délibéré.

Maylène tremblait maintenant, glacée de peur. Mais peut-être se trompait-elle. Un soir de juin, James avait exprimé une foi si surprenante en elle, la tenant pour absolument capable de se dominer, et même de vaincre ses propres démons. Cette confiance n'existait donc plus ?

La rage flamboyait dans le regard argenté. Mais était-elle dirigée contre elle ou contre le mystérieux vandale ? Comme elle ne pouvait avoir aucune certitude dans la pénombre, elle pressa d'une main tremblante l'interrupteur de la lampe la plus proche.

Mais l'éclat fut trop vif et l'aveugla comme si elle était le principal suspect, interrogé sous le feu blafard d'un projecteur dans une petite pièce sinistre.

– Ce n'est pas moi, James, plaida-t-elle doucement, sans voir son interlocuteur. C'est vrai, au début je ne voulais pas qu'Allison travaille pour le Palais de jade. Mais c'était avant de la rencontrer. Je croyais que ses photos seraient ou trop anglaises ou trop chinoises, c'est tout. Cela n'avait rien à voir avec elle. Vous avez dû croire...

Maylène s'interrompit net en sentant une nouvelle présence dans la pièce, et fit volte-face vers le seuil du salon. Dans cette partie-là, il n'y avait plus d'ombres, seulement sa sœur, éclairée par la lampe.

Allison portait un peignoir serré autour de la taille et ses cheveux d'or rouge étaient encore humides. Image délicate, hymne à la jeunesse, et aussi à l'espoir, n'était son regard, encore bouleversé par ce qu'elle avait vu tout à l'heure.

– Maylène n'a pas détruit mon travail, James. Peut-être ne voulait-elle pas que ce soit moi qui prenne les photos pour le Palais, mais...

La voix d'Allison mourut. Elle était atterrée par ce qu'elle venait d'entendre. Finalement, elle avait raison. Les regards lourds et noirs que lui lançaient parfois les yeux de jade étaient bien dirigés contre elle. Mais la veille au soir, un fragile début d'amitié était né entre elles. A présent,

Maylène la considérait avec espoir et gratitude, après l'avoir entendue prendre sa défense.

– Ce n'est pas Maylène qui a fait cela, conclut-elle d'une voix tout à fait assurée.

– Je sais, rétorqua tranquillement James, quittant l'ombre pour la lumière.

La rage s'était éteinte dans ses yeux, qui n'étaient plus que douceur pour les deux femmes qui se tenaient devant lui. Certes, il avait envisagé la possibilité que Maylène fût la coupable. Comment faire autrement ? Mais il avait écarté cette hypothèse et il s'apercevait combien il importait à Allison qu'il n'eût plus le moindre soupçon.

– Je n'ai jamais suggéré que c'était elle, reprit-il à l'adresse de la photographe. Et je ne l'aurais pas fait, précisa-t-il pour l'intéressée.

– Merci, murmura Maylène, éperdue de soulagement, de reconnaissance, envers James comme envers Allison.

James lui répondit par un sourire.

– Ne sois pas sotte ! gronda Allison, souriant à son tour.

Et pour refermer à jamais la porte sur le moindre doute à l'égard de Maylène, elle reprit :

– J'ai réfléchi sous la douche, et je me suis demandé qui pouvait avoir fait cela.

– Et alors ? interrogea James. Vous avez une idée ?

– Pas précisément. Mais il est évident que j'ai pris une photo que je n'aurais pas dû prendre. J'ai peut-être surpris un couple illégitime, ou un criminel en fuite.

– Vous m'avez dit que vous demandiez toujours la permission avant de photographier les gens.

– Certes, mais quelqu'un peut s'être trouvé dans mon champ, pas vraiment reconnaissable, mais qui a craint d'être identifié. Je ne vois que cette explication ; c'est la seule qui tienne.

– Sauf que tout votre travail a été détruit. Pas seulement un ou deux clichés.

– On aura voulu me donner une leçon ; qui aura d’ailleurs porté ses fruits. Désormais, je ferai encore plus attention, et je mettrai le double de mes négatifs dans le coffre de l’hôtel.

Allison se tut dans un frémissement. Quelque chose dans ce qu’elle venait de dire avait provoqué un changement soudain dans les yeux de James. Plus aucune douceur n’y brillait, seulement une rage noire, un tourment tel... Elle frissonna à nouveau.

– J’ai encore un peu froid. Le thé me fera du bien.

Le menaçant changement d’expression de James n’avait pas non plus échappé à Maylène, qui se rappela son souhait de s’entretenir seul avec Allison. Elle n’avait pas envie de partir ; elle aussi désirait un tête-à-tête avec Allison, afin de lui expliquer la conversation qu’elle avait surprise tout à l’heure, et s’assurer à nouveau de sa confiance.

Mais Maylène devait beaucoup à l’homme qui, dès le début, avait eu foi en elle – et qui n’avait pas laissé cette foi se consumer.

– Je vais vous laisser, s’entendit-elle déclarer. Je serai chez moi toute la soirée, Allison. Si tu veux que je vienne t’aider à ranger...

Après avoir raccompagné Maylène jusqu’à la porte, James revint au salon pour trouver Allison immobile au milieu du saccage qu’elle regardait fixement, comme si elle mesurait enfin tout ce qui était perdu, les irremplaçables images de cet été exceptionnel durant lequel l’humidité ambiante avait fait perler sur toutes choses un miroitement de larmes contenues.

C’étaient à présent les larmes d’Allison qui coulaient. James la prit dans ses bras. Malgré l’épaisseur de son peignoir, elle sentit toute sa chaleur, toute sa force. Lui aussi perçut sa chaleur, sa douceur délicieuse et, à l’étreindre plus étroitement, la palpitation de son cœur.

– Allison, chuchota-t-il, effleurant des lèvres sa chevelure humide.

Jamais Allison n’avait entendu son nom prononcé de cette façon, dans ce murmure vibrant, et quand elle releva la tête, quand elle vit briller le désir dans le regard argenté, ses lèvres tremblèrent de joie dans l’attente du baiser.

James ne l'embrassa pas. Elle vit le désir s'effacer, remplacé par un tourment plus violent encore.

– Je veux que vous quittiez Hong Kong, déclara-t-il d'une voix dure.

Elle ne sut pas si c'était lui qui l'avait lâchée ou si elle avait reculé sous le coup de la stupeur. Soudain, ils se trouvèrent à des lieues l'un de l'autre.

– Quitter Hong Kong, James ?

Te quitter ?

– Celui qui a fait cela, qui a commis cet acte froidement prémédité, est toujours dans les parages. Vous devez vous en aller, Allison. Il serait trop dangereux pour vous de rester.

– Il n'y a plus de danger ! Toutes les photos sont détruites.

James ne parut pas l'avoir entendue.

– Vous devez partir, répéta-t-il, et presque pour lui-même, il ajouta : s'il vous arrivait quelque chose...

Face à son angoisse manifeste, Allison éprouva, une fois de plus, l'impression qu'une force mystérieuse le tenait captif. Mais quelle force était donc capable d'emprisonner un homme tel que lui ? Si son cœur n'était prisonnier que des souvenirs d'un amour perdu, pourquoi cette rage qui dévorait les yeux gris ?

Un début de réponse vint à Allison :

– Vous vous tenez pour responsable de la mort de Gweneth ? Vous vous reprochez de n'avoir pu la sauver ?

– Oui, approuva James d'une voix dangereusement douce. Je me le reproche.

– Vous ne pouviez pas, James. Il n'y avait rien...

– Ce n'était pas un accident. Gweneth a été assassinée. C'est moi qui étais visé, c'est elle qui est morte.

– Oh, James, souffla Allison. Je ne savais pas. Ni Maylène ni Eve...

– Elles l'ignorent.

– Et le meurtrier n'a pas été arrêté, comprit-elle soudainement.

La panthère captive, féroce, affamée de vengeance, arpentait inlassablement sa prison dans l'attente du jour où elle tiendrait sa proie.

– Vous pensez qu’il est à Hong Kong, c’est cela ? Voilà pourquoi vous êtes ici vous-même.

– Oui, fit James.

Son oui sonna, lugubre, froid comme la mort.

– Qui est-ce, James ? Vous le savez ?

– Non, je n’en sais rien, avoua-t-il dans un cri d’impuissance. J’avais pensé que c’était un promoteur, quelqu’un qui se sentait menacé par mon installation à Hong Kong. Voilà quatre ans que je cherche à le pousser à se démasquer, mais il reste dans l’ombre.

– Peut-être n’est-il pas ici, suggéra Allison.

– Il est ici, scanda James, dardant un regard mortel sur un point invisible au-delà de la jeune femme.

– C’est pour cette raison que vous voulez que je parte ? interrogea-t-elle. Vous pensez que c’est lui qui a détruit mon travail ?

La question tira James de ses pensées, pourtant il s’écoula encore un moment avant qu’il ne réponde. Tout à l’heure, lorsqu’il était entré dans l’appartement pour découvrir les sinistres vestiges de l’extraordinaire travail de la jeune femme, une lame acérée lui avait déchiré le cœur. Et voilà que, pour la première fois, il se demandait si durant cette nuit terrible, Gweneth n’avait pas été la véritable cible du tueur. En la tuant, l’assassin l’avait tué lui aussi, de façon autrement plus douloureuse que l’eût été sa propre mort.

Le monstre avait-il fini par sortir de l’ombre, pour s’attaquer de nouveau à une femme qu’il aimait ?

Non, se dit James. Personne ne le savait amoureux d’Allison. Il s’était efforcé de cacher ses sentiments, y compris à lui-même.

Il finit par répondre à la femme qu’il aimait, celle à qui il devait dire adieu :

– A mon avis, ce n’est pas lui. Mais il est cependant beaucoup trop dangereux que vous restiez.

– Je n’ai pas peur, James.

A cet instant, il mesura l’étonnant courage d’Allison. Elle ne redoutait ni vandale ni assassin, et plus encore elle n’avait pas peur de James lui-même,

de son cœur de glace, de sa rage ardente, de ses mains qui brûlaient de donner la mort.

– Oh, Allison, murmura-t-il.

L'émotion qui perçait dans sa voix raviva l'espoir de la jeune femme.

– Je reste, James.

Il avait cru jusqu'alors que personne à Hong Kong ne le savait amoureux d'Allison. Il s'était trompé. Elle savait. Le regard radieux lui avouait bravement que cet amour était réciproque, et il brillait de bonheur à la perspective de la joie qu'ils avaient à partager.

Dans un instant de faiblesse, de merveilleuse indulgence envers lui-même, James s'abandonna à cet avenir heureux.

Mais, trop vite, l'amour se trouva dévoré par les flammes de la mort. Et, lorsqu'il reprit la parole, ce fut sans une once d'émotion :

– M^{me} Leong va vous réserver une place sur le vol de onze heures demain matin pour San Francisco.

– Je regrette, James, contra Allison, j'ai un rendez-vous important demain à onze heures. Et tout de suite après, je me remets au travail, je recommence à prendre des photos. Cette fois, je mettrai les négatifs au coffre.

– Je n'exposerai pas vos œuvres au Palais de jade. Dès demain, cela se saura par voie de presse. Les journaux expliqueront que vous n'êtes plus liée à l'hôtel.

Ni à toi, cria le cœur d'Allison. Elle comprit que, même si elle restait à Hong Kong, plus rien ne serait pareil. Pour la protéger, dans l'hypothèse où la destruction de ses clichés avait quelque chose à voir avec lui ou avec le Palais de jade, James rompait leur relation professionnelle. Et leur relation personnelle ? Dans son regard, une froide résolution lui répondit avec une terrible franchise que l'enchantement prenait fin lui aussi.

Face à elle, James était pareil à un monolithe de granit et d'acier. Ses yeux étaient de glace mais, comme toujours, il émanait de lui une aura de chaleur. Désormais, Allison en connaissait la source, Tardent brasier de rage qui brûlait en lui.

Et si elle tentait de l'approcher ? L'atteindrait-elle par-delà l'invisible muraille de flammes ?

Non, comprit-elle en voyant les ombres que la détermination dessinait sur le beau visage. Pas maintenant. Pas encore.

– Vous n'êtes pas obligé d'utiliser mes photos, James, mais je vous les remettrai le 11 décembre, comme prévu. J'ai l'intention d'honorer mes engagements, vis-à-vis de vous comme de mon éditeur.

Il avait les traits si durs, le regard si noir qu'elle se demanda s'il l'avait entendue.

C'était le cas, car au moment de partir il murmura :

– Je vous en prie, faites attention à vous.

Après le départ de James, Allison resta à regarder ce qui restait de ses deux mois à Hong Kong : un amas de lamelles de celluloid méticuleusement découpées, rien d'autre.

Non ! C'était vrai sans doute pour l'ancienne Allison, celle qui s'était contentée d'observer, celle qui, depuis l'enfance, avait considéré le monde avec un détachement rassurant. Son travail de photographe avait concrétisé, couronné cette distance. Certes, elle voyait et rendait le monde au travers de filtres roses, et elle avait su devenir un chroniqueur optimiste, doté d'une vision personnelle. Ses photos étaient autrement plus brillantes, plus vivantes, plus vibrantes et audacieuses qu'elle-même. Ces clichés étaient la preuve de sa passion, la preuve de son existence.

A présent, son travail sur l'extraordinaire été de Hong Kong était détruit, mais... mais il lui restait des souvenirs magiques. Il y avait encore autre chose, la raison principale pour laquelle elle était venue à Hong Kong : Allison Parish Whitaker avait déployé ses ailes.

En vérité, elle les avait déployées grâce à James et, grâce à lui encore, l'envol ne lui avait pas coûté d'efforts. Et maintenant qu'il était parti ? Le fragile papillon allait-il s'écraser à terre ?

Non, se jura Allison. Serment hardi, mais la nouvelle Allison savait qu'elle s'y tiendrait, parce que le merveilleux été avait porté plus de promesses encore que ses ailes timides. Toutes ces émotions puissantes s'éveillaient, palpitaient, réclamaient une chance d'exister...

James était parti, mais elle s'élancerait quand même pour un vol solitaire, et chaque jour la verrait devenir plus forte... jusqu'à ce qu'elle parvienne à franchir l'invisible muraille de flammes. Elle cheminerait jusqu'au cœur de James, et balaierait la fureur qui l'habitait.

Allison aurait pu nettoyer son appartement saccagé et passer le reste de la soirée à regarder tomber la pluie sur la ville illuminée. C'était une nuit pour être seule, une nuit pour se mettre en quête de sa force solitaire.

Cependant, Allison ne pouvait oublier le regard de Maylène au moment de son départ ; cette expression incertaine, presque craintive, à croire qu'elle avait peur qu'un doute subsistât dans son esprit. Elle n'oubliait pas non plus son souhait de devenir l'amie de l'architecte.

Elle se décida à téléphoner. Une voix hésitante répondit dès la première sonnerie.

– Maylène ? C'est Allison. Tu veux bien venir m'aider ?

22

Peak Castle

Vendredi 3 septembre 1993

– Je viens d'apprendre un événement regrettable, annonça sir Geoffrey Lloyd-Ashton à son épouse, peu avant de partir pour la journée.

Il n'était pas encore huit heures, mais dès six heures du matin, comme chaque jour, il avait parcouru la presse locale et internationale en buvant son café dans son bureau.

– Ah ? fit Ève.

Elle cachait sa peur, priant pour que les journaux n'aient point évoqué un rendez-vous sous la pluie entre une femme mystérieuse vêtue de façon voyante et le célèbre coureur automobile devenu magnat du transport maritime.

Geoffrey lui tendit le *South China Daily Post*.

– Il y a eu une effraction aux Alizés. Dans l'appartement d'Allison Whitaker.

– Mon Dieu... Était-elle chez elle ? A-t-elle été blessée ?

– Elle était absente, mais apparemment, son travail de deux mois a été détruit, y compris les négatifs.

– Pourquoi ?

– A mon avis, elle aura pris sans le vouloir une photo qu'elle n'aurait pas dû prendre, une rencontre clandestine entre le membre d'une triade et un banquier connu ; quelque chose dans ce genre-là.

– Elle doit être anéantie.

– J'imagine qu'elle va quitter Hong Kong.

– Vraiment ?

– James insistera pour qu’elle s’en aille. Et sans doute l’a-t-il déjà fait. L’article précise qu’il a renoncé à utiliser ses photos pour le Palais de jade. Si tu téléphonais à Allison, Eve ? Pour lui dire au revoir.

– Non, Eve, je ne pars pas ! Je sais, la presse affirme que je n’ai plus rien à voir avec le Palais de jade, mais il s’agit d’une précaution de la part de James, au cas où cet événement serait lié au choix de James d’une photographie étrangère à Hong Kong. Je vais recommencer, et soyez certaine que je ne photographierai personne accidentellement. La deuxième série sera un peu plus... pluvieuse, bien sûr, mais le résultat n’en sera que plus spectaculaire.

– Tout ce travail, Allison ! Vous m’aviez expliqué qu’il vous faudrait travailler presque tous les jours pour terminer à la date prévue.

– Maintenant ce n’est plus « presque », c’est « absolument » tous les jours. Mais tout va bien, ajouta gaiement Allison. J’ai toujours l’intention de déjeuner un jour avec vous. Et, avant toute chose, je garde mon rendez-vous de ce matin avec Juliana Kwan.

Une heure plus tard, deux des hommes les plus puissants de Hong Kong étaient en rendez-vous dans leurs bureaux respectifs. Au premier abord, le but de ces deux entretiens paraissait identique : engager des as de la surveillance, des spécialistes qui ne perdraient pas la trace de leur gibier, même dans la cohue des artères de Hong Kong.

Mais, bien qu’ils eussent été appelés pour des tâches similaires, les professionnels en question ne présentaient pas du tout les mêmes références. Ancien inspecteur, Robert McLaren avait dû quitter la Royal Hong Kong Police à la suite d’une blessure par balle. La pension qu’il touchait n’avait pas entamé son goût du métier et il s’assurait à présent des revenus confortables en offrant ses services à l’élite de Hong Kong.

L’autre homme, John Wu, avait réussi dans les affaires. Il s’était constitué quelques revenus dans des entreprises légales et d’autres beaucoup plus importants dans l’illégalité. John Wu commandait une petite armée de criminels, tous prêts à obéir à ses ordres, quels qu’ils soient, du moment qu’il y mettait le prix. C’étaient des soldats bien payés, discrets, parfaitement loyaux.

– Elle s’appelle Allison Whitaker, dit James à l’homme qui avait honorablement servi dans la police de Hong Kong.

Robert McLaren étudia la photographie d’Allison au dos de l’album *Sérénade pour une étoile solitaire*.

– Hier soir, vous m’avez demandé qu’elle soit surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

– Juste, confirma James. Vous avez des hommes avec vous ?

– Bien sûr. Quel genre de rapports attendez-vous ? Très détaillés ou... ?

– Je ne veux pas de rapports. Peu m’importe ce qu’elle fait. Je tiens seulement à ce qu’il ne lui arrive rien.

– Vous la croyez encore en danger ?

– Honnêtement, je l’ignore. Je pourrais penser que ce qui est arrivé hier n’est qu’un incident isolé, qui ne se reproduira pas. Mais, dans la mesure où je ne puis en être certain, je veux qu’elle soit protégée en permanence.

Les instructions données à John Wu étaient fort différentes.

– Vous n’aurez à la filer que les lundis et les jeudis, mais, ces jours-là, je ne veux pas que vous la perdiez de vue, pas une seconde, et j’exige un rapport détaillé sur tout ce qu’elle fait.

– Sans problème, sir Geoffrey, acquiesça John Wu en cachant sa satisfaction.

Voilà de l’argent vite et bien gagné. Lady Lloyd-Ashton ne passait pas inaperçue ; il lui était impossible de se dissimuler, même si elle essayait. Il confierait le contrat à ses jeunes neveux ; cela leur apprendrait la discipline et la patience, car la filature serait assommante au possible.

– Autre chose ?

– Oui. Si elle se rend à l’aéroport et si elle fait mine de monter dans un avion, même un petit coucou, je veux qu’on l’arrête.

Au moment de s’habiller pour son rendez-vous avec Juliana Kwan, Allison fit une découverte pénible : la robe en soie ivoire à paillettes arc-en-ciel avait elle aussi subi la vindicte du vandale. La robe pendait toujours à son cintre et paraissait intacte. Mais, lorsque Allison la toucha, à la recherche d’une autre, elle s’aperçut soudain que l’étoffe avait été lacérée

aussi méticuleusement que ses photographies, découpée en lanières étroites, régulières... On aurait dit des lambeaux de chair.

Dans un frisson, Allison passa le placard en revue, à la recherche d'autres victimes. Elle n'en trouva pas. Seule la robe arc-en-ciel avait été saccagée.

Pourquoi ? Cela n'avait aucun sens. Quel lien existait-il entre une robe du soir Perle de lune achetée à Dallas et les photos prises à Hong Kong ?

A peine la question posée, Allison trouva une réponse : il n'y avait pas de lien. Simplement, l'intrus avait trouvé refuge dans la spacieuse penderie en attendant le départ de la femme de ménage, et durant ce laps de temps il s'était « amusé ». Allison frissonna de nouveau, mais le mystère était éclairci.

Du moins le crut-elle...

En juin, lorsque M^{me} Leong l'avait mise en relation avec Susan Kwan, de l'office du tourisme de Hong Kong, Allison savait déjà que Kwan était l'un des noms de famille les plus courants de la colonie. Néanmoins, elle s'était demandé si cette Susan et Maylène étaient parentes. Au mois de septembre, la photographe avait rencontré tellement de Kwan que lorsque Ève lui apprit que la talentueuse créatrice de Perle de lune se nommait Juliana Kwan, l'idée que la couturière pût être parente avec Maylène ne l'effleura même pas.

Cependant, quelques instants à peine après avoir fait la connaissance de Juliana, Allison ne douta pas qu'elle avait en face d'elle la mère de Maylène. Ce fut une certitude du cœur, rien d'autre, car il n'existait entre elles aucune ressemblance, malgré leur beauté à toutes deux. Juliana était une beauté chinoise classique, subtile et sereine, quand celle de Maylène était unique, frappante, extraordinaire.

Comment Allison put-elle être aussi sûre d'elle ? A la façon dont Juliana la regarda, avec l'expression aimante d'une mère, comme si elle avait devant elle cette fille perdue de vue depuis tellement longtemps. Son regard s'adressait à

Maylène, Maylène qu'elle cherchait à travers une étrangère, à croire qu'elle espérait que celle-ci l'aiderait à atteindre sa fille.

Toute sa vie, Allison avait souffert de ne pas avoir de mère, et, tout en sachant que le doux regard maternel de Juliana s'adressait à Maylène et non à elle, elle en reçut la merveilleuse chaleur. Chaleur qui l'enveloppa tout entière, tandis qu'elles parlaient de la robe que Juliana lui confectionnerait pour le Nouvel An, et qui continua de la réchauffer lorsqu'elle quitta la boutique.

Pourtant, soudainement, elle eut froid. Le vent humide qui venait à sa rencontre n'en était pas la cause. C'était en elle que se levait la tempête amère et mordante, à mesure que s'ordonnaient les turbulentes réminiscences des deux jours écoulés.

Mercredi, Maylène lui avait avoué être par moments tellement écorchée qu'elle éprouvait l'irrépressible besoin de détruire. De fait, elle avait bien failli jeter au panier deux semaines de travail. Ce même soir, elle avait également parlé de sa mère dont elle était irrévocablement – et mystérieusement – séparée.

Le lendemain, toutes les photos d'Allison étaient méticuleusement détruites, lacérées, ainsi que la romantique robe du soir créée par Juliana Kwan. Peu après, Allison avait appris que Maylène s'était opposée à ce qu'elle fût la photographe du Palais de jade.

Maylène était-elle la coupable, finalement ? Était-ce elle qui avait détruit – froidement – les photographies et la robe ? Cela semblait impossible. Pourtant...

Si elle l'avait fait, c'était par désespoir. Un désespoir fondé : abandonnée par son père, sans aucun lien avec sa mère, elle n'osait même pas approcher sa sœur, par peur d'être rejetée.

Maylène avait besoin d'une amie et Allison désirait être cette amie. Je suis cette amie, se dit-elle. Envers et contre tout. Même si je ne puis rien faire pour le père ou la sœur de Maylène, je trouverai le moyen de la réconcilier avec une mère qui, à l'évidence, souffre de son absence.

– Bonsoir à tous, ici Cynthia Andrews. Mon invitée ce soir, ma vedette du jour, s'appelle Juliana Kwan.

Maylène se tourna vivement vers le téléviseur. Elle se préparait à aller au lit en écoutant les informations de onze heures, et voilà que, tout à coup, le

visage de sa mère occupait l'écran, cette mère qu'elle n'avait pas vue depuis neuf ans.

Tandis que Cynthia Andrews se livrait à un bref récapitulatif de la biographie de Juliana Kwan – native de Hong Kong, couturière célèbre et militante active pour la démocratisation de la colonie –, Maylène fixait l'image de celle qui lui avait donné le jour.

Elle avait oublié l'allure délicate de sa mère, cet aspect de poupée de porcelaine, fragile et fière, à la silhouette élégante, ses jambes fines croisées devant elle. Juliana portait un tailleur bleu nuit qui alliait l'audace à l'élégance. Maylène possédait le même modèle, en lavande et orange feu. A Londres, où personne ne la savait liée à la célèbre couturière et où Juliana Kwan ne risquait pas d'apprendre son absurde sentimentalisme, Maylène ne mettait que des vêtements qui portaient sa griffe.

Une fois son introduction terminée, Cynthia se tourna vers son invitée.

– Parmi les hommes d'affaires les plus puissants de Hong Kong, beaucoup s'opposent aux tentatives du gouverneur Patten d'introduire la démocratie plus rapidement que cela n'était spécifié dans la Loi fondamentale. Vous, Juliana Kwan, jugez au contraire trop timides les propositions du gouverneur. Est-ce exact ?

– C'est effectivement mon sentiment, rétorqua Juliana, de sa voix douce, ferme pourtant. Néanmoins, je ne suis pas certaine de ce que vous affirmez quant à l'opposition des milieux d'affaires.

– En ce cas, n'hésitons pas à citer des noms, reprit Cynthia. Sir Geoffrey Lloyd-Ashton, indiscutablement l'homme le plus puissant de la colonie, s'oppose ouvertement sur ce point au gouverneur.

– En effet. Mais il y en a d'autres, tels James Drake et Tyler Vaughn, qui le soutiennent haut et fort.

– C'est exact, concéda la journaliste. On les qualifie d'idéalistes.

– Ne faut-il pas l'être dans l'intérêt même de Hong Kong ?

– Voulez-vous dire que ceux qui s'opposent à la démocratisation accélérée ne se préoccupent pas de Hong Kong ?

– Je dis seulement que leur répugnance à provoquer Pékin n'est motivée que par leur intérêt personnel, non par leur engagement vis-à-vis de Hong Kong. En général, il ne s'agit pas de résidents permanents, mais de

ressortissants étrangers ou de personnes en possession de véritables passeports britanniques – et non pas de passeports seconde classe de Hong Kong – qui, en tant que tels, sont libres de partir quand cela leur chante. Ils sont nombreux à avoir investi en Chine populaire et ils ont tout intérêt à ce que les relations de Hong Kong avec la Chine restent amicales. Ces gens-là survivront sans démocratie, mademoiselle Andrews. Hong Kong, lui, ne survivra pas.

A l'évidence ravie de ce type de discours de la part d'une invitée par ailleurs mesurée, Cynthia Andrews saisit l'occasion pour pousser plus avant :

– La Loi fondamentale prévoit le suffrage universel pour l'année 2007, la liberté de la presse, l'indépendance du pouvoir judiciaire, et un pays doté de deux systèmes. Voilà ce qui a été convenu entre la Grande-Bretagne et la Chine. Dois-je comprendre que vous n'y croyez pas ?

– J'estime que plus tôt nous établirons la démocratie à Hong Kong, mieux ce sera pour tout le monde.

– J'ai entendu dire que vous brigueriez un siège au conseil législatif lors des prochaines élections. Est-ce exact ?

– C'est en effet mon intention.

– Certains avancent qu'après 1997 Pékin n'autorisera pas ceux qui se seront élevés contre les dispositions de la Loi fondamentale à siéger au conseil législatif. On prétend même qu'ils seront considérés comme des contre-révolutionnaires.

– Et jetés en prison pour s'être exprimés librement ? Voilà qui n'est pas le fait d'un gouvernement respectueux de la démocratie. Qu'en pensez-vous ?

Cynthia Andrews n'eut pas à répondre à la question de Juliana : le temps imparti à l'interview touchait à sa fin.

– La limitation du temps d'antenne ne nous permet pas de poursuivre, conclut la journaliste, offrant ses yeux violets à la caméra. Vendredi prochain, je recevrai sur ce plateau sir Geoffrey Lloyd-Ashton qui, ainsi que nous l'avons évoqué ce soir, professe une opinion tout à fait différente de celle de M^{lle} Kwan.

Quand l'image eut disparu de l'écran de télévision, Maylène continua de voir sa mère. Elle avait oublié sa fragilité, elle avait oublié, aussi, son courage. La jeune fille qui s'était arrachée à la mer vivait encore en Juliana, cramponnée à de nobles idéaux comme elle s'était cramponnée à la planche de *Perle de lune* durant le typhon. Maylène n'était pas surprise. La mère qu'elle avait connue, aimée, avait toujours été une rêveuse. N'avait-elle pas été jusqu'à transformer une sordide liaison avec un soldat en grand roman d'amour ?

Autrefois, à cause de sa souffrance terrible, Maylène avait dénigré le délicieux romantisme de sa mère. Voilà qu'à présent elle se mettait à imaginer un merveilleux scénario : une famille de combattants pour la liberté, une mère, un père et deux sœurs qui luttaient vaillamment pour la démocratie, pour l'avenir de Hong Kong...

Fantasme ! lui cria une voix intérieure. Maylène était seule avec son rêve brisé et face à la réalité : elle avait été cruelle avec sa mère. Juliana avait dû être soulagée quand elle avait quitté Hong Kong ; il suffisait de voir le chemin qu'elle avait parcouru depuis neuf ans.

Le cœur de Maylène se gonfla de fierté pour l'orpheline de la mer qui avait su faire son chemin, pour se contracter aussitôt sous l'effet de la peur. Le militantisme de Juliana était admirable, courageux, mais terriblement dangereux. Ce soir, devant des millions de téléspectateurs, Juliana Kwan avait déclaré ne pas se fier au gouvernement de Pékin

– ce même gouvernement qui, dans moins de quatre ans, contrôlerait Hong Kong... et qui, déjà, sans nul doute, repérait ses futurs opposants.

Juliana avait-elle oublié la place Tien'anmen ?

– Oh, maman, murmura Maylène. Je t'en supplie, sois prudente.

Allison ne vit pas l'interview télévisée de Juliana. Ce soir-là, elle téléphonait à son père. Ces conversations téléphoniques du vendredi soir n'étaient pas les seules qu'elle eût avec sa famille à Dallas, mais elles étaient les seules au cours desquelles père et fille pouvaient se parler sans subir les affectueuses interférences des grands-parents.

Allison n'avait pas attendu ce coup de fil sans appréhension. Bien sûr, elle n'allait pas mentir à son père ; simplement, elle tairait certains

événements de la semaine, passant sous silence non seulement le moindre de tous – la destruction criminelle de son travail – mais aussi ceux qui lui importaient réellement : James qui l’avait tenue dans ses bras, le regard brillant de désir, avant de lui ordonner de quitter Hong Kong ; son refus d’obtempérer ; ce soupçon troublant que la femme à la personnalité complexe avec laquelle, peut-être, elle était en train de devenir amie, eût pu lacérer ses photos et sa robe ; sa certitude que Maylène était la fille de Juliana Kwan.

Si Allison avait redouté que sa voix ne la trahît par trop d’hésitation ou par une gaieté forcée, ce qu’elle perçut d’elle-même dans cet entretien ce fut sa propre force, sa conviction absolue que, malgré tout, sa place était à Hong Kong.

Il y eut des hésitations sur la ligne, mais elles vinrent de Dallas. Quand Allison confia à son père son espoir de devenir l’amie de la talentueuse architecte du Palais de jade, il s’écoula plusieurs secondes avant que Garrett ne lui réponde qu’il l’espérait également. Lorsqu’elle parla ensuite de la robe de soie vert jade que Juliana Kwan lui confectionnait pour le soir du Nouvel An, il y eut un nouveau silence.

– J’ai l’impression que les satellites font des caprices ce soir, observa-t-elle.

Garrett l’entendit parfaitement, mais fut incapable de répliquer aussitôt.

– On dirait, oui, finit-il par murmurer.

– En ce cas, je vais te poser une question avant de te laisser. Tu auras ainsi le temps de réfléchir avant de me répondre. Penses-tu enfin venir à Hong Kong ? Tu seras le bienvenu à n’importe quel moment, mais je serai beaucoup plus disponible après le 11 décembre.

Garrett avait raccroché le téléphone depuis longtemps ; mais il restait assis à son bureau et se répétait inlassablement la conversation. Allison et Maylène devenaient amies. Allison et Juliana s’étaient rencontrées. L’émotion que lui causaient ces deux nouvelles l’avait laissé sans voix. Mais ce qui l’avait le plus bouleversé tenait dans ce qu’Allison n’avait pas dit : que la couturière et l’architecte étaient mère et fille.

Comment se faisait-il qu'Allison ne le sache pas ? La réponse était évidente, douloureuse : Maylène et Juliana ne se voyaient plus. Quelque chose avait rompu le lien entre la Fille du Plus Grand Amour et la femme qu'il aimerait toujours.

Alors Garrett commença d'écrire sa lettre à Juliana, cette lettre qu'en vérité il rédigeait en son cœur depuis le mois de juin. Mais il était beaucoup plus difficile de coucher les mots sur le papier et les premiers mots eux-mêmes le faisaient hésiter. Il eût aimé écrire *Mon amour, ma Juliana bien-aimée...* Mais c'était bien trop présomptueux.

Juliana devait être mariée, heureuse. N'était-ce pas d'ailleurs ce qu'il lui souhaitait ? Le bonheur ? L'amour ? Oui, bien sûr.

Il opta pour *Chère Juliana*, puis se lança dans l'impossible tâche. Il couvrit des pages et des pages de mots vibrants d'émotion, des pages qu'il savait ne jamais envoyer. Il y parlait de son amour, de son désir, de sa certitude que leurs vies étaient à nouveau destinées à s'unir... comme si le destin les récompensait enfin pour leur bonne conduite. Il ne pouvait poster cette lettre, qui d'ailleurs n'était pas nécessaire. La femme qu'il aimait savait déjà tout.

Pour finir, il écrivit simplement :

Chère Juliana,

Je t'avais promis de ne jamais revenir à Hong Kong ; mais la situation a changé, n'est-ce pas ? J'aimerais venir en décembre, te voir le 10 et surprendre Allison par ma visite le lendemain. Au demeurant, je puis arriver quand tu veux, et ne bougerai pas sans ta permission. Réponds-moi vite.

Garrett.

La lettre, estampillée *Personnel et confidentiel*, arriva à la boutique Perle de lune durant l'une des plus belles cérémonies de Hong Kong : Chung Chui, la fête de la lune. On y célébrait les merveilles de la nature et on rendait grâce pour l'abondance de la moisson. Cette nuit-là, comme un hommage à l'astre nocturne, les épais nuages noirs qui avaient obscurci

Hong Kong depuis une semaine se dissipèrent pour le révéler dans sa plénitude dorée.

Des milliers de lanternes de couleurs vives, lanternes papillon, fleur ou poisson, jetaient leurs feux du coucher du soleil à l'apparition de la lune, et descendaient en longues files mouvantes, portées par les célébrants, vers les plages et les parcs de Hong Kong.

Allison et Maylène cheminaient parmi ceux qui gagnaient la plage de Stanley. Elles s'assirent sur le sable blanc, au milieu des châteaux de sable plantés de bougies, et cherchèrent dans la lune les ombres de Chang O et du Lapin de jade.

A cet instant où les deux sœurs s'émerveillaient de la couleur d'ambre lustré de la lune d'automne et savouraient ensemble un gâteau de lune, Juliana rédigeait sa réponse.

Mille fois elle avait relu la lettre de Garrett, lisant parfois des mots d'amour entre les lignes, ne décelant rien de tel à d'autres moments. Elle fut tentée de coucher sur le papier les paroles d'amour qu'elle portait en elle mais, finalement, elle opta pour une missive aussi neutre que celle de Garrett. Elle alla même jusqu'à proposer pour leur rendez-vous l'un des lieux de prédilection des hommes d'affaires.

Cher Garrett,

Oui, viens, je t'en prie. Retrouvons-nous le 10 décembre à treize heures au Captain's Bar de l'hôtel du Mandarin oriental.

Juliana.

SIXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

23

Tour Drake

Mercredi 27 octobre 1993

– Votre dame est vraiment extraordinaire.

James darda son indéchiffrable regard de granit sur Robert McLaren. Qu'Allison Whitaker fût extraordinaire ne se discutait pas. En revanche, elle était loin d'être *sa* dame, quand bien même il rêvait d'elle la nuit.

A cause d'elle, les images qui le tiraient brusquement du sommeil avaient crû en horreur. Le cauchemar de Gweneth enceinte dans le brasier lui revenait toujours, mais, à présent, en courant vers l'enfer, il voyait s'y profiler deux silhouettes en flammes, deux silhouettes qui criaient son nom, quêtaient son secours... et son amour. En sauvant l'une, il condamnait l'autre à une mort certaine ; s'il ne bougeait pas, les deux femmes aimées allaient périr dans les flammes. Chaque fois, il se réveillait avant de se résoudre à un choix, mais le tourment lui restait, tandis qu'il passait le reste de la nuit à s'entraîner à un combat mortel contre l'ennemi sans visage qui lui avait tant pris.

A ce vieux cauchemar, pire encore qu'auparavant, s'en ajoutait un nouveau depuis le mois de septembre. Allison était seule dans les flammes et ses yeux ravissants s'agrandissaient d'étonnement devant le sang qui coulait à flots de sa chair méticuleusement lacérée. L'incendie n'empêchait pas James de l'atteindre ; il parvenait à l'enlever dans ses bras et il la suppliait de le laisser l'emmener à l'hôpital. Mais, à ses douces prières, la tête dorée s'entêtait à répondre par la négative et, dans son mouvement, l'éclaboussait de sang. Puis, dans un geste lent, Allison levait l'un de ses bras, et James était aveuglé par le bracelet d'argent qui annonçait la mort de la jeune femme si quiconque tentait de lui donner son sang.

James dormait moins que jamais. Parfois, il lui venait un autre songe, vision mouvante d'un regard émeraude, de joues délicates, de lèvres

offertes. Ce rêve l'éveillait en sursaut aussi sûrement qu'un cauchemar, mais c'était un tourment bien différent, fait de douleur, d'amour et de désir.

Sinon en rêve, James n'avait pas revu Allison depuis qu'elle avait tranquillement refusé d'obéir à son ordre de quitter Hong Kong. Par Robert McLaren, ainsi que par le personnel de sécurité de l'hôtel, il la savait à l'abri. Rien d'inquiétant ne semblait la menacer. La police de Hong Kong était arrivée à la même conclusion que la jeune femme : le saccage de son appartement était un acte de vandalisme isolé. Néanmoins, James s'inquiétait. Aujourd'hui, bien qu'il se fût souvent entretenu par téléphone avec le détective, il avait voulu le voir afin d'en savoir davantage.

– Je sais qu'elle est extraordinaire, finit-il par répondre. Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

– Elle est infatigable. Elle quitte l'hôtel chaque matin à l'aube, pour ne rentrer qu'à la tombée de la nuit. Pour ne rien vous cacher, mes hommes et moi sommes contents que les jours raccourcissent. Quand j'ai été obligé de quitter la police à la suite de ma blessure à la jambe, cette décision m'a paru ridicule. Mais, après avoir suivi M^{lle} Whitaker sur les hauteurs de Hong Kong, je m'aperçois que ma jambe n'est pas aussi bonne qu'autrefois. Elle aussi souffre d'une vieille blessure.

– Que voulez-vous dire ?

– Elle se met à boiter en fin de journée. Mais cela ne l'arrête pas, jamais longtemps, même si quelquefois elle se tient parfaitement immobile, comme si elle hésitait à continuer. Mais elle repart toujours.

James se rappela l'éclat de ses yeux lorsqu'elle lui avait assuré que la chaleur tropicale soulageait ses articulations. Le ciel était redevenu clair au-dessus de Hong Kong, et il n'y avait plus une once de moiteur dans l'atmosphère. Pourtant, Allison travaillait avec encore plus d'acharnement qu'auparavant, recommençant les photos perdues et en prenant de nouvelles. Pour son livre ? Sans doute, quoique la date de livraison fût encore très éloignée. Pour le Palais de jade l'échéance la plus proche était fixée au 11 décembre et Allison honorerait ses engagements en dépit de ce qu'il avait décidé.

James brûlait d'aller la trouver, de la presser étroitement contre lui afin que le feu qui le dévorait l'enveloppe, la réchauffe, soulage ses douleurs... Voilà ce qu'il eût aimé pour lui... Et pour elle ? Il continuait de souhaiter

qu'elle quitte Hong Kong. Même si la menace d'un vandale inconnu ne planait plus, restait le danger croissant qu'il représentait lui-même. Chaque jour, il lui devenait de plus en plus difficile de rester loin d'elle.

Qu'avait-il à offrir à l'adorable Allison ? se demandait-il durement. Son amour, oui, et bien davantage : ses cauchemars... sa rage... et son ennemi mortel.

– Elle ne prend jamais de repos ?

– Très peu. Elle passe presque toutes ses soirées chez elle, sans doute dans son labo, car chaque matin avant de sortir elle dépose de nouveaux négatifs au coffre. Une ou deux fois par semaine, elle voit Maylène Kwan, à l'hôtel en général, et il lui arrive de déjeuner avec d'autres amies.

– D'autres amies ? interrogea James.

Il n'avait pas voulu espionner Allison, désirant seulement s'assurer qu'elle ne courait aucun danger, mais le moindre indice d'une éventuelle menace le mettait en alerte.

– Les plus fréquentables sur la place de Hong Kong, répondit McLaren. Lady Lloyd-Ashton et Juliana Kwan.

Au nom de Juliana, James tiqua. Certes, il avait pour elle un immense respect, et au cours des mois écoulés, à mesure qu'elle devenait de plus en plus radicale dans son discours, il avait *tenu à soutenir* publiquement ses prises de position. En parfait accord avec les idées de la couturière, il espérait en partager le fardeau avec elle. Mieux, il aurait aimé le prendre entièrement pour lui, assumer tous les risques. Par sa nationalité britannique, James Drake était à l'abri des représailles, n'étant pas chinois, il ne serait jamais considéré comme traître à la Chine.

Juliana Kwan, si.

– Juliana Kwan, répéta-t-il dans un murmure.

Robert McLaren interpréta correctement son inquiétude.

– Je crois que la relation d'Allison avec Juliana n'a rien à voir avec la politique. Juliana est quand même la plus grande couturière de Hong Kong, en même temps qu'une contestataire courageuse. Hier, Allison a quitté la boutique Perle de lune avec un grand paquet – une robe, sans doute

– et chaque fois que les deux femmes se retrouvent à déjeuner, elles ont l'air d'avoir une conversation privée. Je mettrais ma main à couper qu'elles

ne récrivent pas la Loi fondamentale !

– Juliana est-elle surveillée ?

– Absolument pas. Pourquoi le serait-elle ? Elle ne cache rien. Ses convictions comme son acharnement à les exprimer sont de notoriété publique. Par contre, quand lady Lloyd-Ashton est là, nous avons repéré un type qui ne la quitte pas d'une semelle ; quand ils ne sont pas deux.

– Eve est filée ?

– Pile. Mais quoi d'étonnant ? Elle ferait une victime idéale pour des ravisseurs. Vous imaginez le montant de la rançon ? Sir Geoffrey paierait, évidemment, mais je crois qu'il préfère empêcher qu'il arrive quoi que ce soit à sa princesse.

S'il ne s'était pas agi des fils de sa sœur, John Wu aurait fait exécuter ses neveux. Ils lui avaient menti durant près de six semaines, lui remettant sur les faits et gestes de lady Lloyd-Ashton des rapports détaillés de pure invention.

John Wu découvrit le pot aux roses tout à fait par hasard. Le 8 octobre, comme il parcourait le compte rendu hebdomadaire avant de le remettre à sir Geoffrey, son regard tomba sur la mention d'un déjeuner de trois heures qu'Ève aurait prétendument pris la veille avec Juliana Kwan. Le nom de la couturière apparaissait fréquemment dans les rapports, ainsi que celui d'Allison Whitaker. A quelques exceptions près, il semblait que l'activité de lady Lloyd-Ashton se limitait à faire des achats à Perle de lune, travailler à l'hôpital et déjeuner, soit avec Allison, soit avec Juliana.

Or, ce matin même, le quotidien *Standard* ne publiait-il pas un article sur une allocution faite la veille par Juliana Kwan au cours d'un déjeuner ? De deux choses l'une, ou la couturière s'était exprimée devant un groupe de banquiers au Panache, ou elle avait retrouvé la princesse de Peak Castle au Trou normand...

John Wu confondit ses neveux qui s'empressèrent de tout avouer ; certains jours, reconnurent-ils, au moins une fois par semaine, lady Lloyd-Ashton s'évaporait, purement et simplement. Elle entraît à l'hôpital ou à Perle de lune et n'en ressortait pas. Affolés, ils passaient leur après-midi à la station de trams de Garden Road, priant pour qu'elle réapparaisse et, quand

elle se montrait, ils la suivaient jusqu'à son domicile en pointant l'heure précise à laquelle elle regagnait le château. Ensuite, pour meubler les heures durant lesquelles elle avait disparu, ils lui inventaient un emploi du temps fictif basé sur ce qu'elle avait fait au cours des quelques après-midi où ils ne l'avaient pas perdue...

Les neveux eurent de la chance que leur oncle ne les tue pas. John Wu lui-même eut de la chance de découvrir la supercherie avant sir Geoffrey, et il estima en avoir d'autant plus que, chaque fois, apparemment, lady Lloyd-Ashton ne s'était pas « évaporée » pour filer à l'aéroport.

D'ailleurs, elle ne disparaissait pas, réfléchit-il. Ses neveux étaient simplement paresseux et négligents. Mais il eut beau mettre ses meilleurs hommes sur la filature, lady Lloyd-Ashton leur échappa de la même manière, et pour les semaines des 9 et 16 octobre, John Wu lui-même se trouva contraint d'inventer des déjeuners fictifs avec Allison et Juliana. Pour finir, le lundi 23, ses limiers pistèrent la princesse sous un déguisement jusqu'à un immeuble de Robinson Road où elle fut accueillie par Tyler Vaughn.

Le soulagement de John Wu fut de courte durée, éclipsé par l'épreuve qui l'attendait : révéler au plus puissant taï-pan de Hong Kong la liaison clandestine de sa chère épouse...

– Il doit y avoir un problème, dit sir Geoffrey après avoir salué John Wu. D'ordinaire, vous m'adressez vos rapports par courrier. Etes-vous venu me demander davantage d'argent, la tâche de suivre ma femme se révélant tellement difficile ?

– Nous avons trouvé quelque chose.

– Dites, fit Geoffrey avec une feinte nonchalance. Je. vous offre à boire, John ?

– Non merci.

– Comme vous voudrez. Alors, allez-y. Parlez.

John Wu usa de plus de mots qu'il n'était nécessaire, comme si son verbiage pouvait adoucir le choc et atténuer la rage du taï-pan. Pour commencer, il s'attarda sur le cours ordinaire du lundi matin : l'arrivée, ponctuelle, de lady Lloyd-Ashton à l'hôpital, et les quatre heures qu'elle y

avait passées auprès des enfants de la salle trois. Puis, comme s'il s'agissait d'une chose normale, il décrivit sa disparition dans les toilettes pour dames du hall de l'hôpital et sa réapparition peu après, dissimulée sous un déguisement. Il sut peindre en détail le piquant de l'accoutrement et, avec la même minutie, décrivit le trajet depuis Wanchai jusqu'à Robinson Road et de Causeway Bay à Central : le métro, descente à Pedder Street, une marche à travers Wyndham, Glenealy, Upper Albert, enfin...

Ces précisions excessives donnèrent à Geoffrey le loisir d'anticiper sur ce qu'il allait apprendre, de songer aussi que cela n'avait pas commencé deux jours plus tôt. Depuis qu'il faisait surveiller Eve, il avait pris l'habitude de s'enquérir de ce qu'elle avait fait durant ses journées hors du château. A deux reprises seulement, elle avait dit avoir déjeuné avec Allison et, bien qu'elle évoquât des visites hebdomadaires à Perle de lune, elle n'avait avoué qu'une seule fois avoir pris un repas avec Juliana. Pour s'expliquer les divergences entre les affirmations d'Ève et les rapports de John Wu, Geoffrey avait conclu qu'Eve lui mentait en lui taisant son amitié avec les deux femmes – surtout avec l'Américaine, la pilote. Maintenant, il voyait clairement où conduisait le bavardage de John Wu, et comprenait aussi que les rapports avaient été falsifiés.

Le temps qu'il apprenne le nom de l'homme pour lequel sa femme se livrait à cette partie de cache-cache, sir Geoffrey Lloyd-Ashton avait recouvré son contrôle. Mieux, il souriait.

– Eh bien, mon vieux, vous y avez mis le temps. Je crains, poursuivit-il avec un sourire presque penaud, que vous n'ayez été, sans le savoir, la victime d'un pari entre mari et femme.

– Un pari ?

– Ma princesse a beau n'être pas chinoise, elle adore le jeu. Elle avait parié avec moi qu'elle était capable de se rendre invisible dans Hong Kong, et que, même si j'engageais les meilleurs spécialistes, elle saurait leur échapper. Évidemment, je n'en avais rien cru, mais je l'ai prise au mot. Elle s'en est rudement bien sortie, non ?

– Très bien, murmura John Wu.

Son attitude confirma à Geoffrey ce qu'il avait déjà deviné : bien qu'elle n'eût été découverte que lundi, la liaison d'Ève durait depuis des semaines.

– Elle s’est beaucoup amusée, reprit le tai-pan dans un rire sonore. Elle s’est rendue deux fois à l’aéroport, et personne ne l’a remarquée au temple des Dix Mille Bouddhas, sans compter que ce n’est pas la première fois que nous mettons Tyler dans la confidence. Ne vous faites pas de souci, mon ami ! Votre secret sera bien gardé. Vos hommes restent les meilleurs de Hong Kong. Je ne révélerai à âme qui vive que ma très choyée princesse leur a damé le pion. Mais il va falloir que je lui achète ce collier de diamants et d’émeraudes dont elle avait envie... Pourquoi pas ? conclut Geoffrey avec un geste dédaigneux. Elle l’a gagné.

– En tout cas, je ne vous réclame aucun paiement, sir Geoffrey.

– Vous plaisantez !

Sur ces mots, le tai-pan prit son chéquier et rédigea un chèque d’un montant exorbitant.

– Merci, John, dit-il en le lui tendant. Cette aventure importait énormément à lady Lloyd-Ashton, et par conséquent à moi-même. Elle est gâtée, je vous l’accorde, mais qui ne la gâterait ? Maintenant, si vous voulez bien m’excuser, il faut que je téléphone à mon as du déguisement pour lui annoncer que nous sommes faits... et que j’arrive au château avec son collier.

Dès que John Wu fut parti, toute trace de jovialité déserta le visage de Geoffrey. Il déverrouilla l’armoire, pressa les boutons qui déclenchaient la fouille silencieuse de sa demeure... Enfin il la trouva. Debout près d’une fenêtre, elle regardait les toits des gratte-ciel.

Fixait-elle l’immeuble où elle retrouvait Tyler Vaughn ? Cet antre du péché où elle se livrait aux gestes impardonnables de la trahison ?

Quelle erreur tu as commise, ma princesse.

Pour la première fois de l’après-midi, un sourire sincère se peignit sur les traits de Geoffrey. Il prendrait tant de plaisir à sa douleur. Il trouverait le moyen de faire mourir Tyler sous les yeux d’Ève. Mieux encore – tellement mieux : les doigts fins et pâles d’Ève presseraient la gâchette et logeraient la balle dans le cœur de son amant.

Cette vision provoqua chez Geoffrey un désir violent. Bientôt, très bientôt, il allait rentrer à Peak Castle, surprendre Ève dans sa rêverie

traîtresse et l'assaillir avec une telle fougue que pas un instant elle ne se douterait qu'il connaissait la vérité.

Quel dommage qu'elle doive mourir, songea-t-il. C'eût été tellement plus amusant de la regarder souffrir après la mort de Tyler. Il avait appris, par hasard, combien la peine pouvait se révéler divertissante.

Mais Ève allait mourir. Il suffirait qu'elle souffre son martyre avant. Oh, la chose était facile. Geoffrey avait encore tout le temps de savourer sa douleur, il faisait confiance à sa très compatissante épouse pour ne pas rompre la promesse faite à une gamine chinoise. Jusqu'à aujourd'hui, il n'avait en son for intérieur éprouvé que mépris pour ces attendrissements.

A présent, il en souriait.

Grâce au cœur souffrant de Lily Kai, il jouissait d'au moins six semaines pour faire souffrir la femme infidèle. Six splendides semaines de torture et de tourment. S'il jouait correctement la partie, Ève, malgré son supplice, se cramponnerait à son espoir de fuite. Jusqu'à la fin...

Et il jouerait finement. Cette fois.

Tu vas payer ta trahison, ma princesse...

24

Hôtel les Alizés

Mercredi 27 octobre 1993

– Tu boites !

– Cela passera après un peu de repos, assura Allison en souriant à Maylène.

Les deux jeunes femmes avaient prévu de rester ce soir-là à bavarder chez Allison en commandant un repas.

– Je crois que je vais m’écrouler là-dessus pour la soirée, déclara-t-elle en désignant le canapé du salon.

– Et tu commences quand ? plaisanta Maylène en la voyant déparer le divan pour claudiquer vers la cuisine.

– Il nous faut du thé, non ?

– Je vais le faire. Assieds-toi.

– Attends. D’abord, j’aimerais te montrer quelque chose, dans ma chambre.

N’eût été la gravité soudaine d’Allison, Maylène l’aurait affectueusement grondée.

– Je vais le chercher, si tu veux.

– Non, rétorqua fermement Allison. Viens avec moi.

Elle partit la première, essayant sans grand succès de ne pas trop boiter... mais sa claudication n’était rien comparée aux battements saccadés de son cœur.

La robe du soir se trouvait sur le lit, où elle l’avait disposée en prévision de ce moment décisif ; c’était une création exquise en soie, dont l’étroit bustier était orné de papillons en perles émeraude et argent et dont la jupe

ample était cousue d'une myriade de perles argentées, petites étincelles qui brillaient telles des étoiles dans un ciel vert jade.

– Te rappelles-tu la robe que je portais à la soirée de Peak Castle ?

Comme elle posait cette question, Allison pria pour que Maylène ne lance pas un regard furtif vers la penderie où la robe avait été lacérée. Maylène ne regarda pas dans la direction du placard ; elle se contenta de hocher la tête, sans quitter des yeux la robe étalée sur le lit.

– C'était une couturière de Hong Kong qui l'avait faite. Ces deux derniers mois, elle m'a confectionné celle-ci, pour l'inauguration du Palais de jade.

L'esprit de Maylène entra en ébullition. Sa mère aurait approché Allison ? Juliana souhaitait-elle rencontrer la fille de l'homme qu'elle aimait, au point d'avoir voulu faire sa connaissance ?

– Comment cela s'est-il fait ? interrogea Maylène, le regard fixé sur un ravissant papillon brodé sur la soie.

– Eve m'a obtenu un rendez-vous. Et toi, Maylène, sais-tu ce que tu porteras le soir de l'inauguration ?

– Du satin noir, murmura Maylène. Un modèle Chanel.

– Pourquoi ne passes-tu pas commande chez Perle de lune ? Il reste suffisamment de temps, et ce serait bien de porter quelque chose fait à Hong Kong. Sans compter qu'elle serait ravie...

Quand Maylène releva les yeux, Allison eut confirmation de ce qu'elle soupçonnait depuis longtemps :

– Juliana Kwan est ta mère, n'est-ce pas ?

– Elle te l'a dit ?

Tant d'espoir se peignait soudain sur les traits de Maylène qu'Allison fut tentée de mentir. Elle n'en fit rien.

– Non, enfin pas avec des mots. Mais j'ai deviné dès le premier instant. On aurait dit qu'elle te cherchait à travers moi. Tu m'as dit que tu ne la voyais plus et que c'était préférable pour vous deux, mais je ne suis pas d'accord. N'as-tu pas envie de renouer avec elle, Maylène ? Elle, j'en suis certaine, aimerait te revoir.

– Tu n’en sais rien, Allison. Tu dis toi-même qu’elle n’a jamais évoqué notre parenté.

– J’en ai pourtant la conviction, s’entêta Allison. Son visage s’illumine dès que je prononce ton nom. J’ai pensé que, peut-être, nous pourrions prendre le thé toutes les trois... ou mieux encore, vous deux. Un thé... au Peninsula... ça ne te dit rien ?

A imaginer les retrouvailles entre la mère et la fille, Allison rayonnait ; elle ignorait bien sûr ce que le nom du Peninsula évoquait de pénible, de terrible pour Maylène.

La laissant à ses rêveries, cette dernière reporta les yeux sur la robe chatoyante créée par sa mère, puis approcha la main pour effleurer un éclat argenté. Allison fit de même, palpa une autre broderie... et à mesure que les deux sœurs continuaient de parler, leurs mains se rapprochèrent, volant d’étoile en étoile dans le ciel de soie vert jade.

– Tu as le temps de prendre le thé l’après-midi, n’est-ce pas ? murmura Allison. Je suis passée au chantier hier et Sam avait l’air plus que satisfait. L’illusion que tu as cherché à créer fonctionnera à la perfection.

– Fonctionnera peut-être, tempéra Maylène. Nous ne sommes sûrs de rien tant que nous n’avons pas ôté les filets.

– En tout cas, tu as le temps de prendre le thé. Ta mère est merveilleuse, Maylène. Tu as beaucoup de chance.

De la chance. La main de Maylène s’immobilisa sur une broderie. En vérité, jamais elle ne s’était sentie plus chanceuse qu’au cours des deux mois écoulés, du fait de son amitié inespérée avec Allison... et des nombreuses heures passées à travailler avec Sam, qui lui avaient procuré un enchantement d’un autre ordre.

Oui, elle avait de la chance... et parce qu’elle estimait ne point mériter pareil bonheur, elle le sentait précaire.

– Tu reverras ta mère un jour ou l’autre, quand même ?

– Je n’en sais rien, Allison. Peut-être la reverrai-je quand le Palais de jade sera achevé... et que ce sera un succès.

– Oh, Maylène, peu lui importe. Tu n’as pas à lui prouver quoi que ce soit.

– Il me semble que si, fit Maylène avec un haussement d'épaules. Je lui ai dit des choses tellement dures... impardonnables.

– Quoi que tu aies pu dire, je sais qu'elle te pardonnera. Qu'elle t'a déjà pardonné. Je me demande...

Allison s'interrompit, songeuse.

– Quoi donc ? s'enquit Maylène, cherchant maintenant le regard d'émeraude qui hésitait.

Tu te demandes, puisque je n'ai plus de relations avec ma merveilleuse maman et puisque tu as perdu la tienne depuis si longtemps, si Juliana ne pourrait pas te servir de mère ? Mais oui, absolument, la réponse est oui. C'est ce qu'elle souhaite, ce qu'elle a toujours désiré... une fille aimée et choyée par Garrett Whitaker !

– Dis-le, insista Maylène.

Elle avait pris un ton autoritaire, anxieux, et la soudaine tension qui perçait dans sa voix se lisait aussi dans son regard. Au cours des deux derniers mois, les tempêtes s'étaient faites de plus en plus rares dans les yeux vert jade, mais n'avaient pas complètement disparu. Allison avait appris, quand elles se manifestaient, à les surmonter par le silence. Et cette fois ?

Cette fois, décida-t-elle, *je* vais dire à Maylène ce que *je* pense, même s'il est présomptueux de ma part de faire comme si nous étions les meilleures amies du monde, comme si nous pouvions parler de choses aussi intimes...

Sur la soie, la main d'Allison s'était arrêtée elle aussi, à quelques étoiles de celle de Maylène. Pour ce soir, aucune ne pousserait plus loin le voyage vers l'autre ; mais grâce aux paroles audacieuses et douces d'Allison, les cœurs des deux sœurs se rapprochèrent encore.

– Je me demande, Maylène, si ce n'est pas à toi de te pardonner.

– Bonjour, mon amour.

La voix de Geoffrey n'était que tendresse pour saluer son épouse à son réveil.

Entre les draps de satin, Eve gisait nue, ravagée. Habillé, Geoffrey se pencha vers elle. La lumière ténue d'une aube automnale pénétrait dans la chambre, chassant peu à peu les ténèbres.

Dans l'Œil du dragon, cette nuit avait été la plus terrible de toutes. Geoffrey avait voulu ; Geoffrey avait pris. Jamais son désir n'avait été plus destructeur. Il s'était excusé d'être insatiable et d'avoir négligé sa femme ces derniers temps.

– Tu as l'air épuisée, ma chérie, reprit-il d'un ton légèrement contrit. Si tu restais ici aujourd'hui ? Au château – et au lit. Ne t'inquiète pas, je ne viendrai pas te surprendre cet après-midi. Mais, franchement, Ève, tu as besoin de repos. A présent que je t'ai redécouverte, je ne vais pas me lasser de sitôt.

Il eut un sourire tendre, les yeux assombris par le désir.

– Tu n'as rien prévu d'important pour aujourd'hui ?

– Un rendez-vous à Perle de lune.

Toute une journée d'amour avec Tyler.

– Oh, tu peux facilement l'annuler. Pour l'heure, je me moque de te voir habillée.

Il se pencha davantage, sa main se glissa sous le drap pour s'emparer d'un sein tandis que sa bouche fondait sur des lèvres encore meurtries par ses exigences.

– A ce soir, murmura-t-il.

La promesse sonna aux oreilles d'Eve comme un avertissement.

Eve avait bien supposé que Geoffrey la désirerait à nouveau. Elle avait, pour cette raison, depuis longtemps cessé de prendre de l'aspirine contre ses migraines, les bleus s'inscrivant trop aisément sur sa peau à cause du médicament. Elle savait par expérience que, même dans le lit, la passion brutale de son mari lui laissait toujours des marques. Elle tenait à ce que les stigmates de cette violence soient le plus discrets possible afin de pouvoir les expliquer par une petite chute dans le jardin ou un faux pas sur un tapis. Rien, surtout, ne devait alerter Tyler sur la réalité de son mariage.

Ce matin pourtant, même sans aspirine, les contusions violacées étaient nombreuses sur sa chair si blanche. Elles mettraient du temps à disparaître et, en attendant, elle n'oserait pas faire l'amour avec Tyler.

Si le corps de la jeune femme gémissait, ce n'était rien comparé aux hurlements de son cœur. En septembre, son cœur et son corps s'étaient retrouvés dans la joie et, depuis, elle avait appris la sensualité, la confiance, le don. Et voilà qu'une nuit l'avait à nouveau déchirée, plus que jamais, et le rêve dont six semaines la séparaient encore, ce rêve paraissait hors d'atteinte.

Va-t'en aujourd'hui, tout de suite, supplia son corps meurtri. Tu te crois trop faible pour descendre le chemin, mais tu te trompes. Et puis Tyler viendra te chercher, il te conduira chez Lily Kai et tu expliqueras gentiment à la fillette qu'elle avait raison : en juin déjà, elle pressentait que tu ne serais plus à Hong Kong au mois de décembre. Tu vas lui dire qu'elle s'en sortira très bien toute seule, que son opération sera un succès, et que même si tu ne peux être auprès d'elle ce jour-là, ton cœur y sera...

Lily survivra, tu le sais bien... C'est toi qui pourrais ne pas survivre, à moins de t'enfuir immédiatement.

Si, je survivrai, se jura Eve. Je tiendrai ma promesse à Lily... et après l'opération, Tyler et moi embarquerons pour notre rêve.

C'était tellement étrange d'appeler Tyler depuis le château. Eve passait rarement ses coups de téléphone personnels du lieu qui était censé être son domicile. Peak Castle appartenait à Geoffrey, pas à elle, et même lorsqu'elle s'y trouvait seule, elle ne s'y sentait jamais à Taise. Parfois même, elle avait l'impression d'être surveillée – ce qu'elle était d'une certaine façon, se disait-elle : à tout instant pouvait surgir un cuisinier ou une femme de chambre. Le personnel, qui obéissait aux ordres du maître de maison, n'avait jamais d'horaires réguliers ni prévisibles, à croire que Geoffrey tenait à ce qu'elle reste sur ses gardes, à ce qu'elle craigne à tout moment d'être vue ou entendue.

– Je ne pourrai pas venir aujourd'hui, dit-elle à Tyler.

L'indifférence de sa propre voix l'effraya. Elle annulait leur journée d'amour du ton poli et neutre qu'elle eût adopté pour décommander n'importe quel rendez-vous.

– Qu'est-ce qui ne va pas, Ève ?

- Rien. J’ai la grippe, c’est tout.
- En ce cas, laisse-moi te soigner. Je vais venir te chercher, je te borderai dans notre lit, je te ferai un potage et...
- Non, coupa-t-elle. Merci, ajouta-t-elle plus sourdement. Il faut que je reste ici. Geoffrey sait que je suis souffrante et il va sans doute appeler pour prendre de mes nouvelles. Je raccroche, j’entends qu’on vient.
- Je t’aime.
- Je... moi aussi.

25

Palais de jade

Vendredi 29 octobre 1993

L'échafaudage de bambou ainsi que le filet vert qui masquaient le Palais de jade ne disparaîtraient pas avant début décembre. A ce moment-là seulement, Hong Kong saurait si le projet le plus ambitieux de James Drake était un chef-d'œuvre ou une folie de mauvais goût.

Sam Coulter, lui, savait déjà. De la même façon qu'il avait su imaginer l'édifice avant même que l'on commence à creuser le sol, il était capable d'oublier l'enveloppe vert et brun ; ce qu'il voyait alors était plus magnifique encore qu'il ne l'avait rêvé.

Le songe extraordinaire pâlit pourtant à la vue de ce qu'il découvrit en pénétrant dans le préfabriqué, ce vendredi après-midi : sa cow-girl, en jean et santiags, les cheveux rassemblés en une longue natte sombre, qui regardait par la fenêtre, son beau visage irradiant de bonheur.

Maylène ne l'entendit pas entrer, ni ne sentit son approche furtive.

– Nous y sommes arrivés, murmura-t-il quand il fut tout près d'elle.

Elle se retourna en souriant.

– Tu crois ?

– Je le sais. Pas toi ?

La joie continuait d'éclairer son visage, mais elle eut un geste de scepticisme.

– Je n'en serai certaine que lorsqu'on lui aura ôté cette enveloppe.

– Eh bien, moi, j'en suis d'ores et déjà certain. Et j'estime qu'il est temps de fêter l'événement...

L'expression de Sam se fit intense, grave, intime, et quand les beaux yeux de jade brillèrent un peu plus, il tendit la main pour les débarrasser

d'une mèche rebelle dont le vent s'était joué durant la traversée en ferry.

– Voilà longtemps que j'avais envie de faire ça.

– Ecarter mes cheveux ? demanda Maylène, le souffle court et toute frémissante de l'exquise tendresse de cette caresse.

– Te toucher.

Il embrassa l'endroit où s'était trouvée la mèche couleur de nuit, avant de déposer un sillage de lents baisers jusque derrière l'oreille de Maylène.

– Et t'embrasser, ajouta-t-il.

– J'en avais envie aussi.

Alors que ses lèvres se livraient à la merveilleuse découverte du satin parfumé de son cou gracieux, Sam s'obligea à un rapide calcul. Il quitterait le chantier peu après dix heures. Vingt-cinq minutes plus tard, il serait dans son appartement aux Alizés. Le temps de prendre une douche et de se changer...

– Invite-moi chez toi ce soir, Jade, vers onze heures et quart.

Maylène se raidit, et dans ses yeux il discerna une ombre inquiète qui obscurcissait l'éclat du désir.

– Invite-moi chez toi, Cow-boy.

Ce n'était pas dans les habitudes de Sam Coulter. Il allait toujours chez la femme. Ainsi, il était libre de partir quand il le souhaitait, avant qu'il ne soit assailli par des exigences.

Maylène lui demandait de déroger à cette règle absolue, de jouer la partie à sa manière à elle. Il ne voulait pas de règles avec elle, pas de partie, aucun jeu.

– D'accord, Jade, chuchota-t-il. Tu es mon invitée.

Choisir ce qu'elle porterait aurait pu prendre une éternité à Maylène si, très vite, une petite voix intérieure narquoise ne lui avait susurré : peu importe ! Ce ne sont pas tes vêtements qui l'intéressent. Mets quelque chose de facile à enlever – et encore plus facile à remettre. Pas de boutons minuscules qui te retarderont quand ce sera fini. Tu voudras t'enfuir très vite, échapper au silence pénible de sa déception.

Mais, murmura son cœur, peut-être ne sera-t-il pas déçu.

Pardon ? Tu as tout oublié de ta vie d'adulte ? Tu es aussi sensuelle qu'un glaçon.

Oui, mais quand Sam m'a touchée, j'ai éprouvé une sensation brûlante, merveilleuse...

Parce que lui est sensuel... raison de plus pour que tu le déçoives affreusement.

– J'ai apporté du champagne, déclara-t-elle quand Sam lui ouvrit sa porte à onze heures et quart précises. Même si je sais que tu ne bois pas beaucoup.

– Je ne bois pas du tout, corrigea-t-il doucement en lui prenant la bouteille des mains. Et tu n'en as pas besoin ; pas ce soir.

Comme elle paraissait en douter, il posa la bouteille et lui prit le visage entre ses mains.

– Pas ce soir, répéta-t-il.

A son contact, le désir jaillit en Maylène, à croire que pas une seconde ne s'était écoulée depuis leur premier effleurement. La sensation brûlante, merveilleuse, s'éveilla instantanément, dans une flambée de joie.

Sam lui embrassa les paupières, les tempes, les joues, savourant des espaces que d'autres hommes n'avaient jamais goûtés. Alors que d'autres n'avaient aspiré qu'à la promesse de ses lèvres provocantes, Sam semblait désirer tout d'elle, la moindre parcelle de sa chair soyeuse. Comme s'il tentait d'apprendre tout ce qu'il y avait à savoir d'elle, comme s'il éprouvait de l'affection pour elle... Plus encore, sa tendresse paraissait lui dire qu'il chérirait en elle la moindre découverte, le moindre secret, aussi honteux fût-il.

Par les feux qu'il avait allumés, la glace avait depuis longtemps fondu en Maylène ; pourtant, avant que leurs bouches ne se joignent pour la première fois, elle frissonna.

– De quoi as-tu peur ? demanda sourdement Sam, découvrant des étincelles de crainte dans les yeux vert jade.

– De rien.

De tout. Mais pour l'instant, ce qu'elle redoutait le plus c'était de laisser passer cette chance, la seule peut-être qu'elle connaîtrait jamais, de se sentir aimée. Le désir qu'avait Sam de son être tout entier, pas seulement de son corps, n'était qu'une illusion, elle le savait. Mais enfin, elle pouvait faire semblant, non ? Pour un moment seulement, juste assez longtemps pour s'abandonner à la plus audacieuse des danses.

Face à l'urgence manifeste de son désir, Sam prit pleinement conscience du sien. Il l'avait tant désirée, et depuis si longtemps, mais il voulait que leur découverte mutuelle fût lente, délicate, paresseuse – une fondation inébranlable sur laquelle ils pourraient bâtir et bâtir encore.

– Nous ne sommes pas pressés.

– Si.

Elle semblait redouter que l'enchantement se dissipe subitement. Bien qu'il ne partageât pas cette crainte, Sam la prit par la main pour l'entraîner vers la chambre.

– Non, murmura-t-elle quand il voulut allumer.

Une onde d'inquiétude parcourut Sam. Quand il ne recherchait que le plaisir et non l'amour, il avait toujours préféré l'obscurité. Ce soir, c'était différent.

– Je veux te faire l'amour dans la lumière, Jade.

– Non, Cow-boy.

Sa voix basse se teintait de regret et d'une peur si évidente qu'une fois de plus, Sam accéda à sa requête.

Si la hâte de Maylène tenait à sa crainte, celle de Sam n'avait pour source que le désir, mais il ne précipita pas les choses. Il possédait une confiance qui manquait à Maylène : la certitude absolue que leur amour était une magnifique réalité.

Il la devêtit lentement, embrassant chaque découverte baignée de pénombre, apprenant d'elle tout ce qu'il pouvait apprendre sans les yeux. Maylène l'avait voulu aveugle, l'obscurité ne faisait qu'aiguiser ses autres sens. Elle était de satin parfumé, enivrant, frissonnant ; et pendant longtemps, il n'entendit que les soupirs étonnés de son désir.

– Que fais-tu ? demanda-t-elle soudain dans un chuchotement.

Je suis en train de t'aimer.

– Je défais ta tresse. Et toi, que fais-tu ?

– Je te déshabille.

Quand elle s'attaqua aux boutons de sa chemise, Sam s'aperçut avec un regain de tendresse qu'elle n'était pas experte dans cet exercice... et l'incertitude surprenante de ses attouchements impatients lui donna plus encore envie de l'aimer, de la protéger, de la chérir.

Bientôt, les caresses de Maylène, osées et maladroites à la fois, finirent par miner l'empire que Sam avait sur lui-même ; il cessa de batailler. Cette première fois, ils feraient l'amour avec l'urgence qu'ils ressentaient tous deux ; une autre fois, peut-être la prochaine, ils iraient plus lentement.

Le désir de Maylène était aussi puissant que le sien, aussi audacieux, aussi exigeant. Et pourtant, à l'instant inouï où ils ne firent qu'un, même leur passion fiévreuse retint un moment son souffle, dans un émerveillement respectueux face à la plus belle des créations.

Dans la pénombre, Sam chercha le regard de jade, désireux d'y lire une joie pareille à la sienne... L'obscurité était impénétrable. Ce fut avec les lèvres qu'il trouva les yeux de Maylène, pour en caresser tendrement les coins lorsqu'ils étaient ouverts et les paupières lorsqu'ils se fermaient. Et même quand les feux de leur passion les poussèrent à reprendre leur danse amoureuse, même quand les flammes explosèrent dans un halo doré, il continua de les embrasser, ces yeux vert jade qu'il ne pouvait voir.

Avec force et tendresse, il la berçait entre ses bras. La tête abandonnée sur son torse, elle entendait le grondement de son cœur qui résonnait encore de la force de leur passion.

En elle, c'était un autre vacarme qui, pour s'être trouvé réduit à un silence étonné durant leur étreinte, se vengeait maintenant.

Tu l'as vraiment berné ! proclamait la voix. Enfin, disons qu'il a eu l'air d'y prendre plaisir. N'oublie pas qu'il a travaillé sans relâche pendant quatre mois. Une longue abstinence pour un homme tel que lui. N'importe quelle femme aurait fait l'affaire. Même toi, tu ne pouvais le décevoir.

Mais il en a terminé avec toi. Et même si pour toi ce fut bien plus extraordinaire que tu ne l'imaginais, quand il y réfléchira il se rappellera

toutes tes erreurs, tes maladresses, tes tremblements, tes incertitudes... et aussi ton manque de pudeur, ton exigence.

Écoute son cœur ! Il ralentit déjà, bien plus vite que le tien. Contrairement à toi, il est habitué à cette sorte de passion. C'est de la routine pour lui, son exercice favori. Très vite, son cœur d'amant bien entraîné va reprendre son rythme normal, aussi lent et nonchalant que son accent texan. A ce moment-là, il se détachera de toi, et sans doute ira-t-il chercher une cigarette. Tu croyais vraiment qu'il avait arrêté ? Pour toi ? Pour toujours ? Il va recommencer ce soir. Il t'a eue. L'opération séduction est terminée.

D'un instant à l'autre, tu vas le sentir s'éloigner, comme l'ont fait tous les autres avant lui. Si vous étiez dans ton appartement, il partirait. Mais c'est justement pour cela que tu es là, tu n'as pas oublié ? Ainsi c'est toi qui décides. D'ailleurs, tu ferais bien de te dépêcher. Son cœur ralentir, ralentit...

Elle n'avait pas envie de s'arracher à lui ! Elle voulait passer le reste de sa vie ainsi, entre ses bras, à croire que ses caresses avaient été une manifestation d'amour. Mais elle avait suffisamment rêvé pour ce soir. Il lui fallait quitter les bras de Sam, leur abri, tout de suite, avant qu'il ne la lâche. C'était son seul espoir de préserver l'illusion qu'ils venaient de vivre une étreinte rare et merveilleuse, pas une banale partie de jambes en l'air.

Dès qu'il la sentit remuer, Sam la lâcha. Oui, il l'avait serrée trop étroitement, il le savait. Il l'avait voulue aussi proche de lui que possible, mais sa pression entravait la respiration de la jeune femme, encore haletante.

Il s'attendait à ce qu'elle reprenne son souffle, s'étire, puis revienne dans ses bras. Ils s'enlaceraient à nouveau, encore plus fort, essaïmeraient leurs baisers de murmures... jusqu'à ce que le désir de ne faire qu'un les reprenne.

Mais Maylène quittait le lit, et dans l'obscurité qui avait si récemment vibré des soupirs de leur volupté, Sam devina qu'elle s'habillait.

Puis il entendit un autre son, celui de sa propre voix, poser une question qu'il avait maintes fois entendue, mais jamais formulée :

– Tu t'en vas ?

– Oui.

Reste, s'il te plaît. La requête ne franchit pas les lèvres de Sam. Maylène avait envie de partir très vite, comme lui, autrefois, avait toujours eu hâte de s'échapper. Comme lui jusqu'à présent, elle n'était venue chercher que le plaisir, rien de plus – et maintenant elle aspirait à l'intimité, à la solitude, à la fuite.

Les femmes dont il avait si précipitamment quitté le lit avaient-elles éprouvé cette même colère ? se demanda-t-il. Certes, il n'avait jamais prétendu leur offrir plus que la fièvre des sens. Mais, il le réalisait soudain, Maylène non plus n'avait rien promis. Par son insistance à ce qu'ils se retrouvent chez lui et par son désir de faire l'amour dans le noir, elle s'était conduite exactement comme lui par le passé.

A présent, elle n'aspirait qu'à partir. Sa hâte à mettre de la distance entre l'acte sexuel et les émois de l'intimité était autrement plus vive que ne l'avait été celle de Sam.

A l'évidence, elle ne voulait de lui rien de plus que le plaisir, la jouissance, l'ivresse des sens, sans les exigences plus douces du cœur.

Toute sa vie, Sam avait recherché une amante aussi passionnée et détachée à la fois.

Voilà qu'il l'avait trouvée.

Mais, tandis que Maylène s'évanouissait dans l'obscurité, il se demanda s'il la tiendrait à nouveau dans ses bras.

Récidive. Maylène se rappelait l'éclat sensuel dans ses yeux indigo lorsqu'il avait reconnu employer un mot un peu trop savant pour un cowboy. A ce moment-là, il avait entrepris de la séduire, de l'attirer toujours un peu plus vers son lit.

Voilà, elle y était allée puis il l'avait laissée partir sans même un au revoir. Maintenant, le souvenir n'était plus que douleur, et le mirage fragile avait si irrévocablement volé en éclats qu'elle regrettait d'avoir vécu cette nuit d'amour illusoire.

Maylène Kwan avait rechuté – récidive totale. Toutes ses pulsions autodestructrices étaient en éveil, avides de la punir plus encore pour sa folie.

Elle n'avait pas besoin d'aller au Palais de jade, pas aujourd'hui, plus jamais. Les réunions indispensables entre entrepreneur et architecte appartenaient désormais à » passé. D'ailleurs, comprit-elle, au désespoir, Sam avait précisément programmé son ultime séduction de façon à ce qu'ils ne soient plus obligés de se côtoyer si tel était leur désir. Une fois que le Palais de jade serait dévoilé, début décembre, plusieurs semaines avant l'inauguration, il cesserait d'être responsable. Les derniers aménagements seraient confiés au talentueux designer (celui-là même qui avait décoré les Alizés) qui y travaillait déjà.

Il était d'ailleurs improbable que Sam assistât à l'inauguration. Il avait d'autres chantiers en perspective, d'autres défis à relever, d'autres femmes à séduire. Dans six semaines, il serait parti. D'ici là, Maylène pourrait lui faire porter les derniers plans d'intérieur par coursier.

Le lundi qui suivit leur étreinte, Maylène se rendit malgré tout sur le site. Elle s'habilla comme les premières fois : tailleur en soie de chez Dior, talons aiguilles assortis, et chignon serré.

Quand elle arriva, Sam se trouvait devant l'entrée principale du Palais, en conversation avec Chan Peng. Il lui tournait le dos mais, devinant sa présence malgré la distance qui les séparait sur la longue allée dallée de marbre blanc, il tourna la tête. Maylène sentit qu'il la suivait des yeux vers le préfabriqué et sut qu'il la rejoindrait dès qu'il aurait fini de s'entretenir avec Peng.

Ce ne fut pas long. Dès qu'il apparut, une ombre soucieuse passa dans ses yeux, mais pour disparaître rapidement, remplacée par une lueur moqueuse, tandis qu'il détaillait avec insolence la mise de la jeune femme.

– Apparemment, tu n'as pas l'intention d'escalader les poutres avec moi aujourd'hui.

Je le ferai si tu le veux ! Le cri avait jailli du cœur de Maylène, ce cœur insensé qui s'accrochait encore à un espoir d'amour. Elle s'empressa de réprimer l'élan rebelle – du moins le crut-elle. Il revint à l'assaut presque aussitôt, pour lui rappeler un autre amour perdu et, comme si elle avait eu le courage de suivre le conseil d'Allison, elle mentit :

– Je dois prendre le thé avec quelqu'un au Peninsula. Comme j'étais un peu en avance...

– Tu as pensé à faire un saut ici pour me demander comment s’était passé mon week-end ?

Face à son regard. méprisant, elle releva un menton batailleur.

– Oui, acquiesça-t-elle.

– Eh bien... Mon week-end a commencé de façon plutôt prometteuse. Malheureusement, il s’est vite mué en déception. Et toi, Maylène, ce week-end ? Satisfaisant ? Tel que tu le désirais ?

Sam était déçu, ainsi qu’elle l’avait prévu. Quand bien même son cœur avait tonné de passion, leur étreinte ne l’avait pas satisfait.

– C’était bien, rétorqua-t-elle fièrement.

– Tu as eu tout ce que tu voulais ?

– Et toi, tu voulais davantage ?

– Beaucoup plus, souffla-t-il avec son nonchalant sourire de prédateur. Je n’en avais pas fini avec toi, loin de là.

Qu’est-ce que cela signifiait ? Qu’il désirait la revoir ? La caresser, l’embrasser, lui donner une autre chance, bien qu’elle l’ait si fortement déçu ? Si c’était là ce qu’il voulait, serait-elle d’accord ?

Bien sûr que oui. Les fibres autodestructrices de son être cherchaient encore à la blesser... mais il restait cette minuscule étincelle d’espérance qui s’entêtait à chercher l’amour.

– Tu voulais qu’on se revoie, Cow-boy ?

Sa voix était aussi fragile que son expression. Preuve absolue, songea Sam, de ses talents de comédienne et qu’elle savait parfaitement lire en lui. Sans doute avait-elle compris que son brusque départ l’avait contrarié, et maintenant, parce qu’elle voulait qu’il lui donne encore du plaisir, elle venait l’ensorceler, consciente qu’elle le charmait davantage en courtisane hésitante qu’en séductrice trop sûre d’elle.

Elle était très forte, il lui reconnaissait cela. Comme il s’approchait d’elle, elle parvint même à jeter une ombre de souffrance dans son regard de jade déjà vulnérable.

Quand elle avait quitté son lit, il avait pensé qu’il ne la toucherait plus jamais. A présent il ne pouvait résister. Lui prenant le visage entre ses deux

mains, il la caressa du regard jusqu'à discerner dans ses prunelles un espoir timide mêlé au chatolement de désir.

Ce fut à ce moment-là, alors que les beaux yeux lui réclamaient sans fard d'autres étreintes, d'autres élans, qu'il lui répondit, très doucement :

– Non, Jade. Je ne veux pas qu'on se revoie.

OceanofPDF.com

SEPTIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

26

Palais de jade

Lundi 6 décembre 1993

Il faisait encore nuit lorsque l'on entreprit de défaire le Palais de jade de son enveloppe d'échafaudages et de filets. Et quand les premiers rayons jaune pâle de l'aube hivernale s'étendirent sur le port Victoria, il apparut, miroitant dans la douce lumière dorée.

En ce glorieux lundi, le temps suspendit son cours. Le rythme frénétique, dicté par les incertitudes de l'avenir de Hong Kong, fit une pause. A Central, les financiers laissèrent en plan des affaires qui se chiffraient en milliards de dollars pour se joindre à la foule sur la jetée Blake. Certains firent franchement l'école buissonnière, sautant dans un ferry à destination de Kowloon afin d'aller regarder de plus près le prodige. La nouvelle se répandit rapidement dans le territoire ; même si l'hôtel était là pour toujours, et même si l'inauguration n'aurait lieu que dans trois semaines et demie, tout le monde tenait à voir dès maintenant l'œuvre d'art.

Us arrivèrent de Chai Wan et de Tai O, de San Tin et de Cloudy Hill. En l'espace de quelques heures, tous les patrons d'embarcations un peu dégourdis commençaient déjà à exploiter ce qui deviendrait à l'évidence un pèlerinage. Jonques, sampans et *walla-wallas* s'alignaient le long des digues de part et d'autre du port, pour amener leurs passagers le plus près possible du Palais. Cette promenade proposée par les bateaux privés soulageait les ferries pris d'assaut, mais elle créa aussi un véritable cauchemar dans la baie, un affreux embouteillage sur ses eaux déjà très fréquentées. Fascinés par l'illusion de jade et d'albâtre, les skippers les plus expérimentés frôlèrent maintes fois la collision.

Quelques photographes entreprenants s'empressèrent d'éditer une carte postale de l'éblouissant édifice, qui fut en vente partout dès le lundi après-midi. Le mardi matin, les « souvenirs du Palais de jade » – depuis les tee-

shirts jusqu'aux reproductions en émail cloisonné – avaient envahi le marché, et la nouvelle industrie connaissait une croissance fulgurante.

Au rythme des jours, le fol engouement se confirma. De nouveaux visiteurs affluèrent, et ceux qui étaient déjà venus revenaient une seconde et une troisième fois. On voulait voir et revoir le Palais ; c'était un rituel quotidien. Le jeudi matin, le temps changea radicalement, passant de la chaleur à une fraîcheur brumeuse ; mais en dépit de ce refroidissement humide hors de saison, les trottoirs de Salisbury Road furent encore plus encombrés que le lundi.

Hong Kong possédait un nouveau temple, un éblouissant sanctuaire érigé à sa gloire, à sa splendeur, à son âme. Il paraissait impossible que le lustre en pâlit.

Ce fut pourtant ce qui se produisit. Le jeudi dans la soirée, le Palais de jade était un objet de haine. De respectueux hommage à l'harmonie, il était soudain devenu le symbole brutal et amer de ce qui avait fondé et développé la colonie britannique : l'exploitation des Chinois par les *quai lohs*, les diables étrangers qui étaient venus faire fortune.

Le rêve commença de se déliter à deux heures, le jeudi après-midi, quand James reçut l'appel téléphonique, suivi aussitôt des copies faxées des accablants documents. A 14 h 20, il donnait l'ordre à M^{me} Leong d'organiser une réunion dans son bureau à 15 h 30 précises.

– Et si l'un d'eux n'est pas disponible dans un délai aussi court ?

– Ils n'ont pas le choix, rétorqua James. Tous doivent venir. S'il y a un problème, prévenez-moi.

Sam tiqua légèrement à ce qui lui parut un ordre impératif, même transmis par la voix aimable de M^{me} Leong. L'assistante était parvenue à le joindre au moment où il quittait le site pour la dernière fois, son travail achevé avec succès.

Tyler s'irrita davantage. Il attendait Eve dans l'appartement de Robinson Road lorsque sa secrétaire le contacta par Alphapage.

– M^{me} Leong dit que vous devez absolument être présent.

– Elle n'a pas dit pourquoi ?

– Non, rien du tout.

L'expression soucieuse de Tyler quand il reposa le combiné était sans rapport avec la mystérieuse réunion à la tour Drake. Il songeait au temps précieux avec Eve dont ce rendez-vous allait le priver.

Depuis début novembre, il l'avait vue moins d'une fois par semaine, et le temps leur était compté en minutes, non plus en heures. Ève avait fréquemment des rendez-vous, déjeuners ou thés programmés par Geoffrey. Si Tyler était frustré par ces entrevues trop brèves, il était davantage troublé par ce qui se passait durant leurs rares tête-à-tête.

En septembre et en octobre, Eve et lui avaient fait des projets : quand ils se marieraient, où ils vivraient, les enfants qu'ils auraient. Mais, ces derniers mois, Eve s'était montrée obsédée par leur fuite elle-même ; elle avait besoin de se répéter tous les détails, comme un refrain qui jamais ne l'apaisait, à croire qu'un sixième sens lui soufflait qu'il existait une faille cachée – et fatale – dans leur plan soigneusement élaboré.

Cette peur, manifeste même si elle la taisait, qu'un obstacle les empêche d'embarquer pour leur rêve n'avait en tout cas rien à voir avec l'opération de Lily. Eve semblait croire que tout se passerait bien pour l'enfant. Jamais elle ne brandissait le spectre d'une éventuelle catastrophe durant l'opération, comme si elle se refusait à envisager que le sort frappât la courageuse fillette.

Si tout se passait bien, le lundi soir Lily serait hors de danger. Ce qui signifiait, expliquait Tyler à Ève, qu'ils pourraient quitter Hong Kong le mardi matin. Si Ève parut d'abord tentée, elle finit par dire qu'elle préférerait attendre le jeudi, son jour de sortie de Peak Castle. Avec un peu de chance, Geoffrey ne s'inquiéterait pas, ne remarquerait même pas son absence avant de rentrer, tard dans la soirée.

Elle lui laisserait un mot, avait-elle décidé, lui annonçant qu'elle s'était envolée pour l'Angleterre, que ses avocats le contacteraient pour le divorce et qu'elle ne voulait rien de lui, hormis sa liberté. Le jeudi matin, avant qu'ils ne hissent les voiles, elle téléphonerait à Juliana qui, à la dernière minute, annulerait tous les rendez-vous que Geoffrey aurait pris pour elle ce jour-là ; le lundi suivant, Juliana préviendrait le directeur des bénévoles de l'hôpital – ainsi que Lily et ses parents – qu'un événement personnel avait obligé lady Lloyd-Ashton à regagner Londres pour une durée indéterminée.

Tout était soigneusement planifié. Le temps que Geoffrey s'aperçoive de son absence, elle serait loin ; s'il se lançait à sa recherche, il fouillerait l'Angleterre, non l'immensité de la mer... Pourtant, Ève restait inquiète, préoccupée par son passeport.

– Tu es une citoyenne britannique de premier plan, de bonne réputation, que tu sois ou non en possession de tes papiers, lui avait expliqué Tyler avec amour. D'abord, nous mettrons le cap sur l'Australie, et là nous nous rendrons immédiatement au consulat britannique. Tu obtiendras un nouveau passeport en quelques jours. Tu n'es pas une criminelle, Ève. Il n'y aura aucun problème.

Ce genre de discussion destinée à dissiper les inquiétudes d'Ève n'avait pas eu lieu une seule fois, mais toutes les fois qu'ils étaient ensemble, quasiment mot pour mot : ceux d'Ève, angoissés, ceux de Tyler, patients, aimants, calmes – bien qu'il s'inquiétât de plus en plus de l'anxiété de sa compagne, comme de sa santé.

La grippe qui les avait empêchés de se voir pendant les dix premiers jours de novembre avait laissé Ève plus maigre que jamais, et terriblement pâle. Depuis, ils n'avaient plus fait l'amour. Elle paraissait trop fragile, même pour l'étreinte la plus tendre, et si elle se nichait dans ses bras tandis qu'il lui murmurait des paroles rassurantes sur leur fuite et leur rêve futur, elle n'avait pas un geste pour réclamer une plus grande intimité.

Gentiment, et à plusieurs reprises, il avait essayé en vain de la convaincre de vivre avec lui jusqu'à leur départ.

Aujourd'hui, il n'envisageait que de lui faire part de la décision qu'il avait prise. Tyler pensait la voir arriver vers quinze heures et il espérait qu'ils auraient une heure pour eux avant qu'elle ne retourne à Peak Castle où une réception était donnée, le soir même. Il avait décidé de lui annoncer qu'ils quitteraient Hong Kong le lundi soir, dès que Lily serait réveillée et qu'Ève se serait entretenue avec la fillette.

C'était ce qu'il avait prévu pour cette heure précieuse. Et voilà que James Drake le convoquait au même moment à une réunion mystérieuse...

Il décrocha le téléphone.

– Ici Tyler Vaughn, madame Leong. J'ai besoin de lui parler.

– Un moment, je vous prie, monsieur Vaughn.

La voix sans timbre qui lui répondit quelques secondes plus tard souligna la gravité de la réunion.

– Quinze heures trente, ça ne me va pas, James, annonça néanmoins Tyler avec une gravité égale.

– Arrange-toi pour être là.

– Dis-moi de quoi il s’agit.

– Si honnêtement tu n’en sais rien, Tyler, ta présence est encore plus indispensable.

– Bonjour, mon amour, disait Tyler un peu plus tard.

Dans son expression, Ève lut son amour... et son inquiétude.

– Qu’est-ce qui ne va pas ?

– James veut me voir dans une demi-heure. J’ignore pourquoi, mais je dois y aller. Avant, je voudrais te dire quelque chose.

Entre ses grandes mains solides et chaudes, il prit celles, si maigres, de la jeune femme.

– Je veux que nous quittions Hong Kong dès lundi, Eve, dès que Lily sera sortie du bloc et que tu lui auras parlé.

– Nous partirions la nuit ?

– Oui.

Tout à coup, Tyler se rappela cet après-midi de septembre où il avait par la pensée chassé les nuages noirs. Il avait alors eu la vision d’un ciel illuminé d’étoiles et d’un ruban de clair de lune argenté qui dansait sur la mer noire.

Pour l’heure, la grisaille pesait à nouveau sur Hong Kong, mais dans quatre jours l’opaque rideau gris s’ouvrirait pour eux et ils hisseraient les voiles.

– Nous suivrons la lune et les étoiles, reprit-il, émerveillé. Nous les laisserons nous guider vers notre rêve.

Tout au long du mois, Ève avait été hantée par la peur qu’il y eût une faille dans leur plan de fuite, et elle s’était efforcée de détecter le vice caché, de le repérer avant qu’il ne fût trop tard. Voilà, il était visible, enfin.

Ils n'étaient pas destinés à quitter Hong Kong par cette belle journée bleu et doré qu'ils avaient mille fois imaginée. Non, les amants – qui n'étaient pas maudits, finalement – devaient partir sous un dais de velours noir éclairé par la lune et les étoiles.

A présent, les yeux saphir luisaient à nouveau d'espoir.

– Evangéline ?

– Oui, murmura-t-elle, vibrante de joie. Nous quitterons Hong Kong ce lundi soir.

C'était une impulsion ; autant dire que Maylène devait se dépêcher de mettre au point son plan dans le court trajet qui séparait son bureau de celui de James. Elle lui annoncerait sans préambule qu'il dînait avec elle. Ils iraient au Verandah, où l'on reconnaîtrait tout de suite le propriétaire du nouveau joyau de Hong Kong et son architecte. Les regards rivés sur eux l'obligeraient à rester souriant... même lorsqu'elle orienterait adroitement la conversation sur Allison.

Une semaine auparavant, Allison lui avait avoué ses sentiments pour James, son amour pour lui, et tandis qu'elle écoutait sa sœur raconter leurs dîners aux chandelles durant l'été, Maylène avait compris que James était lui aussi profondément attaché à Allison. L'architecte avait été le témoin oculaire du bonheur de James cet été – et de son noir tourment depuis.

Allison lui avait confié le secret de son cœur, elle ne ferait rien qui pût trahir cette confiance. Elle aborderait prudemment le sujet, presque de façon fortuite. Par exemple, elle pourrait demander innocemment à James quand il avait l'intention de tenir sa promesse faite à Peak Castle d'emmener Allison dîner sur l'eau à Aberdeen.

Le souvenir de la promesse de James à Allison suscita en Maylène d'autres réminiscences de cette soirée. Sam était venu deux fois à sa rescousse, comme s'il devinait ses secrets, son angoisse, sa honte, comme si elle comptait pour lui.

Pure tactique de séduction ! se rappela-t-elle. En bâtissant l'illusion permanente, Sam s'amusait d'illusions passagères.

Maylène n'avait pas revu Sam, pas même au cours de ces quatre jours où Hong Kong avait célébré leur triomphe. D'après James, l'entrepreneur

partirait bientôt, et il n'avait pas l'intention de revenir pour l'inauguration. Quand il ne serait plus là, peut-être Maylène cesserait-elle de rêvasser bêtement, de refaire l'histoire et de se persuader qu'il y avait eu pour Sam, comme pour elle, quelque chose au-delà de la déception.

Au moment où Maylène arrivait à la réception, devant le bureau de James, elle se retrouva face à face avec le cow-boy en personne.

– Oh !

– Bonjour, Maylène, la salua-t-il doucement.

– Bonjour, murmura-t-elle.

Puis, s'apercevant que Sam n'était pas surpris de la voir et que Tyler était là lui aussi, elle demanda :

– Que se passe-t-il ?

– Nous n'en savons pas plus que vous, répondit Tyler. Simplement que nous avons été convoqués.

– Convoqués ? répéta Maylène à l'instant où la porte s'ouvrait derrière elle.

Elle se retourna. Les yeux de James, son visage, sa silhouette étaient aussi froids, aussi inflexibles – et indéchiffrables – que la pierre.

– James ? interrogea-t-elle, alarmée. Que se passe-t-il ?

Un instant fugitif, le regard dur s'adoucit, pour elle. Maylène était une victime innocente. Il avait eu l'intention de lui annoncer la terrible nouvelle après son entrevue avec Tyler et Sam.

James comprit qu'il s'était trompé. Elle avait le droit de savoir tout de suite.

– Si tu entrais, Maylène ? Nous avons un problème, commença-t-il d'une voix calme, contrôlée comme toujours. Il y a une heure et demie, j'ai reçu un coup de fil du

commissaire au bâtiment. Il a reçu deux lettres affirmant que la qualité des matériaux utilisés pour le Palais n'est pas conforme aux normes.

– Quels matériaux ? demanda Tyler.

– Le béton, l'acier, le verre.

– La totale, railla Sam. Il faut reconnaître que nous voulions être sûrs que la bicoque s’écroulerait au premier coup de vent ! Je parie que les lettres sont anonymes.

– Il paraît que non, quoique personne ne semble vouloir me communiquer les noms des signataires. Ils ont été interrogés et campent fermement sur leurs positions. Il ? ne se connaissent pas, ne paraissent pas avoir de relations communes, et aucun d’eux n’a jamais été impliqué dans une quelconque activité criminelle. L’un d’eux a participé au chantier, l’autre travaille sur les quais de Grand Prix.

– Tyler et moi sommes des criminels, c’est cela ? énonça Sam avec un dégoût mâtiné d’incrédulité. Et notre culpabilité est encore plus flagrante, puisque j’ai tenu à ce que ce soit Grand Prix qui fournisse les matériaux !

– C’est la conclusion de cette discussion, James ? s’enquit Tyler d’une voix calme et froide de colère. Tu insinues que Sam et moi serions complices d’une escroquerie, que je t’aurais facturé des matériaux haut de gamme pour te livrer de la camelote à la place ? Pour quoi ? Quelques millions de dollars ?

– Un certain nombre.

– Par cupidité, alors ?

– Un mobile vieux comme le monde.

– Tu ne peux pas croire cela, James.

L’expression de James Drake demeura impénétrable ; seul un muscle de son visage tressaillit subitement.

– Peu importe ce que je crois, répondit-il. Mais, vu les catastrophes qui se sont déjà produites à Hong Kong à la suite de malfaçons, la commission du bâtiment est obligée de suspendre les travaux. Deux sources indépendantes – et apparemment irréprochables – leur ont signalé que les fondations du Palais de jade sont à peu près aussi fiables que des sables mouvants.

– Des sables mouvants ? répéta Sam d’un ton fiévreux. Quelqu’un s’est-il soucié de parler à Chan Peng ? D’accord, Tyler et moi sommes suspects parce qu’étrangers. Mais

Peng est d’ici. Il connaît ses responsabilités envers la population de Hong Kong. Interroge-le, James. Il te dira que nous avons bâti le Palais de

jade pour qu'il dure éternellement.

– Il a été consulté. Il dit qu'il n'était pas là quand on a coulé les fondations.

James parlait à Sam, mais, du coin de l'œil, il surprit une réaction chez Maylène.

– Oui, qu'y a-t-il, Maylène ?

– Peng était absent, en effet, confirma-t-elle. Il était malade.

Elle fixait Sam, comme s'il l'y obligeait.

– Je lui ai dit de rentrer chez lui, renchérit l'entrepreneur d'une voix dangereusement calme. Je lui ai garanti que j'étais capable de superviser le coulage du béton.

Il se tut, laissant ses yeux bleu sombre rappeler à Maylène les autres faits de ce jour-là : les bottes qu'il lui avait offertes ; son aveu déguisé du besoin qu'il avait d'elle ; le tendre souhait de la voir devenir une cow-girl – sa cow-girl. Lorsqu'il fut certain que Maylène se souvenait de toutes les promesses intimes de ce jour d'été, il lui demanda très doucement :

– Tu crois que j'ai empoisonné Chan Peng, Jade ?

Tu crois que j'ai délibérément détruit ton rêve extraordinaire ?

Non, bien sûr que non, je ne crois pas cela ! cria le cœur de Maylène.

Mais, alors même qu'elle luttait pour trouver le courage de laisser voir son amour à cet homme qui avait joué avec elle, ne passèrent dans ses yeux que les ombres de l'incertitude. Pour Sam, ces ombres furent aussi accablantes que l'eût été une franche accusation.

A cet instant, il n'eut qu'une envie : quitter Hong Kong. Il le ferait dès que possible. Rien cependant dans son expression ne trahit cette urgence. Ses yeux s'attardèrent sur Maylène, séducteurs et moqueurs, et ce ne fut que lorsque la vulnérabilité de la jeune femme – la plus extraordinaire de toutes les illusions – vint lui rappeler ses espoirs insensés qu'il se détourna, lentement.

– Et maintenant, James ? questionna-t-il.

– Que suggères-tu ?

– Tu veux dire, hormis un typhon ? Je pense que tu devrais démolir une partie du bâtiment, n'importe laquelle, et l'examiner soigneusement. La

qualité est partout irréprochable.

– Je soumettrai ta suggestion à la commission du bâtiment, rétorqua James. Mais il risque de s'écouler un bon moment avant qu'ils ne donnent suite. Actuellement, je ne suis pas en odeur de sainteté. L'hypothèse semble être que nous aurions tous les trois organisé un coup destiné à escroquer la banque, sans oublier la population de Hong Kong.

– Donc, nous tombons tous ensemble.

– On le dirait bien.

OceanofPDF.com

27

Allison alla répondre à contrecœur au coup de sonnette insistant. A deux jours de l'échéance du 11 décembre, elle travaillait d'arrache-pied dans sa chambre noire à développer les photos qui seraient remises ce matin-là à James – à M^{me} Leong – comme promis.

En voyant l'expression de Maylène, la jeune femme regretta son instant d'hésitation.

– Qu'y a-t-il, Maylène ? Que s'est-il passé ?

La fenêtre panoramique du salon d'Allison offrait une vue superbe sur le Palais de jade de l'autre côté du port. Durant tout son récit, Maylène lui tourna le dos, mais Allison qui l'écoutait conservait dans son champ de vision l'édifice de jade et d'albâtre qui miroitait malgré la grisaille du ciel, comme ignorant des nuages qui couvraient Hong Kong aussi bien que de la chape de scandale qui pesait désormais sur lui.

– C'est quelqu'un d'autre, décida tranquillement Allison lorsque Maylène eut terminé. Je ne connais pas vraiment Tyler, mais il n'aurait rien pu faire sans la complicité de Sam. Et jamais Sam n'aurait commis un acte aussi malhonnête, aussi destructeur. Tu es d'accord, n'est-ce pas ?

– Oui, confessa Maylène au désespoir.

Elle regrettait de n'avoir pas eu le courage de laisser voir à Sam qu'elle ne doutait pas de son innocence. L'aveu de son amour l'aurait amusé ; et alors ? Le souvenir d'un rire dans ses yeux eût été moins pénible que celui qu'elle gardait : l'image indélébile du mépris de Sam.

– Et James ? Il ne peut pas croire que Sam et Tyler sont coupables.

– Je ne sais trop ce que pense James. Sans doute était-il furieux, mais il s'est dominé comme d'habitude. Tous sont restés calmes. Le Palais de jade signifie tant pour James.

– Je sais, acquiesça doucement Allison. Et aussi pour toi.

Allison éprouvait une colère terrible contre celui qui avait cyniquement terni l'éclatant triomphe de James et de Maylène ; pourtant, très soudainement, sa colère se tourna vers James et Maylène eux-mêmes, qui avaient tant investi – leur cœur, leur passion, leurs rêves – dans quelque chose d'aussi peu essentiel que la pierre et l'acier.

– Au fond, que le Palais de jade ouvre ou pas n'a strictement aucune importance.

– Hein ? Que dis-tu, Allison ?

– As-tu lu *Le Magicien d'Oz* ?

Cette digression acheva de surprendre Maylène.

– Oui, bien sûr, mais...

– Tu te rappelles pourquoi Dorothy, l'épouvantail, le bûcheron en fer-blanc et le lion poltron s'en vont tous vers la Cité d'émeraude. Us croient que le magicien leur donnera ce qui manque à leur vie. Mais le magicien se révèle n'être qu'une illusion. Il n'a aucun pouvoir de leur donner quoi que ce soit. Le pouvoir est en eux-mêmes. Le Palais de jade n'est qu'une chimère, Maylène, un symbole. Pour James, il représente la promesse faite à Gweneth. James est pareil au bûcheron en fer-blanc. Il croit qu'il n'a pas de cœur, que l'hôtel est son cœur. Moi, même si je me suis prise pour Dorothy en arrivant à Hong Kong, je m'aperçois que je ressemble davantage au lion, en cherchant à être moi-même.

A me battre pour ce en quoi je crois, et pour les gens que j'aime. A présent, Allison bataillait pour ceux qu'elle aimait, et quand elle se tut, le visage empourpré, haletante, ses yeux étaient aussi brillants que la lumineuse cité d'Oz.

Peut-être trop brillants, trop ardents, et peut-être ses paroles avaient-elles poussé trop loin les limites de leur amitié. Maylène se détournait brusquement et regarda au loin vers l'illusion de jade de l'autre côté de l'eau.

Allison retint son souffle. Elle attendait, elle espérait...

Enfin Maylène parla, d'un ton où perçaient l'émerveillement et l'espoir :

– Je suis Dorothy, c'est cela ?

– Je le crois, répondit Allison avec la même douceur heureuse. Tu cherches ta maison, ta place dans le monde. Le Palais de jade n'était que le

prétexte à ton retour à Hong Kong. En réalité, tu es revenue pour ta mère...
Je me trompe ?

– Non, tu as sans doute raison.

Quittant des yeux le rêve brisé de l'autre côté de l'eau, Maylène revint à la sœur qui comprenait le seul rêve vraiment important.

– Je pensais aller la voir... de loin pour commencer... demain soir.

– Oh, Maylène. Je suis si heureuse. Que veux-tu dire par « de loin » ?

– Il y a un meeting demain soir au Colistine. Ma mère sera sur l'estrade, expliqua-t-elle avec fierté. Ce n'est pas le lieu idéal pour des retrouvailles, il y aura sans doute des milliers de gens, mais...

– C'est un premier pas. Veux-tu que je t'accompagne ?

– Non, merci, répondit Maylène, le regard brillant de gratitude. Mais si tu me permets de t'emprunter un peu de ton courage ?

– Bonjour, Madame Leong, ici Allison Whitaker. Je suppose que M. Drake est assailli d'appels téléphoniques ; puis-je vous laisser un message pour lui ?

– Certainement.

– Auriez-vous la gentillesse de lui demander s'il est libre pour dîner avec moi ce soir ? Je ferai monter un repas de chez DuMaurier. Précisez-lui que j'aimerais qu'il soit en smoking.

M^{me} Leong promit de transmettre le message dès que James ne serait plus en ligne et de lui téléphoner aussitôt la réponse. Durant la demi-heure qui suivit, Allison tourna comme un lion en cage, un lion qui n'avait plus rien de craintif. Elle savait qui elle était, ce en quoi elle croyait... et elle se battrait pour ceux qu'elle aimait.

Enfin, la réponse arriva, mais non par l'entremise de M^{me} Leong.

– Vous n'avez pas peur de moi, je vois.

– James ? Peur de vous ?

– Il n'y a pas beaucoup de gens dans Hong Kong, hormis peut-être quelques journalistes, qui voudraient passer la soirée avec moi.

– Je n'ai pas peur.

– Peut-être pourrions-nous prendre un verre au lieu de dîner ? Je ne serai sans doute pas libre avant minuit.

– Oui, parfait. Minuit, c’est très bien.

– M^{me} Leong m’a parlé de smoking ?

– Si vous préférez ne pas...

– Je préfère.

A vingt-trois heures trente, Eve s’éclipsa du cercle de ses invités afin de passer un bref coup de fil. Tyler était à son bureau à Grand Prix et répondait aux appels incessants et souvent agressifs qui venaient du monde entier, mais Eve l’obtint tout de suite, sur la ligne privée qu’il laissait toujours libre pour elle.

– Ève ?

– Oh, Tyler, murmura-t-elle, je suis tellement triste.

– Ça va. Au moins la moitié des clients auxquels j’ai parlé continueront de faire confiance à Grand Prix – à condition que je leur concède des rabais, évidemment.

– Tu as l’air épuisé.

– Je vais bien. La seule chose qui compte, poursuivit-il d’une voix d’où s’envola toute lassitude, c’est que lundi soir Lily sera tirée d’affaire et que toi et moi partirons pour l’Australie.

Tout au long de la soirée, Eve avait écouté Geoffrey et leurs invités discuter du scandale du Palais de jade, ainsi que de l’avenir plus que compromis de James Drake, Tyler Vaughn et Sam Coulter. Il fallait porter au crédit de Geoffrey qu’il avait loyalement défendu les trois hommes. Mais, avait-il ajouté gravement, leurs moindres faits et gestes seraient désormais surveillés. Leur conduite devrait être irréprochable. Sam devait regagner sur-le-champ son bureau à San Antonio, affirmait le maître de Peak Castle, afin de faire taire les bruits fâcheux. Quant à James et Tyler, il leur fallait rester à Hong Kong pour convaincre leurs créanciers, comme leurs clients, que leur entreprise était solide, solvable, au-dessus de tout soupçon.

Eve savait que Tyler ne pourrait quitter Hong Kong lundi soir avec l'épouse du plus puissant taï-pan de la colonie. Grand Prix ne s'en relèverait jamais. Tyler le savait aussi, forcément. Pourtant, il n'y avait qu'amour dans la voix qui venait de lui confirmer qu'ils vogueraient vers leur rêve.

– J'ai un autre plan, proposa doucement Eve. Lundi soir, je viens vivre avec toi dans l'appartement.

– Clandestinement ?

– Je n'aurai pas l'impression de me cacher. Tu veux bien ? Nous partirons plus tard pour l'Australie.

– Est-ce vraiment ce que tu souhaites ?

– Absolument.

– Je t'aime, Evangéline

– Je t'aime, Tyler, souffla-t-elle. A lundi.

A minuit précis, Allison ouvrait sa porte à l'homme qu'elle aimait. Le visage de James était creusé, assombri ; la panthère en lui semblait plus captive que jamais, plus féroce, plus avide, mais Allison n'éprouva aucune crainte.

– Vous êtes harassé, murmura-t-elle.

– Et vous êtes ravissante.

– Juliana Kwan m'a fait cette robe pour le soir du Nouvel An.

– Je ne parlais pas de la robe, Allison, mais de vous.

Le champagne les attendait dans le salon. Dès que James eut rempli les deux flûtes en cristal, Allison leva la sienne :

– Au Palais de jade.

James hésita un instant avant d'entrechoquer doucement sa flûte avec la sienne.

– Au Palais de jade, fit-il en écho.

Lorsqu'ils eurent absorbé quelques gorgées, Allison inspira profondément, puis se lança :

– Maylène m'a raconté qu'à la fin de la réunion, vous lui avez dit : « Si je suis la cause de tout cela, sachez que j'en suis profondément désolé. »

Elle n'a pas compris ce que vous entendiez par là, mais l'idée m'est venue que vous soupçonniez peut-être le responsable de la mort de Gweneth d'avoir orchestré le sabotage de l'hôtel...

Durant un long moment, James se contenta de la regarder. Comme elle était courageuse. Et si charmante.

– C'est pour cette raison que vous m'avez invité ce soir ? s'enquit-il avec douceur. Vous saviez qu'il n'existait personne d'autre avec qui je puisse en parler et vous avez pensé que j'aurais grand besoin d'en discuter.

Allison hocha la tête. Ses boucles d'or rouge vinrent caresser son visage et, comme en réaction à ces flammes dansantes, ses joues rosirent.

– Vous auriez pu aborder le sujet avec l'inspecteur de Scotland Yard. L'avez-vous fait ?

– Oui.

Le cœur d'Allison bondit.

– Donc, vous pensez que le... meurtrier de Gweneth... est le responsable ?

– C'est possible. Cela dit, il y a à Hong Kong bien des promoteurs qui aimeraient me voir discrédité, même temporairement ; ils hériteraient de certains contrats très lucratifs. Il existe aussi bon nombre de taï-pans qui seraient ravis de voir tomber Tyler, pour la même raison. Ce dont je suis certain, en tout cas, c'est que celui qui a orchestré tout cela a soigneusement préparé son coup. Probablement avant même l'ouverture du chantier.

– Maylène m'a parlé de la maladie de Chan Peng en juillet. Vous croyez qu'il a été empoisonné ?

– Absolument. Le mettre dans l'incapacité de travailler au moment où l'on coulait les fondations nécessitait une préparation soigneuse, mais c'était plus facile que de trouver les deux hommes qui ont écrit les lettres. D'après ce que j'ai entendu dire, il s'agit de citoyens au-dessus de tout soupçon. Aucun ne se serait fait acheter. Mais allez savoir... Au nom de l'honneur familial, pour protéger quelqu'un qu'on aime, on peut céder au chantage.

– Il y aurait dans leurs familles quelque chose susceptible de provoquer un scandale ?

– Je n’en sais encore rien, fit James avec un sourire désabusé. Depuis une heure environ, une enquête discrète a été lancée.

Son sourire disparut.

– Même si on découvre qu’ils ont été corrompus, il ne sera pas facile de remonter la piste jusqu’au cerveau de l’affaire. Il s’est forcément protégé derrière une foule d’intermédiaires. Le seul espoir, c’est de laisser le scénario se dérouler jusqu’au bout.

– C’est-à-dire ?

– La banque m’a d’ores et déjà mis en demeure de rembourser mon prêt. Au lieu d’obtempérer, je les laisserai s’emparer de l’hôtel. Ils le vendront aux enchères et quelqu’un l’obtiendra à bon prix.

– Et ce quelqu’un sera l’assassin ?

En son for intérieur, Allison estimait peu vraisemblable que l’ennemi mortel de James, si rusé jusqu’alors, se démasque si ouvertement et dans de telles circonstances.

– Si nous avons beaucoup de chance, fit James.

Son intonation confirmait ce qu’Allison savait déjà : ils n’auraient pas tant de chance.

Quand bien même le meurtrier de Gweneth avait ourdi cette machination contre le Palais de jade – et par conséquent contre James –, il ne courrait pas le risque de s’emparer de l’hôtel en guise de butin. La fin de la domination de James Drake sur les meilleurs terrains de Hong Kong suffisait. Satisfait de son dernier méfait, le monstre avait sans doute déjà regagné son repaire dans les ténèbres.

Une fois déjà, James Drake avait été gravement meurtri. Mais, en apprenant la vérité sur la mort de sa femme et de son enfant à naître, il s’était miraculeusement rétabli, galvanisé par sa soif de vengeance. Voilà qu’on l’avait une deuxième fois atteint, cette fois à travers son empire. Il pourrait le reconstruire et, dans quelques années, peut-être parce qu’il se sentirait menacé, le meurtrier resurgirait pour commettre à nouveau le mal, puis, une fois encore, il disparaîtrait et...

– Allez-vous passer votre vie entière à attendre une occasion de vengeance qui risque de ne jamais se présenter ?

– Non, répondit sourdement James.

– Non ?

Il sourit tendrement à la jeune femme qui, si elle ne comprenait pas encore pleinement le sens de ce simple mot, se sentait soudain emplie d'espoir – pour lui.

– Je veux qu'il soit pris et châtié pour ce qu'il a fait, reprit gravement James. Je ne cesserai jamais de le souhaiter, Allison, jamais. Mais je cesse de vouloir m'ériger en justicier.

– Vous aviez prévu de le tuer de vos propres mains, murmura-t-elle, certaine de ce qu'elle avançait. Je suis heureuse que vous y renonciez, James. Même si c'est un monstre, il vous aurait été très difficile... psychologiquement... de faire cela.

– Peut-être, concéda-t-il tout en ne doutant pas qu'il était capable de tuer le monstre sans l'ombre d'un remords. Mais ce n'est pas pour moi-même que je renonce. C'est pour vous, Allison... pour nous.

Sa voix était tendre, et à l'éclat amoureux de son regard répondit la joie dans les yeux d'émeraude.

– Nous ?

– Je vous aime, Allison. Je ne croyais pas possible d'aimer à nouveau, pourtant c'est arrivé.

– Moi aussi je vous aime, James.

Le cœur de la jeune femme prenait son envol, et cet envol eût été sans mélange si...

– En septembre, vous vouliez que je quitte Hong Kong.

– J'avais l'impression que vous étiez en danger.

– Plus maintenant ? A cause de ce qui est arrivé au Palais de jade ?

D'un sourire aimant, James fit taire ses inquiétudes.

– Je ne vous aurais pas laissée partir sans vous avouer mon amour et vous expliquer qu'il s'agissait de votre sécurité. Bien avant aujourd'hui, j'avais décidé de renoncer à mon projet.

Son regard ne quittait pas Allison, cette femme qui n'avait jamais eu peur de l'aimer, pas même lorsqu'il avait brutalement voulu l'éloigner de lui. Dans le silence, les mains qui pendant si longtemps n'avaient brûlé que

de tuer, qui maintenant n'aspiraient qu'à l'amour, caressèrent le ravissant visage.

– Tu m'épouseras, Allison ? Veux-tu être ma femme ?

– Oui, James, souffla-t-elle. Oui !

Elle était papillon, fragile et délicate.

Il était panthère, tout en force et en puissance.

Grâce à lui, elle avait trouvé ses ailes et appris à voler.

Grâce à elle, il n'était plus captif.

Pourtant, James était encore féroce affamé d'elle.

La robe vert jade brodée d'étoiles et de papillons gisait sur un fauteuil, le smoking noir avait été abandonné quelque part dans l'ombre. Dans le lit d'Allison, ils s'enivraient de baisers, de caresses, de mots d'amour.

Mais soudain, James discerna une hésitation dans le regard amoureux.

– Allison ?

– Je n'ai jamais fait l'amour, James. Je pensais que tu l'aurais deviné.

Aveu stupéfiant, à la fois grave et joyeux. Parce qu'elle avait été fiancée, il avait supposé...

Avec une tendresse inouïe, il écarta du visage aimé une mèche bouclée, baignée d'un éclat de lune.

– Tu attendais ta nuit de nocces ? demanda-t-il doucement. Tu préfères ?

– Non, murmura Allison.

L'incertitude avait déserté son regard. Jamais les yeux d'émeraude n'avaient été plus radieux – ni plus intrépides.

– Ce n'est pas ma nuit de nocces que j'attendais, James... c'était toi.

Maylène regagna les Alizés peu après une heure du matin. Des heures durant, elle avait marché dans le vent mordant ; à présent elle allait nager des heures dans l'eau chaude de la piscine de l'hôtel, et peut-être n'irait-elle pas se coucher du tout. Tout son être était dans l'attente, en alerte, impatient et ardent.

Son projet d'aller se mêler à la foule le lendemain soir, d'approcher sa mère tout en restant à distance, suffisait largement à expliquer son agitation. Et cependant, il lui semblait qu'il se préparait autre chose, un événement encore plus incroyable, encore plus décisif...

De l'autre côté de Victoria Harbour, Garrett Whitaker, lui aussi, frémissait de tout son être en marchant vers l'hôtel Peninsula. Enfin, il était là, à nouveau. Les perturbations climatiques hors saison ne sévissaient pas que sur le sud de la Chine. A San Francisco aussi les éléments se déchaînaient : pluies torrentielles et bourrasques avaient occasionné perturbations et retards ; pendant six heures, Garrett avait craint que son vol ne soit annulé.

Maintenant il était là. Dans douze heures, il verrait

Juliana. Il savait qu'il ne dormirait pas cette nuit. Son cœur impatient palpitait du même pressentiment que celui de sa fille : il allait se produire quelque chose de réellement extraordinaire.

28

Captain's Bar – Hôtel le Mandarin oriental

Vendredi 10 décembre 1993

Ses mains tremblaient, elle était oppressée et des pensées confuses tourbillonnaient dans son esprit. Après toutes ces années, elle allait revoir Garrett. Malgré son euphorie, Juliana éprouvait surtout de la peur.

Leur amour était sa vie. Il était son essence, ce qu'elle était et ce qu'elle désirait être : la femme qu'avait aimée Garrett Whitaker. Leurs six jours d'amour avaient illuminé son existence, et leur feu brûlant l'avait soutenue durant toutes ces années.

Ce feu n'allait-il pas s'éteindre ? Et si elle apprenait que Garrett regardait depuis longtemps ces jours enchantés comme une folle passade ? Un interlude agréable, sans importance ? Une permission de soldat, loin des horreurs de la guerre ?

Juliana ne voulait pas savoir, pourtant elle semblait impuissante à empêcher son esprit d'imaginer la scène qui peut-être allait se dérouler : le regard vert pétillant d'amusement au souvenir de la fureur de leur passion et des absurdes serments d'amour échangés. La flamme vacilla en Juliana, sinistre avertissement qu'elle mourrait d'une telle révélation.

Garrett n'avait nullement besoin de l'aimer encore. Il était même insensé de l'espérer. Juliana formait seulement des vœux pour qu'il ne brisât pas le souvenir de ce qu'avait été leur amour.

Et si ses prières étaient exaucées ? Si Garrett avait conservé le même souvenir qu'elle, le souvenir d'un pur enchantement ? Cette hypothèse emplissait Juliana de crainte ; il avait en mémoire une jeune fille de dix-huit ans, pas une femme mûre de quarante-six.

Elle fut bien obligée d'examiner cette femme mûre. Le vent n'avait pas faibli durant le bref trajet qui l'avait menée de sa boutique au Mandarin.

Elle l'avait prévu et c'était pour cette raison qu'elle était arrivée en avance, afin de réparer les dommages causés à sa coiffure. A présent qu'elle ordonnait les mèches noires – et argentées – dans le chignon qu'elle portait sur la nuque, elle voyait les rides autour de ses yeux et l'état de ses mains tremblantes.

Ses doigts autrefois si fins, légèrement gonflés pour avoir des années durant fait naître la beauté en cousant des perles et des paillettes, lui parurent grotesques, affreux, noueux – si différents des mains dont se souviendrait Garrett. Oh, ces mains du passé, dansantes, timides et audacieuses à la fois, qui avaient caressé l'amant avec grâce et joie. A le découvrir, à le toucher, à l'aimer, ses mains avaient créé leur plus belle œuvre.

Je ne peux pas le voir. Je ne peux pas !

Il le faut. Pour ta fille. Va, maintenant. Il est encore tôt. Tu vas demander au maître d'hôtel de t'installer, tu étudieras le menu à l'avance, et avant l'arrivée de Garrett, tu auras rangé tes lunettes dans ton sac. Pendant le déjeuner, au cours duquel tu seras de toute façon incapable d'avaler quoi que ce soit, tu tiendras ta fourchette de la main gauche ; c'est la moins vilaine, la moins tordue, la moins vieille.

Le cœur de Garrett Whitaker tremblait lui aussi. D'euphorie – et de peur. Pendant des mois, il s'était laissé aller à un rêve merveilleux, qu'il reviendrait dans leur Hong Kong enchanté, à leur amour.

Mais, hormis l'hôtel Peninsula et les Star ferries, le Hong Kong du passé n'était plus. Vingt-huit ans plus tôt, il lui était apparu comme la ruche bourdonnante des temps modernes ! Comparé au Hong Kong d'aujourd'hui, l'ancien faisait figure de colonie assoupie et délicieusement archaïque.

A bord du ferry qui l'emmenait sur l'île, il avait eu tout loisir de détailler cet horizon inconnu. Les gratte-ciel étincelaient comme de gigantesques lingots dans le ciel gris acier et le pic Victoria portait maintenant une couronne à la blancheur de perle.

Et maintenant ? Qu'était-il advenu de l'innocente jeune fille de dix-huit ans et du pilote blasé qui, grâce à elle, avait découvert la joyeuse innocence de l'amour ? Et où étaient les lieux magiques de leur amour ?

Disparus, tous – la fille et son pilote, et les endroits où ils s'étaient aimés. A l'instar de ce nouveau Hong Kong, Garrett et Juliana avaient grandi. Tous deux avaient connu le succès professionnel et il était normal qu'ils se retrouvent dans un restaurant où des contrats chiffrés en milliards de dollars se concluaient durant un déjeuner.

Une grande tristesse envahit Garrett tandis qu'il approchait du Mandarin. Il n'avait pas voulu que Juliana et Garrett meurent. Dans son cœur, ils étaient restés vivants, joyeux, jeunes ; et chaque fois qu'il pensait à elle, il redevenait jeune, encore, toujours, et le monde entier s'offrait à eux.

Soudain, Garrett ralentit le pas. Commettait-il une erreur terrible ? N'eût-il pas été préférable de continuer à vivre avec les souvenirs – et le rêve de ce qui aurait pu advenir ? Il avait cru, son cœur l'en avait convaincu, que les surprenantes coïncidences des derniers mois avaient été orchestrées par le destin, que Juliana et lui avaient fini par acquitter leur dette, et qu'enfin, enfin...

La destinée n'avait pas été douce pour l'amour de Garrett et de Juliana. Ne leur jouait-elle pas un nouveau tour, le plus cruel ?

Elle était déjà au restaurant, assise sur une somptueuse banquette tapissée de brocart roux et or, séparée des autres clients par des cloisons de verre gravé. Elle n'était pas seule : une femme élégante s'était arrêtée auprès d'elle pour bavarder – ce qui donna à Garrett le loisir de la contempler avant qu'elle ne s'aperçoive de sa présence.

C'était sa Juliana, la femme qu'il aimait. Oui, les cheveux de velours noir qui, autrefois, lui arrivaient à peine aux épaules, étaient plus longs maintenant, coiffés en un chignon lâche et, comme les siens, entremêlés de fils d'argent. Elle avait de petites rides autour des yeux, comme lui, et lorsque ses mains remuèrent gracieusement tandis qu'elle parlait, Garrett vit que les doigts menus qui l'avaient aimé avec tant de douceur étaient restés délicats, même s'ils avaient un peu gonflé.

Mais c'était sa Juliana, qui l'avait vu, et le regardait à présent... et bien qu'elle parût hésiter, une lumière merveilleuse s'alluma dans ses yeux.

Garrett se souvenait de cette lumière.

Jamais il ne l'avait oubliée, jamais il ne l'oublierait.

– Juliana, murmura-t-il.

– Bonjour, Garrett.

Mon amour, mon amour ! Il n'avait pas changé, sinon qu'il était encore plus beau, son regard vert sombre encore plus intense, et il lui souriait... comme si rien n'avait changé... comme si elle n'avait jamais vendu son âme ni perdu le précieux cadeau d'amour qu'il lui avait confié.

Elle s'assombrit tout à coup. Parce qu'elle venait de se rappeler qu'ils n'étaient pas seuls, espéra Garrett. Pourtant, même quand l'autre femme fut partie, elle resta tendue. Quelqu'un d'autre encore s'arrêta pour la saluer ; et cette fois, quand Juliana présenta poliment Garrett, son nom fut aussitôt reconnu – il possédait les entreprises Whitaker ! –, et la jeune fille et le pilote disparurent...

– As-tu faim, Juliana ?

Elle avait imaginé mille questions différentes de sa part, pas celle-là.

– Non, pas du tout, reconnut-elle avec un rire étonné.

– En ce cas, allons-nous-en.

– Nous en aller ?

– S'il te plaît, Juliana, viens avec moi.

La bise les accueillit sur Garden Road ; mais cet air glacé ne dérangeait pas Garrett ; au contraire, il lui promettait l'intimité à laquelle il aspirait quand ils atteindraient leur destination.

Le tram du pic était quasiment vide, et les quelques touristes intrépides qui avaient grimpé jusqu'au sommet restaient dans Peak Tower, le centre commercial, afin de se réchauffer. La Promenade appartenait à Garrett et Juliana.

En vingt-huit ans, Juliana y était maintes fois venue, elle avait passé d'interminables heures à l'endroit précis où Garrett l'avait découverte, attendant dans un bain de lune.

Elle savait précisément où elle s'était tenue à cet instant unique où sa vie avait changé ; maintenant, alors qu'ils approchaient du lieu magique, c'était Garrett qui ralentissait le pas, qui se souvenait, qui reconnaissait, même après toutes ces années.

Ses yeux vert sombre brillèrent d'émerveillement, comme ce soir d'avril, et quand son regard rencontra celui de Juliana, éclatant du même souvenir émerveillé – du même souvenir d'amour –, il murmura, comme autrefois :

– Je m'appelle Garrett.

– Je m'appelle Juliana, répondit-elle, comme autrefois.

Et la nuit d'avril fut là, elle fut la jeune fille, et elle éprouva à nouveau ce qu'elle avait éprouvé. C'était la destinée. Les moindres événements de ses dix-huit premières années n'avaient eu qu'un seul but : la conduire vers ce lieu, vers cet instant couleur de lune, vers lui.

Le froid hivernal disparut, Juliana se sentit environnée de chaleur ; même le gris pesant du ciel prit une luminescence argentée... Elle eut envie de ne plus jamais quitter le cercle magique, de se lover pour l'éternité dans le doux éclat de la lune et dans la lumière aimante du regard vert sombre.

Garrett se rappelait leur amour, ainsi qu'elle l'avait espéré. Leur amour, l'enchantement, les promesses échangées.

Soudain, une rafale de vent froid la mordit au visage, et de ses doigts glacés la bise lui infligea un sévère rappel à la réalité en se jouant d'une mèche de cheveux grisonnants. Nous sommes en décembre, siffla le vent. Aujourd'hui, pas hier. Et il n'y a plus d'enchantement, seulement des secrets qu'il ignore.

Tu dois les lui dire, même si vos souvenirs ne doivent pas y survivre.

– Garrett, souffla-t-elle. Tu ignores tellement de choses.

– Dis-moi, Juliana. Dis-moi tout.

Il s'avança vers elle, comme s'il allait la prendre dans ses bras, la protéger.

Comme elle voulait ses bras autour d'elle, comme elle avait besoin de sa caresse !

Elle mourrait dès qu'il la lâcherait. Et comme elle aurait froid quand, apprenant la vérité, il la priverait de sa chaleur.

Elle se détourna, et ce fut face au vent glacé qu'elle prononça les mots qui allaient anéantir jusqu'aux plus magnifiques souvenirs. Elle commença par le premier mensonge qu'elle lui avait fait. Non, elle n'était pas une héritière dont les parents avaient trouvé la mort à bord de leur luxueux

voilier. Elle était une enfant de la mer, une orpheline, née pour la pauvreté. Elle expliqua sa véritable relation avec Vivian, ce lien du cœur et non du sang, et elle parla du testament de Vivian... Puis de Miles Burton, l'homme auquel elle avait vendu son corps... vendu son âme.

Elle murmura ses aveux contre le vent qui les emporta derrière elle, après et crus, jusqu'à Garrett. Et quand elle se tut, elle n'entendit plus que le vent gémir dans une plainte bruyante qui, très certainement, étouffait le bruit des pas de Garrett qui s'éloignait à jamais.

Juliana ne doutait pas qu'il fût parti et elle s'apprêtait à se retourner, malgré elle, mue par le besoin de le voir une dernière fois. Mais, à cet instant, elle entendit sa voix, chaude et froide à la fois, comme si elle oscillait entre leur nuit d'amour printanière et ce glacial après-midi d'hiver.

– As-tu tenté de me joindre, Juliana ? As-tu téléphoné ? Mes parents t'auraient-ils empêchée de me parler ?

– Non, Garrett, je n'ai pas essayé. J'avais peur de provoquer le destin.

– Mais... Juliana.

Cette fois elle ne perçut plus que la froideur, aussi violente et glacée que le vent.

– Je regrette ! Je sais ce que j'ai fait... ce que je suis devenue.

– Tu veux dire ?

– J'ai vendu mon corps. Cela fait de moi une prost...

– Cela fait de toi une mère. Juliana, je t'en prie, regarde-moi.

Dans sa voix, à présent, il n'y avait plus que chaleur, tendresse, et quand elle fit volte-face, frémissante d'espoir, elle lut une douce tristesse dans son regard.

– Tu as sauvé la vie de notre enfant, Juliana. Ce que tu as fait, tu l'as fait pour elle, pour notre fille.

– Ce... il n'était pas cruel. Au bout de neuf mois, il est parti en Angleterre et il n'est jamais revenu.

Oh, si seulement elle n'avait que cela à lui confesser ! Si elle pouvait lui permettre de la toucher. Il en brûlait d'envie, ses yeux sombres le lui disaient, mais...

– Il y a autre chose, Garrett, que tu dois savoir concernant Maylène.

– Maylène, répéta-t-il, de cette voix douce qu’il avait eue lorsque Juliana lui avait appris qu’il avait une fille... une autre fille.

– A propos de son enfance, murmura Juliana.

Elle se rappelait la joie paisible de Garrett quand elle lui avait parlé de leur bébé... Elle se souvenait aussi de sa peine lorsqu’elle lui avait fait promettre de ne jamais intervenir dans l’existence de leur fille. Elle l’avait exclu de l’enfance de Maylène, et maintenant elle devait lui avouer le prix terrible qu’avait dû acquitter leur fille pour cette promesse.

– Je la croyais heureuse, elle était seulement bonne comédienne... Elle a caché sa souffrance jusqu’à ses treize ans et moi-même je n’en ai rien su.

– Quelle souffrance ?

– Elle a tes yeux verts, Garrett, la peau blanche. Elle est ravissante, mais ses camarades de classe se moquaient d’elle parce qu’elle était différente, parce qu’elle n’était qu’à moitié chinoise. J’aurais dû savoir qu’il existait ce racisme contre les Eurasiens ! Quand j’étais petite dans le port d’Aberdeen, j’avais appris à haïr les *quai lohs*. Les Chinois assez bêtes pour mêler leur sang à celui des étrangers étaient méprisés. Mais j’avais oublié ces leçons de haine. J’étais tombée amoureuse de toi, Maylène était notre fille, et je n’ai pensé qu’à l’amour.

– Le monde devrait être ainsi.

Le cœur de Garrett se déchirait pour sa fille dont la grande beauté ne lui avait pas apporté le bonheur, mais avait été au contraire le symbole d’une grande honte.

– Que s’est-il passé quand elle a eu treize ans ?

Dans l’espoir de s’apaiser, Juliana prit une profonde inspiration.

– Un article est paru sur toi dans le magazine *Fortune*. Je lui avais dit que tu étais anglais, que tu étais mort avant sa naissance, que tu aurais su l’aimer. Mais je lui avais aussi dit ton nom. Cela te rendait plus réel pour elle, elle en avait besoin, et il paraissait tellement improbable... impossible en vérité... qu’une petite fille de Hong Kong...

– Qu’es-tu en train de me dire, Juliana ? Que Maylène sait que je suis vivant ? Qu’elle le sait depuis qu’elle a treize ans et que, depuis, elle me hait ?

– Elle nous a haïs tous les deux. Je lui ai dit la vérité sur notre amour, sur mes peurs, mais elle n’a pas cru que nous nous étions réellement aimés. Elle était trop jeune, trop blessée, et elle portait tant de plaies secrètes. Elle n’a pas compris.

– Je ne comprends pas non plus, répliqua Garrett.

Il n’y avait plus aucune tendresse, plus aucune chaleur dans sa voix. Froide comme le vent, elle annonçait une tempête violente.

– Tu aurais dû me prévenir, continua-t-il. Je serais venu à Hong Kong. Je devais savoir que ma fille me savait en vie !

– J’ai eu peur de te le dire !

– Peur du châtiment d’un dragon en colère ?

– Oui !

Le dragon furieux, Juliana l’avait maintenant devant elle, et elle redoutait plus que tout son châtiment. Garrett avait un seul moyen de lui faire du mal : bannir les merveilleux souvenirs de leur amour. Elle sentit les ténèbres tomber sur elle, la flamme vaciller ; ses efforts pour survivre étaient vains face à la tempête qui grondait dans les yeux verts.

– J’avais peur, Garrett. J’avais peur.

Il ne perçut pas sa peur, lui-même abîmé dans un tourbillon d’émotions et d’inquiétudes.

– Si Maylène sait que je suis son père, elle doit donc savoir qu’Allison est sa sœur.

– Oui. Mais elle ne l’a pas dit à Allison. Maylène n’est pas cruelle... excepté envers elle-même.

Garrett était venu à Hong Kong avec des projets, des désirs, des rêves. Il rencontrerait Maylène, bien sûr, la brillante architecte devenue l’amie d’Allison. Si c’était là un rêve en passe de devenir réalité, son cœur avait souhaité davantage encore : révéler la vérité sans causer de souffrance.

Maylène connaissait déjà la vérité, et quinze ans durant elle en avait souffert.

– Il faut que je la voie. J’ai besoin de voir l’enfant qui croit que je ne l’ai pas aimée.

– Tu peux lui dire que je suis seule à blâmer, Garrett ! J’aurais dû te prévenir. Tout est de ma faute.

Garrett perçut enfin l’angoisse de Juliana. Il fixa sur elle un regard attendri, et l’écho de sa dureté lui revint. Se rendant compte qu’il se tenait loin d’elle, il s’approcha. Juliana, aussitôt, recula.

Cette femme qu’il aimait, qui redoutait le destin et les dragons, avait à présent peur de lui plus que du reste.

– Oh, Juliana, murmura-t-il. Je t’aime.

– Tu m’aimes ? Comment peux-tu m’aimer ?

– C’est ainsi. Je t’ai aimée, je t’aime et t’aimerai toujours.

Il n’y avait plus aucune violence dans les yeux verts, que de l’amour... et tandis que la flamme dorée renaissait en Juliana, l’incrédulité s’effaça de son regard...

– Oh, Garrett, je t’aime aussi.

– Juliana, mon amour, tu me permets de te toucher ? De te serrer contre moi ?

Elle fut dans ses bras, et durant un long moment ils bougèrent à peine, respirèrent à peine, submergés par l’émotion et bouleversés d’éprouver à nouveau le pouvoir d’un amour si puissant, capable d’ignorer le monde.

Mais ils ne pouvaient maintenant s’en détourner, ni ne le souhaitaient. Leur fille avait besoin de leur amour. Ils restèrent enlacés et continuèrent à parler.

– Je ne nierai pas ma colère, Juliana, mais elle est dirigée contre moi-même, pas contre toi. J’aurais pu t’appeler. A tout moment, au cours de ces vingt-huit ans, j’aurais pu décrocher le téléphone.

– Tu m’avais promis de ne pas le faire.

– J’aurais pu, répéta-t-il gravement. J’aurais dû. C’est l’heure de vérité, Juliana. Je veux que nos deux filles sachent tout. J’ai d’abord besoin de voir Maylène, de lui parler, de m’expliquer. Le ferai-je seul ou irons-nous la trouver ensemble ?

Nichée dans l’abri de ses bras, Juliana lui confessa sa rupture avec Maylène, son espoir que la décision de la jeune femme de revenir à Hong

Kong signifiait qu'elles renoueraient peut-être, mais qu'elle s'était juré de laisser leur fille faire le premier pas.

– Hier soir, pourtant, j'ai rompu mon vœu. Je ne suis pas parvenue à la joindre, mais j'ai essayé. Je la devinais bouleversée à cause du Palais de jade.

– Pourquoi ?

Garrett ignorait le scandale qui entachait l'hôtel. Quand bien même celui-ci avait fait la une des quotidiens, il n'y avait pas pris garde, perdu dans ses souvenirs et dans ses rêves.

– Je connais Sam Coulter, déclara-t-il quand Juliana lui eut expliqué que l'on accusait l'entrepreneur d'avoir utilisé des matériaux de mauvaise qualité. Jamais il n'aurait trempé dans ce genre d'escroquerie.

– J'ai la même conviction pour James Drake et Tyler Vaughn. En attendant que l'affaire soit éclaircie, les travaux sont suspendus pour une durée indéterminée. L'hôtel risque de ne jamais ouvrir.

– Allison s'apprête peut-être à rentrer à Dallas.

– Du tout. Pour ne rien te cacher, elle est venue à la boutique ce matin afin de me passer une commande un peu particulière. Elle m'a demandé de lui faire une robe de mariée...

– Une robe de mariée ? Elle épouse James ?

Comme Juliana acquiesçait, Garrett eut un sourire heureux et soulagé.

– Elle parlait souvent de lui pendant l'été, avec infiniment d'amour dans la voix ; mais ces derniers mois, plus un mot, seulement une tristesse muette.

– L'amour est revenu dans sa voix, assura Juliana.

La voix vibrante, elle ajouta :

– Je suis certaine que ton adorable fille a deviné la vérité sur Maylène et moi. Chaque fois que nous nous voyons, elle s'arrange pour parler de Maylène. Et aujourd'hui... En fait, je crois qu'elle est venue à la boutique pour me dire qu'elle allait demander à Maylène d'être sa demoiselle d'honneur, au cas où j'aurais craint que Maylène ne se prépare à retourner en Angleterre.

– Allison est ton adorable fille à toi aussi, Juliana. J’ai bien l’intention de rendre la chose officielle dès que possible.

– Oh, Garrett.

– Nous avons passé toutes ces années à obéir aux injonctions du destin. Le sort nous a réunis à Hong Kong. Il est temps que nous formions enfin une famille.

– Ce serait merveilleux, Garrett, mais... ce ne sera pas facile avec Maylène, ni sans doute avec Allison. Et que diront tes parents ? Et les parents de Beth ?

– En ce moment, tous quatre voguent sur un paquebot de croisière dans le Pacifique Sud. Ils doivent arriver à Hong Kong le vingt-quatre. Dès qu’ils seront ici, nous les inviterons à faire partie de notre famille.

En réalité, Garrett partageait le souci de Juliana ; il appréhendait autant la réaction de la fille qui l’avait haï pendant quinze ans que celle de la fille qui l’avait aimé pendant vingt-huit ans.

– D’ici là, nous formerons une famille, assura-t-il néanmoins en souriant à Juliana. Je te le promets. Dis, mon amour, il fait franchement froid ici. Tu viens au Peninsula avec moi ?

– Je ne peux pas. J’ai des rendez-vous à la boutique tout l’après-midi. Je les avais pris pour avoir de quoi m’occuper l’esprit après notre rencontre... Et ce soir, je dois participer à un meeting sur l’avenir de Hong Kong. Disons, poursuivit-elle, que je suis un peu devenue le porte-parole de ceux qui souhaitent des réformes bien plus radicales que celles proposées par le gouverneur Patten.

– N’est-ce pas dangereux ?

– Pas aussi dangereux que ce que sera Hong Kong sans ces réformes.

– Il s’agit d’un débat public ?

– Oui. Tu aimerais venir ?

– Et comment ! fit Garrett avec un sourire. Cela signifie-t-il que nous allons vivre à Hong Kong ?

– Oh... Je...

– Nous vivrons où tu voudras, Juliana.

– Alors ici, dans le lieu enchanté où nous nous sommes rencontrés, où Allison est tombée amoureuse...

Le beau visage s'attrista.

– Pour Maylène aussi, il doit y avoir quelque chose d'enchanté ici, fit Garrett. J'ai vu le Palais de jade. Ce n'est pas l'œuvre de quelqu'un qui déteste Hong Kong. Vais-je essayer de la voir cet après-midi ?

Juliana hésita avant de répondre.

– Je ne crois pas. Je ne sais trop ce qui est le mieux, comment tu devrais l'aborder, mais à mon avis, il ne faut pas que ce soit une surprise. Laisse-moi y réfléchir et nous en déciderons ce soir.

– D'accord, convint Garrett, partagé entre son impatience de voir sa fille et la conviction que Juliana avait raison. Ce soir, répéta-t-il après un silence.

Ce soir, dans l'intimité de sa suite au Peninsula, Garrett et Juliana seraient des parents, qui prendraient une décision mûrement pesée pour l'enfant de leur amour.

Ce soir, Garrett et Juliana redeviendraient amants, après vingt-huit ans.

– Oh, Garrett, je voudrais avoir encore dix-huit ans pour toi.

Tout à l'heure, il l'avait surprise en lui demandant si elle avait faim. Maintenant, c'était au tour de Juliana de le surprendre, avec des mots qui évoquaient une faim toute différente, et Garrett fut stupéfait de constater qu'elle était sérieuse. Son regard se fit très tendre et dans ce regard il y avait une promesse : la faim qu'il avait d'elle, sa passion, son désir qui était aussi fort que par le passé ; plus fort encore, comme l'était leur amour.

Il prit dans les siennes les mains de Juliana, embrassa les articulations noueuses et fatiguées, et le cœur de Juliana se mit à danser quand elle comprit que ses mains sauraient aimer à nouveau.

– La femme que j'aime, Juliana, la femme que je veux et dont j'ai besoin, cette femme-là a quarante-six ans, murmura Garrett avant que leurs lèvres ne se joignent.

29

Hôtel les Alizés

Vendredi 10 décembre 1993

– Miss Whitaker ? Ici Alex, l’assistant de M^{me} Leong.

– Oui ?

– M. Drake vous propose de le retrouver à dix-sept heures cet après-midi devant la tour Drake. Il aimerait que vous preniez sa Jaguar et que vous l’emmeniez à Aberdeen dîner sur l’eau. Cela vous paraît-il possible ?

– Oui, absolument, fit Allison avec un sourire amoureux.

James s’était levé à l’aube, à l’issue d’une nuit où ils n’avaient pas dormi. Elle s’était dit que James aurait mille problèmes à affronter dans la journée, qu’ils ne se reverraient pas avant minuit. Malgré tout, il choisissait de tenir aujourd’hui la promesse qu’il lui avait faite lors de la réception à Peak Castle. D’accord, elle conduirait la Jaguar sur les quelques centaines de mètres qui séparaient l’hôtel de la tour, mais ensuite elle lui laisserait le volant. Elle n’avait rien à prouver à l’homme qu’elle aimait, et si James conduisait, ils pourraient se tenir la main en toute sécurité.

– C’est parfait, ajouta-t-elle.

– Bien. Je lui transmets votre réponse. Oh... une dernière chose : M. Drake m’a demandé de vous rappeler de ne surtout pas oublier d’attacher votre ceinture de sécurité.

A 16 h 45 précises, Allison franchissait la porte à tambour des Alizés. Au même instant, Maylène pénétrait dans l’ascenseur dans lequel se trouvait déjà Sam Coulter, seul.

– Oh !

Un sourire moqueur se dessina sur les lèvres sensuelles de l'entrepreneur.

– Entre, Maylène. Nous trouverons bien quelque chose à nous dire pendant quarante-huit étages.

Les ascenseurs de l'hôtel étaient rapides, se dit Maylène, la descente serait brève. Simplement une éternité d'intimité avec les yeux bleu nuit qui la dévoraient, séduits et méprisants tout à la fois.

– Je te croyais reparti au Texas ?

– C'est ce qui était prévu. Mais la tempête sévit en Californie ; je ne peux pas partir avant demain.

Son haussement d'épaules nonchalant dissimulait bien son vif agacement de se retrouver coincé à Hong Kong, alors qu'il avait besoin d'être à San Antonio.

– Peut-être pourrions-nous nous retrouver ce soir, Jade. En souvenir du passé ? Tu peux venir chez moi.

– Tu parles comme si tu n'avais rien de mieux à faire.

– C'est la vérité. Je ne peux pas m'attaquer à mon prochain détournement de fonds avant d'être rentré au Texas, et même là-bas ce sera un peu rude. Actuellement, personne ne se précipite pour m'engager. Mieux, les deux chantiers que j'avais en perspective m'ont été retirés.

– Je suis désolée, murmura Maylène. Désolée aussi que tu t'imagines que je doute de toi.

– Alors, Maylène, qu'en dis-tu ? Nous boirions du champagne, je t'apprendrais à fumer... Une chose en entraînant une autre, tu pourrais même me dire qui tu es en réalité. Ce serait amusant, et d'ailleurs qu'as-tu à perdre ? Passé cette nuit, tu ne me reverras jamais.

Maylène se demanda s'il avait déjà bu, mais ce qu'elle lut dans le regard bleu indubitablement sobre lui parut autrement plus dangereux. Sam Coulter était tout bonnement en rage. Des années auparavant, quand Garrett Whitaker l'avait sauvé du naufrage, Sam avait fait vœu de changer de vie, de devenir quelqu'un qui vaille la peine qu'on le sauve. Il y était parvenu. Et maintenant tout ce pour quoi il avait si durement lutté lui était ravi. Sa fureur présente était aussi violente et glacée que la tempête dans laquelle il avait failli périr.

– Tu m’effraies, Cow-boy.

En réponse à ces mots murmurés, la colère s’apaisa dans les yeux de glace. Pour Maylène seulement.

– Sache que pour rien au monde je ne te ferais de mal, Jade, fit-il d’une voix sourde.

La porte de l’ascenseur s’ouvrit, une autre personne entra et la descente s’acheva dans le silence.

– Es-tu joueuse ? demanda Sam à Maylène, comme ils se dirigeaient vers le tambour.

– Non.

– Si tu venais quand même à Macao avec moi ce soir ? Je t’apprendrais à jouer au vingt-et-un. Et à gagner !

Instant tentateur. Maylène se laissa aller à imaginer une soirée au casino avec Sam. Elle serait assise à la table de jeu, il serait debout derrière elle, les mains doucement posées sur ses épaules nues, et des lèvres il lui effleurerait la tempe en lui chuchotant ce qu’elle devait faire : doubler sa mise, tirer une carte, passer son tour.

Elle jouerait l’argent de Sam, des milliers de dollars dans chaque main, peut-être des dizaines de milliers. Quand elle gagnerait, elle lirait une satisfaction paisible sur son visage. Et quand elle perdrait, quand elle tournerait vers lui un regard d’excuse anxieuse ? Le demi-sourire sensuel lui répondrait et, d’un clin d’œil, il lui enjoindrait de ne pas s’affoler... Car au bout du compte, il gagnait toujours.

Ce soir, Sam Coulter serait farouche, téméraire, furieux.

Et demain ?

– Tu vas essayer de convaincre les gens qui ont annulé tes deux prochains contrats de changer d’avis, n’est-ce pas ?

– Et comment ! Je vais me battre comme un beau diable.

Demain, Sam Coulter bataillerait pour sauver ses rêves.

Mais ce soir, elle seule existerait – si elle le voulait. Maylène savait qu’il ne lui promettait rien de plus et rien de moins qu’une nuit de plaisir, de passion débridée, de désir fougueux. Elle savait aussi que, pour cette nuit-là, n’importe quelle femme ferait l’affaire.

Pour rien au monde je ne te ferais de mal, avait-il dit, et malgré la violence qui émanait de lui, Maylène savait qu'il respecterait cette promesse. Sam ne lui ferait aucun mal – pas physiquement. Cette nuit, la nuit de ses rêves brisés, la nuit où il aurait désespérément besoin de combler son vide intérieur, il serait d'une tendresse avide et exquise.

Et demain il s'en irait, elle ne le reverrait jamais... C'était encore une pulsion autodestructrice que de réfléchir à sa proposition. D'ailleurs, elle avait un autre projet pour ce soir, aussi destructeur peut-être : celui de voir sa mère.

Maylène n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et, tout le jour, elle avait erré dans Hong Kong. Son corps était fatigué, mais elle tenait le coup. Elle tenait grâce à sa volonté, qui lui donnait l'énergie d'aller de l'avant, vers la plus importante des destinations qui lui restait encore inconnue.

S'agissait-il du Coliseum ? s'interrogeait-elle. L'événement se produirait-il là-bas ? Juliana la trouverait-elle, malgré la foule ? Les yeux brillants d'amour – de pardon, aussi –, implorerait-elle sa fille de la rejoindre dans sa courageuse croisade pour la liberté ?

Sa véritable destination était-elle bien Macao, où elle se risquerait, une dernière fois, à aimer Sam ?

Ou alors cette agitation qui ne la quittait pas la poussait-elle vers un autre destin ?

Allison sourit au chasseur ganté de blanc qui arriva avec la Jaguar. Il mit le frein à main, puis, laissant tourner le moteur, sortit du véhicule et tint la portière, tandis que la jeune femme s'installait au volant.

Elle avait hâte de rouler, hâte de rejoindre James, mais le respect envers ceux qu'elle aimait lui imposait la prudence. Sa sécurité était désormais plus importante que jamais, car aujourd'hui un homme qui avait autrefois perdu une femme aimée autorisait son cœur à aimer de nouveau.

Elle étudia attentivement le tableau de bord, trouva les commandes du klaxon, du clignotant et – indispensable par ce temps humide – des essuie-glaces. Elle régla le rétroviseur et débraya afin d'essayer toutes les vitesses.

Enfin, elle fut prête ; il ne restait que l'ultime recommandation de James : ne pas oublier de s'attacher. La ceinture de sécurité bouclée, elle

s'apprêtait à débloquer le frein à main quand elle aperçut Maylène et Sam.

Spontanément, elle détacha sa ceinture, bondit hors de la voiture et marcha vers le couple.

– May...

Le prénom de sa demi-sœur se perdit dans le fracas de l'explosion de la rutilante Jaguar. Des morceaux de tôle volèrent, suivis par des flammes vives qui montèrent plus haut encore à l'assaut du ciel, dans des volutes de fumée grise.

– Allison !

Sam et Maylène se précipitèrent vers la jeune femme qui gisait à terre, sans mouvement, en sang. Avec une force terrible, le souffle de la déflagration l'avait projetée loin de l'enfer. Loin du brasier.

– Allison, appela Maylène, s'agenouillant pour caresser le visage pâle. Allison, je t'en supplie.

Les yeux d'émeraude s'ouvrirent, un ravissant sourire effleura les lèvres couleur de cendre.

– Maylène, murmura Allison d'une voix lointaine. James et moi allons nous marier. Nous aimerions que tu sois notre demoiselle d'honneur.

Elle perdit conscience avant d'entendre la réponse. Maylène continua de lui parler. Dans un doux chuchotement, elle lui dit combien elle l'aimait, quel merveilleux mariage ce serait, combien James avait de la chance, qu'il était l'homme le plus heureux de la terre.

Tandis qu'elle berçait Allison et que le personnel de l'hôtel cherchait du secours, Sam tenta d'empêcher la mort de la blessée. La pâleur livide du jeune visage disait assez qu'elle perdait du sang, beaucoup de sang. S'il pouvait trouver une cause externe à l'hémorragie, il suffirait d'un garrot...

Il eut beau chercher, rapidement mais sans brusquerie, sur les membres inanimés, son examen ne révéla aucune blessure apparente. Extérieurement, Allison ne souffrait que d'égratignures, de plaies superficielles dues à la violence de sa chute. Elle saignait de l'intérieur et chacun de ses battements de cœur la rapprochait inexorablement de la mort.

Le hurlement aigu des sirènes se fit entendre... suivi d'un cri plus grave, rauque, angoissé, primitif.

– Allison !

Maylène leva les yeux vers le visage ravagé de James. Quand il s’agenouilla, leurs mains se touchèrent. Il avait besoin de serrer dans ses bras la femme qu’il aimait, de lui murmurer son amour. Maylène lui céda la place, mais continua de caresser sa sœur tout en expliquant doucement :

– Elle était dans la Jaguar, prête à démarrer, mais quand elle nous a vus, elle est ressortie et... la voiture a explosé, James, murmura-t-elle, encore incrédule. Explosé... comme ça.

– Allison... dans la Jaguar ? répéta-t-il dans un cri de détresse et de rage.

Allison s’était trouvée dans sa voiture, comme Gweneth s’était trouvée dans son lit, et les flammes et la fumée dévoraient maintenant le ciel, comme cette nuit au pays de Galles. Si Allison était restée dans la carcasse carbonisée du véhicule, il s’y serait précipité, pour tenter de la sauver, quand bien même c’était impossible. Par miracle, Allison était là, loin de la tôle calcinée, et elle vivait encore.

Elle va vivre, hurla le cœur de James. Elle vivra.

– Elle est restée consciente quelques instants, reprit Maylène.

Son cœur hurlait, de plus en plus fort à mesure que l’atroce réalité s’imposait à James comme à elle : le visage d’Allison était de plus en plus blafard.

– Elle m’a dit que vous alliez vous marier et m’a demandé d’être sa demoiselle d’honneur. Je le serai, James... Ce sera le plus merveilleux mariage de tous les temps.

– Oui, souffla James en s’adressant à celle qu’il aimait.

Des lèvres, il caressa la tempe d’Allison et il lui fallut tout son amour pour chasser la peur de sa voix. La peau de la jeune femme devenait si froide...

– Tu m’entends, mon amour ? Notre mariage sera merveilleux, mais pas autant que la vie que nous aurons ensemble. Je t’aime, Allison. Bats-toi, mon amour. Je t’en supplie, bats-toi.

– Nous l’emmenons au bloc opératoire, déclarait le Dr Paméla Lau, sept minutes après qu’Allison eut été transportée aux urgences. Elle souffre

d'une hémorragie interne, probablement à la rate. L'un d'entre vous connaît-il son passé médical ? Son bracelet nous met en garde contre une transfusion sanguine.

Maylène, James, Sam, tous savaient de quoi il retournait. Allison s'était confiée à sa sœur et à l'homme qu'elle aimait. Sam avait été mis au courant par Garrett Whitaker.

Ce fut James qui répondit à la question du chirurgien. A l'annonce qu'une transfusion risquait d'être fatale, le Dr Lau répliqua, avec une gravité égale à celle de James :

– Je ne pense pas qu'elle survive autrement.

– Vous allez pourtant stopper l'hémorragie interne.

– Oui, mais elle a déjà perdu tellement de sang que son cœur commence à faiblir. Pour l'instant, il s'active aussi vite qu'il le peut pour pomper le peu de sang dont il dispose. Nous devons la transfuser, nous n'avons pas le choix. Il ne nous restera qu'à parer du mieux possible à toute réaction fâcheuse.

– Vous le pouvez ?

– Nous essaierons.

Maylène prit alors la parole, dans un cantonais rapide. Quand elle se tut, le Dr Lau expliqua, en anglais, à Sam et James :

– Elle vient d'offrir de donner son sang.

– Prenez le mien, rétorqua aussitôt Sam. Je suis du groupe O, donneur universel, et vous pourrez m'en prendre plus qu'à Maylène.

Il tourna vers cette dernière un regard éloquent, qui lui disait en silence la raison la plus importante de toutes : je ne vais pas te laisser faire cela, Jade. Je ne vais pas te laisser passer ta vie à te reprocher la mort de ton amie.

– Prenez mon sang, docteur, conclut-il sans quitter le regard vert.

– Impossible, intervint sourdement James qui comprenait le cantonais et bien davantage encore. Le docteur ne peut se servir ni de ton sang ni du mien, Sam. Pas si elle peut utiliser celui de Maylène.

– Je ne veux pas qu'Allison sache, James, pria Maylène avec la même urgence dans son anglais châtié que celle qu'elle avait eue dans son

cantonais musical. Elle ne devra jamais savoir.

– Moi, j’ai besoin de savoir, fit doucement Sam. Maylène ? James ?

Ce fut Maylène qui répondit, Maylène qui révéla à Sam Coulter ce qu’il avait toujours voulu savoir : qui elle était réellement derrière son masque.

– Allison est ma sœur. Je suis aussi la fille de Garrett Whitaker.

Grâce à cet aveu, Sam, comme James, commença à comprendre les peurs secrètes et la bouleversante vulnérabilité de cette femme à la personnalité complexe dont il était tombé amoureux. Il lui faudrait du temps pour mesurer toutes les implications, et il s’y attellerait plus tard – avec elle, il l’espérait. Mais pour l’heure, sa priorité était de protéger Maylène de souffrances plus grandes.

– Raison de plus pour que tu ne le fasses pas, dit-il tendrement, soutenant le regard déterminé de la jeune femme.

Il continua à l’adresse du chirurgien :

– Quand Garrett Whitaker m’a prévenu qu’Allison ne pouvait subir de transfusion, il a précisé que son propre sang, ainsi que celui des grands-parents d’Allison, avait été testé. Il s’est avéré que leur sang risquait de provoquer les réactions les plus dangereuses. Le sang de Maylène risque fort d’avoir les mêmes conséquences, non ?

– Pas nécessairement, rétorqua le médecin, soudain aussi déterminée que Maylène. En fait, la sœur d’Allison est incontestablement son meilleur espoir.

Juliana avait appelé Garrett au Peninsula à trois reprises dans les deux heures qui avaient suivi leur dernier baiser à la boutique Perle de lune. Des coups de fil brefs, moments de joie pure volés entre deux rendez-vous. La dernière fois qu’ils s’étaient parlé remontait à dix minutes. Juliana avait assuré que c’était son dernier appel, leurs derniers mots d’amour avant la fin du meeting. Dans moins de cinq minutes, elle partirait préparer le programme de la soirée avec les autres intervenants.

Garrett décida de sortir se promener, et il allait ouvrir la porte quand la sonnerie du téléphone retentit de nouveau. Il répondit avec un sourire dans la voix – pour elle.

Ce n'était pas Juliana qui l'appelait. Mais Sam. La permanence téléphonique de Garrett à Dallas lui avait fourni le numéro où l'on pouvait joindre ce dernier à Hong Kong.

– Allison a eu un accident, Garrett. Elle souffre de blessures internes qui requièrent une opération d'urgence. Elle est en route pour le bloc. Les médecins affirment qu'elle a absolument besoin de sang.

– Elle ne peut pas en recevoir, à moins qu'il n'ait été testé avant. Son médecin de Dallas...

– On n'a pas le temps de procéder à des analyses, Garrett. Il faut la transfuser immédiatement. Maylène est ici. Elle a proposé de donner son sang.

– Oh, Sam, souffla Garrett dans un chuchotement qui recelait tout son amour, et toute son angoisse, pour ses deux filles.

– Maylène tient à le faire, Garrett. D'après les médecins, c'est la meilleure chance d'Allison.

30

Le Dr Lau affichait une telle gravité que Maylène comprit que sa sœur était morte avant même que le médecin ne prenne la parole.

– Allison a supporté votre sang comme si c’était le sien.

Déjà éperdue de chagrin, Maylène mit quelques instants à comprendre ces paroles.

– Vraiment ? Mais... il était trop tard ? Elle est... morte... quand même ?

– Allison est vivante, l’hémorragie a été stoppée, mais son cœur continue de faiblir.

– Elle a besoin de plus de sang.

– Oui.

– Prenez-en, fit Maylène, tendant ses minces bras blancs, paumes ouvertes. Prenez-en encore !

– Le règlement de l’hôpital ne nous autorise pas à prélever plus d’une unité chez un donneur.

Tout en énonçant consciencieusement la règle, le médecin balançait entre gravité et espoir. A un autre moment de son existence, la Chinoise au sang pur, Paméla Lau, aurait pu compter parmi ces camarades de classe qui raillaient Maylène Kwan à cause de ses yeux verts et de sa peau blanche. A présent, Paméla et Maylène avaient le même but. Toutes deux étaient déterminées à faire le nécessaire pour sauver la vie d’Allison. Et toutes deux savaient qu’en transfusant Allison malgré son bracelet d’alerte, elles avaient déjà transgressé des règles autrement plus strictes.

– Prenez mon sang, docteur Lau. Prenez tout ce qu’il vous faut... tout ce dont Allison a besoin.

Sans une hésitation, Paméla Lau prépara le bras de Maylène. Elle choisit une aiguille plus grosse que celle ordinairement utilisée pour les prélèvements ; il fallait taire vite.

– M. Drake et M. Coulter aimeraient vous voir, dit Paméla Lau, une fois l’aiguille en place, tandis que le liquide rouge coulait abondamment. Et puis, Maylène, votre père est ici. Lui aussi a très envie de vous voir.

– Mon père ? Ici ?

– Apparemment, il est arrivé tard hier soir.

– II... Ils ne savent pas où je suis, n’est-ce pas ?

– Non, ils ne savent pas.

Le médecin confirmait qu’elle avait respecté la pressante requête de Maylène de rester seule en attendant de savoir si son sang avait été fatal ou non à sa sœur.

– Maintenant, nous savons que votre sang est compatible avec celui d’Allison, reprit le Dr Lau, et je crois que grâce à cette seconde transfusion elle sera hors de danger... Alors n’est-il pas temps que vous voyiez ces messieurs ? Ils sont très impatients.

– Non... pas encore... s’il vous plaît.

Lorsqu’elle revint une heure plus tard, Paméla Lau souriait.

– Le rythme cardiaque de votre sœur s’est considérablement amélioré, annonça-t-elle en refermant instinctivement ses doigts fins autour du poignet de Maylène. A dire vrai, son pouls est plus vigoureux – et moins rapide – que le vôtre.

– Elle va s’en sortir ?

– Tout ira bien pour elle. Je vous rappelle que trois messieurs attendent pour vous voir.

Maylène secoua la tête, et ce mouvement lui causa un étourdissement ; elle était très affaiblie.

– Ce sont des hommes déterminés, Maylène, insista le Dr Lau. Jusqu’à présent, ils ont eu la courtoisie de ne pas me suivre, mais la prochaine fois...

– Il n’y aura pas de prochaine fois, décida Maylène.

Elle se redressa, trop vite, et fut prise de vertige.

– Je m’en vais.

– Vous n’êtes pas en état d’aller où que ce soit. Vous avez perdu une grande quantité de sang, sous contrôle médical certes, mais votre organisme ne fait pas la différence. Je veux que vous restiez couchée ici toute la nuit, sous perfusion.

– Il m’est déjà arrivé de donner mon sang, souligna Maylène.

Elle s’impatia lorsqu’elle ses doigts tremblants entreprirent de tirer les coins du sparadrap qui maintenait l’intraveineuse.

Paméla Lau posa ses doigts dorés sur les siens.

– Ce n’était pas un don ordinaire.

– Non, en effet, reconnut Maylène avec un faible sourire qui disparut aussitôt. Il faut que je m’en aille. Je vous en prie. Je n’irai pas loin, je vous téléphonerai dès que je serai arrivée. Vous allez me donner du fer, j’avalerai une poignée de cachets et je vous promets de me mettre au lit.

Le médecin comprit que Maylène allait partir avec ou sans son accord.

– Où irez-vous ?

Son appartement aux Alizés ? Non, ils la chercheraient là-bas. Le Hilton était bien plus proche ; elle ne serait pas loin si Allison avait encore besoin de sang.

– Je vais de l’autre côté de la rue, au Hilton.

Elle s’interrompit, songeant que Sam, James et son père risquaient de fouiller toute la ville à sa recherche. Il lui fallait un nom d’emprunt. J’ai déjà un autre nom, se rappela-t-elle, celui que m’a donné ma sœur. Le nom qui lui convenait... Elle était en quête d’un pays à elle, d’un lieu d’appartenance... et n’était-elle pas en train d’approcher de sa maison ?

– J’y descendrai sous le nom de Dorothy...

– Dorothy comment ?

La veille, sans doute ne se serait-elle pas souvenue du nom de famille de l’héroïne du *Magicien d’Oz*. Il lui revint soudainement. Comme il convenait bien, lui aussi, en cette nuit où Hong Kong était assailli par les vents mordants de l’hiver, par cette nuit où son propre cœur n’était que turbulences, par cette nuit où elle devinait que Dorothy devrait encore affronter des tempêtes avant de trouver le havre...

– Gale murmura-t-elle. Dorothy Gale.

Après avoir joint le Dr Lau pour la prévenir que Dorothy avait traversé sans encombre la venteuse artère de Garden Road et se trouvait maintenant à l'abri dans une chambre du Hilton, Maylène se mit à feuilleter l'annuaire. Elle savait qu'elle y trouverait le numéro de J. Kwan sur Mount Cameron Road. Voilà des mois qu'elle avait procédé à cette recherche, peu après son retour à Hong Kong, mais elle ne s'était autorisée à jeter qu'un rapide coup d'œil sur le numéro de téléphone de sa mère. Elle redoutait, si elle le savait par cœur, d'appeler sans réfléchir, dans un élan d'amour, alors que le moment ne serait pas encore venu.

Elle appelait à présent par amour, mais le message de ce soir était bien différent de celui qu'un jour – bientôt – elle trouverait le courage de formuler. Car, elle le savait, Juliana ne serait pas chez elle. Elle était au Coliseum. Maylène prévoyait donc de confier son message au répondeur... si sa mère en possédait un.

L'appareil électronique se mit en route à la quatrième sonnerie. Tandis qu'elle écoutait la voix douce de sa mère prier le correspondant de laisser un message, elle songea que le répondeur était peut-être une acquisition nouvelle. Depuis juin ? En prévision du coup de fil de sa fille, afin de ne pas manquer un moment tant attendu ?

Cette merveilleuse hypothèse priva Maylène du calme avec lequel elle avait prévu d'énoncer les phrases soigneusement répétées. Les mots jaillirent, haletants et tremblants d'émotion.

– Maman... c'est moi. Je sais que tu es au Coliseum, mais quand tu rentreras, si tu écoutes les informations, tu apprendras qu'Allison a eu un accident. Elle va bien. Tout va bien. Enfin... pas tout à fait. Garrett Whitaker est à Hong Kong, et il doit être furieux. J'ai donné mon sang à Allison, tu comprends, et de ce fait... Maman, il sait que je sais la vérité... que je sais qu'Allison est ma sœur. Je n'ignore pas ce que tu éprouves pour lui mais... je t'en prie, ne va pas à l'hôpital.

C'était là, essentiellement, le but du coup de téléphone de Maylène : prévenir sa mère que Garrett Whitaker se trouvait à Hong Kong, sans aucun doute en rage que son secret ait été dévoilé. Comme aucun signal ne retentissait pour lui signifier que la communication était terminée, la jeune

femme ajouta, encore bouleversée par l'espoir qui sourdait dans la voix de sa mère sur la bande magnétique.

– Maman, pardon ! Si tu savais comme je regrette...

Tandis qu'Allison et Maylène dormaient et reprenaient des forces, la tempête en mer de Chine gagna elle aussi en force. Le samedi à midi, la population de Hong Kong était prévenue qu'elle allait essuyer le plus violent typhon de ces trente dernières années. Les habitants de Kowloon furent particulièrement alertés : selon les estimations les plus précises, l'ouragan devait toucher la terre avant minuit à la pointe sud de la péninsule – c'est-à-dire très exactement au Palais de jade.

Le samedi, à deux heures de l'après-midi, Maylène se réveilla, complètement désorientée. Elle avait dormi près de dix-huit heures, constata-t-elle, d'un sommeil profond, sans rêves. Elle tâtonna à la recherche du téléphone sur la table de chevet, composa le numéro de l'hôpital et demanda à parler au Dr Lau.

– C'est Maylène, annonça-t-elle dès que le médecin fut en ligne. Est-ce qu'Allison va bien ?

– Très bien. Elle est un peu assommée, ce qui est normal, mais elle est hors de danger. Et vous, comment allez-vous ?

Maylène réfléchit brièvement. Elle était encore faible, étourdie et fatiguée malgré son long repos, mais elle se sentait mieux. Enfin... ces maux n'étaient rien comparés aux brûlures d'estomac qu'avaient occasionnées les comprimés de fer.

– Un peu groggy, mais ça va, murmura-t-elle.

Exactement comme ma sœur.

– Puis-je le faire savoir à ces messieurs ? Il ne leur a pas fallu longtemps pour comprendre que vous aviez quitté l'hôpital. Ils se sont inquiétés.

– S'il vous plaît, dites-leur de ne pas se faire de souci, pria doucement Maylène.

Elle se demanda qui parmi « ces messieurs » se souciait sincèrement d'elle. James ? Oui, son futur beau-frère lui était réellement attaché. Garrett Whitaker avait certainement à cœur d'obtenir de ses nouvelles, mais en vérité il s'inquiétait plus de son secret que d'elle. Restait Sam... Soudain,

Maylène se rendit compte que Sam ne devait plus figurer parmi « ces messieurs ». On était samedi après-midi. Voilà plusieurs heures qu'il s'était envolé pour le Texas.

– M. Coulter est parti, n'est-ce pas ?

– Oui, hier soir, peu après avoir compris que vous aviez quitté l'hôpital. Mais M. Drake et votre paix...

– Rassurez-les, vous serez gentille, coupa Maylène. Mais dites-leur que j'ai encore besoin de repos... et de solitude.

– J'espère que vous allez rester dans votre chambre jusqu'à ce que le typhon soit passé.

– Le typhon ?

Dès qu'elle apprit que des vents dévastateurs se précipitaient sur Hong Kong et le lieu précis où ils allaient livrer leur plus violent assaut, Maylène oublia ses vertiges, oublia les visites qu'elle avait prévu de faire une fois ses forces recouvrées : à sa mère, à sa sœur, peut-être même à son père. Sa famille serait à l'abri, loin de la course fatale du typhon.

Et où serait Dorothy, tandis que se déchaînerait la tempête ? La réponse lui vint dans un calme étonnant, un délicieux sentiment de paix. Pour la première fois de sa vie, Maylène Kwan savait exactement où était sa place.

HUITIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

31

Palais de jade

Samedi 11 décembre 1993

C'était un spectacle grandiose. Dans le port fouetté par le vent, les eaux émeraude bouillonnaient et des rafales mugissantes projetaient haut leurs crêtes écumeuses qui retombaient en pluie argentée.

Les Star ferries, qui avaient depuis longtemps effectué leur dernière traversée, étaient au mouillage. Pourtant, d'autres embarcations, de plus petite taille, s'aventuraient encore sur les flots en furie. Les capitaines, pour qui les lucratives excursions panoramiques autour du Palais de jade avaient cessé net quarante-huit heures auparavant, gagnaient à nouveau de l'argent en emmenant cette fois leurs passagers loin du Palais de jade, vers l'île de Hong Kong. Certes, les vents n'épargneraient pas l'île, mais ils se concentreraient sur l'extrême ouest – Aberdeen, le pic Victoria et Kennedy Ton – avant de se ruer sur Kowloon où ils devaient commettre les pires ravages.

Beaucoup d'habitants de Kowloon, après avoir barricadé maisons et boutiques, étaient partis se réfugier sur l'île, chez des amis ou dans leur famille. La plupart avaient effectué la traversée des heures plus tôt, en ferry ou en métro. Au cours de l'heure écoulée, Sam avait vu les retardataires grimper dans les embarcations privées amarrées le long de l'esplanade. La promenade était vide maintenant, battue sans relâche par les flots déchaînés ; la plupart des sampans et des *walla-wallas* s'étaient dirigés vers l'abri anti-typhon.

Il ne resta bientôt qu'un seul sampan. Sam n'avait prêté qu'une vague attention à sa traversée cahoteuse, mais il approchait à présent de la digue, comme pour débarquer quelqu'un... quelqu'un d'aussi fou que lui... quelqu'un qui avait choisi de passer la nuit ici, sur le passage destructeur du typhon.

L'apparition en jean et santiags se dressa, telle Aphrodite jaillissant de l'onde. Une bourrasque punit aussitôt la mince silhouette et ses longs cheveux de soie noire lui fouettèrent le visage.

Sam s'était tout de suite précipité hors de la suite impériale.

Le temps qu'il arrive dans le hall, Maylène était à la porte côté port et pianotait le code destiné à couper le système d'alarme. Elle sursauta quand Sam ouvrit la porte, et lui-même étouffa une exclamation.

Elle était pâle, délicate comme une poupée de porcelaine.

Tellement fragile, pensa-t-il, et tellement forte pourtant. Jamais les yeux vert jade n'avaient été si brillants.

– Tu as une âme de joueur, finalement, dit-il.

Et tu es prête à parier ta vie sur mon intégrité.

– Tu n'es pas en route pour le Texas, murmura Maylène.

Au plus profond d'elle-même, elle avait su – son cœur avait su – que Sam Coulter serait ici.

– Sûrement pas. Quand j'ai appris que le Palais de jade allait subir l'épreuve de vérité, j'ai tenu à être là. Tout comme toi, ajouta-t-il, la caressant d'un sourire.

Un frisson glacé parcourut soudain Maylène.

– Viens avec moi, Jade, fit Sam en écartant de ses yeux une mèche de cheveux froide et trempée.

La décision de la commission du bâtiment de suspendre les travaux du Palais de jade était survenue quelques minutes après que les caisses renfermant serviettes de toilette et peignoirs vert jade brodés du logo de l'hôtel eurent été livrées dans le hall. Sam se saisit de plusieurs serviettes, d'un grand peignoir moelleux, puis escorta la jeune femme vers la suite impériale.

Prévu pour être le plus luxueux de l'hôtel, l'appartement n'était pas encore meublé. Le piano, le lit à baldaquin ainsi que les élégants sofas et fauteuils attendaient dans les entrepôts de Grand Prix. En revanche, les peintures étaient sèches depuis longtemps, et la moquette posée.

– Nous ne manquerons pas de cendriers, observa Maylène, comme son regard tombait sur un assortiment de cendriers en marbre florentin empilés à terre. Tant mieux.

– Ah bon ? questionna Sam. Ne me dis pas que tu t’es mise à fumer.

– Non, mais...

Avant-hier, tu m’as proposé d’aller jouer avec toi. Nous boirions du champagne, disais-tu, tu m’apprendrais à fumer, et...

– Je pensais que toi tu en aurais envie.

– Je ne fume plus, Jade. J’ai arrêté l’été dernier, définitivement.

Dans le silence grave, son regard semblait lui dire : l’été dernier j’ai arrêté pour toi.

– Tu te rappelles ?

– Oui, souffla-t-elle.

Son cœur se souvenait de tout, sans avoir besoin d’aide. Le regard bleu glissa vers les lèvres de Maylène.

– Et je suis très content d’avoir arrêté, reprit Sam.

Il avait la voix tendre et caressante comme un baiser... un baiser qui avait le goût de Maylène, de leur amour. A cet instant, il aurait pu l’embrasser. Il en avait envie, et les lèvres de Maylène lui souriaient doucement, accueillantes – des lèvres encore bleuies, remarqua-t-il.

– Si tu te séchais et te changeais pendant que je pars chercher de quoi nous installer ?

Vingt minutes plus tard, Sam revenait, les bras chargés de literie trouvée dans les palettes qui encombraient le couloir souterrain devant la lingerie de l’hôtel.

Maylène était assise sur la moquette, enveloppée dans le moelleux peignoir vert jade. Elle avait disposé à même le sol ses vêtements et ses santiags, mais elle gardait une serviette dépliée sur les cuisses et sa chevelure soyeuse scintillait encore de gouttelettes d’eau.

Sam comprit qu’elle s’accordait une pause indispensable ; l’effort de se changer l’avait épuisée et elle n’avait plus la force de lever les bras pour se

sécher les cheveux.

– Laisse-moi faire, proposa-t-il en prenant la serviette. N'hésite pas à me dire si j'y vais trop fort.

Ses mains solides n'avaient rien de brutal, au contraire elles étaient d'une douceur incroyable. Sam devinait l'extrême faiblesse de Maylène, et il se rendait compte de ses efforts pour demeurer assise.

– Tu as des vertiges ?

La tête lui tournait et les étourdissements n'avaient cessé de croître ; depuis qu'elle s'était réveillée au Hilton elle avait obligé son corps épuisé à passer aux Alizés, où elle s'était douchée et changée, puis à gagner la jetée Blake où elle avait trouvé le dernier sampan avant la tempête, à tenir enfin durant la traversée du port au milieu des bourrasques qui semblaient vouloir la précipiter à la mer.

Oui, elle avait des vertiges qui, sous les mains de Sam, se muaient maintenant en une sorte d'ivresse merveilleuse. Elle brûlait de s'abandonner à lui, mais son corps surmené, harassé, menaçait tout bonnement de s'effondrer.

– Je suis un peu fatiguée, admit-elle. J'ai dormi des heures, et malgré cela...

– Tu as donné énormément de sang, lui rappela Sam en lui caressant légèrement la joue. Si tu te reposais ? Le vrai spectacle ne va pas débiter avant plusieurs heures.

– Tu as raison.

– Je te prépare un lit.

Ce que Sam arrangea pour Maylène ressemblait plus à un nid qu'à un lit : un cocon épais, douillet, de draps, couvertures et édredons. L'installation faite, il revint vers elle, prit dans les siennes les mains pâles. Elle tituba en se levant, mais retrouva aussitôt l'équilibre grâce à un bras solide et prévenant.

– Merci. Je suis encore un peu flageolante.

– Dormir te fera du bien.

Il tint à la border ; elle ne s'y opposa pas. Quand elle fut bien installée et qu'il lui demanda si elle voulait entendre une histoire, elle acquiesça d'un

sourire rêveur.

– Il était une fois une ravissante princesse aux yeux couleur de jade. Tout dans sa personne était adorable, charmant, absolument tout, et néanmoins...

Sa princesse épuisée avait déjà sombré dans le sommeil quand, déposant un baiser léger sur sa tempe, il continua à voix basse :

– Néanmoins, elle semblait ignorer combien elle était aimable... et combien elle était aimée.

Dans Peak Castle, la violence commença à l'heure où le rideau de ténèbres tombait sur Hong Kong. Elle ne dura pas une heure, mais fut autrement plus dévastatrice qu'auparavant. Pas de feinte passion cette fois, ce ne fut qu'un châtiment brutal.

Quand ce fut terminé, Ève lutta désespérément pour rester consciente, pour empêcher les ténèbres de l'envelopper elle aussi.

Geoffrey lui avait-il cogné la tête sur le marbre de l'escalier ? se demanda-t-elle alors que son esprit voguait dans un brouillard grisâtre. Peut-être avait-elle perdu trop de sang et n'en restait-il plus suffisamment pour irriguer son cerveau. Peut-être souffrait-elle d'une plaie plus profonde ou son cœur avait-il éclaté, lui qui savait depuis longtemps la vérité : Geoffrey allait la tuer.

Ce soir. Bientôt.

Elle se trouvait dans le grand salon, nue et meurtrie. Un moment plus tôt, Geoffrey l'avait quittée sans un mot. Mais il était quelque part dans le château, il allait revenir.

Le temps qu'il réapparaisse, je serai partie, se jura Eve. J'arriverai à remonter l'escalier en marbre, puis à descendre les deux volées de marches du dehors. Tant pis si je suis nue. Rien n'a d'importance... hormis joindre Tyler.

Son corps martyrisé se mit vaillamment en mouvement. Lorsqu'elle entendit l'affreux rire de Geoffrey derrière elle, elle parvint à mouvoir plus vite encore ses jambes tremblantes.

Mais le rire était de plus en plus proche, de plus en plus affreux ; au moment où elle atteignait le hall d'entrée, Geoffrey saisit son bras maigre et la tira à lui.

– Tu ne peux aller nulle part, Ève.

Sir Geoffrey Lloyd-Ashton souriait, et sa voix était atrocement calme.

– Nous attendons de la compagnie. Tiens, fit-il en lui tendant un négligé en soie. Je t’ai apporté de quoi te vêtir. Quoique ce ne soit pas vraiment nécessaire.

– Que veux-tu dire ?

Il savoura la terreur qui se lisait dans son regard.

– Si tu venais écouter le coup de téléphone que je viens de passer ? Il est enregistré, évidemment, ainsi que l’ont toujours été les conversations téléphoniques entre le château et l’extérieur.

Voyant que la peur de la jeune femme croissait à mesure qu’elle comprenait, il ajouta, nonchalant :

– Tu l’ignorais, n’est-ce pas, Ève... ou devrais-je dire Evangéline ?

Il lui emprisonnait le bras, lui broyait la chair, mais la terreur et l’amour donnèrent à Eve une vigueur nouvelle. Elle parvint à se dégager. Surpris et ravi de ce sursaut, il la laissa faire trois pas vers la liberté avant de la capturer à nouveau.

– Allons écouter ce coup de téléphone, princesse.

Dans la pièce dissimulée derrière les étagères de son bureau, Geoffrey passa d’abord cinq minutes à détailler pour sa femme les merveilles de son système de surveillance ; après quoi, poussant plus avant la torture, il lui fit écouter l’enregistrement :

– Bonjour, fit la voix adorée, vibrante d’espoir, car Ève seule utilisait le numéro – sur liste rouge – de l’appartement de Robinson Road.

– Salut, Tyler, rétorqua la voix haïe. Geoffrey à l’appareil. J’imagine que vous vous demandez comment j’ai eu ce numéro ? Ève me l’a donné. D’ailleurs, j’appelle de sa part. Elle m’a tout dit, Tyler. Dire que je suis contrarié serait une litote, mais Ève m’a fait clairement comprendre que je n’ai pas d’autre choix que d’accepter la situation le plus élégamment possible.

Si jusqu’ici le ton de Geoffrey avait été agréable, il se refroidissait considérablement par la suite :

– Franchement, mon vieux, je suis furieux. Assez furieux pour avoir envie qu'elle quitte le château ce soir même et non lundi. Elle est en train de préparer ses affaires et nous vous serions tous les deux reconnaissants de venir la chercher. C'est vrai, les bourrasques sont déjà très fortes, mais c'est votre métier de conduire plus vite que le vent. N'est-ce pas, Tyler ?

– Puis-je parler à...

La bande magnétique continua de se dérouler, mais il n'y avait plus de paroles, seulement un sifflement aigu. Au bout d'un moment, Geoffrey pressa le bouton qui commandait simultanément le retour en arrière et l'effacement.

Puis il haussa un sourcil interrogateur vers son épouse atterrée, ravagée, encore nue.

– Voilà un *fung sui* qui tombe à pic, non ? Le téléphone a été coupé au moment précis où Tyler demandait à te parler. A ton avis, Ève, est-ce qu'il m'a cru ? Oh... c'est sans grande importance. Je suis certain que notre héros va arriver d'un moment à l'autre ; pas toi ?

– Qu'as-tu l'intention de faire, Geoffrey ?

Il lui répondit avec un sourire, et dans ses yeux elle vit luire le sinistre éclat qu'elle connaissait bien.

– Tu verras bien. Ce sera merveilleux, Ève. Ton amant et toi allez avoir ce que vous méritez.

Son sourire disparut et il fixa le vêtement qu'elle tenait toujours à la main. Un déshabillé provocant, à porter tout particulièrement pour un amant. La soie diaphane révélait les moindres secrets du corps nu... Et ce soir l'amant d'Ève verrait aussi les contusions qui marquaient sa peau laiteuse.

– Habille-toi, maintenant.

– Bonjour, mon précieux amour.

– James, murmura Allison.

Depuis près de vingt-quatre heures, leur dialogue se limitait à cela. Allison entrouvrait les yeux, reconnaissait le sourire aimant de James,

murmurait son nom, puis, avec un doux sourire, glissait à nouveau dans le sommeil indispensable à sa guérison.

Deux heures auparavant, alors qu'elle se rendormait, elle avait articulé trois mots qui avaient fait bondir le cœur de James.

– Ceinture de sécurité...

Elle souriait en chuchotant ces mots, comme s'ils suscitaient en elle une réminiscence d'amour.

Pour James, en revanche, ceinture de sécurité signifiait mort. La présence d'une bombe à bord de la Jaguar ne faisait aucun doute. Mais la police avait découvert autre chose : le détonateur avait été connecté à l'attache de la ceinture, programmé pour commander l'explosion vingt secondes après l'enclenchement de la boucle. Le seul moyen, selon les experts, de tuer à coup sûr la victime visée et non le chasseur de l'hôtel.

Deux heures durant, James avait attendu impatiemment qu'Allison s'éveille à nouveau ; mais déjà ses paupières se refermaient...

– Allison ?

Avec effort, elle rouvrit les yeux.

– Oui, James ?

– As-tu la force de répondre à quelques questions ?

– Je vais essayer.

– Bien. Ces questions vont te paraître évidentes, trop faciles, mais les médecins m'ont demandé de te faire un peu travailler la mémoire. Alors, voyons. Te rappelles-tu pourquoi tu étais dans la Jaguar ?

– Bien sûr, souffla Allison. Tu voulais que je t'emmène à Aberdeen... pour dîner sur l'eau... comme tu me l'avais promis en juin.

A entendre cette réponse, James sentit son cœur palpiter de rage. Pour Allison, pourtant, il continua de sourire et ses doigts restèrent d'une douceur exquise pour caresser le visage aimé. Grâce à son amour, il parvint même à empêcher ses élans meurtriers de luire dans ses prunelles.

– T'ai-je téléphoné pour que nous convenions de cette promenade ?

– Non, fit Allison.

Le front légèrement plissé, elle fouilla sa mémoire un peu confuse. Puis le sourire lui revint.

– C’est Alex qui m’a appelée.

– Qui est Alex ?

James pensa qu’elle n’allait pas répondre. Malgré ses efforts, elle était près de céder à la somnolence.

– Le secrétaire de M^{me} Leong, murmura-t-elle malgré tout.

– Très bien, fit doucement James. Une dernière question. Alex t’a-t-il dit que tu devais attacher ta ceinture de sécurité ?

Comme elle acquiesçait d’un hochement de tête, ses paupières se fermèrent sur ses beaux yeux d’émeraude. Avant de la quitter, James l’embrassa sur les lèvres.

– Dors bien, mon amour, chuchota-t-il.

Et tandis que tu dors, mon amour, je vais trouver l’homme qui t’a fait cela... je vais m’occuper de lui.

Huit personnes étaient présentes quand James avait promis à Allison un dîner à Aberdeen en décembre. Avant même de quitter le chevet de la jeune femme, James avait réduit la liste des suspects à deux : Geoffrey et Tyler.

Tyler était le plus à même d’avoir trafiqué la voiture. L’ancien coureur automobile était un expert en mécanique

– et hier James avait soulevé l’hypothèse qu’il eût intentionnellement fourni du matériel défectueux pour le Palais de jade. Mais pas un instant James n’avait réellement tenu Tyler pour responsable du sabotage de l’hôtel ; le temps qu’il atteigne la sortie de l’hôpital, qu’il sorte dans la rue, Tyler ne figurait plus sur sa courte liste de suspects.

C’était Geoffrey le monstre. Le vent lui-même semblait hurler son nom. Et les rafales mauvaises criaient une autre vérité : Geoffrey était un ennemi d’aujourd’hui... et un ennemi d’hier.

D’ailleurs, lui sifflait le vent glacé, Gweneth le savait.

– Je ne l’aime pas, James, lui avait-elle avoué durant leur séjour à Hong Kong.

– Vraiment ? Pourquoi ? Ève t’a confié quelque chose ?

– Non, mais je ne la crois pas heureuse avec lui. J’espère me tromper. Geoffrey paraît charmant, et je suis peut-être injuste, pourtant...

Mais Gweneth Drake ne s’était pas trompée sur sir Geoffrey Lloyd-Ashton.

L'Œil du dragon

Samedi 11 décembre 1993

Le canon du pistolet était appuyé sur la tempe d'Eve, le doigt de Geoffrey sur la gâchette. Il tenait Eve du bras gauche, l'écrasait contre lui, tendant l'étoffe de son négligé sur sa peau meurtrie.

– Ces contusions vous plaisent, Tyler ? s'enquit Geoffrey, le regard brillant. D'après ce que je sais, vous ne vous êtes pas assez amusé avec Ève. Vous étiez tendre avec elle, je me trompe ? Dommage. Elle aime souffrir, elle supplie pour qu'on lui fasse mal. N'est-ce pas, ma princesse ?

– Lâchez-la, Geoffrey.

Malgré sa colère et sa peur pour Ève, Tyler adoptait un ton de conciliation. Il fallait calmer ce dément, lui parler... et à la seconde où il abaisserait sa garde, Tyler s'élancerait pour s'emparer de l'arme.

– C'est avec moi que vous avez un problème, pas avec Ève.

– Vous voulez dire Evangéline, susurra Geoffrey. A dire vrai, Tyler, poursuivit-il avec un sourire, j'ai un problème avec vous deux. Vous serez heureux de savoir que j'ai aussi la solution. Pas exactement celle que j'espérais, mais les choses se sont quelque peu précipitées quand elle a décidé de partir lundi malgré le fiasco du Palais de jade. Franchement, j'avais escompté que ce petit désastre me donnerait plus de temps au lieu de m'en prendre.

– Plus de temps pour quoi ? questionna Tyler.

Geoffrey feignit la surprise.

– Pour la punir, évidemment. C'eût été plus divertissant de la voir souffrir à mesure que les tragédies terrassaient ses précieuses amies. Bah... il faut être souple, et..

La sonnette de la porte d'entrée se fit entendre. Geoffrey parut intrigué, mais nullement alarmé par cette interruption.

– Tiens... Qui cela peut-il être ?

La réponse à la question apparut aussitôt sur l'écran de télésurveillance installé dans le grand salon.

– James ! s'exclama Geoffrey, ravi. Notre petite Allison a dû se rappeler une conversation téléphonique avec un mystérieux Alex peu de temps avant son accident. Évidemment, James est le bienvenu à notre petite réception, quoique sa présence pose un problème délicat...

Il n'expliqua pas le problème en question.

Il se contenta de le résoudre.

D'un geste lent, il déplaça le canon de son arme et fit feu.

La balle toucha Tyler à la poitrine. Mais Tyler ne tomba pas. Il ne tomberait pas.

Au contraire, sachant qu'il allait mourir et ne se souciant que de sauver Ève, il avança vers Geoffrey.

– Cours, Ève, murmura-t-il. Cours.

Mais Ève ne pouvait s'échapper. Le bras de Geoffrey continuait de l'emprisonner. Eût-elle été libre, elle aurait couru vers Tyler, et non vers son propre salut.

Geoffrey regarda venir son rival avec un sourire carnassier. La deuxième balle, tirée à bout portant, transpercerait le cœur de Tyler. A la dernière seconde, pourtant, Geoffrey se souvint de son projet : obliger Ève à presser la détente pour le coup de feu fatal... Quel plaisir d'assister à la scène !

Il visa la jambe gauche de l'ancien pilote et lui fracassa le fémur. Tyler essaya d'avancer, fit quelques pas titubants et s'écroula.

Ève se débattit ; sans hésiter, Geoffrey la lâcha. Quand elle s'agenouilla auprès de l'homme qu'elle aimait, celui-ci leva la main pour lui caresser le visage. Leurs regards communiquèrent et ils partirent loin, très loin... vers leur rêve.

Ce moment d'évasion cessa brusquement quand Ève sentit la chaleur du sang de son amant qui coulait sur le sol de marbre à côté d'elle. Mais avant même qu'elle commence à déchirer des bandes de son négligé en soie, Tyler

ôtait sa veste pour elle – pour l’en couvrir, voiler sa nudité, lui rendre sa dignité, même s’il était en train de mourir.

– Aussi pathétique que *Roméo et Juliette*, vraiment, railla Geoffrey. Vasy, Ève, oui, fais-lui un garrot. Mais vite. James attend.

– Laisse James s’en aller, Geoffrey !

– Tu n’y es pas, ma princesse. James a tout deviné, très certainement... Toi tu n’as toujours pas compris. Il ne risque pas de partir. Dépêche-toi, Ève. Notre invité attend.

Ève noua le garrot en soie autour de la jambe de Tyler, l’embrassa doucement sur les lèvres, puis se retourna vers Geoffrey. Elle n’avait pas le choix. La prochaine balle serait allée droit au cœur de Tyler.

Dès qu’elle fut à nouveau prisonnière, le canon de l’arme pressé sur la tempe, déjà marquée d’une empreinte rouge, Geoffrey lui ordonna de presser le bouton qui commandait l’ouverture de la porte d’entrée du château.

James n’avait pas entendu les coups de feu. La fureur des vents déchaînés, la tourmente de ses propres pensées avaient noyé tout le reste. Eût-il entendu, cela ne l’eût pas arrêté. Rien ne l’aurait fait reculer.

Lorsque la porte s’ouvrit, il entra sans une hésitation. Pourtant, il allait peut-être devoir affronter deux ennemis. La Lamborghini de Tyler Vaughn était garée dehors. Son instinct ne l’avait-il pas trompé ? N’avait-il pas eu tort de croire en l’intégrité de l’ancien coureur automobile ?

Peu lui importait que Tyler et Geoffrey fussent complices. Dans son cœur comme dans son corps, James Drake était prêt à les tuer tous les deux.

Dès les premières marches de l’escalier de marbre, il comprit. Un seul ennemi mortel l’attendait dans le grand salon en contrebas.

– James ! lança Geoffrey.

Le maître de Peak Castle avait une voix chaleureuse, amicale, et ne semblait nullement troublé par l’homme qui gisait à ses pieds et par le pistolet qu’il braquait sur son épouse.

– Quelle agréable surprise ! Une nuit infernale pour mettre le nez dehors, non ?

Pour toute réponse, James darda sur lui un regard d'une intensité mortelle et s'avança vers son ennemi pour ne s'arrêter qu'à la distance précise qui lui permettrait de livrer son attaque. Il pouvait y arriver, estimait-il sans quitter des yeux le taï-pan ; d'un seul mouvement et avec une rapidité telle que Geoffrey n'aurait pas le temps de réagir, il ferait sauter l'arme de la main du meurtrier et lui briserait le cou.

La panthère avait encore besoin de quelques instants pour se préparer à l'assaut mortel. La moindre cellule de son être devait concourir à le projeter dans l'espace. Des milliers de fois il avait répété cet envol.

Mais avait-il seulement le temps de se préparer correctement ? Oui, comprit-il. Sir Geoffrey Lloyd-Ashton n'était pas pressé de mettre un terme à sa sinistre comédie. Il y prenait bien trop de plaisir – et croyait dominer parfaitement la situation.

– Y a-t-il quelque chose que vous aimeriez me demander, James ? Reconnaissons-le, le moment est bien choisi. Vous n'avez pas envie de savoir pour Gweneth ?

– Oh non, souffla Ève. Oh, James...

– Tu commences quand même à comprendre, Ève ! railla Geoffrey. Il n'était pas question que je laisse Gweneth Drake s'installer à Hong Kong. Sais-tu pourquoi ? A cause de toi, mon amour. Tu étais bien trop heureuse quand Gweneth était là. Beaucoup trop heureuse.

– Oh, James, répéta Ève.

Elle tourna la tête, le canon du pistolet appuya plus encore sur sa tempe, et son mouvement, en surprenant Geoffrey, aurait pu faire partir la balle. Elle n'en avait cure, elle avait seulement besoin de regarder James.

– Pardon, murmura-t-elle. Pardon.

James hésita avant de parler. Il passerait la journée du lendemain, du surlendemain – autant de jours qu'il le faudrait

– à tenter de convaincre Ève qu'elle n'était pas coupable. Mais s'il n'y avait pas de lendemain ? Son regard fixé sur elle s'adoucit un instant.

– Ce n'est pas votre faute, Ève, fit-il d'une voix sourde. Vous ne pouviez savoir... ni même imaginer. Ce n'est pas votre faute.

Agacé par ce dialogue, Geoffrey poussa la provocation :

– Vous avez cru que c’était vous qui étiez visé, n’est-ce pas, James ? Quelle arrogance de votre part ! Quoique... je vais vous dire la vérité : vous aviez en partie raison. Gweneth et vous auriez dû mourir ensemble au pays de Galles. Le travail a été saboté et j’ai d’abord été furieux quand je l’ai appris. Mais au fond, le résultat était parfait... poursuivit-il avec suffisance. J’ai pris un immense plaisir à vous voir dans la peine. Très distrayant, vraiment...

Sa suffisance, sa cruauté prirent une nouvelle intensité.

– Quand même, au bout de quelque temps, vous avez fini par m’agacer. Dans la mesure où j’avais épargné votre vie, le moins que vous auriez pu faire eût été de bâtir le Palais de jade pour moi. Mais il vous en a fallu du temps pour en venir à bout !

Geoffrey eut un haussement d’épaules dédaigneux.

– Oh, je suis disposé à passer l’éponge. Surtout maintenant que l’hôtel va m’appartenir. Je me disais qu’il serait maladroit de ma part de l’acheter ; un peu trop flagrant. Mais maintenant... eh bien, il paraîtra parfaitement normal au Tout-Hong Kong que je désire consacrer ce haut lieu à la mémoire de ma princesse bien-aimée, ainsi qu’à celle de notre cher ami James.

Un instant, Geoffrey prit une expression solennelle, comme s’il composait déjà l’éloge funèbre qu’il prononcerait au soir de l’inauguration du Palais de jade. Puis il retrouva son sourire de dément.

– Je crains que nous n’ayons un bain de sang ici, sur cet éclatant marbre blanc... Ce n’est pas exactement ce que j’avais imaginé, mais tout devrait fonctionner à la perfection.

Sans plus tergiverser, sir Geoffrey Lloyd-Ashton se mit à distribuer les rôles, à la manière d’un metteur en scène, et se lança dans les séquences de son scénario morbide.

– James, vous êtes venu ici à la poursuite de Tyler, après avoir découvert qu’il vous avait escroqué. S’ensuit une algarade, la violence monte. Eve, notre courageuse petite héroïne, tente de s’interposer... Hélas, ses efforts restent vains, et elle tombe, prise entre vos tirs croisés, tandis que vous continuez à vous battre jusqu’à la mort. Splendide, vous ne trouvez pas ?

Le moment est venu, songea James. Le regard fou de Geoffrey brûlait d'assister réellement au carnage qu'il venait de décrire avec jubilation.

Et James était prêt à tuer.

Dans huit secondes, décida-t-il, sir Geoffrey Lloyd-Ashton serait mort. Huit – le chiffre chinois de la chance. Il commencerait le compte à rebours dès qu'il aurait posé une ultime question :

– Pourquoi avez-vous essayé de tuer Allison ?

Huit.

– Pourquoi pas ? fit Geoffrey avec nonchalance.

Sept.

– Elle devenait un vrai fléau, reprit-il. Elle aurait pu quitter Hong Kong sans une égratignure, mais non, notre intrépide petite pilote a voulu rester.

Six.

– C'est vous le responsable de la destruction de ses photos ?

Cinq.

– Évidemment, se rengorgea Geoffrey.

Quatre.

– En parlant d'éliminer les fléaux, je regrette que vous n'assistiez pas à ce que j'ai concocté pour Juliana Kwan.

Trois.

– J'aime tant laisser des êtres proches dans la souffrance, le deuil...

Deux.

– Peut-être les yeux verts de la fille de Juliana verseront-ils enfin quelques larmes.

Le corps de James Drake était prêt à se transformer en arme fatale ; mais au moment où il allait formuler mentalement l'ultime seconde, un bruit effroyable se fit entendre, parfaitement distinct de l'ouragan qui poussait au-dehors ses mugissements les plus sauvages. C'était autre chose, un fracas formidable qui semblait venir des entrailles mêmes du château.

Quand le grondement recommença, les murs de la maison frémirent, le sol se mit à trembler et, sous leurs yeux, le dallage s'ouvrit en une faille

béante, vertigineuse, comme une gueule monstrueuse. Le trou était si large que Geoffrey se retrouva soudain loin de James, momentanément à l'abri de son assaut.

Pourtant, un nouveau danger guettait le maître de Peak Castle ; le sol s'était ouvert à ses pieds, le laissant vacillant au bord du précipice. Il chercha à retrouver l'équilibre, dégagea sa prise sur Ève et reprit contenance – pour un bref instant.

Le rugissement qui semblait s'élever du gouffre reprit plus fort encore, et les mâchoires de marbre blanc se rapprochèrent, entraînant sir Geoffrey dans leur mouvement et le précipitant dans l'abîme.

Puis ce fut le silence.

Même les vents au-dehors se taisaient.

Durant un long moment, aucun des survivants ne parla. D'ailleurs, jamais ils ne s'exprimeraient sur ce qu'ils avaient vu. Le monde croirait que l'ouragan avait ébranlé le château dans ses fondations.

Les témoins seuls sauraient la vérité.

Le dragon aveuglé s'était vengé.

33

Palais de jade

Samedi 11 décembre 1993

Le vacarme était stupéfiant. Les murs du Palais de jade étaient épais, bien isolés, et le verre avait été spécialement conçu pour résister aux tempêtes les plus terribles ; pourtant on aurait dit qu'un train de marchandises traversait la pièce à pleine vitesse.

Le plus étonnant était que Maylène dormît si paisiblement. Sam l'avait installée dans une alcôve écartée, loin de l'immense baie vitrée. Dans la pire éventualité, le verre était censé se fêler et non se briser. Sans douter de l'excellente qualité du matériau, Sam se demandait néanmoins s'il avait été mis à l'épreuve d'une force aussi violente.

Lorsque Maylène remua, pour la première fois en près de cinq heures, il pensa qu'elle n'allait pas se réveiller, mais les longs cils noirs frémirent, se soulevèrent.

Les yeux vert jade semblaient plus brillants encore, et un sourire s'esquissa sur ses lèvres quand, scrutant la pénombre, elle découvrit son compagnon.

– Salut, dit-il.

– Salut. Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? Le typhon ?

– Le prélude au typhon. A moins qu'il ne prenne encore de la vitesse, il ne frappera pas Kowloon avant une heure.

– Il est si tard ? Presque minuit ?

– Presque. Tu as très bien dormi. Tu en avais besoin. Comment te sens-tu ?

– Reposée.

Plus forte aussi, et vaillante, ajouta-t-elle mentalement, quittant son nid douillet pour s'approcher du cow-boy.

Elle l'avait presque rejoint, quand les lumières s'éteignirent.

– Oh, Sam, regarde, murmura-t-elle. Regarde la fenêtre.

Oui, il savait. Voilà un moment qu'il voyait des rigoles strier horizontalement la vitre. Les vents semblaient ne pas obéir aux lois de la gravité, et l'effet stupéfiant de ces pluies torrentielles qui ne touchaient pas terre était encore rehaussé par le frémissement des lumières de la ville en contrebas.

Se retournant, Sam s'attendait à voir de nouveau l'étonnant ballet de vent, de pluie et de couleur. Ce qu'il découvrit surpassait tout : la vitre elle-même était incandescente ; comme ridé par le vent, le verre dégageait sa propre lumière, une lumineuse alliance d'émeraude et de jade.

Presque intimidée, Maylène s'avança vers la vitre. Elle était Dorothy, et la baie vitrée brillait comme la Cité d'émeraude au pays d'Oz.

– C'est le meilleur verre au monde, commenta Sam en venant auprès d'elle. Mais nous allons peut-être essayer les vents les plus violents que la terre ait connus.

– Je n'ai pas peur, fit Maylène, souriante, tendant une main gracieuse vers la fenêtre. C'est incroyable, non ? Tu vois comme moi les deux couleurs qui rivalisent d'éclat ?

– Je vois, acquiesça doucement Sam. Mais j'ai déjà assisté à ce phénomène... Je ne parle pas de ce soir pendant que tu dormais. Tu ne le sais peut-être pas, mais ce verre est précisément de la couleur jade de tes yeux. Et sans doute ne sais-tu pas non plus que, lorsque tu es heureuse, des éclats émeraude s'allument dans tes yeux de jade. Regarde-moi, Jade.

Elle obéit à l'ordre tendre. Et quand ses beaux yeux rencontrèrent ceux de Sam, il y vit chatoyer ensemble le jade et l'émeraude.

– Es-tu heureuse en ce moment, Jade ? Es-tu contente d'être là ?

– Oui.

C'est ici ma place, ici que je me sens chez moi... avec toi.

Les mains gracieuses, qui tout à l'heure s'étaient tendues vers la vitre pour toucher l'étrange illusion de couleurs, se tendaient à présent vers Sam.

Oh... elle savait que Sam Coulter, lui aussi, était une illusion. Mais pour l'heure, ses yeux bleu nuit lui promettaient la plus magnifique des illusions, toute une nuit d'amour, avec lui.

Avec douceur, Sam prit dans les siennes les mains qui se posaient sur son torse, les noua autour de son cou, puis il encercla tendrement la taille de la jeune femme.

– Danse avec moi, Jade.

Leurs corps tout proches se mirent à osciller. Dehors, le typhon grondait avec une force croissante, dans des rafales de plus en plus féroces. Mais Sam et Maylène entendaient un son tout différent et ils évoluaient sur la musique joyeuse de leurs cœurs, unis dans la splendeur de leur amour.

– Fais-moi l'amour, Sam, murmura Maylène.

L'impression l'avait saisie soudain que Sam projetait simplement de la border à nouveau dans son nid douillet.

– Tu crois ? s'enquit-il doucement. Je ne veux pas te faire mal.

– Tu ne me feras pas mal.

Elle avait raison. Il fut attentionné, d'une tendresse exquise avec la femme fragile qui avait récemment donné tant d'elle-même pour sa sœur. Mais la passion de Maylène, l'amour de Maylène étaient plus forts que son corps ; la douceur merveilleuse de Sam l'épuisa. Elle s'endormit dans ses bras sans entendre les mots d'amour qu'il lui murmurait.

Sam écouta dehors la tempête qui hurlait, déchaînée, pour avertir que là où elle passait, bientôt, très bientôt, ce serait peut-être la fin du monde. Non, songea-t-il, pour nous le monde commence à peine. Il décida de rester éveillé toute la nuit, afin de veiller sur Maylène tandis qu'elle dormait. A plusieurs reprises cependant, la jeune femme sortit du sommeil, remplie de désir, et elle l'accueillit avec des soupirs de joie absolue.

L'électricité revint à l'instant même où une pâleur rosée dans le ciel annonçait l'aube. Avec le retour du courant, une étonnante foule de bruits courut dans la ville : éclairages, ascenseurs, chaudières reprenaient vie. Maylène était lovée contre Sam. Quand il sentit que les bruits l'avaient réveillée, il attendit qu'elle se tourne vers lui, le réclame à nouveau.

Durant la nuit, ils s'étaient aimés dans les ténèbres, car l'éclat luminescent de la baie vitrée n'atteignait pas l'alcôve. Maintenant, enfin, ils pourraient se voir pendant l'amour. Il plongerait dans les beaux yeux de jade et d'émeraude, et dans les siens Maylène lirait son amour.

Maylène ne se retourna pas. Tout au contraire, avec des mouvements prudents, silencieux, destinés à l'évidence à ne pas le réveiller, elle quittait leur nid d'amour et commençait à se vêtir. En quelques secondes, elle redevint la cow-girl – bien qu'elle n'eût pas enfilé ses bottes, et que ses cheveux emmêlés se répandissent librement en boucles soyeuses. Elle n'allait pas prendre le temps de les natter, comprit subitement Sam. D'ailleurs, elle prenait ses santiags à la main afin de s'éclipser sans bruit.

La colère s'empara de Sam.

– Où vas-tu ?

Le corps svelte, qui, toute la nuit, avait dansé avec lui, se donnant au sien avec tant de grâce et tant d'amour, se raidit soudain. Au lieu de faire volte-face, Maylène resta immobile devant la fenêtre. Quelques heures plus tôt, le verre s'était embrasé pareillement à ses yeux et, à présent, il était redevenu transparent, semblable à n'importe quel panneau vitré.

– Je ne vois pas de Star ferries, mais les sampans sont déjà nombreux dans le port. Je veux trouver James, lui dire que le Palais de jade a survécu au typhon.

La voix de Maylène mourut en proférant ce mensonge manifeste. Personne n'avait besoin d'aller prévenir James Drake que son hôtel avait tenu, qu'il n'était donc pas bâti sur des sables mouvants. Dès l'instant où il regarderait de l'autre côté du port, James saurait. Et il allait regarder. Tout Hong Kong allait regarder.

Mais de quelle vérité arguer pour répondre à Sam ? Maylène n'avait qu'une vérité au cœur – *je t'aime* – mais quelques instants seulement avant l'accident d'Allison, Sam lui avait clairement signifié ce qu'il désirait d'elle : une ultime nuit de passion, rien de plus, après laquelle ils ne se reverraient jamais.

– Tu n'auras probablement aucun mal à récupérer tes deux prochains chantiers.

– Probablement, répondit Sam avec flegme, alors qu’il avait le cœur en lambeaux.

Pourquoi Maylène avait-elle décidé de passer la nuit au Palais de jade ? S’il s’était convaincu que c’était parce qu’elle lui faisait confiance, parce qu’elle l’aimait, il en doutait à présent. N’avait-elle pas plutôt eu envie d’épicer ses plaisirs, de savourer une étreinte dans la violence des éléments déchaînés ?

– Je suppose que l’aéroport ne va pas tarder à rouvrir, reprit-elle en s’adressant à la baie vitrée transparente comme le cristal. Tu pourras quitter Hong Kong aujourd’hui.

– Sans doute.

Il fallait qu’elle s’en aille avant qu’il ne l’entende pleurer.

– Bon, alors adieu, Cow-boy.

– A un de ces jours, Jade.

Par la fenêtre, il la regarda gagner l’esplanade et grimper à bord d’un canot à coque vernie qui se balançait le long de la digue. Un calme plat régnait sur Victoria Harbour en ce matin d’hiver. Lisses comme un miroir, les flots avaient oublié leur colère.

Maylène ne jeta pas un regard en arrière. Quand elle fut à mi-chemin de l’île, le poing de Sam se desserra, juste le temps de se refermer sur l’un des cendriers en marbre de Florence.

Eût-il réfléchi, il aurait reconnu la folie de son geste, et sa futilité. Mais Sam n’avait plus sa raison, seulement la rage au cœur. Pour une fois, il allait permettre à la violence qu’il tenait prisonnière en lui depuis tant d’années de s’échapper.

Il aurait toute sa vie désormais pour se punir d’être tombé amoureux de Maylène Kwan – et il n’y manquerait pas. Il resterait toujours en lui assez de violence.

Pour la première fois pourtant, Sam Coulter choisit une cible extérieure à lui-même : la vitre à la transparence de cristal qui, cette nuit, avait été leur clair de lune.

Au moment où il lançait le marbre contre la fenêtre, il se moqua de lui-même. Le verre n'aurait pas une rayure, et le cendrier retomberait sur l'épaisse moquette.

Effectivement, le cendrier en marbre retomba, et les qualités tant vantées du matériau se révélèrent exactes : même face à la pire violence des éléments, le verre pouvait se fêler, mais non se briser.

Toute la nuit, la nature s'était acharnée pour marquer même d'une griffure le verre teinté couleur de jade... et elle avait échoué. La colère de Sam surpassait le terrible typhon.

Sous ses yeux apparurent non pas une mais des milliers de minuscules fêlures, comme une gigantesque toile d'araignée vert émeraude et vert jade qui se détachait sur le rose du ciel.

Sam attendit une heure avant d'effectuer à son tour la traversée du port ; il ne désirait pas rencontrer Maylène. En revanche, il tomba nez à nez avec James.

Les deux hommes retournaient aux Alizés pour la première fois depuis le typhon. Aucun n'était rasé, aucun n'avait dormi, mais si Sam souffrait intérieurement du pire déchirement, James était couvert de sang.

– Que s'est-il passé ? interrogea Sam tout de suite inquiet pour les deux sœurs. Allison ?

– Allison va bien, le rassura James. C'est le sang de Tyler.

Tandis qu'ils traversaient le hall de l'hôtel en direction de l'ascenseur, James fit à son compagnon un bref résumé de ce qui s'était passé à Peak Castle.

– Nous avons dû attendre quatre heures du matin avant que les vents se soient suffisamment calmés pour nous permettre de descendre la montagne. Tyler avait déjà perdu énormément de sang – beaucoup trop – mais il est maintenant à l'hôpital et, d'après les médecins, il devrait s'en sortir. Cela dit, il ne remarchera pas avant un moment. Il va falloir débarrasser sa jambe de tous les débris d'os et y placer une tige d'acier.

– Quand ont-ils prévu l'opération ?

– Ce soir, à condition que sa numération sanguine se soit stabilisée.

– Il est conscient ?

– Pas un instant il n’a perdu conscience, fit gravement James.

Par amour, songeait-il. Tyler n’avait pas cru qu’il survivrait, et il avait tenu à rester avec Eve, pour lui dire son amour aussi longtemps qu’il en serait capable.

– Je vais le voir avant mon départ.

– Tu t’en vas aujourd’hui, Sam ?

– Si je peux trouver une place dans un avion. James, il faut que tu saches... ce qui est arrivé à la fenêtre de la suite impériale n’a rien à voir avec le typhon. Je paierai le remplacement de la vitre.

D’un geste, James écarta plus ample explication.

– Tu es déjà allé à l’hôtel ?

– J’y ai passé la nuit. Ainsi que Maylène.

– Tu l’as donc vue ce matin. Elle va bien ?

– Maylène ? rétorqua Sam avec amertume. Oh, oui, elle se porte comme un charme.

Peu avant que la vedette n’atteigne la jetée Blake sur l’île de Hong Kong, Maylène glissa la main dans la poche de son jean pour voir combien il lui restait d’argent. La veille, prévoyant qu’il lui serait difficile de convaincre un marin de l’emmener à Kowloon sur les flots déchaînés, elle avait pris tout l’argent liquide qu’elle possédait dans son appartement. Malgré ce que lui avait coûté la traversée jusqu’à la péninsule, elle avait encore quelques billets de cent dollars. Elle en sortit deux.

– Vous pouvez m’emmener au port d’Aberdeen ? demanda-t-elle en cantonais. Je vous paie deux cents dollars.

C’était un prix honnête, mais on était à Hong Kong, et même après un typhon, le marchandage était de rigueur.

– Quatre cents, jeta le patron du bateau.

– Trois cents, offrit Maylène.

L’homme sourit, satisfait du marché.

– Va pour trois cents.

Dès que Maylène lui eut donné l'argent, il mit le cap sur Aberdeen.

OceanofPDF.com

Port d'Aberdeen

Dimanche 12 décembre 1993

Le typhon de la nuit passée avait été beaucoup plus terrible que celui qui avait détruit l'univers de Mer paisible plus de trente ans auparavant, mais, cette fois, la déesse Tin Hau avait choisi de protéger le peuple de la cité flottante. Au dernier moment, les rafales féroces s'étaient élancées à l'assaut du pic Victoria avant de retomber sur le Palais de jade ; hormis une tempête de feuilles de palmiers et d'eucalyptus, Aberdeen avait été épargné.

Maylène ignorait ce qui l'avait poussée à venir ici, en ce lieu où Juliana avait vécu autrefois, mais tandis qu'elle se promenait le long du rivage, une pensée surprenante commença de poindre dans son esprit : sa mère et elle se ressemblaient beaucoup.

Un moment, elle se cabra devant cette idée. Pourtant, l'une comme l'autre, elles s'étaient trouvées déchirées entre deux mondes. Enfant de la mer, Juliana rêvait de vivre sur la terre, et sa fille, fruit de deux origines, rêvait d'être acceptée un jour dans sa complexité. Toutes deux, aussi, avaient vu leur existence basculer à l'âge de treize ans.

Mais... mais Juliana était si courageuse, si aimante, si forte. L'adolescente qui avait survécu au typhon était devenue une femme capable du plus grand amour. Elle était tombée amoureuse de Garrett Whitaker, profondément, pour toujours, et bien que cet amour n'eût pas été réciproque, ce que Juliana avait éprouvé était merveilleux – et bien réel. Elle avait bercé sa fille des heureux souvenirs de cet amour imaginaire et, treize ans durant, ses paroles magiques avaient tissé le bouclier invisible qui avait protégé le jeune cœur de Maylène des railleries les plus cruelles.

Les mensonges de Juliana avaient été mensonges d'amour. Elle avait seulement – et toujours – voulu protéger sa fille bien-aimée de toute tristesse, de toute douleur.

Exactement comme je protégerais mon bébé, songea Maylène. Exactement comme je le protégerai.

A cet instant, le regard fixé sur les jonques qui se balançaient doucement dans le port, Maylène prit conscience qu'elle avait joint les mains sur son ventre, comme pour déjà caresser – et protéger – une vie nouvelle qui s'y abritait.

Je t'ai aimée dès l'instant où j'ai su que tu vivais en moi. Sais-tu à quel moment, ma chérie ? Quelques heures seulement après ta conception, avant même que ton père ne quitte Hong Kong. Maylène avait méchamment rejeté les paroles de sa mère ; preuve supplémentaire, s'était-elle moquée, de ses illusions romantiques.

Et à présent... à présent, Maylène sentait poindre une petite vie en elle. Qui n'avait que quelques heures. Qui déjà avait besoin de toute sa protection et de tout son amour. Simple fruit du plaisir ? Pour Sam, oui, pas pour elle. Pour Maylène, ce bébé était l'enfant du plus grand amour.

Et que dirait-elle à ce petit à propos de son père ? La vérité : qu'il était tendre, aimant. Le mensonge aussi : qu'il aurait vécu avec eux, qu'il les aurait chéris si seulement il avait pu... mais qu'il était mort.

– Oh, maman, murmura Maylène. Nous nous ressemblons tellement.

– May-May, s'exclama joyeusement Juliana quand elle ouvrit la porte de sa maison de la Vallée heureuse.

C'était presque le crépuscule. Le ciel hivernal se colorait de lavande et d'or ; l'air embaumé devenait piquant. Juliana ouvrit en grand la porte pour accueillir sa fille.

– May-May, répéta-t-elle.

– Maman... Je suis venue demander ton pardon.

– Mon pardon ? répéta Juliana.

Un instant, la joie de Juliana vacilla. Elle avait cru que

Maylène avait entendu toutes ses paroles, s'était souvenue de toutes.

– C'est moi qui ai besoin d'être pardonnée. C'est moi qui ai menti. Tu as oublié ? La dernière chose que je t'ai dite avant que tu ne quittes Hong

Kong, c'était que... j'espérais qu'un jour tu pourrais comprendre... et pardonner.

– Je me rappelle mais... tu n'as jamais eu l'intention de me faire du mal... et j'ai été tellement cruelle avec toi.

– Oh, ma chérie.

Dans un geste maternel aussi ancien que le monde, Juliana tendit la main vers sa fille pour écarter tendrement une mèche de cheveux qui masquait le précieux regard qu'elle avait besoin de voir.

– Tu avais passé ta vie à souffrir, à le cacher pour me protéger, et quand tu as su ce que j'avais fait, tu t'es sentie trahie. Je voulais que tu comprennes. Mais comment aurais-tu pu ? Tu étais si jeune, ma May-May, une enfant encore, une fillette aimante qui avait toujours été si courageuse. Jamais tu n'as été cruelle, mon amour, tu étais seulement blessée.

Elle ouvrit les bras. Reconnaissante, Maylène s'abandonna à la douce étreinte maternelle.

– Je t'aime, ma May-May, comme je t'aime.

– Oh, maman, je t'aime moi aussi.

Longtemps après, la jeune femme s'écarta légèrement, pour voir le visage aimé de sa mère.

– Maintenant, je comprends vraiment, dit-elle doucement. Je comprends tout.

Juliana perçut la douceur des mots de Maylène, lut l'espoir et la tristesse dans les yeux vert jade, mais avant qu'elle puisse s'enquérir de l'homme dont sa fille était tombée amoureuse, une autre voix intervint :

– Tu ne comprends pas tout, non.

Toute sa vie, Maylène Kwan s'était demandé à quoi ressemblait la voix d'un père qui aime sa fille... à présent elle savait. La voix aimante était là, derrière elle, et elle parlait à nouveau, cette fois dans un cantonais parfait, résultat de vingt-huit ans d'entraînement, elle murmurait son nom – Fille du Plus Grand Amour.

Maylène brûlait de se retourner, mais son corps était paralysé. Cet ultime mouvement d'amour, semblait-il, lui était impossible.

La Fille du Plus Grand Amour n'eut pas à l'effectuer seule. Juliana était là, qui lui tenait la main, comme autrefois quand mère et fille marchaient dans Hong Kong, partageant les souvenirs enchantés de Juliana.

Tendrement encouragée par sa mère, Maylène se tourna vers son père et découvrit un regard vert sombre attendri – tout comme son propre regard s'attendrait un jour pour son enfant.

– Tout ce que ta mère t'a dit sur nous était vrai, dit Garrett d'une voix tremblante d'émotion. Nous nous aimions profondément, et nous aurions vécu ensemble... à t'aimer... si nous avions pensé que c'était possible, que nous avions le droit.

Il s'avança vers la jeune femme. Déjà, Maylène tendait les mains vers lui.

Il y a des années, lorsque sa mère et elle arpentaient Hong Kong main dans la main, Maylène avait senti son autre menotte lovée dans celle de son père, qui la chérissait, qui la protégeait. Et voilà que la main aimante était là, mêlée aux siennes ; et quand Garrett enlaça mère et fille dans une même étreinte, ils devinrent un cercle d'amour... une famille.

Le ciel scintillait d'étoiles quand ils quittèrent la maison qui dominait la Vallée heureuse pour se rendre à l'hôpital tout proche.

– Allison n'a pas besoin de savoir, avait dit Maylène à ses parents. Vous prétendrez que vous venez de vous rencontrer, que vous êtes tombés amoureux et...

– Allison sait déjà, l'avait tendrement interrompue Garrett. Je lui ai tout raconté ce matin... Elle a hâte de voir sa sœur.

Les paroles de Garrett résonnaient dans l'esprit de Maylène, lui donnaient du courage, cependant, lorsqu'elle approcha de la chambre d'Allison, son cœur s'affola et elle fut saisie d'appréhension. Garrett, Juliana et James s'étaient discrètement retirés dans la salle d'attente voisine. Les sœurs seraient seules, face à face... face à la vérité.

Sur le seuil de la chambre, Maylène marqua un arrêt, mais avant même qu'elle ne se manifeste, les boucles de feu et de clair de lune de la crinière d'Allison se tournèrent vers elle, les deux regards verts se rencontrèrent

dans la même expression d'incertitude et d'espoir mêlés. Puis elles se sourirent.

– Maylène, murmura joyeusement Allison en tendant ses bras pâles vers celle qui approchait.

– Je crois que tu devrais m'appeler Dorothy.

– Tu as trouvé ta maison, n'est-ce pas ?

– Presque.

Elle prit Allison dans ses bras et ajouta doucement :

– Maintenant, j'y suis.

Après leur affectueuse étreinte, elles gardèrent les mains unies, achevant enfin le voyage qu'elles avaient entrepris des semaines plus tôt sur une robe de soie brodée d'étoiles argentées.

– Tu es si pâle, constata Allison.

– Je vais très bien. J'étais un peu faible au début, mais maintenant je me sens bien... toi aussi, tu es en forme... et si jamais un jour tu as besoin de sang, tu sais où le trouver.

– Merci, souffla Allison, inclinant la tête. Tu m'as sauvé la vie, Maylène.

– Et moi, rétorqua Maylène, je crois que tu as sauvé la mienne. Et pour tes enfants, Allison... Je peux être leur mère porteuse. Je le souhaite.

Us seront en sécurité en moi, songea-t-elle. Durant ces deux jours, mes fantômes m'ont quittée pour toujours.

– Oh, Maylène !

– Je suis sérieuse, Allison. Si jamais il t'arrivait quelque chose...

– Rien, c'est promis. James et moi consulterons les plus grands spécialistes. Les techniques de suivi des grossesses à risques sont très performantes aujourd'hui. Je suis certaine que tout ira bien.

– Sinon, Allison, si la chose paraît trop risquée, tu voudras bien me prendre pour mère porteuse ? Je t'en prie...

– Oui, fit doucement Allison, reconnaissante. Oui.

– Bien, conclut Maylène avec un sourire. Quoique... avoua-t-elle, ça ne pourra pas se faire tout de suite.

– Tu es enceinte ? comprit aussitôt sa sœur.

– Je crois, même si cela peut paraître insensé de le savoir si vite.

– Mais tu le sais.

– Je le sais.

– Et Sam ? Il est au courant ?

– Sam ?

– Je connais tes sentiments pour lui, affirma Allison.

D'un ton légèrement moqueur et affectueux, mais qui tremblait d'émotion, elle ajouta :

– C'est normal que je sache ce genre de chose. Je suis ta sœur, quand même !

Ta sœur, ta sœur !

Durant un moment, elles ne laissèrent s'exprimer que leurs regards brillants et leurs sourires bouleversés. Puis Maylène ressentit le besoin de parler à sa sœur du secret que celle-ci avait deviné :

– A l'heure qu'il est, Sam Coulter doit être en route pour le Texas.

– En effet, lui confirma gentiment Allison. Il est passé me dire au revoir ce matin. Je lui ai trouvé l'air très triste.

– J'en doute.

– Il était triste, persista Allison. Si tu portes son enfant, poursuivit-elle avec une expression songeuse, il faut qu'il le sache. Tout comme il a besoin de savoir ce que tu éprouves pour lui. Tu n'as pas encore trouvé ta maison, Dorothy. Tu ne seras pas au bout de ton voyage tant que tu n'auras pas tout dit à Sam.

Au soir de Noël, au moment où le luxueux paquebot de ligne qui transportait les Whitaker et les Parish accostait à l'Ocean Terminal de Kowloon, Lily Kai stupéfiait ses parents par son énergie toute neuve. Elle avait parfaitement supporté l'opération, soutenue par Eve qui avait été auprès d'elle avant qu'on ne l'endorme et à son réveil.

Ce même jour, Tyler Vaughn surprenait ses médecins – ainsi que sa future épouse – par son étonnante guérison. Hong Kong, enfin, était stupéfait de la vitesse avec laquelle on démolissait Peak Castle. Pour la

première fois depuis des années, le dragon du pic Victoria pourrait assister aux spectaculaires feux d'artifice qui illuminaient le ciel dans la nuit du Nouvel An.

Garrett ne se rendit pas à l'Ocean Terminal pour accueillir ses parents. La tradition voulait que les voyageurs fussent accueillis par des Rolls Royce et conduits en grande pompe dans leurs luxueux hôtels.

Ce ne fut qu'une fois ses parents et ses beaux-parents confortablement installés dans leurs suites voisines au Régent que Garrett se montra.

– Où est Allison ? questionna Pauline Whitaker avant même d'embrasser son fils.

– A côté, au Palais de jade ; elle supervise l'accrochage de ses photos. Elle viendra tout à l'heure. D'abord, il faut que je vous parle.

– Allison va bien, Garrett ? Tu as l'air tellement grave.

– Elle va très bien, papa. A dire vrai, elle n'a jamais été aussi heureuse. Mais nous devons discuter sérieusement, d'un sujet qui vous concerne tous.

Que, peut-être, vous jugerez trop difficile à accepter.

– Commençons pas nous asseoir, d'accord ?

Parce qu'il était clair que Garrett ne dirait rien avant que tous quatre n'aient obtempéré, ils s'assirent... Lui demeura debout... puis il commença.

– Je dois vous parler de la semaine où Blake a trouvé la mort et durant laquelle je me trouvais à Hong Kong.

– Oh, Garrett, non ! Nous sommes là, cela ne suffit pas ? Pourquoi faut-il réveiller les malheurs du passé ?

– Parce qu'ils ont une incidence sur le présent... et sur le futur. Je suis désolé, mais vous devez entendre ce que j'ai à vous dire... J'étais ici, à Hong Kong, mais je n'y étais pas seul. J'étais avec une Chinoise appelée Juliana...

Il leur raconta cette semaine, son amour pour Juliana, la certitude de la jeune femme que leur amour n'avait pas le droit d'exister, son insistance pour qu'il ne l'attende pas, pour qu'il trouve une autre femme à aimer, à épouser.

– Beth n’a jamais su pour Juliana, assura-t-il doucement à Robert et Iris Parish. Et elle ne l’aurait jamais su. J’aimais Beth. Vous le savez.

Us semblèrent vouloir garder le silence. Toute cette histoire, qui les obligeait à évoquer la mort d’un fils, puis d’une fille aimée, était trop choquante, trop douloureuse.

– Oui, Garrett, nous le savons, murmura enfin Iris Parish.

– Maintenant, Garrett, restons-en là. Je t’en prie !

A la prière de sa mère, Garrett répondit par un regard affectueux, mais résolu. Non, il n’allait pas en rester là. Pauline Whitaker baissa les yeux ; son regard tomba alors sur les mains de son fils... et lorsqu’elle vit l’anneau d’or, ce fut elle qui relança la pénible conversation.

– Tu portes une alliance !

– Juliana et moi sommes mariés depuis six jours.

– Mais pourquoi, Garrett ? Pourquoi, après tout ce temps ?

– Parce que, après tout ce temps, nous nous aimons toujours. En vérité, nous nous aimons davantage encore.

– Mais pourquoi vous marier ? Et pourquoi si vite ?

– Parce que ceux qui s’aiment comme Juliana et moi désirent être mariés. Et parce que nous avons voulu, pour notre fille, que tout le monde connaisse notre amour.

– Tu veux dire que ce mariage précipité était l’idée d’Allison ?

C’était effectivement le cas. Alors qu’ils se trouvaient tous réunis dans la maison qui dominait la Vallée heureuse et que Juliana cousait la robe de mariée d’Allison, parsemant la soie ivoire de petites perles iridescentes qui devaient dessiner un jardin de roses et de papillons, la jeune fille, en posant sa main sur celle de Juliana, avait ordonné : Arrête, je t’en prie, fais d’abord ta robe de mariée.

– Le fait est, reconnut Garrett, qu’Allison a insisté pour que nous nous mariions aussi vite. Mais, en disant « notre fille », je parlais de Maylène...

Son regard grave soutint ceux, stupéfaits, de ses parents.

– Votre autre petite-fille, reprit-il, l’enfant que Juliana et moi avons conçue il y a vingt-huit ans.

– Toi et Juliana...

Comme il eût aimé ne pas pouvoir lire les pensées non formulées de ses parents. Comme il eût aimé ne pas sentir leurs préjugés envers l'Eurasienne que leur fils avait engendrée. Comme il eût aimé rester aveugle à la réalité : ils ne voulaient pas d'elle.

Son cœur gronda de rage, mais il lutta contre sa colère, se contint. Il ne partirait pas avant de leur avoir dit tout ce qu'il était venu leur dire – parce que les paroles qu'il lui restait à prononcer, les plus importantes, concernaient Maylène.

Il continua, expliqua à ses parents combien la vie de Maylène avait été difficile, et combien il l'aimait. Il se garda de faire allusion à sa grande beauté et leur cacha qu'elle était la brillante architecte qui avait dessiné l'un des plus extraordinaires édifices de Hong Kong, un symbole qui ferait date. Il leur tut même la joie d'Allison et celle de Maylène d'être sœurs.

Garrett voulait que ses parents acceptent Maylène spontanément, parce qu'elle était leur petite-fille, non parce qu'elle possédait des références susceptibles de les convaincre de passer outre leurs préjugés.

C'était trop leur demander, comprit-il face à leur expression incrédule, hostile même. Il plaida néanmoins jusqu'au bout :

– Maylène est votre petite-fille au même titre qu'Allison, conclut-il. Allison et Maylène sont sœurs. Juliana et moi sommes mari et femme, et nous désirons que vous fassiez partie de notre famille... si vous le souhaitez.

Ils ne le souhaitaient nullement. Garrett ne le voyait que trop. La haine de ses parents pour tout ce qui était asiatique était aussi profonde et forte que l'amour qu'il portait à Juliana et à Maylène. Ses parents et ses beaux-parents ne pouvaient accepter ce qu'ils venaient d'entendre – ce qui signifiait qu'ils allaient s'éloigner, peut-être pour toujours.

Il apparut cependant que son père allait le précéder dans les adieux. Douglas Whitaker se leva ; à voir le vieil homme chercher les mots par lesquels il allait congédier son seul fils vivant, Garrett eut le cœur déchiré. Il avait beau être un homme mûr, avoir une épouse, deux filles, sa propre famille, il ressentit toute la souffrance de l'enfant abandonné par son père.

Une douleur inattendue, presque insupportable... mais dérisoire comparée à celle d'une enfant de treize ans qui vient de découvrir que le père qu'elle avait tant aimé avait trahi son amour.

Garrett tourna les talons. Il avait besoin d'aller retrouver cette enfant, cette fille bien-aimée, besoin de lui répéter combien il l'aimait, et de l'aider à supporter ce nouveau rejet. Il gagna la porte à grandes enjambées. Sa main qui portait l'alliance brillante allait se poser sur la poignée, quand la voix de son père l'arrêta :

– Garrett.

Il fit volte-face, découvrit le visage de son père congestionné par l'émotion. Il attendit, s'arma de courage en prévision des adieux.

Ce fut d'une voix douce que Douglas Whitaker, le père qu'il avait toujours aimé, admiré, auquel il avait toujours fait confiance, dit à son fils unique :

– J'aimerais faire la connaissance de ma petite-fille.

Pauline Whitaker se leva à son tour, et bien qu'il eût d'elle une image troublée par les larmes, Garrett l'entendit clairement affirmer :

– Moi aussi.

– Et nous, Garrett ? intervint alors Iris Parish. Est-ce que tu souhaiterais... Est-ce qu'il serait possible... que Maylène soit aussi notre petite-fille ?

*Palais de jade**Vendredi 31 décembre 1993*

Elle se tenait sur l'esplanade, près du port, à l'endroit précis où, un jour de juin, Sam et elle avaient su voir ce que nul n'aurait pu voir : leur hôtel, déjà bâti, magnifique et grandiose.

Ce soir, le Palais de jade étincelait. Dans le hall vitré, ils étaient incroyablement nombreux à être venus fêter l'inauguration ; peut-être même quelque dragon de Kowloon s'était-il glissé dans la foule. Seule sur l'esplanade, elle s'émerveillait du clignotement des lumières de Hong Kong qui se reflétaient sur le miroir lisse et noir du port Victoria.

Il était près de minuit. La lune hivernale avait la couleur du champagne, l'air était tiède et parfumé. Elle portait un *chong-sam* en brocart doré, une création Perle de lune ; ses cheveux noirs, qu'elle avait si longtemps tenus en un chignon serré, s'épanouissaient maintenant en boucles soyeuses. Immobile à contempler les lumières de la ville, elle avait posé les mains sur son ventre,

– Bonne année, Jade.

Maylène crut à une hallucination, un murmure d'espoir venu de son propre cœur. Elle était en train de penser à lui, bien sûr, se demandant quand et comment elle lui parlerait de leur bébé. Mais même dans sa rêverie, elle n'avait pas imaginé un souhait énoncé si tendrement. D'ailleurs, elle n'avait encore osé rêver d'une quelconque parole tendre de sa part.

Les mots qu'elle venait d'entendre étaient doux, caressants comme la brise nocturne, et elle ressentit plus de chaleur encore lorsque le corps solide du cow-boy vint auprès d'elle.

– Sam, murmura-t-elle. Tu as décidé de venir.

– Je ne pouvais pas rester au loin.

Un instant, les yeux de Maylène se firent plus brillants que toutes les lumières de Hong Kong. Mais, trop vite, Sam les vit s'obscurcir.

– Tu n'as pas l'air contente de me voir.

– Quelqu'un de ma famille t'a-t-il demandé de venir ?

– Non.

C'était la vérité, et Sam sourit de constater qu'elle paraissait soulagée.

– Tu as donc une famille à présent, reprit-il.

– Oui, une famille merveilleuse.

– Et protectrice, ajouta-t-il. Tous ses membres, sauf un, ont paru bien embarrassés de me voir, et hésitants à me dire où je pouvais te trouver.

– Sauf Allison.

– Sauf Allison. Ta sœur m'a même pris par la main, m'a amené jusqu'à la fenêtre et ne m'a lâché qu'après s'être assurée que tu étais encore là.

Parce qu'Allison croit aux contes de fées, songea Maylène. A l'heureux dénouement des contes de fées.

Allison Parish Whitaker avait aussi une confiance inébranlable en sa sœur. Sam t'aime, avait-elle répété un millier de fois au cours des trois semaines écoulées. Comment pouvait-il en être autrement ?

L'inlassable et affectueux refrain avait presque décidé Maylène à prendre l'avion pour San Antonio. Elle débarquerait dans le ranch de Sam, son Stetson à la main, santiags aux pieds, et après avoir salué le cow-boy, elle lui avouerait son amour.

Au pire, que peut-il arriver ? interrogeait Allison, lorsque les deux sœurs imaginaient ensemble la scène au Texas. Il peut me briser le cœur, rétorquait Maylène. Ce à quoi Allison répondait doucement : « Ton cœur est déjà brisé. »

Et Sam Coulter était là, il l'avait cherchée...

– Tu m'as manqué, Jade.

– Vraiment ?

– C'est normal quand on aime quelqu'un qu'il vous manque ; enfin je suppose. Je n'avais jamais été amoureux... jusqu'à présent.

Ignorant comment Maylène réagirait, Sam savait seulement qu'il ne pouvait passer le reste de sa vie à souffrir de son absence, à l'aimer, et à se demander ce qu'elle éprouvait réellement.

Maintenant, dans les yeux vert jade, s'étaient allumés des éclats d'espérance.

– Je t'aime, Maylène Kwan. J'aurais dû te le dire depuis longtemps. J'ai cru que tu jouais avec moi, mais ce n'était pas vrai, n'est-ce pas ? Tu doutais profondément de toi.

– Tu m'aimes ? souffla Maylène.

– Je t'aime.

Dans la tiédeur de la nuit, les mots volèrent jusqu'à la jeune femme pour l'envelopper de leur chaleur.

– Et je veux passer ma vie avec toi, reprit Sam quand toute ombre d'incertitude eut déserté les beaux yeux.

De sa poche, il sortit une petite boîte en carton rouge.

– Ouvre-la, Jade. En te demandant cela, j'exerce le droit de celui qui offre un présent.

A l'occasion de cette période de fêtes, le paquet était d'un beau rouge vif, mais Sam, désirant attirer la chance, l'avait encore embelli. Sous le ruban de satin pourpre, l'homme qui avait aménagé un nid pour Maylène la nuit du typhon en avait créé un autre, miniature cette fois, et tout en papier de soie rouge.

Le diamant était parfait, sans défaut, et brillait de mille feux dans sa monture signée Tiffany. Maylène fixait le bijou, incapable pour l'instant d'articuler un mot.

– Elle est très traditionnelle, reconnut Sam. Si tu préfères autre chose...

– Non, murmura-t-elle. Nous sommes très traditionnels, nous les Whitaker.

Elle caressa le diamant, les doigts aussi timides et respectueux que ceux de Dorothy lorsque, la nuit du typhon, elle avait touché la vitre de jade et d'émeraude. Elle avait peine à croire que ce qui lui arrivait était vrai, qu'elle était passée du monde des illusions à celui du réel.

– Cela veut dire qu'elle te plaît ? interrogea Sam. Et que tu m'épouserai ?

– Je l'aime énormément. Je t'aime, ajouta-t-elle en relevant la tête.

Prenant la bague, Sam la glissa à l'annulaire tremblant de Maylène. Elle lui allait parfaitement.

La jeune femme eut l'impression fugitive que ses mains, à lui aussi, tremblaient... Une illusion, certainement.

– Tu étais sûr que je dirais oui, n'est-ce pas, Cow-boy ?

Elle essayait de plaisanter, pour ne pas fondre en larmes, mais le regard bleu ne souriait pas et se fit encore plus intense.

– Je n'étais sûr de rien. J'espérais simplement. Tu ne m'as toujours pas donné ta réponse.

– Oui, Sam, oui, je t'épouserai.

Les larmes de Maylène coulèrent alors. Sam les sécha par des baisers. Le flot était tari depuis longtemps qu'il continuait de l'embrasser.

– Quand, Jade ? finit-il par demander entre deux caresses. Quand m'épouses-tu ?

– Quand tu veux. James et Allison se marient demain.

– C'est le jour de ton anniversaire. Nous pourrions nous marier le jour de l'anniversaire d'Allison – à condition qu'il vienne vite.

– C'était aujourd'hui, il sera passé dans dix minutes !

– Dans ce cas, réfléchissons, fit Sam. Allison se mariant le premier jour de la nouvelle année occidentale, nous pourrions nous marier dans un mois, au Nouvel An chinois. Ou bien...

Il s'interrompit, espérant lire sur le visage aimé qu'elle comprenait ce qu'il tentait de lui dire réellement. Les yeux verts étincelèrent. La femme qui se tenait devant lui n'avait rien d'une actrice talentueuse qui feint le bonheur.

Enfant de deux mondes, Maylène Kwan, enfin, était fière de ce qu'elle était.

– Ou bien, acheva-t-elle avec une joie sereine, nous pourrions nous marier entre les deux.

Ils s'embrassèrent à nouveau, se caressèrent longuement.

– Il faudrait commencer à songer où nous allons passer la nuit, finit par murmurer Sam d'une voix vibrante de désir.

Avant qu'elle pût répondre, il reprit, pressé tout à coup de dresser des plans plus définitifs :

– Où vivrons-nous ? Où sera ta famille ?

– Ils vont s'installer ici, y compris mes grands-parents qui viendront pour de longs séjours. Je crains que nous ne soyons devenus une famille de militants pour la liberté.

– Je crois avoir un peu de cela dans mon sang de Texan. Donc, nous vivrons à Hong Kong. Penses-tu que nous parviendrons à persuader James de nous laisser collaborer à certaines de ses entreprises ?

– Je suppose que oui, plaisanta Maylène. Mais, ajouta-t-elle, redevenue sérieuse, tu as d'abord ces deux chantiers en perspective, non ?

– Non, fit Sam qu'elle s'étonna de voir sourire. Us m'ont appelé, mais je leur ai dit qu'ils auraient ma réponse après le premier de l'an... quand je t'aurais vue.

– Tu peux les accepter. Je viendrai avec toi.

Sam n'avait nullement l'intention de séparer la femme qu'il aimait de sa famille.

– Je préfère rester ici. J'ai hâte de trouver une plage, deux chevaux et de t'initier à l'équitation.

Comme une ombre soucieuse passait sur le visage de Maylène, il s'empessa de préciser :

– Monter à cheval n'est pas indispensable pour une cow-girl, mais je crois que tu aimeras.

– Oui... mais pas tout de suite.

Dans un éclair soudain, Sam se rappela la façon dont elle se tenait lorsqu'il était arrivé, ses mains gracieuses posées sur son ventre, protectrices. Sur le coup, il avait été frappé par sa beauté, par le charme étonnant de son attitude.

A présent, il comprenait qu'il y avait autre chose, de plus bouleversant.

- Nous allons avoir un bébé ? fit-il très doucement.
- Maylène plongea dans le regard de Sam, brillant d’amour et de joie.
- Nous allons avoir un petit typhon.
- Tu te sens bien ?
- Merveilleusement bien. Même si la tête me tourne de temps en temps ; au point qu’il me semble que je perds l’équilibre.
- C’était le cas quand je t’ai rencontrée.
- Et tu m’as empêchée de tomber.
- Je t’empêcherai toujours de tomber.

Les mains de Sam tremblaient – et ce n’était pas une illusion – quand il les posa, tendrement, avec respect, sur le ventre de Maylène. Et lorsque les mains de Maylène, si fines, se mêlèrent aux siennes, si fortes, tous deux eurent conscience du sens profond de leur geste.

Dans la solennité et la joie, un homme et une femme promettaient de chérir à jamais le don d’amour qu’ils avaient engendré.